JOURNAL DE LECTURE

DÉDIÉ À S. A. S. Mme LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA ET ALTENBOURG.

Quatrième Volume.

1782.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-168566486517824-11

TABLE

du quatrième volume.

OCTOBRE.

Estampe.

1. Les mois, poême par M. Roucher. Chant VIII. pag. 1.
2. Dom Carlos, nouvelle hiſtorique par M. l'abbé de Saint Réal. 17.
3. L'isle de Minorque. 51.
4. Eloge de la pareſſe. 65.
5. Anecdote tirée du dernier voyage de Cook. 67.
6. Les amours de Gabrielle de Vergy. 83.
7. Spectacles de Paris. 91.
8. Mélanges de phyſique & d'hiſtoire naturelle. 97.
9. L'oculiſte, conte: par M. le chevalier de Boufflers. 101.
10. Annonce ſingulière. 106.
11. Traits détachés. Anecdotes. 107.
12. L'écu de ſix francs. 109.

13. Poésies. 126.
Air de deux Sylphes, paroles de M. Imbert, musique de M. Défaugier.

NOVEMBRE.

14. Les mois, poême par M. Roucher. Chant IX 129.
15. Dom Carlos, nouvelle historique par M. l'abbé de Saint-Réal. 144.
16. Ninon l'Enclos. 171.
17. Les livrées. 184.
18. Les monts Eoliens. 190.
19. Traits détachés. Anecdotes. 200.
20. Moeurs de Manille. 205.
21. Spectacles de Paris. 230.
22. Les jeunes amans. 238.
23. Pêche singulière. Le palmiste. 242.
24. L'esprit frappé. 249.
25. Poésies. 253.
Air de l'éclipse totale, paroles de M***, musique de M. d'Alegrac.

DÉCEMBRE.

26. Les mois, poême par M. Roucher. Chant X. 257.

27. Fin du dom Carlos, nouvelle hiſtorique par M. l'abbé de Saint-Réal. 273.
28. Anecdotes ſur l'état de la danſe du ſeizième ſiecle. 295.
29. Le jeune homme bien corrigé; par M. de Sauvigny. 310.
30. Mélanges de phyſique & d'hiſtoire naturelle. 315.
31. Fin de la deſcription des moeurs de Manille. 321.
32. Madame de Sévigné. 337.
33. Spectacles de Paris. 358.
34. Traits détachés. Anecdotes. 363.
35. Vaucluſe. 366.
36. Logogryphe. (le mot eſt, *Gibraltar.*) 370.
37. Copie d'une lettre écrite de Madrid. 371.
38. Sur la nouvelle année. 376.
Air de Roſanie.

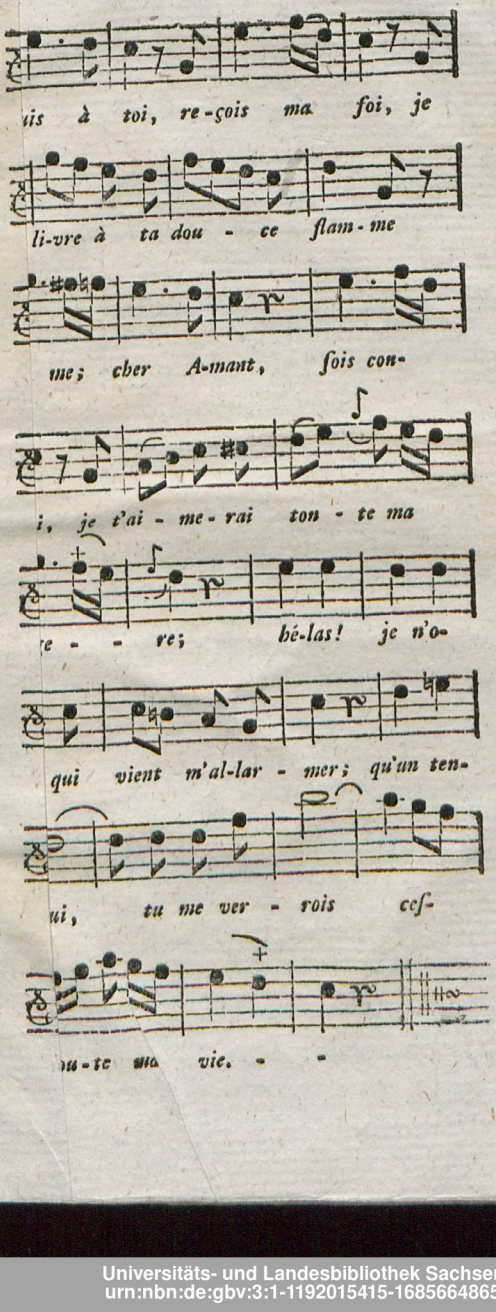
AVIS.

Le journal de lecture paroît *douze* fois l'année dans les derniers jours de chaque mois. Trois cahiers forment *un volume*, orné d'une eſtampe. Le prix de la ſouſcription eſt de *quatre écus* d'Al-

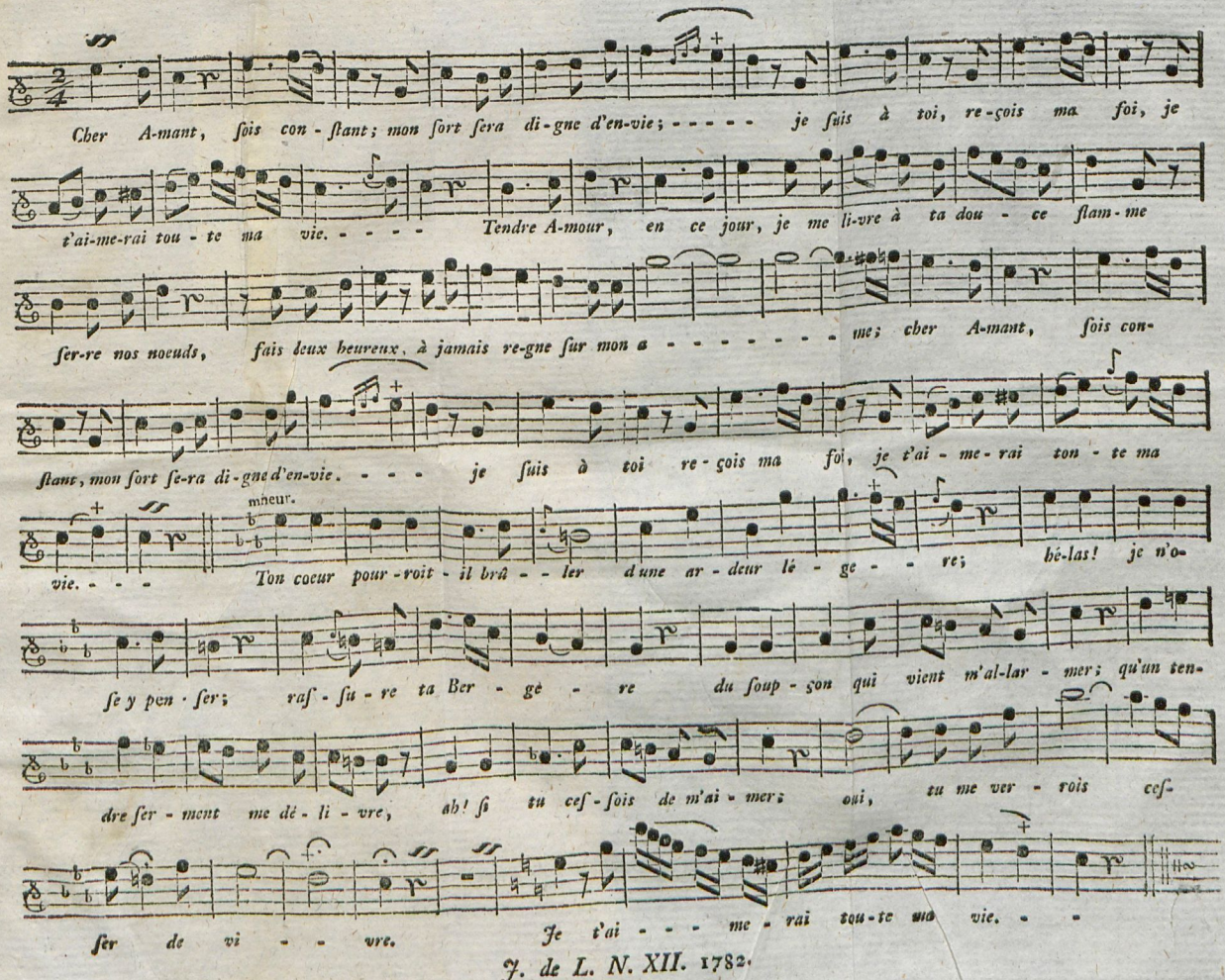
lemagne, payables à la réception du premier cahier. On fait tenir aux abonnés les cahiers brochés & francs de port jusques aux frontières de l'Allemagne.

On s'abonne à *Gotha*, chez Mr. *Reichard*, rédacteur du journal; à *Dessau* au bureau *de la librairie des savans;* & dans les autres villes, aux *bureaux des postes* & chez les personnes qui sont chargées de la souscription du journal.

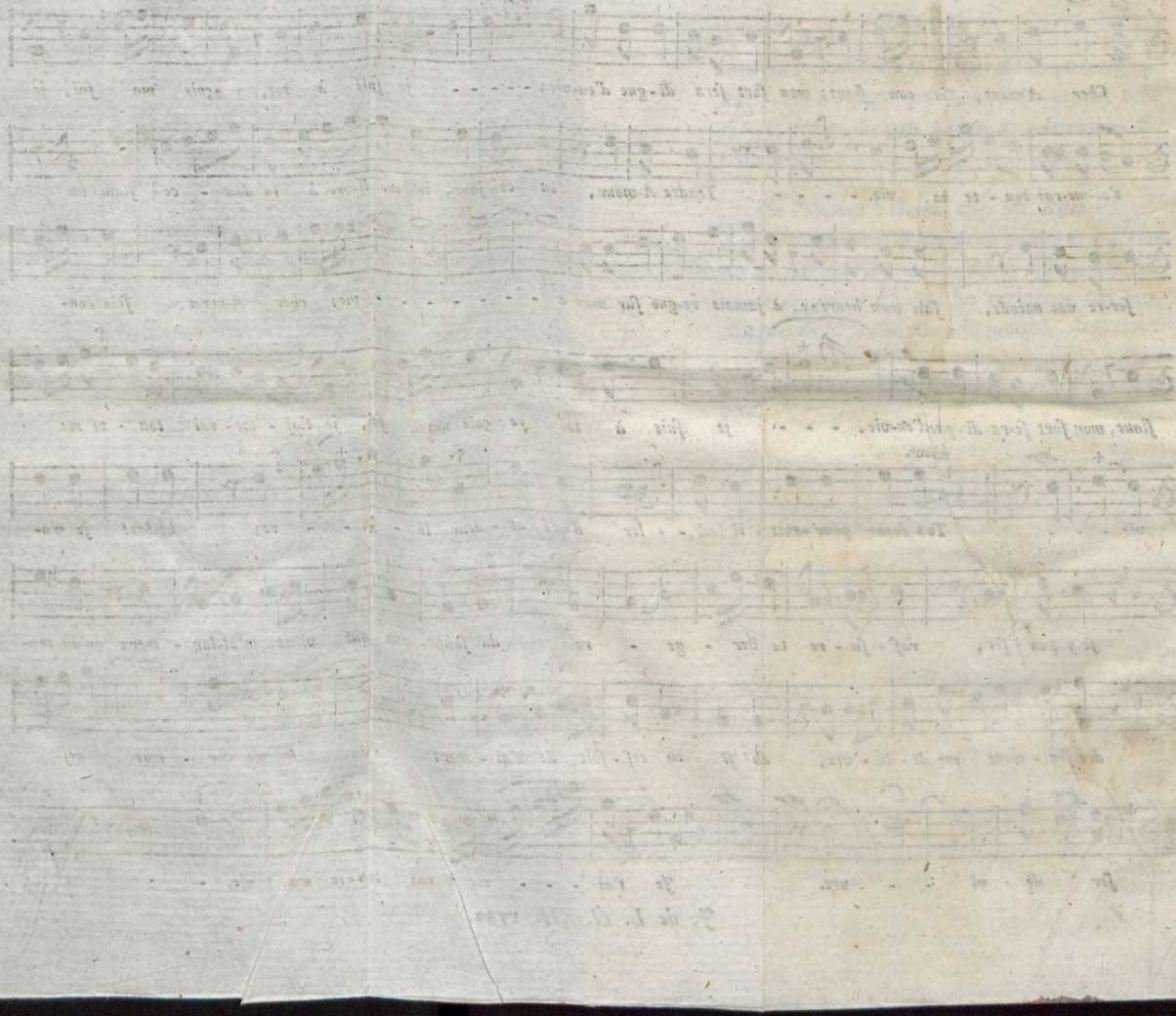
Il faut affranchir le port des lettres & de l'argent.

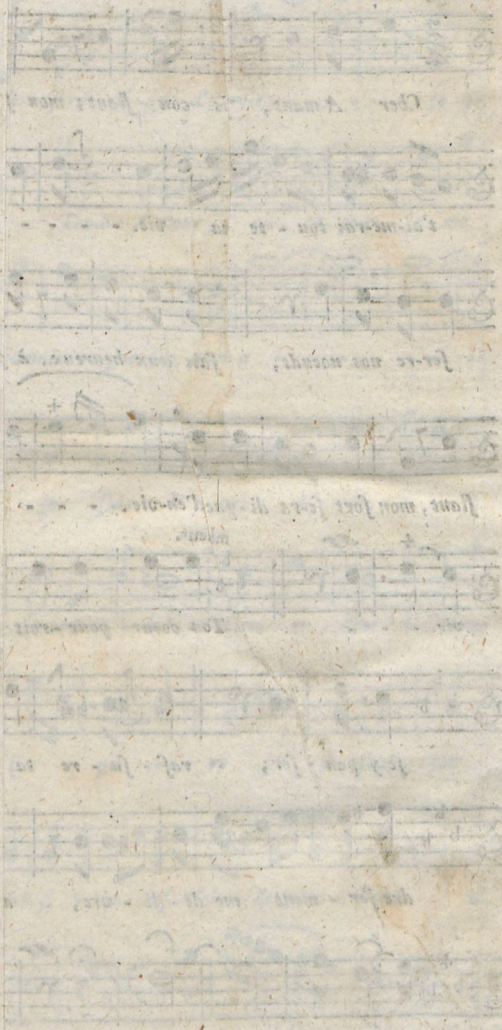

uis à toi, re-çois ma foi, je
li-vre à ta dou - ce flam-me
me; cher A-mant, sois con-
i, je t'ai - me - rai ton - te ma
re - - re; hé-las! je n'o-
qui vient m'al-lar - mer; qu'un ten-
ui, tu me ver - rois ces-
mu-te ma vie. - -

AIR DE ROSANIE.



J. de L. N. XII. 1782.





I.

LES MOIS.

POÊME, PAR MR. ROUCHER.

Octobre.

BATTEZ, bruyans tambours, battez de rive en rive.
Il paroît, c'eſt lui-même; il avance, il arrive:
Oui, c'eſt lui; je le vois ſur les monts d'alentour:
Battez, & de Bacchus annoncez le retour.

Eveillez-vous, buveurs, hâtez-vous; le temps preſſe.
Hâtez-vous; du ſommeil ſecouez la pareſſe.
Aux ſcenes de plaiſir qui renaiſſent pour vous,
Moi, prêtre de Bacchus, je vous invite tous.
Marchons: mais écartez de nos fêtes myſtiques
Ces Lycurgues nouveaux, ces Thraces fanatiques,
D'une ſainte liqueur profanes ennemis;
Ecartons-les. Vous ſeuls, ô mes rians amis!
Vous, dignes d'aſſiſter à nos ſacrés myſtères,
Sortez à flots nombreux de vos toits ſolitaires:
Courons, & de l'Iſter au Tâge répandus,
Aſſiégeons les raiſins au côteau ſuſpendus.
Redoublons du François la brillante allégreſſe;
Faiſons pour un moment oublier à la Grece
Le poids honteux des fers dont gémit ſa beauté;
Que le grave Eſpagnol déride ſa fierté;
A ſa longue pareſſe arrachons l'Auſonie;
Echauffons, égayons la froide Pannonie;
Et que de flots de vin tous les Suiſſes trempés
Danſent ſur le ſommet de leurs rocs eſcarpés.

ULB Sachsen-Anhalt
Ausgeschieden
Datum
Halle

Dieux, quel riant tableau! Mille bandes légères,
Les folâtres paſteurs, les joyeuſes bergères,
Les mères, les vieillards, les enfans,
Rempliſſent les chemins de leurs cris triomphans.
Déjà s'offre aux regards de cette agile armée
Le rempart épineux dont la vigne eſt fermée.
Avide des tréſors dont elle s'enrichit,
Déjà d'un pied léger chacun d'eux le franchit.
Nul ſep n'eſt épargné. Partout je vois la grappe
Tomber ſous le tranchant du couteau qui la frappe;
Je vois deux vendangeurs de pampre couronnés,
Et du jus des raiſins goutte à goutte baignés,
Au pied de la colline où la vigne commence,
Deſcendre ſous le faix d'une corbeille immenſe;
Je le vois dans les flancs de vingt tonneaux fumeux,
Faire couler des ſeps les eſprits écumeux;
Et ſur un char, pareil au char qui dans la Grece
De l'antique Theſpis promenoit l'allégreſſe,
Ranger, en célébrant les louanges du vin,
Ces tonneaux, où s'apprête un breuvage divin.

Plus loin, regnent les jeux d'une aimable folie.
D'un geſte, d'un bon mot l'un agace Iſmélie,
Puis, ravit en paſſant un baiſer à Phylis:
L'autre écraſe en ſes doigts les grains qu'il a cueillis,
Et vient furtivement rougir le front d'Aline:
Un rire fou circule autour de la colline,
En éclats s'y prolonge, & ſe mêle aux travaux
Qui doivent d'un vin pur enrichir nos caveaux.

Cependant le jour fuit; il ſe hâte d'atteindre
Aux portes d'occident, où ſes feux vont s'éteindre:
Veſper a déployé ſes humides drapeaux,
Et ſon ſceptre d'ébene appelle le repos.
Des côteaux dépouillés ſoudain quittant la croupe,

Les bruyans vendangeurs se rassemblent en troupe
Aux deux côtés du char, qui de fleurs est voilé,
Et de quatre chevaux sur deux rangs attellé.
Sous les tonneaux vineux que le pampre décore,
Il s'ébranle: ô tambours, battez, battez encore!
Il marche; & mille voix répetent ces chansons:
„Amis, point de soucis; amis, buvons, dansons,
„Buvons, & comme nous faisons boire nos belles;
„Le vin, mieux que l'amour, domptera les rebelles;
„Le vin échauffera la maîtresse & l'amant;
„Buvons: qui ne boit pas doit aimer froidement.„

Arrivés au pressoir, du milieu de la foule
Un couple pétulant s'élance, écrase, foule
Sous ses bonds redoublés les grappes en monceaux:
Le vin jaillit, écume & fuit à longs ruisseaux.
A ces ruisseaux pourprés enyvrez-vous ensemble,
O vous tous, que la soif près des cuves rassemble!
Creusez vos mains en coupe, & que sur vos habits
De vos mentons rians le vin coule en rubis.
D'un bachique repas couronnez la journée:
Les soucis, les travaux, les sueurs de l'année
Vous méritent assez ce bonheur d'un moment.

Quoi! la bêche & la serpe auront incessamment,
De votre plant tardif châtié la paresse!
Quoi! du feuillage vain, dont le luxe l'opresse,
Par deux fois, tous les ans, vous l'aurez dégagé!
Cent fois vous aurez craint que de grêle chargé,
L'été contre vos fruits ne déchaînât l'orage!
Et lorsque la nature a béni votre ouvrage,
Lorsque de vos labeurs vous dispensant le prix,
Elle vous rend les jeux, les festins & les ris,
Des jeux & des festins un ennemi farouche
Viendra faire expirer les ris sur votre bouche;

Vous dira que des dieux les décrets solemnels
Ont condamné la terre à des pleurs éternels;
Qu'ils nous font de la joie une sage défense,
Et que leur majesté de nos plaisirs s'offense!
Tu l'offenses toi seul, augure du malheur;
Oui, toi seul. Le plaisir est une heureuse fleur,
Dont ces dieux indulgens, que blasphême un faux sage,
De nos jours épineux ont semé le passage.
De ses parfums en paix respirons les douceurs;
Et laissant contre nous tonner ces noirs censeurs,
Qui tristement rongés d'un fiel atrabilaire,
Ont fait un Dieu, comme eux & jaloux & colère,
Cessons de redouter leurs funebres tableaux,
Et tous leurs préjugés, de l'imposture éclos.

Heureux jours, où les dieux habitoient les campagnes,
Où Pan, Flore & Cérès, Diane & ses compagnes,
De mensonges rians faiscinoient les mortels,
Et voyoient l'allégresse encenser les autels;
Qu'êtes-vous devenus, beaux-jours que je regrette!
Qu'il étoit doux alors d'habiter la retraite
D'une grotte, d'un bois; & dans les champs voisins,
De voir l'or des épis & l'azur des raisins!
Alors l'illusion, pour consoler la terre,
Offroit des dieux amis à l'homme solitaire,
Des dieux, qui comme lui, citoyens des hameaux,
Avoient connu long-temps ses plaisirs & ses maux.
Ces pins religieux, ces vénérables hêtres
E oient l'asyle aimé des déités champêtres;
Chacun d'eux, jusqu'au jour marqué pour son trépas,
D'une aimable Dryade enfermoit les appas.
Elle le défendoit des fureurs de l'orage,
Et pour l'homme-berger en nourrissoit l'ombrage.
Le raisin n'étoit pas un fruit inanimé;
C'étoit Bacchus lui-même, en grappe transformé,

Sur la jeune Erigone étendant ſon feuillage.
L'amant, que trahiſſoit une amante volage,
Couché languiſſamment ſur un lit de roſeaux,
Contoit ſon infortune à la Nymphe des eaux.
Et le bruïſſement de la vague tremblante
Etoit alors pour lui cette voix conſolante,
Dont l'amitié fidèle aſſoupit nos douleurs;
Et l'amant ſoulagé laiſſoit tomber des pleurs.

Rappèllerai-je ici quelle adroite impoſture
Sut encor de nos champs ranimer la culture?
Rival du loup vorace & du taureau meuglant,
L'homme, jadis ſans mœurs, ſe repaiſſoit de gland
Lorſque les ſaintes loix, créant une patrie,
Promirent l'abondance à l'active induſtrie.
Dans le flatteur eſpoir de mille biens nouveaux,
L'homme voua ſes mains à de rudes travaux:
Mais bientôt la fatigue épuiſa ſon courage;
Et regrettant des bois le pareſſeux ombrage,
Sa vigueur négligea de tourmenter ſon champ.
La rouille alloit enfin ronger le ſoc tranchant;
Il fuyoit: tout-à-coup, père d'heureux menſonges,
De la fable, à ſes yeux, un ſage offrit les ſonges:
Il lui dit que du ciel les ſublimes moteurs
En avoient, pour les champs, déſerté les hauteurs;
Que Cérès elle-même, aux mortels apparue,
Leur avoit apporté le ſoc de la charrue,
Et que ces grains dorés, nourriciers des humains,
Etoient encor pour eux un préſent de ſes mains.
L'homme, honteux alors de ſa lâche foibleſſe,
Du ſoc cultivateur admira la nobleſſe;
Et fier de partager la gloire de Cérès,
Peſant ſur la charrue, il creuſa des guérets.

Ah! s'ils vivoient encor ces menſonges utiles,
Sans doute nous verrions nos plaines plus fertiles,

Et l'indigence en pleurs ne les ouvriroit pas!
Mais les champs à nos yeux languiſſent ſans appas:
L'orgueil de notre faſte outrageant la nature,
Dédaigne les mortels voués à leur culture.
Que ſerions-nous pourtant ſi l'eſſaim des beſoins
N'impoſoit à leurs bras un long tribut de ſoins?
C'eſt lui, qui ſur le ſol de leur étroit domaine
A l'oiſive charrue aujourd'hui les ramene.
Ils placent ſous le joug leurs taureaux vigoureux;
Le ſoc brille, rongé par le ſillon poudreux:
Le ſemeur y répand d'une égale meſure
Ce froment, que l'été doit rendre avec uſure.
Sur les pas du ſemeur, la herſe lentement
Rampe, & priſant la glebe, en couvre le froment.

Hommes laborieux, votre tâche eſt remplie.
Et vous, par qui tout naît, vit & ſe multiplie,
Dieux bons, dieux paternels! c'eſt à vous à préſent
De jetter ſur ces grains un regard bienfaiſant.
Ordonnez que l'amas de ces eaux ſuſpendues,
Pour noyer nos ſillons trop de fois répandues,
Ne fonde point ſur eux: mais qu'errant dans les airs,
Il s'épanche en torrent ſur des climats déſerts;
Mais qu'une douce ondée abreuve la campagne;
Mais que d'un jour ſerein la chaleur l'accompagne;
Mais que d'un verd naiſſant le ſillon ſurmonté
De ſon dos inégal cache la nudité,
Et de loin à nos yeux préſage l'abondance.
Ordonnez aux brouillards que l'Automne condenſe,
Lorſqu'éteignant les feux de l'occident vermeil,
La nuit a ramené les heures du ſommeil,
Dieux bons! ordonnez-leur que la terre humectée,
Par eux d'un air impur ne ſoit point infectée.
Souvent dans les brouillards, qui couvrent l'horizon,
Le ſcorpion céleſte a lancé ſon poiſon.

Alors de la beauté les roſes ſe flétriſſent;
Du jeune-homme pâli les forces dépériſſent;
Et la tombe, ſans ceſſe ouverte ſous nos pas,
Appelle le vieillard des langueurs au trépas.
Oh! que de fois alors, la peſte au vol immonde
Pour aſſouvir l'enfer a parcouru le monde!
Hélas! ils ſont encor préſens à nos douleurs,
Ces jours rendus fameux par l'excès des malheurs,
Ces jours, où ſuccombant ſous ce monſtre homicide,
Des portes de l'Aurore aux colonnes d'Alcide,
Du foyer du midi juſqu'aux glaces du nord,
La moitié des humains s'engloutit dans la mort!

Vers les bois, où ſe perd le ſauvage Tartare,
Les flots empoiſonnés que roule le Ténare,
Par un gouffre entrouvert le vomirent au jour.
Trop reſſerré bientôt dans cet obſcur ſéjour,
Le monſtre, déployant ſes aîles ténébreuſes,
Vole au Cathay, s'abbat ſur ſes villes nombreuſes,
Les comble de mourans entaſſés ſous des morts;
Reprend ſon vol; du Gange atteint les riches bords,
Les transforme en paſſant en vaſte cimetière;
Du ſuperbe Mogol traverſe la frontière;
Remplit de ſes poiſons l'empire des Sophis,
Les murs de Conſtantin, l'Arabie & Memphis;
Franchit les hauts rochers, d'où le Nil roule & tombe;
Abbat le grand-Négus, ſon peuple, ſes enfans;
Frappe la côte d'or, celle des éléphans;
Dévaſte le Zaïre, & les forêts ſauvages,
Qui du frère du Nil couronnent les rivages;
Perce du vieux Atlas les ſommets orageux,
De cadavres infects couvre ſes rocs neigeux;
Une ſeconde fois fait expirer Carthage;
Vole au-delà des mers juſqu'aux ſources du Tâge;
Rend veuves d'habitans ſes antiques cités;

Mêle enſemble & l'Ibère & le Maure indomptés;
Entre eux & le François quelque temps en balance,
Des monts Pyrénéens ſur les Alpes s'élance:
Par monceaux, livre en proie à l'avide Pluton
Les lâches deſcendans d'Emile & de Caton;
De tous ſes potentats purge la Germanie;
Des ducs de la Newa punit la tyrannie;
Ronge avec leurs troupeaux les bergers du Lapland,
Brave les feux d'Hécla, parcourt le Gröenland,
Touche au pôle; & ſoudain retournant ſur ſa trace,
Dévore tout le nord que l'océan embraſſe,
S'acharne ſur le Belge, & dans les champs François,
Par des excès plus grands vient combler ſes excès.

D'abord cédant aux coups de la Parque inhumaine,
Les animaux en foule accrurent ſon domaine.
Le cerf au pied léger, la chevre au crin pendant,
Et le bœuf pacifique, & le courſier ardent,
Et la brebis ſi douce, & le chien ſi fidèle,
Et le plaintif oiſeau des amans le modèle,
De leurs corps infectés couvrirent les chemins.
Le mal plus irrité paſſant juſqu'aux humains,
Bientôt on ne vit plus que de hideux fantômes,
Qui d'un air corrompu reſpirant les atômes,
Se traînoient & tomboient. Leurs yeux ſombres, hagards
Brûloient d'un feu de ſang, lançoient d'affreux regards.
La douceur du ſommeil vainement attendue,
Sur leur corps tout entier une lepre étendue,
Leurs poûmons tourmentés des accès de la toux,
L'inſatiable ſoif qui les dévoroit tous,
Enfin de mille maux l'exécrable aſſemblage,
N'épargnant ni le rang, ni le ſexe, ni l'âge,
Ni l'innocent amour, ni la ſainte amitié,
Bientôt de nos ayeux eût ravi la moitié.
Ils mouroient. Chaque inſtant voyoit hors des murailles

S'avancer, tout rempli, le char des funérailles.
Nulle voix ne suivoit ce mobile tombeau:
Sans parens, sans amis, sans prêtre, sans flambeau,
Solitaire, il marchoit. A ces monceaux livides,
Une fosse profonde ouvroit ses flancs avides;
Et dans son large sein les cadavres versés
Y tomboient en roulant l'un sur l'autre entassés.
Durant vingt mois entiers, par ce ravage horrible,
Se signala des dieux la colère terrible;
Rien ne fut épargné: l'impureté des airs
Dépeuple tous les lieux & les change en déserts.

Dans les champs fortunés que l'Hyerre timide
Enrichit lentement de son tribut humide,
Long-temps aimé des cieux, un hameau, dans son sein,
De cent cultivateurs cachoit l'heureux essaim.
Détrompé de la cour, & honteux de ces brigues
Qui menent aux honneurs par de viles intrigues,
Philamandre, au milieu des champêtres humains,
Se nourrissoit en paix du travail de ses mains.
D'une fille & d'un fils la vertu florissante
Ornoit de ce Nestor la vieillesse innocente.
Pour lui sur le côteau mûrissoit le raisin;
Cinquante agneaux paissoient l'émail d'un pré voisin;
Quelques fleurs au printemps lui formoient un parterre;
Et quand des blonds épis il dépouilloit la terre,
Quand des flots d'un lait pur écumoient sous ses doigts,
Sa richesse égaloit la richesse des rois.
Hélas! qu'il dura peu le bonheur de ce sage!
Le fléau destructeur vers lui s'ouvre un passage,
Emporte ses troupeaux, & rongeant les mortels,
Frappe l'homme sacré qui prioit aux autels:
Puis, du toît solitaire, où le pontife expire,
Sur le peuple des champs il étend son empire,
Déjà plus d'une mère a répandu des pleurs;

Déjà chaque cabane eſt en proie aux douleurs.
Le vieillard, au milieu des publiques allarmes,
Lui ſeul n'a point encor à répandre des larmes.
Il voit Linda, Sainmaurt du fléau reſpectés.
Pour dérober leurs jours à ſes traits infectés,
Dans le temple déſert le vieillard ſe tranſporte;
Sur lui, ſur ſes enfans il en ſcelle la porte,
Saiſi d'un ſaint effroi s'avance vers l'autel,
L'embraſſe, s'y proſterne, & s'écrie: "Immortel!
„Des fléaux de la terre auteur impénétrable,
„Quand déſarmeras-tu ton glaive inexorable!
„Quoi! tu détruis ainſi l'ouvrage de tes mains!
„Ne ſeroit-tu donc plus le père des humains?
„Ah! du moins en faveur de nos humbles chaumières,
„Rappelle, Dieu clément, tes bontés coutumières!
„Par cet autel ſacré, d'où l'encens autrefois
„Vers ton trône éternel montoit avec nos voix,
„Par les pleurs, dont ſouvent j'ai baigné tes portiques,
„Par mes cheveux blanchis dans les travaux ruſtiques,
„Laiſſe, ma race au nombre des vivans;
„Cache-la dans ton temple au ſouffle impur des vents;
„Ou s'il doit pénétrer ton auguſte demeure,
„Le premier de ma race, ordonne que je meure.„

Il dit. Sous l'épaiſſeur d'un voile enſanglanté,
Neuf fois l'aſtre du jour obſcurcit ſa clarté,
Et neuf fois de la nuit les ombres lui ſuccedent:
Lorſqu'enfin ſuccombant aux terreurs qui l'obſedent,
Philamandre s'endort. De la faveur des cieux
Un ſonge le berçoit. Songe fallacieux!
Tout-à-coup un long cri l'éveille. Aux lueurs ſombres,
Qu'une lampe mourante épanche dans les ombres,
Il découvre Linda, qui l'œil fixe, égaré
Se traîne, & va tomber ſur le marbre ſacré.
Il court avec Sainmaurt, il pleure; & ſa tendreſſe,

Sur son sein palpitant la soutient & la presse:
Mais repoussant le bras qui la veut secourir,
„Eloignez-vous, mon père, & laissez-moi mourir.„
A ces mots, & de sang & d'écume souillée,
Et de ses derniers pleurs la face encor mouillée,
Linda roidit son corps par ses mains déchiré.
Le vieillard la confie au jeune-homme éploré,
Et sort pour invoquer une main salutaire.

L'aube pâle guidoit sa marche solitaire.
Il s'avance: & son œil ne voit de toutes parts
Que des restes meurtris sur la poussière épars.
De cabane en cabane à grands pas il s'élance,
Et par-tout, du tombeau le ténébreux silence:
Tout est mort. Egaré, pâlissant de terreur,
Mais adorant encor les cieux dans leur fureur,
Il retourne éperdu vers la demeure sainte;
Des hurlemens affreux en rempliſſoient l'enceinte.
Il appelle sa fille. O tableau déchirant!
Sa fille est expirée, & son fils est mourant.
„Dieu cruel! j'avois cru ta vengeance assouvie,
„Et de mon fils encor tu m'arraches la vie!
„Acheve, prends la mienne. O Sainmaurt, attends-moi;
„Je demandois au ciel de mourir avant toi;
„Et c'est moi, malheureux, qui vois ta dernière heure!
„Mes enfans ne sont plus; je les perds . . . que je meure!„
Attaché sur son fils il pleuroit; & la mort
Dans les bras paternels avoit frappé Sainmaurt.
Déjà d'un feu rongeur atteint jusqu'aux viscères,
Lui-même, il est couvert de livides ulcères.
Il se releve, il tombe, il meurt en gémissant,
Le dernier de sa race & d'un peuple innocent.

Tous les ans, il est vrai, l'automne moins funeste
Ne souffle point sur nous les horreurs de la peste;

Mais toujours, de brouillards resserrant l'horizon,
Il change la campagne en humide prison;
Jaloux du roi brillant qui verse la lumière,
Dépouille ses rayons de leur chaleur première,
Du sang & des humeurs trouble en nous les accords,
Enerve notre force allume dans nos corps
Les ardeurs de la fievre à la soif dévorante,
Et livre au noir ciseau notre vie expirante.

Aussi le dieu du Mal, jadis à ses autels,
En ce mois ténébreux, voyoit-il les mortels
Humilier leurs fronts, & tout pâles d'allarmes,
L'environner d'encens, de prières, de larmes.
Memphis croyant alors que ce dieu rédouté
Triomphoit du soleil, en voiloit la clarté,
Memphis du roi des airs déploroit la foiblesse:
„Il languit, disoit-elle, accablé de vieillesse.
„Qui pourra lui prêter un solitaire appui!
„Typhon dans son courroux s'est armé contre lui.„
Fidèles héritiers de ces pensers funèbres,
Les Grecs vouoient ce mois au démon des ténèbres.
Ils alloient, éclairés de nocturnes flambeaux,
Arroser de leurs pleurs la cendre des tombeaux,
Et sous le nom sacré de fêtes parentales,
Solliciter du Styx les déités fatales.
Le Capitole enfin, d'Athene imitateur,
Fit regner sur ce mois un dieu dévastateur,
Mars, qui des élémens éternisant la guerre,
Combat les dieux, amis du bonheur de la terre.

Cependant aux rigueurs de ces fléaux divers,
Que le perfide automne épand sur l'univers,
Résigne-toi, mortel; & foible créature,
Ne vas point d'injustice accuser la nature.
Elle te répondroit: „Ne m'accuse de rien.

„Le mal eſt néceſſaire; il l'eſt comme le bien.
„Soumiſe aveuglément à ce double génie,
„Je cede, & je leur dois ma conſtante harmonie
„Mais détruis un inſtant l'un de ces deux rivaux,
„Ce que tu crois le mieux devient l'excès des maux.
„Ecoute; & que ton cœur, dont la plainte m'outrage,
„Ceſſe d'imaginer un plus parfait ouvrage.
„Ce vent qui de la terre entrouvrant la priſon,
„De la peſte en cent lieux ſouffla le noir poiſon,
„Tu veux l'anéantir, ou du moins ne l'entendre
„Que murmurant à peine en Zéphyr doux & tendre.
„Eh! tu ne ſais donc point qu'un plus affreux revers
„S'en va dès ce moment ravager l'univers?
„Au lieu de cette peſte errante & paſſagère,
„Que le temps emporta ſur ſon aîle légère,
„Par-tout un air infect s'apprête à t'inveſtir.
„Des prés marécageux, où tu vois s'engloutir
„Les végétaux diſſous qui corrompent l'automne;
„De ces champs de bataille, où le bronze qui tonne
„De cadavres preſſés forme un trône à la mort;
„De ces lacs, de qui l'eau ſur la fange s'endort;
„Enfin du lit impur des mines, des carrières,
„Déjà montent vers toi des vapeurs meurtrières.
„Le vent, qui de ton ciel ne trouble plus la paix,
„Leur permet de s'étendre ainſi qu'un fleuve épais:
„Bientôt ce globe entier n'eſt plus qu'un gouffre immonde.
„C'en eſt fait; & la Parque a dépeuplé le monde.
„Mais rappelle ces vents; que d'un bruyant eſſor,
„Répandus ſur la terre, ils y regnent encor:
„Vois-tu de mille biens leur liberté ſuivie?
„Ils ont ſoufflé la mort, ils répandent la vie.

„Des autres élémens ſuis encor les effets:
„Par-tout aux maux qu'ils font ſuccedent les bienfaits.
„Si le feu dévorant embrâſe mes entrailles,

„M'ébranle, me déchire, engloutit tes murailles,
„Sert en foudres tonnans l'injuſtice des rois,
„Et des peuples vaincus anéantit les droits;
„Ce feu, nourri des ſucs que l'abeille diſtille,
„Pour te rendre le jour brille en flamme ſubtile:
„Tes alimens, par lui doucement préparés,
„Nourriſſent de ton ſang les ruiſſeaux épurés,
„Et lorſque j'ai perdu ma dernière verdure,
„Il chaſſe loin de toi la piquante froidure.
„L'eau traverſe en torrens tes vallons ravagés,
„Traîne enſemble & troupeaux & paſteurs ſubmergés;
„Sur l'océan d'Atlas, théâtre de naufrages,
„Dans toute leur fureur déchaîne les orages;
„Aux vaiſſeaux, écraſés ſous le poids des typhons,
„Ouvre près du Cathay des abymes ſans fonds;
„Du commerçant paiſible engloutit l'induſtrie,
„Et ſauve un conquérant, fléau de la patrie;
„Mais l'eau t'abreuve auſſi. L'eau promene tes mâts
„Des bords où tu naquis, aux plus lointains climats,
„Roule en fleuves féconds, tombe en douce roſée;
„Et la terre pour toi renaît fertiliſée.
„Ingrat à ſes bienfaits, ſi tu dis que ſon ſein
„Etale de poiſons un innombrable eſſaim;
„Si tu veux ajouter, qu'en ſes profonds abymes,
„Elle n'enfante l'or que pour nourrir les crimes;
„Qu'elle arme le héros d'un glaive deſtructeur,
„Qu'elle trahit l'eſpoir du ſoc cultivateur,
„Et que dans ſes guérets, où la rouille domine,
„Souvent le laboureur moiſſonne la famine:
„Moi, je t'oppoſerai les biens & les plaiſirs,
„Qu'elle préſente en foule à tes vaſtes déſirs.
„Tu les verras des maux corriger l'influence,
„Et Typhon, comme Horus, demeurer en balance.
„Enfin voyant qu'au ſage, ainſi qu'au ſcélérat,
„La nuit prête ſon ombre, & le jour ſon éclat,

„Dis: il faut qu'en ſon ſein la nature raſſemble
„Les biens mêlés aux maux, & qu'ils germent enſemble.„

Que répondre à ſa voix? Ah! d'un ſort plus heureux,
Défendons à nos cœurs les chimériques vœux.
Aſſez de biens encor embelliſſent la vie.
Pour tromper les langueurs dont l'automne eſt ſuivie,
Raillons nos amis, & laiſſons au plaiſir
Le ſoin de nous filer les jours d'un doux loiſir:
Ou ſi, des bois jaunis perçant la ſolitude,
Ma Muſe s'abandonne aux rêves de l'étude,
Non loin de moi, la hâche, à grands coups rédoublés,
Attriſtant les échos dans leurs grottes troublés,
Je m'avance; je vois les tiges renverſées,
Et de grandes leçons nourriſſent mes penſées.

Eh! comment en effet contempler froidement
Ces forêts, de la terre autrefois l'ornement,
Aujourd'hui par le fer de leur ſol arrachées,
Et par tronçons épars ſur le ſable couchées!
Ces platanes rians, ſous qui d'heureux buveurs
Du père des raiſins célébroient les faveurs;
Et ces pins & ces ifs, dont la noire verdure
Repouſſa trois cents ans les traits de la froidure;
Ces hêtres, ces cormiers, ces frênes, ces ormeaux,
Qui répandoient leur feve en immenſes rameaux
Et le haut peuplier & le chêne robuſte,
Entaſſés, confondus avec le frêle arbuſte,
Ne rappellent-ils point ces ſanglans bataillons,
Dont le bras de la guerre a jonché nos ſillons?
Dieux! comme à cet aſpect mon ame conſternée
Des miniſtres de Mars a plaint la deſtinée!
Si leur ſang généreux, répandu pour l'honneur,
Du moins de la patrie eût accru le bonheur,
J'envîrois leur trépas. Mais ô gloire infertile!

A leurs concitoyens leur mort eſt inutile.
Que dis-je! ils n'ont prêté leur glaive aux conquérans
Que pour mettre la terre aux chaînes des tyrans.
Oh! que j'aime bien mieux les deſtins honorables,
Dont jouiront encor ces tiges vénérables!
Bien tôt, ſous l'humble toit qu'habite le malheur,
Elles rendront au pauvre une douce chaleur.
Dans le vague des airs, ici, je les contemple
Couronnant d'un lambris le haut faite d'un temple:
Je les vois en remparts ceindre les flots amers,
Et cacher le Batave à la fureur des mers.
Je vois encor, je vois la ſuperbe Veniſe
Sur des troncs cimentés pompeuſement aſſiſe:
Elle eſt reine des eaux. Et vous, qui deſtinés
A maîtriſer Neptune & les vents mutinés,
De Breſt & de Toulon devez couvrir l'arene,
Giganteſques ſapins, vieux enfans de Pyrene,
Quel exemple offrez-vous à l'homme ambitieux,
En tombant de ces rocs, d'où vous touchiez aux cieux!

Vous viviez ſuſpendus ſur d'immenſes abymes;
Des glacons, élevés au-deſſus de vos cimes,
Vous couvroient d'une enceinte, où vos rangs plus épais
Et vos bras toujours verds ſe déployoient en paix;
Votre auguſte vieilleſſe inſultoit aux tempêtes.
Les torrens à vos pieds, la foudre ſur vos têtes,
Sans jamais vous bleſſer rouloient; & loin de vous
Sur des rocs décharnés ſe perdoit leur courroux.
Il reſpectoit des troncs, qui dans leur premier âge
Virent Céſar, Pompée errans ſous leur ombrage,
Et mille autres héros, par un nouveau chemin,
Contre l'Ebre indompté guidans l'aigle Romain.
Vous déſarmiez le temps: le temps à chaque luſtre
Sembloit prendre plaiſir à croître votre luſtre.
Vous aviez treſſailli d'orgueil, lorſque nos lys

Paſſèrent

Passèrent sous votre ombre, & que le grand Louis,
Ressuscitant les droits de sa noble compagne,
Choisit dans ses neveux un monarque à l'Espagne.

Mais à quoi sert la gloire? Hélas! d'un fer jaloux,
Le grossier bucheron s'arme & frappe sur vous.
Envain s'agite encor votre tête indignée,
C'en est fait: votre honneur tombe sous la coignée.
Et maintenant, ô rois, instruisez-vous! Le sort
Frappe ainsi votre orgueil, & l'éteint dans la mort.

2.

DOM CARLOS, NOUVELLE HISTORIQUE. *)

Lors que Charles-Quint résolut de quitter ses états, pour se retirer dans une solitude, il craignit de laisser son fils exposé à la bonne fortune de Henri II, dont il avoit ressenti les effets, & il fit trêve pour cinq ans avec ce prince. Entre les ouvertures de paix, qui furent faites pendant la trêve, on proposa de marier le prince d'Espagne dom Carlos, fils unique de Philippe II & de Marie de Portugal sa première femme, avec madame Elizabeth, fille aînée de France.

Cette princesse étoit fort jeune; mais elle étoit extrêmement formée pour son âge. Comme ce mariage fut résolu avec joie des deux côtés, aussi-tôt qu'il fut proposé, elle conçut beaucoup d'estime pour

*) Oeuvres de M. l'abbé de Saint-Réal. Nouvelle édition. Tome III. A Amsterdam. 1740.

l'époux qu'on lui destinoit. Son jeune cœur trouvant cette occasion de s'attacher à quelque chose, il s'en fit en secret un agréable amusement, & elle s'engagea insensiblement dans une inclination, qui donna plus de peine, qu'elle ne croyoit, à sa vertu.

Le prince d'Espagne n'étoit pas moins content de sa destinée. Comme tout ce qu'on lui disoit de madame lui en donnoit une idée fort aimable, il s'abandonna avec plaisir à tout ce que cette idée lui inspiroit d'amoureux. Le portrait de la princesse acheva ce que la réputation de sa beauté avoit commencé. On assûra qu'il étoit fort ressemblant; & dom Carlos le crut aisément, parce qu'il le souhaitoit. Lors qu'il considéroit cette peinture, il n'est point de voie, qui ne lui vînt dans l'esprit, pour faire savoir à madame ce qu'il pensoit d'elle. Il ne pouvoit souffrir, qu'elle ignorât la joie, que l'espérance de la posséder répandoit dans son ame. Quelquefois, il avoit honte de son bonheur, & il auroit presque souhaité d'avoir le temps de gagner le cœur de cette princesse, avant qu'elle fût obligée de le lui donner. Mais comme c'étoit une chose impossible, il lui sembloit qu'il auroit été content, s'il avoit pu, du moins, lui faire savoir ses différentes pensées.

Cependant, les affaires changèrent de face, par la rupture de la trêve. Ce furent les princes Lorrains, qui firent résoudre la guerre, à la sollicitation de Paul quatrième. Le but du pape étoit, qu'on fit une puissante diversion en Flandre, pour le dégager du duc d'Albe, général d'une armée Espagnole, qui le tenoit comme bloqué dans Rome depuis quelque temps.

La choſe réuſſit de ce côté, comme on l'avoit projetté; mais il n'en alla pas de même en Flandre. La France y perdit deux batailles, où preſque tout ce qu'il y avoit de braves gens dans le royaume fut pris ou tué, & qui mirent les affaires en ſi mauvais état, qu'on réſolut d'acheter une paix à quelque prix que ce fût. Cette paix fut l'ouvrage du duc de Savoye, général de l'armée d'Eſpagne, & du connétable de Montmorenci ſon priſonnier. Le connétable fit conſidérer à ce prince, qu'il ne trouveroit jamais une ſi belle occaſion de rentrer dans ſes états, d'où François premier avoit chaſſé ſon père; & le duc fit enſorte auprès de Philippe II, que le traité fut conclu peu de temps après à Câteau-Cambreſis. Il eſt aiſé de juger, quelle fut la douleur de dom Carlos, quand on rompit la trêve, & quelle fut ſa joie, quand on reprit la négociation de la paix. Cependant, cette paix, qui flatoit ſi doucement ſes eſpérances, fut ce qui les ruïna pour toujours.

Pendant le temps que la négociation dura, Philippe II. devint veuf, par la mort de Marie reine d'Angleterre ſa ſeconde femme. Comme il avoit deſſein de ſe remarier, il fit demander pour lui la princeſſe, qu'on lui avoit accordée pour ſon fils. On auroit mieux aimé la donner à l'héritier de la couronne, qui étoit de même âge qu'elle, qu'à un prince, qui pouvoit être ſon père, & dont elle n'auroit que des cadets; mais on ne put honnêtement le refuſer.

Quoi que cette nouvelle fût un coup de foudre pour dom Carlos, & qu'il la reçût devant beaucoup de gens, il fut aſſez maître de lui-même, pour empê-

cher que perſonne ne pût connoître la douleur qu'elle lui cauſa. La violence, qu'il ſe fit, lui couta cher quand il fut ſeul. Tout ce que l'amour & la rage peuvent inſpirer lui paſſa dans l'eſprit. Mais comme l'accablement où il étoit ne permettoit pas de rien réſoudre, ni l'état préſent de ſa fortune de rien entreprendre, ſon deſeſpoir ſe changea inſenſiblement en mélancolie. De-là vint la vie ſi particulière qu'il mena depuis, qui le rendit ſi odieux au roi ſon père; qui ne ſe défiant pas du véritable ſujet, & jugeant de ſon fils par lui-même, attribua le chagrin de ce jeune prince à quelque impatience de regner.

Pour madame, quoi que ce qu'elle avoit dans l'ame pour dom Carlos fût plûtôt une diſpoſition à aimer, qu'une paſſion véritable, la crainte qu'elle eut, que ce ne fût effectivement de l'amour, lui donna une défiance d'elle-même, qui ne ſe peut exprimer. Juſques alors, elle avoit eu une curioſité extrême de ſavoir l'effet que ſon portrait avoit produit ſur dom Carlos, & elle avoit ſouhaité que le cœur de ce prince fût encore moins tranquille que le ſien; mais dès qu'elle ſut le changement de leur deſtinée, elle ne craignit rien tant que d'en être aimée. Quelque douceur qu'il y ait à être belle, elle ſouhaita que tout ce qu'on diſoit de ſes agrémens ne fût pas vrai. Dans ces différentes penſées, ſon eſprit n'ayant pas la tranquillité néceſſaire pour ſe tirer de bonne grace d'un pas auſſi difficile pour elle, que ſon abord à la cour d'Eſpagne, elle retarda ſon départ, autant que la bienſéance le permit. Quoique le duc d'Albe l'eût épouſée au nom de ſon maître dès le mois de juin, elle ne ſortit de

Paris qu'à la fin de novembre : elle s'arrêta dans toutes les belles maisons qu'elle trouva sur sa route, & elle n'arriva en Guienne, qu'à la fin de l'année; comme si ces retardemens eussent pu faire dans son cœur ce que sa raison n'y faisoit pas. Quand elle fut aux Pyrenées, la fortune, qui se plaît quelquefois à faire les graces, qu'on attend le moins, lui donna encore un relâche, qu'elle n'espéroit pas.

Antoine de Bourbon, roi de Navarre, étoit chargé de la conduite de la princesse, & il la devoit remettre, sur la frontière, entre les mains du cardinal de Burgos, & du duc de l'Infantade. Ce roi ne possédoit que la basse Navarre, parce que la haute avoit été usurpée sur l'ayeul de sa femme, par les Espagnols. Pour ne porter point de préjudice au droit, qu'il avoit sur toutes les deux, il ne vouloit pas reconnoître l'endroit qui les sépare, pour la véritable frontière de l'Espagne; & il exigea des députés une déclaration, comme la remise, qu'il feroit de la princesse en cet endroit, ne pourroit nuire à ses prétentions. La déclaration étoit de trop grande conséquence, pour être accordée sans ordre exprès. Il fallut en écrire à Madrid, & attendre la réponse sur les lieux. Philippe II auroit bien souhaité, que la cour de France lui eût épargné cet embarras, & qu'on eût donné la commission à d'autres qu'au Navarrois; mais messieurs de Guise, nouveaux & absolus maîtres des affaires, avoient leurs raisons pour éloigner les princes du sang. Comme ils ne cherchoient que des prétextes ils furent ravis d'en trouver un si plausible, pour se délivrer de celui qui les embarrassoit le plus. Il

fallut donc que le roi d'Eſpagne prît le parti de ſatisfaire le Navarrois ſur le champ, ou de mettre la choſe en négociation pour obtenir de la cour de France qu'on le rappellât. Cette dernière voie tiroit en une longueur inſuportable à un prince qui attendoit la plus belle perſonne du monde, pour être ſa femme. Ce grand politique ſatisfit ſon impatience amoureuſe au préjudice de ſes intérêts. Il écrivit qu'on accordât au Navarrois ce qu'il demandoit.

La reine prit le chemin de Madrid, & dom Carlos lui vint à la rencontre, accompagné, entre autres perſonnes, du jeune prince de Parme, Alexandre Farneſe ſon couſin, & de Rui-Gomez de Silva, prince d'Eboli, ſon gouverneur, & favori du roi. Aux premières nouvelles que la reine aprit de l'approche du prince, des ſentimens ſi oppoſés s'élevèrent dans ſon ame, & l'agitérent avec tant de violence, qu'elle tomba évanouïe entre les bras de ſes femmes, & ne revint que lors que dom Carlos étoit prêt à l'aborder. Après les premières civilités, ces deux illuſtres perſonnes, occupées à ſe conſidérer l'une l'autre, ceſſèrent de parler; & le reſte de la compagnie ſe taiſant par reſpect, il ſe fit durant quelque temps un ſilence aſſez extraordinaire dans cette occaſion.

Dom Carlos n'étoit pas réguliérement bien fait: mais outre qu'il avoit le teint admirable, & la plus belle tête du monde, il avoit les yeux ſi pleins de feu & d'eſprit, & l'air ſi animé, qu'on ne pouvoit pas dire qu'il fût deſagréable. D'abord, il fut ébloui de la beauté de la reine: mais la conſidération de ce qu'il avoit perdu, en la perdant, changea bientôt ſon ad-

miration en douleur; & prévoyant ce qu'elle lui feroit souffrir, il vint insensiblement à la régarder avec quelque sorte de frayeur.

Cependant, le duc de l'infantade crut que la reine attendoit par civilité, que dom Carlos voulût partir, & que le prince attendoit par respect qu'elle fît la même chose. Dans cette pensée, il avertit la reine, qu'il en étoit temps, & il les tira tous deux d'un embarras plus grand qu'il ne pensoit. Le prince ayant pris place dans le carosse de la reine, il ne leva point les yeux de dessus elle, pendant le chemin; & il eut toute la commodité qu'il pouvoit souhaiter de la considérer, & de se perdre. La reine le remarqua aussitôt. Un sentiment secret, dont elle ne fut point la maîtresse, lui fit trouver de la douceur, à voir le ravissement de dom Carlos. Cependant, elle n'osoit l'observer, & il ne la regardoit d'abord qu'en tremblant; mais enfin leurs yeux, après s'être évités quelque temps, lassés de se faire violence, s'étant rencontrés par hazard, ils n'eurent jamais la force de les détourner. Ce fut par ces fidèles interpretes, que dom Carlos dit à la reine tout ce qu'il avoit à lui dire. Il la prépara, par mille regards tristes & passionnés, à toute l'obstination & la grandeur de sa passion. Le cœur de ce prince, chargé de son secret, & serré de la douleur de son infortune, ne put différer plus long-temps à se soulager; & comme il crut voir dans l'air interdit & embaraſſé de la reine, qu'elle l'entendoit, il en eut une joie si sensible, qu'il en oublia pour quelques momens le bonheur de son père, & ses propres malheurs. Cette satisfaction lui donna une liberté

d'esprit, qu'il n'espéroit pas d'avoir au premier abord du roi & de la reine; mais cette princesse étoit entrée dans une rêverie si profonde, durant le chemin, que la présence de son mari ne l'en put retirer.

Comme on fut arrivé à Madrid, & que le roi l'eut reçue à la descente du carosse, après les premières cérémonies ordinaires dans ces rencontres, elle se mit à le regarder fixement, comme si elle eût observé s'il remarquoit le trouble où elle étoit. Ce prince, bien éloigné de se défier du véritable sujet de son embarras, lui démanda avec assez de chagrin, si elle regardoit qu'il avoit déjà les cheveux blancs. Ces paroles furent prises à mauvais augure, par ceux qui étoient présens; & l'on jugea dès-lors que l'union de deux personnes si différentes ne seroit pas heureuse.

La cour d'Espagne, qui avoit écouté les merveilles, qu'on disoit de la beauté de la reine, comme les exagérations ordinaires pour les bonnes qualités des princes, fut étonnée que tout ce qu'on en disoit étoit au-dessous de la vérité. Cette princesse étoit née toute belle, & elle se trouvoit alors dans le plus grand éclat qu'une extrême jeunesse puisse donner à une beauté parfaite. Toutes les belles personnes ne touchent pas toutes sortes de cœurs; mais la reine fut également adorée parmi les peuples, & dans la cour. Autant de fois qu'elle sortoit en public, c'étoient autant de triomphes pour elle. Il étoit si difficile de la voir sans l'aimer, que c'est encore aujourd'hui une tradition dans la cour d'Espagne, qu'il n'y avoit point d'homme sage, qui ôsât la considérer en face. Enfin, s'il est vrai que la beauté soit une espece de royauté

naturelle, on peut dire que jamais reine ne fut plus reine qu'elle.

Il étoit malaisé que l'heureux époux, qui possédoit tant d'appas, n'en fût pas charmé. Toutes les manières de cette princesse lui parurent touchantes. Il lui trouvoit toujours une douceur attirante, également éloignée de la rebutante sévérité des Espagnoles en public, & de leurs emportemens extravagans dans le particulier. Il admiroit quelquefois son bonheur, en faisant réflexion sur ces choses: mais c'étoit seulement en lui-même; car il ne jugea pas qu'il fût de sa grandeur de laisser connoître à cette jeune personne le foible qu'il sentoit pour elle. Si elle en eût soupçonné quelque chose, elle auroit bientôt perdu cette pensée, en considérant le peu de confiance que ce prince lui témoignoit, son air austère, & sa régularité à renfermer dans les bornes de la nuit toutes ses caresses; comme s'il eût craint d'être vu d'elle dans quelque état moins grave que celui où les autres gens le voyoient. Cette conduite, si peu tendre en apparence, si éloignée de l'agréable déreglement d'esprit, qui accompagne d'ordinaire les passions satisfaites, ne répondoit pas à l'idée que la reine avoit de la vie que doivent mener deux nouveaux mariés assez heureux pour s'aimer. Elle regarda donc son mari comme un homme, dont elle ne possédoit que le corps; & dont l'amè n'étoit remplie que des desseins de son ambition, & de la méditation de sa politique. Cependant, elle en étoit si fort aimée, que la jouissance augmenta sa passion, bien loin de la diminuer: soit que la possession, qui rassasie si pleinement les dé-

firs de la plûpart des maris, ne servît qu'à irriter les siens, en lui découvrant des agrémens cachés, & des beautés toutes nouvelles; ou seulement, que le secret qu'il lui faisoit de son amour en redoublât la violence.

Cependant, dom Carlos étoit dans une inquiétude effroyable de savoir comment il étoit dans l'esprit de la reine. Quoi que lors qu'elle le regardoit, il lui semblât voir dans ses yeux une langueur secrette & passionnée, qu'il n'y trouvoit point dans les autres temps, il n'ôsoit croire ce qu'il voyoit. Quelque impatience qu'il eût de s'en éclaircir, comme elle ne fut guères seule pendant que les réjouïssances des nôces durèrent, il fut long-temps sans pouvoir l'entretenir en particulier; mais enfin la fortune, qui se plait à favoriser les desseins qui ne peuvent avoir que des suites funestes, lui en fit naître une occasion lors qu'il l'espéroit le moins.

Comme le roi n'étoit arrivé en Espagne, que peu de temps avant la reine, il n'avoit point encore rendu les derniers honneurs au corps de l'empereur, qui étoit en dépôt à quelques journées de Madrid, dans le monastère des Hiéronymites, où il avoit fini ses jours. La reine fut bien aise d'accompagner son mari dans ce voyage, pour voir un païs, qu'on disoit être le plus bel endroit de toute l'Espagne. Les Hiéronymites de S. Just sont situés dans une vallée à l'entrée de l'Estramadure, qui s'étend le long des bords du Guadiana, depuis la frontière de Castille, jusqu'à celle de Portugal. Cette vallée est environnée de collines d'une hauteur extraordinaire, dont les endroits

les moins fertiles sont couverts de ces bois d'éternelle verdure, qui ne se trouvent que dans les païs chauds. Mille ruisseaux, qui naissent parmi ces bois, se vont rendre, après plusieurs détours dans le fleuve qui traverse la plaine; & le terroir, qui s'abreuve de cette grande quantité d'eaux vives, a jetté de tout temps un nombre infini d'orangers, de citroniers, & d'autres arbres semblables, qui croissent sous cet heureux climat. Ces eaux entretiennent, au plus fort de l'été, sous les ombrages de ce desert, une fraicheur que tout l'artifice des hommes ne sauroit produire ailleurs; & la verdure, dont elles sont bordées, a un éclât si vif, que la peinture n'en a jamais composé de si belle.

La cour étant arrivée dans cette solitude, que Charles-Quint avoit rendue si fameuse par sa retraite, après avoir satisfait aux premiers devoirs de piété, le roi voulut voit un jeune religieux, que son père avoit beaucoup aimé; & entre autres choses, il fut curieux de savoir l'origine de cette amitié. On lui conta comment l'empereur allant un matin éveiller à son tour les autres religieux, il trouva celui-ci, qui étoit encore novice enséveli dans un si profond sommeil, qu'il eut bien de la peine à le faire lever: que le novice, se levant enfin à regret, & encore à moitié endormi, ne put s'empêcher de lui dire, qu'il devoit bien se contenter d'avoir troublé le repos du monde, tant qu'il y avoit été, sans venir encore troubler le repos de ceux qui en étoient sortis; & que cette réponse avoit paru si plaisante à l'empereur, qu'il l'avoit toujours aimé depuis.

Après quelques autres discours, tout le monde se sépara dans cet agréable desert; & la reine, qui étoit fatiguée du voyage, demeura presque seule avec dom Carlos. Comme ce qui resta près d'eux n'étoit pas d'un rang à se mêler dans leur entretien, dom Carlos, ravi de cette occasion, lui proposa de se reposer dans un petit bois d'orangers, qui étoit derrière l'apartement de l'empereur. Ils y furent, & le prince, qui craignoit d'être interrompu, commença aussi-tôt la conversation, avec une liberté d'esprit, dont il fut lui-même surpris, & qui fit presque perdre à la reine le soupçon qu'elle avoit de son dessein. D'abord, il la conjura de n'entrer dans aucune inquiétude pour les choses qu'il avoit à lui dire, & de croire qu'il ne lui feroit jamais d'autre peine, que celle de les écouter. Ensuite, il la pria de se souvenir du temps qu'ils étoient destinés l'un pour l'autre, & de considérer quelle impression une espérance si charmante avoit dû faire sur son cœur. *Il vous est aisé de juger, madame,* continua-t-il, *que votre vue n'a pas effacé cette impression; & je sens bien qu'elle ne s'effacera jamais.* La reine ne put s'empêcher d'abord de prendre plaisir à voir un homme dans des sentimens si passionnés pour elle, & que personne n'avoit encore osé lui témoigner. Mais ensuite, faisant réflexion sur les paroles de dom Carlos, elle en comprit si bien la force, & elles lui donnèrent une idée si funeste de l'état de l'ame de ce prince, qu'il lui fit beaucoup de pitié. Elle lui avoua, que l'estime qu'elle avoit conçu pour lui, pendant le temps qu'elle étoit destinée à être sa femme, ne lui permettoit pas de regarder sans douleur ce

qu'elle lui voyoit souffrir, & de lui refuser les consolations qu'elle pouvoit lui donner sans offenser son devoir. Le prince lui répondit, qu'il ne prétendoit que celle de la voir, & de lui parler: mais la reine, qui craignoit-peut être de dire plus qu'elle ne vouloit, se leva à ces mots; & s'avançant vers le prince de Parme & Rui-Gomez, qui venoient à eux, elle dit seulement à dom Carlos, que s'il étoit sage, & s'il l'aimoit véritablement, il la fuiroit, bien loin de la chercher.

Dom Carlos fut extrêmement satisfait d'avoir déclaré sa passion, & son esprit parut aussi libre depuis, qu'il étoit inquiet auparavant. La reine le remarqua d'abord. Comme il n'est point de forme sous laquelle l'amour ne se déguise, pour s'insinuer dans un cœur, non pas même celle de la vertu, elle se croyoit obligée, & par prudence, & par générosité, à tenir secrette la passion de ce prince. Dans cette pensée, elle ne put s'empêcher de lui faire connoître, qu'elle regardoit le changement de son humeur, comme un effet de sa discrétion. Dom Carlos prit la liberté de l'en faire souvenir la première fois qu'il lui parla en particulier depuis le retour de la cour à Madrid; & il l'assûra avec un plaisir extrême, qu'il n'y avoit point d'humeur ni de conduite si opposée à son naturel, que sa passion ne pût aisément lui faire prendre. Ensuite ils se firent avec une joie incroyable toutes les confidences qu'ils se pouvoient faire. Dom Carlos conta à la reine tout ce qui s'étoit passé dans son cœur, & dans son esprit, depuis la première fois qu'il avoit ouï parler d'elle. Elle lui fit à son tour l'histoire de son en-

fance, avec mille petites particularités, qui occupèrent auſſi agréablement toute leur attention, qu'elles auroient paru ennuyeuſes à des gens indifférens. Seulement, quand elle fut à la réſolution de leur mariage, elle ne s'étendit pas ſur les ſentimens qu'elle avoit eus dans cette occaſion, avec autant de liberté que le prince avoit fait ſur les ſiens; mais la violence, qu'il vit qu'elle ſe faiſoit pour cacher, lui en dit plus qu'elle n'en taiſoit. C'étoit dans ces agréables entretiens, que ces illuſtres perſonnes paſſoient le temps qu'elles pouvoient être enſemble, quand la fortune, qui ſe laſſoit déjà de les favoriſer, engagea dom Carlos dans une avanture, qui fut la première origine de leurs malheurs.

De toutes les dames, à qui la beauté de la reine donna de l'envie, il n'y en avoit point qui eût de ſujet de la haïr, que la princeſſe d'Eboli. C'étoit la plus belle & la plus ſpirituelle perſonne de la cour; & tant par cette raiſon, qu'à cauſe de la faveur de Rui-Gomez ſon mari, elle y tenoit le premier rang. Elle aimoit également la grandeur & les plaiſirs. Comme elle attendoit toutes choſes des charmes de ſe perſonne, & de ceux de ſon eſprit, elle avoit d'abord fait deſſein ſur le cœur du roi; mais la beauté de la reine ayant rendu vain ſon projet, elle entreprit de ſe faire aimer de dom Carlos, ne croyant pas trouver dans le cœur du fils le même obſtacle qui l'avoit empêché de réuſſir auprès du père. Rui-Gomez, en qualité de gouverneur du prince, logeoit dans le même appartement que lui. La princeſſe d'Eboli ſa femme, outre cette commo-

dité de voir dom Carlos, avoit ſouvent occaſion de l'obliger en le racommodant avec ſon mari, avec qui il ſe brouilloit tous les jours. Dom Carlos, qui étoit fort généreux & qui voyoit qu'elle s'y employoit avec chaleur, en avoit beaucoup de reconnoiſſance, & vivoit fort civilement avec elle. Ces favorables diſpoſitions, faiſant bien eſpérer à la princeſſe de ſon entrepriſe, elle trouva bien-tôt une occaſion, pour amener ce prince où elle vouloit.

L'admiration, qu'il avoit pour la reine, lui avoit donné quelque ſorte de mépris pour toutes les autres femmes. On ſait d'ailleurs, que la plupart des jeunes gens de cette qualité aiment naturellement à ſe divertir de tout le monde; & la flatterie de ceux qui les élevent les accoutume à ces ſortes de jeux deſobligeans, au lieu de les en corriger. Dom Carlos, qui n'étoit pas exemt de tous les défauts de ſon âge & de ſa condition, & le prince de Parme encore plus jeune & plus emporté que lui, ayant fait un jour quelque plaiſanterie de cette nature à des femmes de la première qualité, qui s'en plaignirent, la princeſſe d'Eboli eut bien de la peine à obtenir de Rui-Gomez, qu'il n'en parleroit point au roi. Le ſoir même, cette femme ſe trouvant ſeule chez elle dans un cabinet avec dom Carlos, elle ſe mit à lui reprocher le peu de conſidération qu'il avoit pour les dames; & après lui avoir fait pluſieurs railleries ſur ce ſujet, elle conclut, qu'il falloit que l'amitié qu'elle avoit pour lui fût bien forte pour lui pardonner ces ſortes de choſes. Le prince, qui ne voyoit pas où elle vouloit venir, & qui étoit obligé, par reconnoiſſance, de lui témoigner

beaucoup d'amitié, lui répondit en riant, qu'elle avoit plus de raiſon qu'elle ne croyoit de s'employer pour lui, puiſque le peu de conſidération qu'il avoit pour les autres femmes venoit de ce qu'elle avoit épuiſé toute l'eſtime dont il étoit capable pour le ſexe. La princeſſe, charmée de ces paroles, qu'elle prit pour une déclaration d'amour, lui répondit d'une manière qui lui ouvrit les yeux & lui fit connoître ſa bonne fortune. D'abord, il crut devoir s'en prévaloir. Il lui ſembla, que jamais infidélité n'avoit été plus excuſable que celle qu'il alloit commettre. Cette princeſſe étoit de ces femmes, qui, ſans avoir tous les traits fort réguliers, ont quelque choſe de plus touchant que beaucoup de beautés régulières; mais quelque dangereuſe qu'elle fût, dom Carlos étoit encore plus rempli de la paſſion qu'il avoit pour la reine. Son imagination la lui repréſenta dans cet inſtant avec les graces & la douceur qui faiſoient paroître groſſières toutes les autres beautés en comparaiſon de la ſienne; & le charme de cette idée lui fit tout d'un coup regarder la princeſſe avec un mépris, auquel elle n'avoit pas ſujet de s'attendre. Il reçut pourtant ſes avances, de la manière la plus obligeante qu'il ſe pouvoit, ſans y répondre; mais elle connut bien, qu'il témoignoit de la tendreſſe qu'il n'avoit pas. Une femme, qui s'eſt vue dans cet état, ne l'oublie jamais; & ne s'en ſouvient qu'avec rage, ſi elle n'a ſujet de s'en ſouvenir avec plaiſir. On verra les effets que cette rage produiſit dans le cœur de la princeſſe d'Eboli. Cependant l'amour, qui eut pitié de ſon avanture, fit monter un nouveau perſonnage ſur le théa-

tre

tre de cette cour, pour réparer la faute de dom Carlos.

Ce fut dom Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, que le roi retira environ ce temps des mains d'un seigneur Espagnol, qui l'avoit élevé comme si c'eût été son fils. Quoi que ce jeune prince l'eût toujours cru ainsi, il avoit autant de fierté, & d'ambition, que s'il eût su ce qu'il étoit. Lors que cet Espagnol, qui passoit pour être son père se jetta à ses pieds avant que de le présenter au roi, dom Juan le regarda dans cette posture, avec autant de tranquilité que s'il se fût attendu dès long-temps à ce changement. Ne voyant rien dans le nouveau rang où il entroit qui fût au-dessus de son courage, il n'en fut point ébloui; & toute la cour vit avec admiration le fils de dom Louïs Quisciada s'accoûtumer en moins de demie heure à faire le fils d'empereur.

Ce nouveau prince, n'étant pas d'humeur à prendre des précautions nécessaires pour défendre son cœur contre les charmes de la reine, en devint amoureux aussi-tôt qu'il la vit. Soit que cette passion flattat sa vanité, ou qu'il espérât de la faire servir à sa fortune, quand il s'en apperçut il ne fit aucun effort pour s'en guérir. Comme il étoit naturellement dissimulé, il lui fut aisé de cacher l'empressement qu'il témoignoit pour la reine, sous le prétexte de lui faire la cour. Son assiduité incommoda bien-tôt dom Carlos; & quoi que cette princesse voulût lui persuader, qu'elle étoit bien aise que cet obstacle rendit leurs entretiens moins libres, puisqu'elle en seroit moins exposée à ses tendresses, elle prit dès lors

une averſion pour dom Juan, dont elle ne voulut point examiner la raiſon.

Il n'eſt point de rencontre dans la vie, où la diſſimulation ſoit de ſi grand uſage qu'en amour, ni où il ſoit plus difficile de diſſimuler. Le prince ne put pas être toujours ſi abſolument maître de ſon chagrin, quand la préſence de dom Juan l'embarraſſoit, que ce dernier n'en vît à la fin quelque choſe. Comme il n'eſt rien de ſi pénétrant que les yeux d'un rival, il en eut bien-tôt deviné le ſujet. Cette connoiſſance le jetta dans une curioſité extrême de ſavoir, ſi la paſſion du prince étoit connue de la perſonne qui la cauſoit, & ſi elle y répondoit. Pour s'en éclaircir, il réſolut de faire l'amour à une Françoiſe de chez la reine, qui étoit aſſez-bien faite pour rendre cette feinte vraiſemblable, & qui paroiſſoit être mieux près d'elle que ſes autres femmes. Il n'épargna rien de tout ce qu'il pouvoit employer pour la corrompre: mais il ne put tirer d'elle le ſecret de ſa maîtreſſe, qu'elle ne ſavoit pas; car la reine, bien éloignée de le confier à perſonne, auroit voulu le pouvoir cacher à elle-même. Il prenoit prétexte d'entretenir cette fille, afin de laiſſer dom Carlos ſeul avec la reine; & il devint inſenſiblement auſſi commode, qu'il l'avoit été peu juſqu'alors. Il crut que s'ils étoient d'intelligence, il n'en connoîtroit rien en ſe mêlant dans leurs entretiens, parce qu'ils ſeroient en garde de lui; & que ſon aſſiduité, ne feroit que le rendre plus haïſſable, & l'éloigner davantage de leur confidence, dans laquelle il ſouhaitoit paſſionnément d'entrer. La reine paroiſſoit ſi réſervée, qu'il deſeſpéra de s'inſinuer dans

la ſienne. Il entreprit donc de gagner celle du prince, dont le naturel franc & ouvert promettoit plus de facilité. Dans ce deſſein, il changea entiérement de conduite à ſon égard. Il n'uſa plus de la familiarité que la qualité d'oncle lui donnoit, & il devint le plus reſpectueux de ſes courtiſans. Il ménageoit ſi adroitement les occaſions de faire remarquer les bonnes qualités de dom Carlos, que ce prince, à qui cette eſtime n'étoit pas ſuſpecte de flaterie, parce qu'il ſentoit qu'il la méritoit, vint inſenſiblement à croire que ſon oncle l'aimoit. Dom Carlos prit même dans la ſuite beaucoup de confiance en lui: mais comme celle d'un honnête homme, qui aime véritablement, ne s'étend jamais juſqu'au ſecret de ſon amour, quand il eſt bien traité, le prince confia à la fin toutes choſes à ſon oncle hors la ſeule qu'il vouloit ſavoir.

Dom Juan, deſeſpéré de ne rien découvrir, réſolut de prendre conſeil de quelqu'un, qui eût plus d'expérience que lui dans cette matière. Comme c'étoit le prince de l'Europe le plus beau & le mieux fait, il avoit plu d'abord à la princeſſe d'Eboli, qui ne ſavoit pas que la reine dût être fatale à tous ſes deſſeins. Toutefois, elle n'empêcha pas entiérement ce dernier, comme elle avoit fait les autres. Dom Juan étoit de ces naturels heureux, qui ne ſont ſenſibles à la beauté, que dans la vue des plaiſirs qu'elle peut donner; & celle de la princeſſe d'Eboli, qui en promettoit beaucoup, toucha du moins ſes ſens, ſi elle n'alla pas juſqu'à ſon cœur, comme celle de la reine. D'ailleurs, il conſidéra la princeſſe, comme une perſonne, dont les avis lui pouvoient beaucoup ſervir,

dans une cour où toutes choſes lui étoient nouvelles. Il prévint par ſes empreſſemens les témoignages de bonne volonté qu'elle cherchoit à lui donner, & il parut ſi tranſporté de joie aux premières marques qu'il en vit, qu'elle jugea bien qu'il répondroit à de plus grandes avec ardeur. Ainſi, ils eurent bien-tôt lié un commerce, d'autant plus agréable, que le cœur n'y avoit pas aſſez de part pour en troubler les plaiſirs par les jalouſies, & les autres délicateſſes inquietes, que les grandes paſſions inſpirent.

Dom Juan vivant de cette ſorte avec la princeſſe d'Eboli, il réſolut de s'ouvrir à elle, de ce qu'il ſavoit de la paſſion de dom Carlos. On jugera aiſément de la joie qu'elle eût d'apprendre cette nouvelle. Elle en fut ſi occupée, qu'elle ne fit aucune réflexion ſur l'intérêt que dom Juan prenoit au cœur de la reine. Elle lui conſeilla ſeulement de continuer à obſerver toutes choſes, parce que, quelque circonſpect qu'on ſoit, il eſt impoſſible qu'on ne s'oublie quelquefois, quand on eſt véritablement touché. De même qu'elle n'examina point l'intérêt qu'il prenoit dans cette affaire, il n'examina point auſſi la chaleur avec laquelle elle lui promit de s'y appliquer. Il penſa, ſans approfondir davantage, que c'étoit un effet de la complaiſance qu'elle avoit pour lui, & de la curioſité ordinaire de ſon ſexe. Il y a apparence que deux perſonnes ſi éclairées auroient bien-tôt découvert ce qu'elles avoient tant d'intérêt à ſavoir, ſans un accident, qui rompit toutes leurs meſures en éloignant dom Carlos de la cour, & qui ne peut être bien entendu, à moins que de prendre les choſes de plus haut.

Entre les bruits qui avoient couru dans le monde sur la retraite de l'empereur, le plus étrange fut, que le commerce continuel, qu'il avoit eu avec les protestans d'Allemagne, lui avoit donné quelque inclination pour leurs sentimens, & qu'il s'étoit caché dans une solitude, pour avoir la liberté de finir ses jours dans des exercices de piété conformes à ses dispositions secrettes. On disoit, qu'il ne pouvoit se pardonner à lui-même le mauvais traitement, qu'il avoit fait aux braves princes de ce parti que le sort des armes mit sous sa puissance. Leur vertu, qui dans leur malheur faisoit honte à sa fortune, avoit fait naître insensiblement dans son ame quelque sorte d'estime pour leurs opinions. Il n'osa plus condamner une religion, à qui de si grands personnages faisoient gloire de sacrifier tout ce que les hommes ont de plus précieux. Cette estime parut par le choix qu'il fit de personnes toutes suspectes d'héréfie pour sa conduite spirituelle, comme du docteur Caçalla son prédicateur, de l'archévêque de Tolede, & sur-tout de Constantin-Ponce évêque de Drosse & son directeur. On a su depuis, que la cellule, où il mourut à S. Just, étoit remplie de tous côtés d'écriteaux faits de sa main, sur la justification & sur la grace, qui n'étoient pas fort éloignés de la doctrine des novateurs. Mais rien ne confirma tant cette opinion, que son testament. Il n'y avoit presque point de legs pieux, ni de fondations pour des prières; & il étoit fait d'une manière si différente de ceux des catholiques zélés, que l'inquisition d'Espagne crut avoir droit de s'en formaliser. Elle n'osa pourtant éclater avant l'arrivée du

roi; mais ce prince ayant signalé son abord en se païs, par le supplice de tous les partisans de la nouvelle opinion, l'inquisition, devenue plus hardie par son exemple, attaqua premiérement l'archévêque de Tolede, puis le prédicateur de l'empereur, & enfin Constantin-Ponce.

Le roi les ayant laissé emprisonner tous trois, le peuple regarda sa patience comme le chef-d'œuvre de son zèle pour la véritable religion; mais tout le reste de l'Europe vit avec horreur le confesseur de l'empereur Charles, entre les bras duquel ce prince étoit mort, & qui avoit comme reçu dans son sein cette grande ame, livré au plus honteux des supplices, par les mains même du roi son fils. En effet, dans la suite de l'instruction du procès, l'inquisition s'étant avisée d'accuser ces trois personnages d'avoir eu part au testament de l'empereur, elle eut l'audace de les condamner au feu, avec ce testament. Le roi se réveilla à cette sentence, comme à un coup de tonnerre. D'abord, la jalousie, qu'il avoit pour la gloire de son père, lui fit trouver quelque plaisir à avoir sa mémoire exposée à cet affront; mais depuis, ayant considéré les conséquences de cet attentat, il en empêcha l'effet, par les voies les plus douces & les plus secrettes qu'il put choisir; afin de sauver l'honneur du S. office, & de ne faire aucune brêche à l'autorité de ce tribunal.

Pour dom Carlos, aux premières nouvelles qu'il apprit de cette affaire, il traita la chose de raillerie; mais voyant que l'inquisition continuoit sa poursuite, il en conçut une indignation proportion-

née à ce qu'il devoit à la mémoire de l'empereur. Pour comprendre l'intérêt particulier qu'il y prenoit, il faut savoir, que ce grand personnage, qui entre autres qualités héroïques possédoit souverainement celle de se connoître en hommes, avoit conçu des espérances extraordinaires de son petit-fils. Quand il se retira en Espagne, il le voulut avoir auprès de lui; & c'est en cette excellente école de sagesse & de magnanimité, que dom Carlos s'étoit confirmé dans son amour naturel pour la gloire & pour la vertu héroïque. L'envie de répondre dignement aux soins de cet auguste précepteur lui avoit en quelque sorte meuri l'esprit avant l'âge, & fait produire des fruits, qui n'étoient pas à espérer dans cette saison. L'empereur avoit su manier le naturel vif & ardent du prince, avec tant d'art & de souplesse, qu'il l'avoit temperé visiblement, en peu de temps. Mais comme il étoit à craindre, que cette grande ardeur d'ame ne se portât au mal, si on la vouloit réprimer entiérement, il lui avoit donné tout l'essor qui lui étoit nécessaire, en la tournant du côté de la gloire, dont on peut dire que ce sage gouverneur abandonna toutes les beautés à la violence des désirs de son disciple. Il est aisé de juger que cette éducation avoit inspiré une amitié extraordinaire à dom Carlos pour l'empereur son ayeul; & que c'étoit attaquer le prince par un endroit bien sensible, que de vouloir flétrir la mémoire de cet illustre mort.

Dom Juan, & le prince de Parme, intéressés, comme lui, dans cette glorieuse mémoire, n'en furent pas moins irrités. Ils blamèrent tous trois la foiblesse

du roi, qui ne réſiſtoit pas à cette inſolence, avec toute la violence qu'ils auroient ſouhaité; & ils en conçurent pour lui un mépris, qui ne finit qu'avec leur vie. Comme ils étoient encore trop jeunes, pour comprendre que les rois les plus abſolus n'ont point de droits qui ſoient ſi ſacrés dans l'eſprit des peuples, que ceux de le religion, ils parlèrent publiquement de l'entrepriſe de l'inquiſition, avec tout l'emportement que des gens de cette qualité pouvoient avoir, pour un ſujet ſi légitime; & ils menacèrent d'exterminer le ſaint office, & ſes ſuppôts. Le peuple qui apprit ces emportemens par l'artifice des inquiſiteurs, & qui n'avoit encore rien vu de ſemblable depuis leur établiſſement, en témoigna un reſſentiment extrême. Le roi vit d'abord les conſéquences de leur indignation; mais comme il avoit ſu que les princes s'étoient emportés juſqu'à blâmer ſa conduite, il ne voulut pas leur en parler lui-même, de peur de s'attirer quelque réponſe peu reſpectueuſe. Rui-Gomez, qu'il chargea de cette commiſſion, s'en acquita avec toute la force que l'importance de la matière méritoit. Dom Juan, & le prince de Parme, qui étoient naturellement plus maîtres d'eux-mêmes que dom Carlos, ſe rendirent à ſes remontrances. Comme l'ambition étoit leur paſſion dominante, ils eurent toute la douleur imaginable d'avoir mis un obſtacle auſſi conſidérable à leur fortune, que de s'être attiré la haine des inquiſiteurs, & celle des peuples qui la ſuivoit. Le prince, au contraire, dont le naturel s'irritoit par les difficultés, ne put jamais comprendre qu'il n'eût pas raiſon. Cependant, le docteur Caçalla fut brûlé

vif, avec un fantôme qui repréſentoit Conſtantin-Ponce, mort quelques jours auparavant dans la priſon. Le roi fut contraint de ſouffrir cette exécution, pour obliger le ſaint office de conſentir que l'archevêque de Tolede appellât à Rome, & de ne parler plus du teſtament de l'empereur. Cet accomodement appaiſa dom Carlos; mais il n'appaiſa pas les inquiſiteurs. Comme cette ſorte de gens ne pardonne jamais, ils excitèrent des murmures ſi grands parmi le peuple, que quelque ſoin que le roi y apportât, il ne put faire ceſſer ce bruit, qu'en éloignant les princes pour quelque temps.

L'univerſité d'Alcala étoit alors dans ſon plus grand éclat, & toutes les perſonnes conſidérables qui alloient en Eſpagne viſitoient cette excellente académie. Le roi feignit que les princes avoient la même curioſité, & il prit prétexte de hâter ce voyage, ſur ce que le prince de Parme devoit partir dans peu de temps, ſous la conduite du comte d'Egmont, pour s'aller marier en Flandres. Lors que dom Carlos eut appris cette réſolution, & qu'il vit qu'il falloit quitter la reine, il commença de comprendre l'abîme où il s'étoit précipité; & l'intérêt de ſon amour arracha de ſon ame le repentir de ſa conduite, que l'intérêt de ſa ſûreté & de ſa grandeur n'en avoient jamais pu tirer. Le roi, qui ne pouvoit ſe ſéparer de Rui-Gomez, obligea le comte d'Egmont à prendre la place de ce favori auprès des princes durant ce voyage d'Alcala. Ce comte étoit l'un des plus accomplis capitaines de ſon ſiecle. Il étoit couvert de la gloire qu'il avoit acquiſe dans la dernière guerre,

aux batailles de Saint-Quentin & de Gravelines; & de tant de grands hommes, que l'école de Charles-Quint avoit formés, aucun n'avoit eu plus de part à l'eſtime de cet empereur. La ducheſſe de Parme prévoyoit l'orage, qui s'éleva depuis dans les provinces que le roi ſon frère avoit confiées à ſa conduite. Elle jugea à propos de lui faire repréſenter les inconvéniens, qui étoient à craindre des nouveautés qu'il y voulut introduire. Cette commiſſion demandoit un homme de la qualité & de la profeſſion du comte d'Egmont, accoutumé à parler aux princes avec cette noble liberté, qui leur eſt ſi utile, & dont peu de gens ſont capables. Dom Carlos, qui aimoit naturellement les hommes extraordinaires, engagea le comte à raconter, durant le chemin, la dernière bataille où il avoit commandé. Le comte, charmé de ſa curioſité, y ſatisfit pleinement; & dom Carlos témoigna une impatience extrême de ſe voir en état de faire des choſes ſemblables à celles qu'il venoit d'entendre. Il aſſûra le comte d'Egmont, que ſi les brouilleries de la Flandre venoient à quelque guerre ouverte, comme la gouvernante ſembloit l'appréhender, rien ne pourroit l'empêcher de ſe rendre dans ces provinces, pour y apprendre ſon métier auprès de lui.

Le voyage des princes ne fut pas long. La ville d'Alcala fit préſent à dom Carlos d'un cheval de grand prix, mais auſſi furieux qu'il étoit beau. Le prince ayant ſouhaité de le voir manier, il fut mal ſatisfait de tous ceux qui le travaillèrent, & voulut lui-même le monter. Ce cheval, qui avoit déja la

bouche fort échauffée, prit de l'ardeur dès que le prince l'eut un peu poussé, & s'emporta avec tant de violence que dom Carlos jugea à propos de se jetter à terre; mais il le fit si malheureusement, qu'il demeura pour mort sur la place: & bien qu'il revint à lui quelques heures après, quand les médecins eurent examiné une plaie qu'il s'étoit faite à la tête, ils desespérèrent de sa vie. Dans cette extrémité, il envoya le marquis de Posa, son favori, porter ses derniers adieux à la reine. La princesse d'Eboli se rendit auprès d'elle au premier bruit de cet accident, pour voir de quelle manière elle le recevroit. La dissimulation de la reine, qui n'étoit pas préparée à une épreuve si rude, l'abandonna à cette nouvelle; & quoi que sa bouche, accoûtumée à se taire, ne permît pas à sa douleur de se déclarer par des plaintes, son silence & son accablement en dirent plus que toutes les paroles imaginables n'auroient faits. Toutefois quelque grande que parût son affliction, on avoit toujours vu tant d'amitié entre elle & dom Carlos, que personne n'en fut surpris. Mais la princesse d'Eboli, qui ne se connoissoit qu'en amour, ne put comprendre, que le desespoir de la reine fût seulement un effet d'amitié. Cependant le peuple, inspiré par les inquisiteurs, ne témoigna aucun déplaisir de ce malheur. Il le regarda comme une punition divine & manifeste de l'impiété de dom Carlos.

La reine, qui croyoit n'avoir plus rien à ménager, ne put se refuser la triste consolation de faire savoir à ce prince le funeste état où il la laissoit. Elle lui écrivit tout ce que l'amitié & le desespoir peu-

vent suggérer de plus touchant; & elle fit repartir le marquis de Posa, avec ordre de lui rapporter d'abord sa lettre, s'il n'arrivoit à Alcala, qu'après la mort de dom Carlos. Cette lettre remplit l'ame de ce prince d'une joie si extraordinaire, qu'elle lui rendit la vie. Dès qu'il fut hors de danger, le roi le fit apporter à Madrid. Il jugea que l'animosité du peuple devoit être appaisée par cette cruelle avanture. La première fois que la reine vit dom Carlos, elle lui demanda sa lettre; mais quelque effort qu'elle fit pour la ravoir, le prince, à qui ce témoignage de son affection étoit plus cher que la vie qu'il lui avoit rendue, s'obstina toujours à la garder, ne se défiant pas que cette lettre dût encore décider de sa vie.

Il trouva la princesse grosse à ce retour; & cette grossesse irrita sa jalousie à un tel point, & il lui en fit des plaintes si bizarres & si déraisonnables, que tout autre qu'elle auroit cru qu'il avoit perdu l'esprit. Pendant qu'il acheva de guérir, elle accoucha de l'illustre archiducheſſe de Flandres, qui fut l'héritière de sa beauté & de son esprit, aussi bien que de son nom. Peu de temps après, elle tomba dangereusement malade de la petite vérole: mais les vœux des peuples furent si puissans, qu'elle en sortit non seulement avec plus de santé, mais aussi plus belle qu'auparavant. Dom Carlos eut à peine le temps de lui en témoigner sa joie, qu'il fallut qu'elle partit pour Bayonne, où la cour de France s'étoit avancée pour la recevoir, & où les charmes de sa conversation, & sa sage conduite, ne firent pas naître moins d'admiration dans les esprits, que sa beauté y causa de desordres dans les

cœurs. Dom Carlos voyoit avec tout le chagrin imaginable ces divers empêchemens, que le sort faisoit naître l'un après l'autre, pour interrompre son commerce avec la reine, lors que ce dernier voyage, après lequel il croyoit n'avoir plus rien à craindre, leur attira une affaire, qui troubla la douceur de leur vie, par des obstacles qui ne cessèrent jamais.

La reine de Navarre, Jeanne d'Albret, veuve du roi Antoine, s'étoit déclarée pour la nouvelle religion depuis quelque temps; & cette princesse gouvernoit ses sujets avec une piété qui étoit l'exemple de toute sa secte, & avec une justice qui n'avoit peut-être jamais été vue dans une cour de roi. Son fils, qu'elle élevoit dans la même croyance, étoit regardé dès-lors par les religionaires de France, comme leur protecteur. Les Espagnols, voyant que les prétentions de cette maison sur la haute Navarre tomboient entre les mains de cet enfant, nourri dans une haine héréditaire contre eux, aigri par la différence des religions, & soutenu d'un parti aussi redoutable que celui des Huguenots l'étoit alors: pour se délivrer de toutes ces craintes, ils résolurent d'enlever ce jeune prince avec la reine sa mère, & la princesse sa sœur, au milieu de leurs états, & de les transporter en Espagne entre les mains de l'inquisition. Les chefs du parti catholique de France, d'intelligence avec le duc d'Albe, pour priver le parti Huguenot d'un appui aussi considérable que celui de cette maison, s'engagèrent avec joie à contribuer de tout ce qui dépendoit d'eux, pour l'heureux succès de cette entreprise.

Un fameux ſcélérat, nommé le capitaine Dominique, Bearnois de naiſſance, fut chargé de l'exécution, à cauſe de la parfaite connoiſſance qu'il avoit du païs. Une partie des troupes, qui attendoient alors à Barcelonne le vent favorable pour paſſer en Barbarie, devoit s'avancer juſqu'à Tarragone. Depuis cette ville, il étoit facile de conduire ſécrétement par les montagnes un corps de cavalerie conſidérable, pour ſurprendre la reine & ſes enfans à Pau en Bearn, où ils faiſoient leur réſidence, & où ils n'avoient preſque pour toute garde que les cœurs de leurs ſujets. Mais les grandes deſtinées du jeune prince rendirent vain cet attentat ſi bien concerté. Elles lui ſervirent pour être quelque jour le reſtaurateur de la France & la terreur des Eſpagnols. Peu de temps avant le voyage de Bayonne, le capitaine Dominique, aſſiſté de quelques gouverneurs François de la frontière, dépendant de ceux qui le faiſoient agir, avoit diſpoſé toutes les choſes qui étoient néceſſaires ſur les lieux pour ſon deſſein. Depuis, il étoit paſſé en Eſpagne, où il alloit prendre les ordres du duc d'Albe, pour faire avancer les troupes deſtinées à l'exécution. Le duc, qui étoit à Albe, après avoir conféré avec lui, le renvoya au roi, qui tenoit les états à Mouzon. Le capitaine tomba dangereuſement malade en y allant, & il fut contraint de s'arrêter à Madrid, par où il avoit falu paſſer. Durant ſon mal, il fut ſecouru de toutes choſes, par un François, domeſtique de la reine, & qui étoit de même païs que lui. Ne ſachant comment témoigner ſa reconnoiſſance il lui échapa un jour de dire, que ſa vie étoit de plus grande importance

qu'il ne sembloit, & que les soins qu'on en prenoit seroient quelque jour récompensés magnifiquement. Ces paroles furent prononcées d'un air à faire juger qu'elles avoient quelque fondement extraordinaire, & elles donnèrent curiosité à son ami de pénétrer le mystère qu'elles enfermoient. Le capitaine ne put rien refuser à un homme, à qui il croyoit devoir la vie. Soit que la frayeur de la mort lui eût troublé l'esprit, il paya de son secret les services qu'il avoit reçus. Cet ami en avertit le même jour la reine sa maîtresse, qui étoit demeurée à Madrid, & qui vivoit dans une étroite amitié avec la reine de Navarre. Au récit de cet horrible complot, elle ne put retenir ses larmes; & pendant que le capitaine guérit & qu'il acheva de régler avec le roi tout ce qui regardoit son entreprise, elle en fit donner avis en Bearn, & Bourdeaux, où la reine sa mère étoit alors. L'entreprise ayant manqué de cette sorte, la reine, conduite par le duc d'Albe, alla joindre la cour de France à Bayonne.

Cette cour étoit partagée en deux factions, presque aussi ennemies l'une de l'autre, qu'elles l'étoient l'une & l'autre des Huguenots, leurs ennemis communs. Quoi qu'elles fussent toutes deux catholiques, l'une s'attribuoit particuliéremnt cette qualité. C'étoit celle dont ces amis du duc d'Albe premiers auteurs de la conjuration de Bearn, étoient les chefs. Comme ils jettoient déja les fondemens de la ligue qui parut dix ans après, ils vivoient dans une grande union avec les Espagnols. Mais il n'en étoit pas de même de l'autre faction, qui étoit celle du roi, dont la reine mère Cathérine de Médicis, étoit le chef. Cette

femme avoit l'indépendance pour l'unique but de ſa conduite. Elle ſavoit que toutes liaiſons étroites avec les Eſpagnols étoient des eſclavages, & elle n'avoit de confiance au roi ſon gendre, & en ſes miniſtres, qu'autant que la bienſéance l'y obligeoit. Cependant, quelque réſervée qu'elle fût, comme les complices du duc d'Albe avoient un commerce familier avec elle pour d'autres intrigues, ils remuèrent tant de machines à cette entrevue de Bayonne, & ils mirent tant d'eſpions autour d'elle, qu'ils ſureut à la fin certainement, que c'étoit la reine d'Eſpagne qui avoit ruïné leur entrepriſe; mais ils ne purent jamais comprendre, comment cette entrepriſe étoit venue à ſa connoiſſance.

Le duc d'Albe ne pouvoit croire qu'une jeune femme eût été capable d'un coup ſi hardi & ſi délicat. La liaiſon de cette princeſſe avec dom Carlos lui avoit toûjours été ſuſpecte, parce qu'il ſavoit que dom Carlos le haïſſoit naturellement. Il jugea qu'elle n'avoit rien fait que de concert avec ce prince; & comme il eſt peu de douleur plus ſenſible, que celle d'avoir fait un grand crime inutilement, il réſolut ſi fortement de ſe venger d'eux, qu'à la fin il y réuſſit. Dom Carlos n'avoit pourtant rien ſu de cette conjuration avant le voyage de Bayonne; mais depuis la choſe s'étant divulguée, la reine lui en avoua la verité. Le prince, épouvanté de l'horreur de cette entrepriſe, ne put s'empêcher de dire en préſence de dom Juan, & de la princeſſe d'Eboli, qu'il puniroit quelque jour cruellemunt ceux qui donnoient au roi de ſi lâches conſeils. Le duc d'Albe étoit connu de tout le monde pour

l'auteur

de l'auteur de la conjuration: le roi ne faiſoit rien ſans l'avis de Rui-Gomez. Ainſi, cette menace ne pouvoit regarder que ces deux miniſtres; & la princeſſe d'Eboli l'ayant rapportée à Rui-Gomez ſon mari, ce favori jugea qu'il étoit temps de commencer à ſe fortifier contre l'autorité, que l'âge du prince commençoit à lui donner.

Ces deux miniſtres partageoient également la faveur de la cour, avec cette différence, qu'on pouvoit dire, que le duc d'Albe étoit le favori du roi, & Rui-Gomez le favori de Philippe. Cette concurrence avoit mis quelquefois de la diviſion entre eux; mais l'intérêt commun les réunit en cette occaſion.

Le duc d'Albe, qui gouvernoit ſouverainement tout ce qui étoit des dépendances des armes, connoiſſant l'inclination guerrière du prince, craignoit qu'il ne donnât quelque atteinte à ſon autorité, dès la première occaſion de guerre qui ſe préſenteroit, & qu'il n'en voulût avoir la conduite. Il étoit perſuadé, que dom Carlos ne lui pardonneroit jamais une choſe qui s'étoit paſſée entre eux quelques années auparavant. Le roi avoit aſſemblé les états d'Arragon, pour y faire reconnoître ſon fils en qualité de légitime ſucceſſeur des Eſpagnes. Dans cette cérémonie, le rang étant venu, auquel le duc d'Albe devoit jurer fidélité, le héraut l'appella vainement par trois fois. Un moment après, il ſe préſenta hors de rang pour s'aquitter de ſon devoir, & dom Carlos le rebuta avec aigreur; mais ce duc, s'étant excuſé ſur les occupations extraordinaires où ſa charge de grand-mai-

tre l'engageoit néceſſairement dans cette journée, le roi obligea le prince à recevoir ſes ſoumiſſions.

Pour Rui-Gomez, comme il diſpoſoit abſolument de la juſtice, & des finances, il craignoit que le prince, qui aimoit naturellement à donner, ne voulût s'ingérer dorénavant de faire des graces, dont il ne reſteroit plus aux autres que le mérite de les exécuter. Il avoit été gouverneur de dom Carlos, & il n'avoit pu ſatisfaire le roi; à qui il étoit dévoué dans cet emploi, qu'en traitant le prince avec la même rigueur que le roi le traitoit.

Comme cette conduite auſtère fut la véritable origine de l'antipathie de dom Carlos pour ſon père, il eſt néceſſaire d'en raporter quelques particularités, quoique peut-être un peu baſſes & puériles. Dom Carlos étant à peine entré dans l'âge de raiſon, la reine de Bohême ſa tante, qui demeuroit alors en Eſpagne, fit chatier ſévérement celui de ſes enfans d'honneur, qu'il aimoit davantage, pour une faute aſſez légère. Comme il étoit dès lors violent dans toutes ſes paſſions, il s'en plaignit à elle avec beaucoup d'aigreur; & cette princeſſe l'ayant menacé du fouet, s'il ne ſe taiſoit, dom Carlos, à qui on ne pouvoit faire de plus ſenſible injure que de le traiter en enfant, fut ſi outré de cette menace, qu'il lui donna un ſoufflet. Auſſi-tôt qu'elle l'eut quitté, il ſentit ce qu'il avoit fait, & il en étoit en une inquiétude extrême, lors que ſon maître d'hôtel ſe préſenta à lui, fondant en pleurs. Dom Carlos, à qui les objets extraordinaires étoient ſuſpects dans l'état où il étoit, s'enquit du ſujet de ſes larmes, & il apprit que

son père avoit su son crime, & l'avoit condamné à mourir. Ceux qui étoient présens remarquèrent, qu'il reçut cette nouvelle avec étonnement, mais pourtant sans autre marque de frayeur, que de dire, s'il n'y avoit point de grace pour lui? On fut la demander; & on revint aussi-tôt lui rapporter qu'on l'avoit obtenue, & qu'il en seroit quitte pour perdre seulement la main dont il avoit frappé la reine. *Il fera beau voir*, s'écria-t-il brusquement à cette réponse, *un roi manchot*! On lui remontra qu'il étoit trop heureux, qu'on se contentât de cette peine: mais une personne de la compagnie lui ayant représenté en particulier, que s'il se soumettoit à quelque punition, son père en pourroit être touché de pitié, il goûta cet avis, & il envoya prier le cardinal Spinola de venir lui donner le fouet, qu'il n'auroit jamais souffert autrement. Quelques années après, au sortir d'une maladie qu'il avoit eue, le roi l'ayant pris en particulier pour lui faire une sevère réprimande, dom Carlos, qui se croyoit blâmé à tort, fut touché si vivement de ce que son père lui dit, que la fievre lui en reprit sur l'heure.

(La suite au numéro prochain.)

3.

L'ISLE DE MINORQUE.

L'Isle de Minorque a environ douze lieues de long, sur quatre dans sa plus grande largeur. La côté septentrionale est battue des vents du nord qui y souf-

flent avec une violence incroyable. Par une ſuite de l'impétuoſité des vagues, cette côté ne préſente qu'une ſuite de hachures, d'échancrures, de coupures, de ſinuoſités formées par la deſtruction des parties qui étoient de nature à céder, & qui ont été corrodées, diſſoutes & emportées par l'élément. La côté méridionale eſt plus égale, plus régulière: elle longe une mer plus calme, plus tranquille, moins tourmentée. La profondeur de la mer diminue aux atterrages de l'isle, & forme, vers le rivage, des islettes où l'on cultive des jardins.

Le ſol de Minorque n'eſt point fécond, les eaux en ſont crues, l'isle n'eſt arroſée d'aucune rivière; les habitans ſont réduits à l'eau de citernes, à celle des puits & de quelques fontaines: on n'y recueille que peu de bled. Au reſte, la culture de la vigne y eſt ſur un bon pied, quelques cantons donnent même un vin excellent: les légumes y abondent; elle fournit de la laine, du miel, de la cire, de l'orge. Les habitans ſont une eſpece de fromage qui ſe vend fort cher en Italie. Les capres y croiſſent aux murs; & on devroit s'adonner à leur culture, ainſi qu'à celle des oliviers & des cotoniers, qui cependant, y réuſſiſſent difficilement. L'isle regorge de lapins, & les côtés ſont très-poiſſonneuſes: le thon même y eſt très-abondant, & les oiſeaux de paſſage, qui y obſcurciſſent ſouvent les airs par leur multitude, y ſont une autre reſſource pour les habitans, qui ſe procurent, ſans beaucoup de peine & moins de dépenſe encore, le ſel dont ils ont beſoin. Ils rempliſſent d'eau de mer les cavités des rochers qui ſont ſur le rivage. Cette

eau cuite & évaporée dans le cours de la journée par l'ardeur du soleil, laisse au fond une quantité plus ou moins grande de sel, que les femmes & les enfans viennent recueillir sur le soir. Ils cultivent du tabac, mais en moindre quantité qu'ils n'en consomment. Le miel qu'y donnent les abeilles est délicieux, à cause de la grande quantité d'herbes aromatiques qui croissent dans toute l'isle. Il y a d'ailleurs des mines de fer, de plomb, & des carrières abondantes de beaux marbres; il s'y trouve même du granit rouge & blanc, marqueté de noir, de blanc & de jaunâtre. On y a de bonnes pierres de tailles, des ardoises & du mastic fossile; il y croit des plantes médicinales; on y voit des palmiers, mais ils ne portent point de fruit faute de culture: on y mange des melons musqués & des melons d'eau qui sont excellens: les mûriers blancs n'y réussissent pas, & les chênes sont de la petite espece: il s'y trouve une quantité prodigieuse d'escargots, qui se consomment par le menu peuple. Les vents du nord s'y opposent à l'accroissement des sapins sur les montagnes, & ils dessechent les oliviers; la violence de ce vent est la cause de ce qu'on les voit tous inclinés vers le sud, comme en Turquie la dévotion à Mahomet incline tous les minarets vers la Mecque.

Mais pourquoi cette isle est-elle tourmentée par des vents de nord si furieux, que n'éprouve point l'isle de Majorque? Plus reculée vers l'occident, Majorque s'en trouve garantie par la grande chaine des Pyrénées & les montagnes de Catalogne qui les brisent. Minorque, au contraire, répond vers le nord

à des plages découvertes, & se trouve exposée à la fureur des vents, qui s'élancent entre les Alpes & les Cévenes. De là encore les périls de la navigation dans cette plage de la Méditerranée, qu'on nomme le golphe de Lion.

Les insulaires de Minorque sont grands amateurs de la danse. En été ils dansent la nuit à la clarté de quelques lampes: en hiver, ils dansent dans leurs foyers: les femmes, quoique très-portées aux plaisirs de l'amour, dansent avec nonchalance & les yeux baissés. La guitarre est l'instrument favori des Minorquins; on la voit également entre les mains des hommes & des femmes: ils ont généralement le teint basané, les yeux noirs, les dents fort blanches, les traits réguliers. Les femmes n'y mettent point de corps; l'on doit en conclure qu'elles sont toutes fort droites, & qu'il n'en est aucune de contrefaite; elles se marient de très-bonne heure, & il n'est pas rare de les voir mères à l'âge de treize à quatorze ans: elles allaitent leurs enfans quelquefois jusqu'à l'âge de deux ans. A trente ans elles cessent communément d'être habiles à la génération. Les amans, comme en Espagne, vont soupirer la nuit sous les fenêtres de leurs maîtresses. Dans les temps du carnaval, le jour est donné aux pratiques religieuses, aux macérations, aux offices, aux processions; la nuit est réservée aux danses, aux mascarades, aux intrigues galantes. Les spectacles, dans l'isle, se réduisent aux courses de chevaux, d'ânes, & de mulets, qui se font dans les rues. Les Minorquins sont robustes; ils entendent très-bien la mer, & sont d'ex-

cellens plongeurs. Les bergers se servent de la fronde avec une grande dextérité; l'adresse singulière de leurs pères & des Majorquins, à se servir de cet instrument, valut aux isles qu'ils habitoient le nom de *Baleares*, du grec Βαλειν *fronder*. La crudité des eaux dont ils usent, rend assez commune chez eux la maladie de la pierre. La langue Espagnole est celle dont on fait usage à Minorque.

Ces peuples ont échangé la superstition & l'indolence, contre la bravoure des anciens Minorquins, dont l'humeur martiale n'a point passé jusqu'à eux. Ils perdirent en même-temps le courage & la liberté. On nous les dépeint querelleurs & vindicatifs. La pauvreté, compagne nécessaire de l'inactivité, détermine vraisemblablement la sobriété avec laquelle ils vivent. Du pain bis & quelques végétaux suffisent à leur frugalité. Souvent une soupe avec de l'huile, du poivre, de l'ail & de l'oignon, fait le dîné de toute une maison. Ils gardent pour eux le mauvais vin, & vendent le bon aux Anglois: exemple trop vrai de ce qui se passe sous nos yeux dans les cantons privilégiés de la nature, où l'on fait passer, chez les peuples voisins, des présens que le ciel, dans sa bienfaisance, avoit accordé à l'habitant de nos cités.

Les sciences, chez ces insulaires, sont absolument au néant. Il n'y a pas, dans toute l'isle, un homme qui ait la moindre teinture de mathématiques. Les prêtres mêmes y sont de l'ignorance la plus crasse. Une femme qui y sait lire & écrire est un prodige. Les prêtres séculiers & les moines ont une grande influence sur les esprits du peuple. Un Minorquin ne

croiroit même pas pouvoir être sauvé si on ne l'enterroit avec l'habit religieux. C'est une chose assez plaisante de voir à découvert porter en terre une femme avec le froc d'un Capucin.

Les arts, les manufactures & le commerce sont en un aussi triste état que les belles connoissances. Les nobles y dédaignent le commerce, & les classes inférieures n'ont point de facultés pour s'y livrer: d'autres causes physiques & morales, dont nous ferons mention, s'opposent à ce qu'ils y fasse jamais de progrès.

L'isle de Minorque offre un mélange de plaines & de montagnes. La terre végétale sur les montagnes & les collines est légère, mêlée de sable, & facile à remuer. Avec peu de profondeur elle donne d'assez bonnes récoltes: dans la plaine elle est argilleuse & d'un très mince produit: Les grains n'y produisent communément que six pour un: la récolte s'en fait vers le milieu de juin. Les habitans séparent le grain de la paille en le faisant fouler par les animaux. En général, cette isle n'est ni aussi peuplée, ni aussi riche que celle de Majorque. L'argile sert aux habitans à faire différens ustensiles grossiers, auxquels ils n'emploient point de vernis. Dans les carrières, les lits de pierre supérieurs contiennent beaucoup de dépouilles marines & d'autres corps étrangers. On y trouve des glossopêtres, des petoncles, des cylindres, des buccins, des bivalves, des ostracites, des pierres figurées, des pyrites, &c.

Les mulets qu'on voit dans cette isle sont d'une grandeur & d'une force peu commune. Les ânes &

les mulets y ſervent de montures. Un gentilhomme ſur un âne richement harnaché, comme cela ſe voit ſouvent, préſenteroit dans nos villes un ſpectacle aſſez riſible. Les chevaux ſont petits: la race s'en eſt abâtardie dans un lambeau de terre qui manque de pâturages: on leur donne de la paille hachée, mélangée d'orge avec parcimonie. C'eſt ſans doute pour la même cauſe que les vaches y ſont maigres, petites, donnent peu de lait, dont on extrait un beurre de mauvaiſe odeur & de mauvaiſe qualité. Les moutons n'y peſent communément que quinze livres; les chevres & les porceaux y réuſſiſſent. Ceux-ci y trouvent une grande reſſource dans l'abondance du gland.

On ne connoît en cette isle, ni bête fauve, ni lievre, ni loup, ni renard; mais il s'y trouve beaucoup de perdrix rouges, des cailles, des étourneaux, des alouettes, des grives excellentes, des pigeons ſauvages, des pigeons ramiers, des canards ſauvages, des ſarcelles, des bécaſſes, des bécaſſines. La chair des perdrix eſt de mauvais goût, à raiſon des végétaux dont elles ſe nourriſſent.

On y voit des aigles qui font leurs nids dans les parties inacceſſibles des montagnes. Il s'en trouve de blancs qu'on croit être une eſpece de vautour. Il y a auſſi des faucons, beaucoup de hiboux, & des ſcorpions qui ſe gliſſent dans les buchers & dans les maiſons, & bleſſent de temps en temps quelques perſonnes: ils s'attachent à leur victime avec leurs ſerres, replient leur queue vers leur tête, & dardent à cet inſtant l'aiguillon dont elle eſt armée.

Sur les côtes on pêche la dorade, la plie, la sole, le carrelet, la lamproie, l'anguille, quelques turbots, des anchois, beaucoup de sardines, de seches, d'éperlans & d'écrévisses de mer. On y trouve cette espece de poisson que les naturalistes appellent Bernard-l'hermite; le hérisson de mer, les oreilles de mer, la conque de Vénus, le nautile, la nacre de perle, la pourpre, l'étoile de mer, du corail, des éponges, & une espece de moules qui se trouvent dans le sein de grandes pierres, qu'on réduit en pieces pour les avoir. Les pierres, qui renferment ces testacées ne laissent voir au de hors, aucune ouverture. Ce fait est bien surprenant mais cependant croyable, & il y a plusieurs faits de cette nature généralement reconnus & avérés. On a trouvé des crapauds vivans dans des blocs de marbre; on en a trouvé de vivans aussi dans des troncs d'ormes fort sains, & il ne seroit pas impossible d'expliquer d'une manière plausible, ces faits extraordinaires.

On recueille annuellement dans l'isle treize mille muids de vin, dont dix mille sont vendus aux Anglois, & qui produisent 16000 livres sterlings. Les laines rendent 900 liv. sterlings, le fromage 800 liv. le miel, la cire, & le sel ensemble, 400 livres. L'exportation de ses productions vaut donc à isle environ 18100 livres sterlings annuellement.

Mais les habitans sont obligés de se procurer du dehors la plus grande partie de leurs besoins. Ils tirent de l'étranger plus des deux tiers du bled qu'ils consomment, toute leur huile, des bœufs, des brebis, de la volaille, du ris, du sucre, des épi-

ceries, de l'eau-de-vie, du tabac, de la toile, des étoffes, des toiles peintes, des dentelles, des mouſſelines, des galons d'or & d'argent, des velours, des étoffes de coton. L'étranger leur fournit encore de la clinquaillerie, des outils de toute eſpece, le chocolat, le cacao, le ſavon, les ouvrages au tour; ils ont du dehors la chapelerie, la bonnetrie, les couleurs, la fayance qu'ils tirent de France & d'Eſpagne, la clouterie, les graines, les ſelles pour les chevaux, les planches, les poutres, & en général les bois de conſtruction, les cordages, la poix, le goudron, la réſine, les meules de moulin, les armes à feu, la poudre & le plomb, les cartes, les tableaux, les eſtampes, les livres, le papier, les inſtrumens de muſique, les montres, & beaucoup d'autres marchandiſes; des reliques mêmes, des *agnus-Dei*, &c.

Les bleds qu'ils reçoivent de l'étranger ſont un objet de 15750 livres ſterlings: ils tirent des huiles pour 10000 livres ſterlings; 1640 muids d'eau-devie, année commune, leur coutent 8250 liv. ſterl. le tabac 1200 liv. les toiles & les draps 15000 liv. on compte d'ailleurs 20000 livres pour nombre d'autres objets de luxe ou de beſoin: il en réſulte une ſomme de 71200 livres ſterl. ou, 1,637,600 liv. monnoie de France: deſquelles, déduiſant 416300 l. d'exportation, il exiſte une différence, à leur préjudice, de 1,223,600 l. L'argent que répandent dans l'isle les troupes Angloiſes, rétablit la balance.

Avec un peu d'activité & d'induſtrie, les habitans, qui d'ailleurs ne ſont point fatigués par le gouvernement, rameneroient l'équilibre entre l'importation &

l'exportation. Le sol de leur isle ne s'y refuse pas, il semble au contraire les y inviter, ils pourroient tirer un grand parti de leurs mines de fer qu'ils n'exploitent pas. Ils négligent la culture du tabac, du safran; leurs palmiers ne produisent pas, faute d'être cultivés. L'isle donne du lin, du chanvre, elle produit des cotoniers: pourquoi n'en pas multiplier la culture? Les oliviers y croissent, mais les habitans ne se donnent pas la peine d'extraire l'huile & de mariner les olives. Leurs champs, remués plus profondément, fourniroient à leur consommation. Ils pêchent beaucoup de thon sur leurs côtes, il ne seroit question que de savoir l'apprêter. Ils pourroient exporter des cédrats, des limons, des oranges, des figues, des amandes, des grenades, des raisins secs. Ils ont des ports, ils leur sont inutiles: ils pourroient faire du commerce, ils n'en font point! ....

Les Anglois ont fait un grand chemin sur toute la longueur de l'isle & qui s'étend du fort Saint-Philippe & de Mahon, jusqu'à Citadella. On compte dans toute l'isle 140 religieux, 88 religieuses, 75 prêtres séculiers, & 27000 habitans.

L'isle de Minorque est divisée en quatre petites provinces: celle de Mahon, celle d'Alajor, celle de Mercadal à laquelle est réuni le district de Ferreias, & celle de Citadella.

La province de Mahon tire son nom de le ville même de Mahon, aujourd'hui capitale de toute l'isle. Les Anglois l'ont décorée de cette prérogative annexée auparavant à la ville de Citadella, située à l'extrémité opposée de l'isle. Le voisinage d'un port excel-

lent & du fort Saint-Philippe, déterminèrent les Anglois à transporter à Mahon le siege du gouvernement & celui des tribunaux. Cette ville est située sur une hauteur vers le fond de la baye longue & étroite qui forme le port de son nom. Elle fut fondée par les Carthaginois, & elle doit son nom à Magon, frère d'Annibal, qui rendit des services signalés à la république de Carthage. Les maisons en sont allignées; la plupart sont bâties en pierres, quelques-unes terminées en terrasses; ces terrasses sont d'un ciment fossile très compact. Les voûtes y sont généralement substituées aux planchers; on y gagne de la fraîcheur pour les appartemens, de la sureté contre les incendies, & de l'économie dans la dépense: les bois de construction y étant fort chers. A l'intérieur les murs blanchis n'offrent ni boiseries, ni tapisseries. Les rues sont étroites & ne sont point pavées. On y marche presque toujours sur le roc qui y présente un plan scabreux & fort inégal. Les maisons du peuple n'ont guères que douze pieds de haut.

La principale église de Mahon est un assez grand gothique fort sombre, ainsi que le sont toutes celles de l'isle. Quantité de petites lampes y jetent une lueur qui supplée au jour qui n'y est admis que par une ou deux fenêtres. Le désir d'y procurer de la fraîcheur, ou d'y inspirer plus de recueillement, peut-être les deux raisons concurremment, ont-elles engagé à murer les jours des églises? Il y a à Mahon des Cordeliers, des Augustins & des religieuses de Sainte-Claire. La maison du gouverneur est un assemblage de différens corps de logis, sans ordre &

ſans enſemble. Au pied de la hauteur ſur laquelle la ville eſt bâtie, il regne un fort beau quai formé en partie par des magaſins & arſenaux pour la marine, partie par les maiſons des commerçans. L'hôpital des ſoldats, bâti ſur une isle dans les eaux du port, a coûté au gouvernement Britannique 2200000 liv. de notre monnoye. C'eſt ſur les côtes de la province de Mahon, aux deux Cales oppoſées de Meſquita & d'Alcofar, que s'eſt fait la deſcente des troupes commandées par M. le duc de Crillon.

Le port Mahon eſt un des meilleurs & des plus ſûrs de la Méditerranée. Il n'a, à ſon entrée, qu'une demi-portée de fuſil de largeur, ſa longueur eſt de plus d'une lieue. L'entrée du port exige des précautions. Les vaiſſeaux doivent ſe diriger ſur le Mont-Toro, qu'on apperçoit par le milieu du port. Ils ne doivent point trop approcher du fort Philippet, où l'on donneroit ſur un rocher à fleur d'eau. Le baſſin renferme pluſieurs islettes; arrivés à la hauteur de celle dite du Sang, on la laiſſe à droite, & de-là il y a partout aſſez d'eau juſqu'au quai de la ville, ſituée à trois quarts de lieue de l'entrée du port. Sur le Cap-Mola s'éleve la tour des ſignaux, de laquelle on ſignale, pour la garniſon, l'approche des vaiſſeaux. La deſcription que donne le cardinal de Retz du port Mahon, *Tom. I.* de ſes mémoires, eſt entiérement romaneſque.

A l'entrée du port, du côté du midi, eſt le fameux fort Saint-Philippe, l'un des boulevards les plus redoutables de l'Europe. Il eſt ſitué ſur un rocher: les rois d'Eſpagne le firent conſtruire le ſiecle

dernier pour la défense du port. Des retraites & des casemates pratiquées dans le rocher, présentent à la garnison des abris à l'épreuve de la bombe & du canon. Le glacis & le chemin couvert sont taillés dans le roc, palissadés, minés, contre-minés & garnis de batteries de canon qui en défendent les approches. Des lunettes & de petits forts de distance, aussi munis d'artillerie, défendent le glacis & le chemin couvert. Chacun de ces ouvrages est ceint d'un fossé de vingt pieds de profondeur, taillé dans le roc, avec une galerie couverte à crenaux pour se mettre à l'abri. Tous les ouvrages extérieurs ont des communications souterraines entr'eux & le corps de la place, avec une infinité de retraites pour les soldats, toutes taillées dans le roc. Dans les souterrains où les communications forment un labyrinthe, sont creusés des puits à bascules pour arrêter l'ennemi s'il pouvoit parvenir à s'en emparer, & des traverses mobiles sur un pivot, sont garnies de fusils qu'on peut faire partir au même moment. Le corps de la place est ceint d'un chemin couvert contreminé, & défendu par des demi-lunes: les murs hauts de soixante pieds, défendus par un fossé de 36, sont taillés dans le roc, & dans le fossé regne une galerie pour les troupes. La tour est un quarré flanqué de ses petits bastions, dont les murs ont environ 80 pieds de haut, & le fossé 40 de profondeur, les uns & les autres également taillés dans le roc, avec une galerie & des logemens comme aux autres ouvrages. L'intérieur de la tour forme une place d'armes de 18 perches en quarré: trois corps de casernes & des magasins taillés dans le roc,

& à l'épreuve de la bombe regnent autour de la place, & au-dessus s'éleve le mur qui domine tous les ouvrages extérieurs & la campagne.

En 1756, M. le duc de Richelieu emporta d'assaut cette fameuse citadelle. Il étoit parti de Toulon avec vingt-cinq bataillons; bientôt il fut joint par un armement aussi considérable, & il se trouva dans l'isle à la tête d'une armée de 22000 hommes, abordés sur 120 navires de transport qui étoient escortés par une escadre de 12 vaisseaux de ligne & 5 frégates, aux ordres de M. de la Galissonière. L'amiral Binck qui tenoit la mer dans ces parages avec 13 vaisseaux de ligne & 5 frégates, fut obligé de se retirer à Gibraltar, après une defaite qui le conduisit à l'échafaud. M. le duc de Richelieu avoit pris terre à Minorque le 18 avril, & le 27 juin, après un mois de tranchée ouverte, il donna l'assaut général à la place, dont la garnison étoit de 2863 hommes.

L'isle fut rendue aux Anglois à la paix de 1763. Depuis cette époque ils ont considérablement augmenté les ouvrages du fort Saint-Philippe; ils y ont employé trente-cinq millions de notre monnoye. Le glacis se trouvoit toucher aux murs de la petite ville de Saint-Philippe, ce qui pouvoit faciliter les approches de l'ennemi, couvrir ses travaux, & favoriser l'établissement de ses batteries; ils se déterminèrent à abattre une grande quantité de maisons voisines, & à les reconstruire ailleurs. Une grande esplanade libre & dégagée de tous côtés sépare actuellement la ville

du

du château. Les officiers ont leurs logemens à Saint-Philippe, petite ville bâtie réguliérement.

4.

ELOGE DE LA PARESSE ET D'UN PARESSEUX. *)

Expoſition de l'ouvrage.

Ce qui peut être avantageux à tous les états de la ſociété, eſt ce qu'il y a de meilleur & de plus parfait: un pareſſeux réunit ces rares qualités.

Avantage pours les princes.

Les princes ſont trop heureux d'avoir des pareſſeux dans leurs états.

Le véritable pareſſeux ne connoiſſant point l'ambition, eſt bien éloigné de former aucune cabale, & d'entrer dans aucun parti; il eſt au contraire le ſujet le plus ſoumis.

Pourvû qu'on ne trouble point ſon repos perſonnel, il ne critique point le gouvernement. S'il ne lui en coûte que de l'argent, il trouve le marché avantageux.

Avantages particuliers.

Jamais il ne médit de perſonne; à peine occupé de lui-même, peut-il penſer à ſon voiſin?

*) Recueil de ces meſſieurs. Amſterdam, 1745.

La pareſſe répond de ſa juſtice; il perdroit ſon repos pour commettre des injuſtices, ou pour les continuer.

Il eſt incapable de faire aucun procès, ni même de le ſoutenir. Quel parent!

Les libelles & les ſatires ne peuvent lui être attribués; la peine de les écrire doit lui en éviter juſqu'au ſoupçon: ſe ſouciant peu de ſa réputation, voudra-t'il détruire celle des autres?

Réflexions générales.

La pareſſe entretient la probité de celui qui eſt né honnête homme, & corrige très aiſément celui qui a de mauvaiſes inclinations.

Le parti de la retraite que mille gens prennent ſous différens prétextes, n'eſt qu'une pareſſe déguiſée.

La philoſophie n'eſt autre choſe que la pareſſe.

La conſtance eſt la pareſſe même.

Deſcription de la volupté. Ses liaiſons intimes avec la pareſſe.

Examen du cœur de l'homme & de ſes ſentimens; ſon bonheur n'exiſte que ſelon le dégré de ſa pareſſe.

Ce qui s'oppoſe à la poſſeſſion de la pareſſe.

Moyens de l'obtenir.

Moyens de la conſerver.

Peinture de la pareſſe aimable; critique de celle qui lui eſt oppoſée.

Citations d'un très-grand nombre d'excellens auteurs anciens & modernes, qui ſous des noms

supposés ont fait l'éloge de la paresse & du paresseux.

Je jouis de toutes ces idées; mais trop paresseux pour les écrire, fatigué de les avoir dictées, je voudrois pour le bonheur des hommes qu'une ame charitable pût entreprendre un pareil ouvrage; je frémis en pensant à la peine que lui donneroit une telle entreprise.

J'ai l'honneur d'être,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur ***.

5.

ANECDOTE TIRÉE DU DERNIER VOYAGE DE COOK. *)

Le 26 décembre 1777, à dix heures du matin, M. B—y, M. E—r, & M. P—k, s'embarquèrent sur le canot avec 10 ou 12 matelots, de l'eau & quelques bouteilles d'eau-de-vie. Ils marchèrent vers la partie nord-est de l'isle, **) & à midi ils arrivèrent à une langue de terre, qu'il falloit traverser à pied, pour gagner un endroit où l'on supposoit beau-

*) Troisième voyage de Cook, traduit de l'anglois. A Paris, 1782.

**) L'isle *de la Tortue*, elle gît par 2 degrés 2 minutes de latitude nord, & 208 degrés de longitude est, à compter du méridien de Greenwich. Elle est basse & stérile & elle paroît volcanisée.

coup de tortues. Le reflac ne permettoit pas d'en approcher par mer sans danger. Après avoir amarré leur canot à l'isthme, & élevé près du rivage une espece de hutte, où ils portèrent leurs provisions, ils se reposèrent & se rafraîchirent; ensuite ils se divisèrent, & ils se mirent en route par des chemins différens. Avant le point du jour, ceux qui tournoient des tortues, en avoient envoyé au rendez-vous, autant que le canot pouvoit en contenir. De retour à la hutte, à 9 heures du matin, ils furent bien surpris d'apprendre qu'on n'avoit aucune nouvelle de M. B—y, de M. P—k, ni de Simeon Woodroff, l'aide du canonier. On pensa que s'étant trop avancés dans les terres, ils s'étoient égarés, ou qu'il leur étoit arrivé un accident. Quoiqu'on n'eût pas apperçu d'habitans, on craignit qu'ils n'eussent été surpris par des insulaires cachés au fond des bois.

Deux matelots, Barthélemi Loreman, & Thomas Trecher, allèrent les chercher. Ils portoient un gallon d'eau, de l'eau-de-vie & d'autres rafraîchissemens; car on savoit que nos messieurs manquoient de provisions. Le lecteur qui ne s'est jamais égaré dans une isle déserte & couverte de forêts & de buissons, ne concevra pas qu'on puisse se perdre dans une espace de peu de milles, mais cela est très-facile. M. B—y & M. P—k, attirés par le chant des oiseaux, quittèrent les matelots, dès qu'ils les eurent mênés à un endroit où il y avoit des tortues; & ils pénétrèrent avec leurs fusils au fond d'un hallier voisin. Le plaisir de la chasse & les vues pittoresques du pays les entraînèrent. Au moment où la nuit les surprit, ils

se trouvoient fort éloignés de ceux qui tournoient des tortues; ils se virent au milieu d'une forêt sombre; on n'y appercevoit pas un sentier; & pour retrouver leur chemin, ils s'étoient contentés de remarquer quelques grands arbres. Ce qu'il y eut de plus alarmant, lorsque le soleil fut couché, une brume épaisse enveloppa les bois de ténebres. Ils essayèrent envain de regagner la côte; loin d'appercevoir les arbres qui devoient les guider à leur retour, ils s'appercevoient à peine les uns les autres à cinq verges de distance. Ne connoissant pas la route qu'ils devoient tenir, & craignant de s'éloigner davantage de la hutte, ils se décidèrent à prendre du repos, & ils s'assirent. Quoiqu'ils fussent très-inquiets, le sommeil s'empara d'eux, & ils dormirent tranquillement; mais ils furent bientôt éveillés par des essains de fourmis noires, qui leur couvrirent tout le corps, & qui étoient plus incommodes que les punaises. Des ampoules défiguroient leur visage, & ils souffroient des picottemens qu'il est impossible de décrire. Leur premier soin fut de se débarrasser de cette vermine. Ils se mirent nuds, & ils se frottèrent avec les plumes des oiseaux qu'ils avoient tués. Ils se rhabillèrent ensuite, & ils essayèrent de nouveau de regagner le rivage de la mer. Leurs tentatives furens inutiles; à chaque pas qu'ils firent, ils s'égarèrent de plus en plus. Enfin voyant que leurs efforts n'aboutissoient à rien, ils résolurent de demeurer à la même place, Ils s'adossèrent chacun contre un arbre, & ils se consolèrent les uns les autres jusqu'au lendemain.

Dès que le soleil fut levé, ils reconnurent la direction qu'ils devoient suivre; mais ils avoient toutes sortes d'obstacles à franchir. Les bois, en plusieurs endroits, étoient remplis d'herbes épaisses & de ronces, qui montoient jusqu'à la ceinture, & en d'autres, si bien fermés par l'entrelacement des branches & la profondeur des feuilles mortes, qu'il étoit à peine possible d'y marcher: il leur falloit une heure pour avancer de soixante verges. Ils abandonnèrent alors le gibier qu'ils avoient tué. Ils se seroient crus heureux de pouvoir gagner le rivage, en sacrifiant tout ce qu'ils possédoient. La chemise & les hautes-chausses qui composoient leur vêtement, étoient en pieces; leurs souliers tenoient à peine à leurs pieds, & ils avoient fait tant d'usage de leurs bonnets de toile & de leurs mouchoirs, qu'ils furent contraints de les jetter. Ils étoient tourmentés d'inquiétude, & ils souffroient des douleurs corporelles très-vives. Ils entendirent à dix heures du matin les coups de canon qu'on tiroit de la *Résolution* & de la *Découverte*, pour leur servir de signal; & ils eurent un moment de consolation. Mais ils réfléchirent bientôt que les vaisseaux étoient fort éloignés, & que, si on n'arrivoit pas à leur secours, ils expireroient avant d'atteindre la côte.

Ils continuèrent à marcher en se réglant sur le soleil, & ils apperçurent une ouverture: ils crurent qu'elle les meneroit au rendez-vous des bateaux. Il faut avoir été dans des positions cruelles pour sentir tout le plaisir que leur donna ce rayon d'espoir. Les ronces leur avoient fait mille blessures; ils étoient

couverts de sang; ils oublièrent un instant leurs douleurs, & leur courage se ranima. Ils n'étoient pas à la fin de leurs maux. Ils parcoururent d'abord la clarière avec un ravissement inexprimable, mais ils ne tardèrent pas à découvrir qu'ils se trouvoient bien loin de la langue de terre d'où ils étoient partis, & que cette clarière les conduisoit à une autre crique ou golfe de l'isle; qu'il y avoit un grand détour à faire le long des halliers pour gagner la baie où ils avoient laissé ceux de nos gens qui tournoient des tortues, ou plutôt ils ne savoient pas où gissoit la baie. Ils se livroient au désespoir lorsqu'ils entendirent du côté des halliers une voix d'homme dans le lointain: peu de temps après, de nouveaux cris, mais plus foibles, frappèrent leurs oreilles. Ils imaginoient avec raison que nous avions envoyé du monde sur leurs traces; & que ces sons venoient de la bouche de nos émissaires: ils essayèrent de crier à leur tour, mais ils avoient la gorge si seche, & ils étoient si languissans, qu'ils formèrent à peine un bruit léger. Ils regrettèrent d'avoir employé vainement leur poudre à faire la nuit des signaux de détresse; en cherchant dans leurs gibecières, ils trouvèrent de quoi tirer un coup. On verra plus bas que l'explosion fut entendue par un des deux matelots qui les cherchoient. Ces deux matelots s'étoient perdus de leur côté, & ils se trouvoient dans une position encore plus fâcheuse que M. B—y & M. P—k; égarés depuis long-temps, ils poussoient des cris, autant pour ne pas se séparer, que pour avertir nos messieurs.

Le jour étoit fort avancé, & M. B—y & M. P—k étoient près de ſuccomber à l'excès de la fatigue & de la faim. Pour ſortir du labyrinthe des bois, ils avoient, dès l'aurore, fait des efforts incroyables ſans prendre aucune nourriture; ils ſe trouvoient dans un pays plus ouvert, mais expoſés à toute l'ardeur du ſoleil. Comme ils ſentoient qu'ils ne tarderoient pas à mourir de ſoif, ils gagnèrent le rivage de la mer le moins éloigné; ils y tuèrent une tortue, & ils en burent le ſang. Ils allèrent enſuite ſe repoſer dans le creux d'un rocher: le ſommeil leur rendit quelques forces, & ils ſe remirent en route. Ils atteignirent enfin la hutte; ils furent très-affligés de n'y plus voir perſonne, & de la trouver abſolument dépourvue de proviſions. En jettant les yeux du côté des vaiſſeaux, ils apperçurent le canot qui alloit à leur ſecours.

Leurs camarades les avoient attendus à la hutte, juſqu'au moment où les proviſions furent épuiſées: ils étoient venus à bord en reprendre de nouvelles, & demander à M. Cook ce qu'ils devoient faire. Ils retournoient à terre avec un ordre de courir tous le bois de l'isle. En arrivant à la hutte, ils y trouvèrent M. B—y, M. P—k & l'aide du canonier dans un état affreux. Ils étoient couverts de ſang; ils avoient des bleſſures ſur tout le corps: les lambeaux de toile qui les enveloppoient n'étoient pas plus larges qu'une jarretière: ils demandoient du grog avec inſtance; on leur en donna, mais peu à la fois: on les ramena aux vaiſſeaux, où le chirurgien eut ſoin de les traiter. La première queſtion qu'ils firent, fut: ſi on avoit en-

voyé du monde après eux? Comme on leur répondit que oui, & qu'on avoit envoyé deux matelots, ils dirent que nous devions craindre de ne plus les revoir, & ils supplièrent en même temps M. Cook de mettre tout en usage pour les retrouver. Lorsqu'on sort d'une position terrible, il est naturel de s'intéresser vivement à ceux qui sont dans le même embarras. M. Cook ayant promis de suivre leur conseil dans toute son étendue, ils désignèrent le mieux qu'ils purent l'endroit où ils avoient entendu des cris.

La nuit étoit trop proche pour courir au secours des deux matelots dans la même journée. Le lendemain, M. Cook détacha vingt personnes, & il leur ordonna de traverser les halliers en corps, jusqu'à ce qu'ils trouvassent un des deux matelots, mort ou vivant. Quand ils partirent, les avis furent partagés sur le succès de leurs recherches. Le plus grand nombre pensoit que si les matelots n'étoient pas morts, ils seroient certainement revenus le soir de la première journée: il paroissoit invraisemblable qu'ils se fussent égarés de manière à ne se plus reconnoître; on disoit que l'isle étant petite, ils n'auroient pas manqué de regagner la partie de la côte qui faisoit face aux vaisseaux. Ces raisons sembloient assez plausibles; mais quelques-uns de nos messieurs, qui avoient été du voyage du commodore Byron, & qui se souvenoient des forêts presque impénétrables de *Tinian*, où l'on ne se voit pas en plein jour à la distance de trois verges, concevoient très-bien qu'on pût se perdre dans les bois d'une terre déserte. Ces observations, malgré leur solidité, ne changèrent l'avis de

de perſonne, & l'on adoptoit généralement la premiè-re opinion. Le rapport de M. B—y & de M. P—k éclaircirent tous les doutes.

Les vingt hommes dont je parlois tout à l'heure n'arrivèrent dans l'isle qu'au coucher du ſoleil, & ils n'oſèrent s'avancer dans les terres ce jour-là. Ils s'occupèrent à prendre des tortues: ils en tournèrent pluſieurs, & même ils en rencontrèrent une qui avoit déjà été tuée.

Le 29, dès le point du jour, ils ſe réunirent, & ils déterminèrent le plan de leur route; ils crurent que s'ils marchoient en ligne, en ſe tenant les uns les autres à la portée de la voix, il ſeroit impoſſible de ne pas trouver les deux matelots, & que s'ils n'étoient plus en vie, ils ne manqueroient pas d'en découvrir des traces. Ils ſe décidèrent d'abord à aller vers l'endroit où M. B—y & M. P—k avoient entendu des cris.

Après ſix heures de recherche, ils découvrirent Barthélemi Loreman dans un état affreux: les morſu-res des fourmis, joints à la chaleur brûlante du ſoleil, l'avoient preſque rendu aveugle; & comme il n'avoit rien mangé depuis long-temps, il ne pouvoit plus parler. Il demanda de l'eau par ſignes, & on lui donna à boire. Il faiſoit encore uſage de ſes jam-bes, mais ils ne pouvoit dire un mot; il avoit perdu la raiſon, & il ne ſentoit point le danger où il ſe trou-voit.

Heureuſement que M. Cook avoit placé trois de nos bateaux près de l'iſthme, afin que ceux de nos gens qui s'égareroient, euſſent pluſieurs moyens de revenir à bord. Sans cette précaution, Loreman

ſeroit mort avant qu'on eût pu le porter au rendez-vous général; & même on eut bien de la peine à le conduire au bateau le plus voiſin.

Dès que la parole lui fut revenue, il dit que le matin il s'étoit ſéparé de Trecher, ſon compagnon, parce qu'ils n'avoient pu s'accorder ſur la route qu'ils devoient ſuivre; qu'après l'avoir quitté, il eut bien des raiſons de croire qu'il ne le reverroit plus; que la veille ils avoient fait beaucoup de chemin pour trouver M. B—y & M. P—k; qu'enfin accablés de fatigue, ils ſe repoſèrent; qu'alors ils s'endormirent ſans doute pour avoir trop bu de grog; qu'ils ne s'éveillèrent pas avant la nuit cloſe; qu'ils avoient le viſage & les mains couverts de fourmis; mais que l'idée d'avoir négligé leur devoir, & la crainte d'être punis, s'emparèrent tellement de leur imagination, qu'ils ſentirent à peine les autres embarras où ils ſe trouvoient. Il ajouta de plus les détails ſuivans.

Ils ſe levèrent & ils errèrent çà & là dans le bois, juſqu'à la pointe du jour. Ils s'efforcèrent alors de ſe ſouvenir de la route qu'ils avoient tenue, & de rejoindre leurs camarades. Après s'être ouvert avec beaucoup de difficulté, un paſſage à travers les ronces & les halliers, ils commencèrent à s'appercevoir qu'ils s'éloignoient du rendez-vous, au lieu d'en approcher. Epuiſés de fatigue, & tourmentés par les idées les plus noires, la vie ou la mort leur devint indifférente. Ils s'aſſirent pour goûter un dernier plaiſir, en buvant le reſte de leur *grog*. Dès qu'ils eurent vuidé leurs bouteilles, le ſommeil les ſurprit de nouveau; & malgré la vermine, dont ils étoient cou-

verts, ils ne s'éveillèrent que long-temps après le coucher du soleil. Ils marchèrent au milieu des ténebres, en déplorant leur situation, & délibérant sur le parti qu'ils avoient à prendre. Il leur vint à la tête toutes sortes de projets. Ils avoient entendu parler de Robinson, qui vécut plusieurs années dans une isle déserte avec Vendredi; & ils se demandèrent pourquoi ils ne feroient pas la même chose? Il n'y avoit à cela qu'une difficulté: jusqu'ici ils n'avoient point vu de quadrupedes, & excepté des oiseaux & des tortues, ils n'avoient rien apperçu dont ils pussent se nourrir. Ils réfléchirent qu'ils ne parviendroient jamais à tuer assez d'oiseaux pour leur nourriture, & qu'ils manqueroient absolument d'outils. Ce plan leur parut donc imaginaire. Ils formèrent ensuite le projet de monter sur l'arbre le plus élevé du canton, de chercher à découvrir une colline ou une éminence, afin de prendre une vue générale de l'isle, & de connoitre si elle étoit habitée ou déserte. Cette idée fut approuvée de l'un & de l'autre, & Trecher monta sur un arbre très-haut. En descendant il dit qu'une montagne d'une hauteur considérable se montroit vers le sud-est: & comme cette direction menoit aux vaisseaux, il proposa de marcher vers la montagne. Loreman ne fut point de cet avis; il aima mieux essayer de regagner la côte; il croyoit avoir entendu un coup de fusil la veille, & il tâcha de tourner ses pas du côté d'où étoit venu le son. Son camarade qui n'avoit point entendu d'explosion, ne voulut pas croire qu'on eût tiré un coup de fusil. Là-dessus ils se séparèrent.

Loreman ne savoit pas positivement la route qu'avoit pris Trecher; il pensoit néanmoins qu'il avoit suivi celle du sud-ouest.

Loreman se trouvoit dans un danger trop pressant, pour différer les secours dont il avoit besoin; on nous l'envoya tout de suite à bord; on le mit entre les mains du chirurgien, & il ne tarda pas à guérir.

Après les détails donnés par Loreman, le détachement délibéra s'il abandonneroit Trecher, ou s'il continueroit les recherches. L'humanité de l'officier qui commandoit, prévalut. Il étoit alors dix heures du matin, (du 29;) tous nos gens prirent des rafraichissemens. Ils se décidèrent à parcourir la forêt en entier, à pousser des cris, sonner des cloches & battre du tambour; & enfin ils résolurent de ne rien négliger pour se faire entendre du malheureux Trecher, s'il vivoit encore. Il n'étoit pas aisé de pénétrer dans des bois épais & touffus, remplis de ronces, de brossailles, ou d'insectes incommodes; & où d'ailleurs il n'y avoit aucune espece de sentier. Mais lorsqu'on est en grand nombre, on n'est point effrayé par les obstacles qui découragent un homme seul. Le détachement s'avança d'abord avec gaieté; bientôt la course fatigua nos officiers eux-mêmes, qui s'amusoient à chasser, & qui trouvoient du gibier en abondance. La troupe se reposa & se rafraichit vers le milieu du jour, dans l'intention de se remettre en marche après le dîner.

Trecher, en se séparant de Loreman, lui avoit promis de couper des branches d'arbres dans les endroits où il passeroit. Le détachement n'ayant trou-

vé aucune de ces branches, la plupart des matelots ne se soucioient pas de continuer une recherche qui étoit si pénible, & qui promettoit si peu de succès.

Les officiers déclarèrent qu'ils vouloient faire de nouveaux efforts. Lorsque la troupe fut en mouvement, on s'apperçut qu'il seroit impossible d'aller bien loin. Quelques-uns de nos gens se trouvèrent mal, & il fallut leur donner à manger & à boire. Il ne restoit plus à employer que l'expédient employé par Trecher lui-même; c'est-à-dire, qu'à monter sur un arbre élevé, afin de découvrir la montagne dont j'ai déjà fait mention. On pensoit que Trecher avoit porté ses pas de ce côté. Ce projet fut exécuté tout de suite. Un matelot grimpa au sommet de tous les grands arbres qui étoient aux environs, & il dit qu'on appercevoit une éminence assez près de l'endroit où l'on avoit dîné. On essaya de gagner cette éminence; mais elle n'étoit pas facile, & le détachement arrivé au pied de la montagne, fut arrêté par une lagune; en la cotoyant, il découvrit un squelette, qui par sa longueur sembloit être celui d'un *alligator*. On observa des vestiges d'un gros animal, non loin de ce squelette; & l'herbe haute qui couvroit les bords de la lagune, sembloit avoir été foulée depuis peu. Cette découverte excita la curiosité de nos messieurs; ils crurent que la lagune étoit habitée par de monstres, & qu'ils devoient se tenir sur leurs gardes.

Les eaux de la lagune étoient extrêmement salées, & entourées de roseaux & de jonc, de la hauteur d'un homme. La crainte des scorpions & des autres reptiles venimeux, qu'on avoit vu en assez

grand nombre, même dans les touffes d'herbes, obligea le détachement de s'arrêter. L'officier commandant sentit que Trecher ne pouvoit pas avoir passé cet endroit dangereux; & comme il ne restoit aucun autre moyen de le découvir, il se décida à cesser les poursuites, & à revenir au bateau. Le jour étant sur le point de finir, il résolut de côtoyer le lac, & de se retirer la nuit sur les collines opposées. Il jugea ce projet d'autant plus facile, qu'entre la ceinture de jonc & le hallier, on découvrit une clairière. Cette clairière étoit coupée en quelques endroits par une ligne de ronces qui s'étendoient du bois au lac, & qui présentoient des difficultés. Nos gens surmontèrent ces premiers obstacles, mais ils découvrirent bientôt que le lac avoit un enfoncement dont ils ne s'étoient pas apperçus, & qu'un bois d'une épaisseur incroyable se trouvoit sur leur route: à force de peines, ils parvinrent néanmoins à traverser le bois, & quand ils furent au bout, ils reconnurent que le lac ne s'étendoit pas davantage, & que le terrain commençoit à s'élever.

Le pays prit alors un nouvel aspect: ils n'avoient rencontré jusqu'ici que de bois sauvages & presque impénétrables. Ce canton étoit charmant, &, arrivés au sommet de l'éminence, ils eurent des points de vue très-pittoresques. Ils se déterminèrent à y passer la nuit dans un joli bocage qui sembloit les inviter au repos. Afin de garantir son monde des brouillards & de l'humidité du soir, l'officier commandant ordonna de construire des huttes. On abattit des branches d'arbres, on les assembla, & on les couvrit de feuilles;

une partie de la troupe coupa du bois à brûler, & le porta sur une colline voisine, où ils vouloient allumer un feu jusqu'au point du jour. Le détachement imagina ce signal pour indiquer au bateau qu'il étoit sain & sauf, & qu'il n'avoit pas encore abandonné ses recherches. Une sentinelle fut chargée d'entretenir le feu, & on établit une garde autour des huttes.

Sur ces entrefaites, nos messieurs examinèrent l'étendue du lac. Ils reconnurent qu'une chaîne de collines environne les trois quarts de sa circonférence, & qu'on ne peut en suivre les bords que dans la partie du nord-oueſt, c'est-à-dire du côté par où ils étoient venus. Ils apperçurent aussi une savanne qui se prolongeoit vers la côte: ils espérèrent qu'en la suivant le lendemain, ils abrégeroient beaucoup leur route.

Les huttes furent achevées avant la nuit; les ordres qu'avoit donné d'ailleurs l'officier commandant, furent exécutés avec précision. Lorsque le feu fut allumé, lorsque la sentinelle qui devoit l'entretenir fut à son poste, la division qui n'étoit pas de service se coucha.

Le matelot qui gardoit le feu, revint en hâte une demi-heure après: il dit qu'un monstre à quatre pattes s'étoit approché de lui en silence & à pas comptés; qu'au moment où l'animal alloit le saisir par derrière, il avoit heureusement tourné la tête, & eu assez de présence d'esprit pour se sauver. Il ajouta que le monstre étoit deux fois aussi gros qu'un éléphant. Celui de nos gens qui devoit aller relever la sentinelle fut très-alarmé. L'officier qui étoit de garde autour des

huttes

huttes, fut informé de ces détails, & on délibéra, sur ce qu'il convenait de faire. L'agitation de la sentinelle, son courage éprouvé en d'autres occasions, la manière positive dont il assuroit ce qu'il disoit, rapprochés du squellette qu'on avoit vu sur les bords du lac, & des vestiges d'animal qu'on avoit trouvé dans le même endroit, ne permettoient pas de former des doutes. On éveilla le sergent & le caporal des soldats de marine, & l'armurier, l'homme le plus déterminé du détachement. L'officier, suivi de cinq personnes, alla chercher le monstre. M. Hollingsby & M. Dixon marchoient les premiers; le sergent & la sentinelle venoient après, & deux matelots composoient l'arrière-garde.

Lorsqu'ils furent arrivés près du feu, la sentinelle qui étoit venue faire le rapport, s'arrêta & vit le monstre à travers la fumée. Il dit aux deux hommes qui marchoient en front, de se mettre à genoux, & de tirer sur la bête. Par bonheur l'armurier, qui ne craignoit ni diable ni monstre, résolut de garder son feu jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de l'ennemi. Il s'avança hardiment; à force de regarder l'animal, il crut le reconnoître pour un homme, & tout de suite il s'approcha davantage. C'étoit Trecher: ce malheureux se traînoit à quatre pattes; ses pieds, couverts d'ampoules & de plaies, ne lui permettoient plus de marcher debout; & il avoit la gorge si seche, qu'il ne pouvoit proférer une parole. Nos braves champions se livrèrent à la joie, mais ils furent bien étonnés & ils ne purent pas s'empêcher de rire.

On donna tout de suite des secours à Trecher: tandis qu'on courut aux huttes lui chercher des rafraichissemens, ceux qui restèrent près de lui le prirent dans leurs bras afin de diminuer ses douleurs. En peu de minutes il fut environné de tout le détachement; chacun étoit empressé de savoir son histoire & de le secourir. Les officiers lui apportèrent des cordiaux, qu'on lui administra avec précaution. On ne vit jamais un homme si défiguré. Il avoit des plaies sur tout le corps: les piquures des insectes lui causoient des démangeaisons si vives, qu'à force de se gratter, son sang bouillonnoit. En mettant de l'huile sur ses ampoules, ses douleurs se calmèrent un peu. Des potions de thé mêlées avec de l'eau-de-vie, lui rendirent la parole; la raison ne lui revint que bien des jours après. Lorsqu'il fut en état de soutenir le transport, on le porta aux huttes; on lui fit un lit de feuilles, & un de ses camarades de chambrée eut ordre de le veiller. Le lendemain au matin, il avoit moins de fièvre; mais il s'agissoit de le porter l'espace de plus de douze milles dans des bois tels que je les ai décrits; & cela étoit embarrassant. Rien de tout ce qui est possible n'est impraticable aux matelots Anglois. L'un d'eux se souvint que, dans sa jeunesse, ses camarades d'école s'amusoient à faire des chaises d'osier & de jonc, & il dit qu'il seroit aisé de construire ainsi une espece de fauteuil: on se mit à l'ouvrage, & en peu de temps on acheva une machine sur laquelle on plaça Trecher; les porteurs se relayoient de distance en distance.

Les officiers, comme je l'ai déjà dit, avoient apperçu un paſſage, moins embarraſſé que celui de la veille; ils imaginèrent que cette route les meneroit à la côte ſans beaucoup de peine; mais ils trouvèrent bientôt un terrain marécageux, couvert de roſeaux, & tellement rempli d'inſectes de différentes eſpeces, qu'il étoit impoſſible de tenir la bouche ouverte. Le détachement, épuiſé de fatigues, & n'ayant plus ni eau ni proviſions, atteignit le ſoir l'endroit du rivage où le canot de la *Découverte* étoit en ſtation; celui de la *Réſolution* qui avoit attendu nos gens toute la journée de la veille, de l'autre côté de l'isle, venoit d'y arriver. Toute la troupe s'embarqua, & les deux vaiſſeaux la revirent avec un extrême plaiſir: Trecher fut confié aux ſoins du chirurgien; ſa ſanté ſe rétablit inſenſiblement: il s'écoula pluſieurs ſemaines avant qu'il pût reprendre ſon ſervice.

6.

LES AMOURS DE GABRIELLE DE VERGY. *)

RAYNAUD de Fayel étoit fils d'un Albert de Fayel qui vivoit en 1170: il falloit que ce fût une maiſon déjà connue, puiſque l'on a conſervé un acte qui contient un accord paſſé entre Philippe Auguſte & cet Albert de Fayel pour des biens ſitués à Jon-

*) Fayel, tragédie par d'Arnaud. A Paris, 1770.

quières; selon quelques écrivains, elle étoit alliée à la maison de Mailli.

Raynaud, dès l'âge le plus tendre, avoit laissé éclater des saillies de ce caractère impétueux, qui développé devint sombre, farouche & s'emporta aux plus violents excès; le premier trait de fureur qui lui échappa, fut de s'armer contre son père; il détestoit le monde, auquel il étoit odieux; tout prenoit à ses yeux l'empreinte de la noire mélancolie qui le dévoroit, & qui conduit l'homme aux plus cruelles extrémités. On a remarqué que cette disposition ténébreuse de l'ame produit les célèbres criminels, au lieu que la douce mélancolie entretient ce sentiment tendre, qui mène à la vertu & surtout à l'amour de l'humanité. Combien influe dans le cœur humain une différence de teintes plus ou moins marquées! Bien peu de chose sépare la vertu du crime!

Fayel dominé par son affreuse misantropie ne recherchoit que les lieux écartés; il voit Gabrielle de Vergy: son cœur s'ouvre avec fureur à tous les transports de l'amour; tous ses emportemens se concentrent dans un seul qui est la passion la plus enflammée; la malheureuse Gabrielle devient enfin son épouse.

Elle étoit fille de Guy de Vergy, à qui l'on avoit donné le surnom de Preux; c'étoit un des premiers barons de Bourgogne; les papes, Eugene III, & Anastase IV, avoient imploré son assistance & sa protection en faveur de l'abbaye de Vezelay contre les comtes de Nevers; ses ancêtres s'étoient distingués par les places éclatantes qu'ils avoient remplies, & par leur mérite personnel; ils sortoient de petits souverains

connus alors sous le nom de feudataires des ducs François. Le seigneur de Vergy eut un démêlé avec Hugues III, duc de Bourgogne, au sujet de son comté de Vergy; il eut recours à Philippe Auguste qui embrassa sa défense; Vergi rentra dans ses possessions aux conditions qu'il en feroit hommage à nos souverains.

Il avoit amené sa fille avec lui. Rien n'avoit paru de plus beau à la cour de France; Gabrielle recevoit des éloges même de son sexe; une douceur inexprimable lui prêtoit un nouveau charme supérieur encore à l'éclat de sa beauté. A peine se fut-elle montrée chez la reine que tous les courtisans se disputèrent l'honneur de lui offrir leur main; on ne sait trop comment Fayel obtint la préférence.

Raoul de Couci, pour les graces autant que pour la valeur, étoit à la tête des jeunes chevaliers François; on eut dit que le ciel l'eût destiné pour époux à Gabrielle, tant ils étoient égaux en naissance, en agrémens, en vertus! La famille de Couci ne voyoit que le trône au dessus d'elle; elle étoit alliée à presque toutes les maisons souveraines de l'Europe. Enguerrand de Couci, surnommé le *grand*, père de celui dont nous parlons, avoit joui de la plus haute faveur sous plusieurs de nos rois & surtout sous Louis le jeune; son fils étoit le favori déclaré de Philippe Auguste; ce fut lui qui détermina ce monarque à faire la guerre à Philippe d'Alsace, comte de Flandres, seigneur de Crépy. Il y a tout lieu de croire que Gabrielle & Couci, dès le premier moment qu'ils se virent, s'aimèrent, & gémirent tous deux en secret d'é-

tre obligés de ne point vivre l'un pour l'autre; on prétend que Fayel ne tarda pas à surprendre cette inclination mutuelle dont cependant la vertu n'eut jamais droit de s'allarmer: mais la jalousie a d'autres yeux que la raison & la vérité.

Il y a deux châteaux de Fayel, tous deux situés près de la rivière d'Oise, l'un vers Compiegne dans le Valois, l'autre dans le Vermandois du côté de Noyon. Le château de Couci n'étoit pas éloigné de la rivière d'Oyse. Ce jeune seigneur joignoit aux charmes de la figure un esprit délicat & fait pour plaire, surtout à un sexe qui préfère la fleur des arts d'agrément aux épines de la science & de l'érudition. Couci étoit regardé pour ses chansons comme l'égal d'Abailard. Il n'y a point de doute que cet amant poëte eut l'indiscretion de faire sa maitresse l'héroine de ses vers, & qu'ils parvinrent jusqu'à Fayel, qui dans les amusemens les plus désintéressés soupçonnoit des liaisons criminelles.

Peut-être Gabrielle n'avoit-elle pas rejetté les douceurs d'un commerce séduisant; elle s'y étoit livrée avec d'autant plus de sécurite que le devoir paraissoit n'avoir rien à lui reprocher; elle n'avoit pu du moins se dissimuler, qu'il n'est point de légères démarches pour une femme qui n'est plus maitresse de son cœur, & qui est liée par un engagement sacré, dont la fin n'est souvent que le terme de la vie. L'épouse de Fayel étoit donc renfermée dans un de ces châteaux*) dont nous avons parlé, comme dans une

*) Voyez l'estampe du troisième volume: *Vue du château de Coucy*, ajoutez: *& de la tour où est morte Gabrielle de Vergy.*

espece de tombeau, loin de toute société exposée aux fureurs outrageantes d'un mari, qui aimoit comme les autres hommes haissent. Couci vint à savoir tous les mauvais traitemens qu'elle essuyoit; il apprit encore qu'il en étoit la principale cause, que c'étoit par rapport à lui que Gabrielle subissoit une aussi rigoureuse captivité; il aimoit, & il connoissoit toute la délicatesse, tous les sacrifices dont est susceptible le véritable amour; il résolut de s'immoler plutôt cent fois, que de coûter une seule larme à une femme qui lui devenoit tous les jours plus chère; il saisit une occasion qui vint s'offrir à sa valeur.

On connoit le grand ressort de ces temps, qui produisit tant d'effets singuliers, & en même-temps si funestes aux trois quarts de l'Europe. La fureur des croisades, car c'étoit une des maladies de l'esprit de ce siecle, ne s'étoit point rallentie; le mauvais succès des autres entreprises de ce genre, n'avoit pu affaiblir ce malheureux enthousiasme. Saladin, un des plus grands hommes qui ayent commandé, s'étoit emparé de Jérusalem, après en avoir défait & pris le dernier souverain, que l'on nommoit Guy de Lusignan; cette perte avoit entrainé celle de la plûpart des autres possessions des chrétiens dans ces contrées il ne leur étoit resté que trois villes, Antioche, Tripoli, & Tyr; le pape, Urban III, à cette nouvelle avoit succombé au chagrin; Henri roi d'Angleterre en fut pénétré de douleur; Philippe Auguste conçut quelques années après le dessein de venger la chrétienneté; il fit donc proclamer une nouvelle croisade. Le successeur de Henri entra avec chaleur dans les vues du

monarque François; ces deux princes ſuſpendirent leurs démêlés particuliers, & ſe réunirent pour aller combattre les infideles; Ptolémaïs, autrement Acre, ou St. Jean d'Acre, étoit un port conſidérable, également néceſſaire & aux chrétiens pour conſerver les places qui leur appartenoient encore, & à leurs ennemis pour aſſurer la communication de l'Egypte avec la Syrie; il y avoit près de deux années que Luſignan en faiſoit le blocus, & qu'il ſe conſumoit en efforts, juſqu'alors peu favoriſés de la fortune; ce fut par la priſe de ce port que les deux rois réſolurent de commencer leurs conquêtes.

Couci fit remettre à Gabrielle une longue lettre trempée de ſes larmes, & où il lui rappelloit tous les détails de ſa paſſion également innocente & malheureuſe; il s'arracha enſuite de ſon château, & courut accompagner ſon maître à ſa nouvelle expédition.

Le ſiége d'Acre fut pouſſé avec vigueur. La vie étoit devenue inſupportable à Couci; il aimoit toujours Gabrielle avec tranſport, & la voyoit dans les bras d'un autre; l'eſpérance même qui eſt la dernière reſſource des infortunés ne pouvoit lui en impoſer; il ne cherchoit donc qu'à ſe délivrer du fardeau de douleurs qui l'accabloit; il fit des prodiges de bravoure; enfin au moment que la place alloit ſe rendre, Couci reçut une bleſſure qui fut jugée mortelle. Notre jeune héros vit approcher le dernier inſtant avec toute l'intrépidité du guerrier, & toute la réſignation du chrétien; il eut le temps de mettre ordre à ſes affaires, & de pourvoir même à ſa ſépulture. Quand il eut ſatisfait à ces devoirs il ne s'occupa plus que de

son amour & de celle qui en étoit l'objet; il chargea son écuyer, que quelque historiens appellent Beaudillier, & d'autres Monlac, d'une lettre pour la dame de Fayel; cet écrit renfermoit les sentimens de l'amour le plus vertueux: Couci y disoit à sa maîtresse qu'il mouroit content, puisqu'il ne pouvoit vivre pour elle; il prenoit le ciel à témoin que sa tendresse avoit toujours été aussi pure que vive; il ajoutoit qu'il expiroit avec la ferme croyance, que de pareils sentimens n'offensoient ni la vertu ni la religion; il finissoit cet écrit par supplier Gabrielle de vouloir bien conserver le don que son écuyer lui remettroit de sa part, & d'accepter l'hommage de ses derniers soupirs.

Couci joignit à ce billet un cordon de cheveux & de perles, présent qu'il avoit reçu de Gabrielle, & qu'il lui renvoyoit. Il n'en resta pas à ces témoignages d'un amour qui méritoit un meilleur sort: il fit promettre à son écuyer qu'aussi-tôt qu'il auroit rendu l'ame, son cœur seroit embeaumé, & renfermé dans une boëte d'or & porté à sa maîtresse; l'écuyer jura de remplir ses volontés; son maître qui comptoit sur sa parole, se tourna entiérement vers Dieu, & mourut dans les sentimens de la plus haute piété.

On voit dans cette mort un caractère parfait de nos anciens chevaliers, qui allioient l'amour de Dieu avec *l'amour de leurs dames*, & qui étoient éloignés d'imaginer que cette bigarure fût une profanation aux yeux de la divinité.

L'écuyer qui n'ignoroit pas toute la rigueur des loix de la chevalerie, se fit un point d'honneur d'exé-

cuter les ordres de Couci; il se mit en chemin chargé du précieux dépôt; arrivé près du château de Fayel, il se consulta sur les moyens d'entrer & d'arriver jusqu'à Gabrielle, sans être apperçu du mari. Le sort, qui semble prendre plaisir surtout à déconcerter les projets des amans, voulut que le jaloux Fayel rencontrât l'écuyer dans son parc; il le connoissoit, & sa défiance crut bien-tôt avoir découvert ce qu'il cherchoit lui-même quelquefois à se dissimuler; l'écuyer fait résistance: Fayel, aidé de ses officiers s'en empare, le menace, lui arrache en un mot la vérité, se saisit de la lettre, du cordon de cheveux, & du cœur, & poignarde lui-même de sa propre main le fidèle serviteur de Couci. Alors l'époux furieux n'est plus incertain sur les sentimens de sa femme; il voit qu'il n'est point aimé, & aussi-tôt il médite une vengeance infernale, dont l'histoire peut-être ne nous avoit pas encore offert d'exemples; il ordonne qu'on hache le cœur de Couci & qu'il soit mêlé avec d'autres viandes; le mets est présenté à la dame de Fayel qui contre sa coutume mangea plus qu'à l'ordinaire. Le départ de Couci & les emportemens continuels de son mari l'avoient pénétrée d'une douleur profonde, dégénérée en langueur. A peine a-t-elle quitté la table que son bourreau lui demande, avec un air de cruauté satisfaite, comment elle a trouvé le plat qu'on lui avoit servi: cette malheureuse femme répond qu'il lui avoit fait quelque plaisir; je n'en suis pas étonné, s'écrie le barbare, tu as mangé le cœur de Couci; il est dans le tien: ces mots sont une énigme pour Gabrielle: il lui présente la lettre, le cordon de che-

veux, &c. toute l'atrocité de la vengeance de Fayel eſt dévoilée alors aux yeux de cette infortunée. Je me ſervirai de l'ancien langage pour n'altérer rien de ſa réponſe, dont la naiveté eſt pleine de ſentiment. „*Il eſt vrai, monſieur, que j'ai beaucoup aimé ce Couci* „*qui méritoit de l'être, puiſqu'il n'y en eut jamais de plus* „*généreux, & puiſque j'ai mangé d'une viande ſi noble* „*& que mon eſtomac eſt le tombeau d'une choſe ſi pré-* „*cieuſe, je me garderai bien d'en mêler d'autre avec cel-* „*le-là.*„

Gabrielle, après ce peu de mots, ne parla plus; elle courut s'enfermer dans ſon appartement, refuſa obſtinément toute eſpece de nourriture pendant quatre jours qu'elle vécut encore, & fut trouvée étendue ſur la terre, & morte dans les ſanglots & dans les larmes.

7.

SPECTACLES DE PARIS.

Théatre François.

L'*écueil des mœurs*, qu'on a joué le 26 juillet pour la 1re fois, eſt une comédie de M. *Paliſſot*, imprimée dans ſes œuvres, ſous le titre des *courtiſanes*. Elle a obtenu un plein ſuccès. Le ſecond acte a fait un peu moins d'effet que le premier; mais le troiſième a été très-vivement applaudi. Outre les beautés dramatiques, on a retrouvé dans cette piece cette élégance de ſtyle qui diſtingue les autres ouvrages de ſon auteur.

Théatre Italien.

La parodie de la tragédie d'*Agis* qu'on a donnée le 2 d'août à ce theâtre, eſt l'eſſai d'un jeune-homme, & cet eſſai a été heureux. Le public a fait répéter pluſieurs couplets, & en a remarqué un aſſez grand nombre pleins d'eſprit & de gaîté. Il y a même des idées qui ont paru plaiſantes, telles que la création d'un ſénat de femmes, celle d'*Agis*, qui reſſuſcite au moyen des baiſers que lui donnent ſa femme & ſa mère, ce qui occaſionne cette jolie fin de couplet:

C'eſt ainſi qu'on reſſuſcite
Dans les bras de la beauté.

On a donné le 6 d'août la 1re repréſentation *des deux jumeaux de Bergame.* Cette petite comédie a été compoſée dans le temps que les comédiens Italiens faiſoient partie de ce ſpectacle: elle a été très-favorablement accueillie. Ce ſont deux arlequins jumeaux dont la reſſemblance occaſione différens quiproquo. Le premier, qui attend ſon frère, eſt ſur le point de ſe marier avec *Roſette*, qui lui promet ſon portrait. Il eſt aimé auſſi de *Nerine*, jeune fille, fort jalouſe de ſa rivale. L'autre arlequin arrive ſur ces entrefaites. *Roſette* lui donne une boîte remplie d'argent, ſur laquelle eſt ſon portrait. Trompée par la reſſemblance, elle croit faire ce préſent à celui qu'elle aime. A peine le nouveau débarqué a-t-il eu le temps d'être ſurpris de ce cadeau inattendu, que *Nerine* arrive & le lui arrache des mains avec colère. Le frère revient demander le portrait à *Roſette* qui aſſure, avec obſtination, le lui avoir donné à lui même. Le jour

tombe. Arlequin se couche à la porte de sa maîtresse, pour qu'on ne lui enleve pas l'original comme le portrait. Dans ce moment, l'autre qui a dessein de poursuivre sa bonne fortune, vient chanter sous la fenêtre de cette beauté qu'il a trouvé si prévenante. La chanson finie, son frère l'accueille avec de grands coups. *Rosette* descend, arlequin va chercher des flambeaux; les deux frères se reconnoissent & s'embrassent. L'aîné épouse sa chère *Rosette*, & *Nerine* consent à donner sa main au second frère.

Des situations plaisantes, quelques jolis couplets & des détails naïfs, quoique remplis d'esprit, ont fait le succès de cette petite piece qui, comme l'on voit, a des rapports avec la comédie des *Menechmes*. On a cru y reconnoître la manière d'un auteur qui a déjà eu plusieurs succès à ce théâtre

La comédie du *mort marié*, que l'on a donnée le 13 d'août, avoit déjà été représentée & imprimée il y a quelques années. Un président au présidial d'Issoudun, est sur le point d'épouser une jeune personne: un officier à qui la sœur de cette demoiselle avoit promis sa main, la croit infidèle, & lui renvoie ses lettres. Il veut même se battre avec son rival. Celui-ci le laisse dans l'erreur, & lui présente deux pistolets; mais il ne sont chargés qu'avec de la poudre. Au premier coup que tire l'officier, le président tombe, & l'autre croit qu'il l'a tué. On l'arrête; on veut lui donner une leçon. Toutes les personnes de la famille, les femmes même, s'habillent en juges; on le fait comparoître devant ce prétendu tribunal, & on le condamne à mort. Ce qui n'a pas été reçu fa-

vorablement, c'eſt que ſa mère elle-même vient témoigner contre lui. Il eſt vrai qu'au lieu de ſa ſentence, c'eſt ſon contrat de mariage qu'ils ont tous ſigné.

M. *Sedaine*, qui eſt l'auteur de cette piece, y a fait des corrections, & il paroît que le public a jugé qu'elle en a encore beſoin, quoique les premières ſcenes & pluſieurs détails aient été fort applaudis.

Variétés amuſantes.

Lettre aux auteurs du journal de Paris.

MESSIEURS,

Mardi dernier, le 6 d'août, j'aſſiſtai, aux variétés amuſantes, à la première repréſentation d'une comédie en un acte & en vers, qui a pour titre: *Eſope à la foire.* L'aſſemblée étoit nombreuſe & bien compoſée. L'ouvrage eut un plein ſuccès. Ne croyez pas néanmoins que je le regarde comme un chef-d'œuvre. Les tréteaux ont leurs enthouſiaſtes comme les ſpectacles royaux. Quant à moi, je ne ſuis enthouſiaſte ni des uns, ni des autres. Eſope à la foire, eſt, comme vous le devinez bien, une piece épiſodique. Un boſſu, un auteur ſatyrique, un admirateur, un payſan & ſa femme, un petit-maître, une petite-maîtreſſe, un abbé, un protecteur bourgeois, ſe préſentent tour-à tour chez le fabuliſte, & donnent lieu à des ſcenes où ſous le voile de la fable, le nouvel Eſope développe une morale tantôt gaie, tantôt douce, & quelquefois auſtère, quand la ſituation l'exige. J'en-

tends d'ici les contempteurs par système, par ignorance ou par habitude, accumuler les plaisanteries sur l'austérité de la morale qu'on débite à la foire. Ils font leur métier, & moi je fais celui d'un citoyen, en demandant pourquoi après avoir érigé des théâtres pour peuple, on s'obstineroit à l'amuser avec le spectacle des plus mauvaises mœurs, à le faire rire par de sales équivoques, par des tableaux licentieux, quand il est possible de faire tourner ses amusemens même au profit de son instruction. Des ouvrages d'un certain mérite pourroient attirer, dira-t-on, la bonne compagnie aux théâtres des boulevards, & tant mieux! Le peuple de Paris ressemble à un grand enfant dont on a négligé l'éducation dans son principe, & qui a besoin d'être guidé par des amis éclairés dans la carrière de la morale & de la vérité. Qui l'y conduira? sera-ce cette foule de Lais subalternes, qu'on voit promener dans ces theâtres le scandale de leur conduite, & l'audace de leur prostitution? Le peuple trouvera-t-il des lumières dans le goût blazé de quelques libertins, & même dans l'ignorance excusable, au moins, de quelques vieillards, se disant bourgeois de Paris, & qui traînent leur nullité dans ces spectacles peu dispendieux & à la portée de leur intelligence comme de leurs revenus? Des gens honnêtes, instruits & sages, voilà les guides qu'il faut au peuple, ainsi que des ouvrages faits pour réformer le vice de son éducation & la fausseté de ses principes. Esope à la foire est un de ces ouvrages. On a dit qu'il étoit d'un genre trop élevé pour les trétaux. On s'est trompé. Il est hors du mauvais genre que nous

avons applaudi avec des transports, dont on ne peut trouver la cause que dans l'extravagance & dans la légèreté de nos têtes; mais l'auteur a trop d'esprit pour avoir fait un tableau qui ne convint pas au cadre qu'il a choisi. Il a su qu'il parloit à des hommes, & il a eu l'art de prendre un langage qui sans être trop relevé pour le peuple des spectateurs, put flatter le goût des gens sensés, & il a réussi.

Je voudrois, messieurs, pouvoir faire quelques citations; elles viendroient à l'appui de ce que j'avance: mais outre que les bornes de votre journal me l'interdisent, je dois encore m'en abstenir par la raison, qu'un détail déplacé, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, perd toujours de son prix. C'est dans son jour qu'il faut voir un tableau; c'est par le choix du plan, par la connoissance des effets de lumière & par la dégradation des ombres, qu'une figure produit un bon effet dans un dessein quelconque. L'isoler, c'est lui ôter toute sa physionomie, c'est l'anéantir.

L'auteur d'Esope à la foire est un jeune-homme aussi modeste qu'honnête, & qui joint aux qualités les plus précieuses de l'esprit & du cœur, j'oserai dire, une pudeur de talent, devenue bien rare aujourd'hui; il est appellé sans doute à de plus hauts succès, mais celui qu'il vient d'obtenir, est déjà très-flatteur. Entraîné par un goût très-vif pour la littérature, il a néanmoins le courage de s'occuper journellement d'un travail ingrat, pénible, & presqu'insupportable pour les personnes animées de l'amour des arts. Ne croyez pas que l'ambition soit son motif, non! le désir de donner à un fils qui fait tout son bonheur, une

éduca-

éducation distinguée, & qui ne peut être que couteuse, l'enchaîne à des devoirs qu'il remplit avec autant d'exactitude que de plaisir. Vous voyez, messieurs, que l'auteur d'Esope à la foire a plus d'un droit à l'estime & aux éloges des honnêtes-gens, & vous devez sentir qu'il est bien doux pour un ami d'en être tout-à-la-fois l'interprete & l'organe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De Charnois.

8.

MÉLANGES DE PHYSIQUE ET D'HISTOIRE NATURELLE.

Moyen facile pour prendre l'empreinte d'une feuille & d'une fleur; par M. Pingeron. Prenez une feuille de papier la plus mince que vous pouvez trouver, que vous enduirez avec de l'huile de lin ou d'olive, selon votre commodité. Laissez cette feuille ainsi imbibée d'huile pendant quatre ou cinq jours, au bout desquels vous la passerez sur la fumée d'un flambeau, jusqu'à ce qu'elle en soit toute noircie. Placez sur ce papier les feuilles dont vous désirerez le contour & mettez par-dessus une feuille d'un papier blanc d'une certaine force. Cette opération étant faite, frottez avec l'anneau d'une clef bien poli, la feuille de papier blanc, jusqu'à ce que vous présumiez que les feuilles réelles soient bien empreintes de la couleur noire: transportez ces dernières entre deux feuilles

de papier blanc, dont vous frotterez avec une clef, ou poliſſoir de verre, celle qui eſt au-deſſus. Les feuilles dont vous déſirez l'empreinte, ſe trouveront calquées très-diſtinctement ſur les deux feuilles; leur couleur ſera d'autant plus conſtante, qu'elle eſt à l'huile. Les jeunes perſonnes qui s'amuſent de la broderie, pourront ſe faire des deſſeins charmans, ſans ſavoir deſſiner: ſi elles font uſage de ce moyen, elles rangeront les feuilles noircies ſuivant la diſpoſition du deſſein qu'elles voudront faire, & les paſſeront enſuite avec une clef. Cette diſpoſition étant ainſi calquée, elles la piqueront pour la multiplier autant de fois qu'elles déſireront par le ſecours du pouce. On arrête enſuite ce deſſein avec une plume. Comme la couleur blanche fatigue beaucoup la vue, il ne faut faire les deſſeins pour la broderie que ſur du papier jaune, & remplir le milieu du ſujet avec la couleur verte, qui ſe tire du verd de veſſie. Ces précautions, qui ne ſont rien, ou preſque rien en elles-mêmes, ſont très-avantageuſes pour la conſervation de la vue de celles qui brodent.

Les champignons. Je ne retracerai pas ici le tableau effrayant des victimes que les champignons immolent tous les jours, puiſque depuis Pline on s'eſt récrié inutilement contre l'uſage de ce genre d'aliment. Les malheurs nous rendent ordinairement ſages, mais dans ce cas-ci, la gourmandiſe ſemble prévaloir; & quoique des exemples frappans nous avertiſſent à tout inſtant du poiſon mortel que renferment les champignons, ces végétaux n'ont cependant encore rien perdu de leur réputation, & nous conti-

muent d'en faire toujours usage avec la même sécurité. Je sais bien qu'il y a des champignons dont l'odeur, la couleur & même la figure, suffisent pour indiquer leur qualité pernicieuse: je sais encore que la plupart des bons champignons ont au-dessous du chapiteau une marque caractéristique, que les botanistes ont appelleé *le collet*. Mais malgré ces distinctions, il arrive journellement des méprises fatales, qui coûtent souvent la vie à ceux qui les font: d'ailleurs les bons champignons peuvent devenir eux-mêmes nuisibles par le concours d'une multitude de circonstances. Le champignon n'est pas un aliment; il ne contient qu'une substance savoureuse qu'on peut trouver dans une infinité d'autres végétaux, & comme nous n'avons aucuns moyens certains pour discerner le bon & le mauvais champignon, pourquoi ne pas les proscrire de la classe des assaisonnemens, en y substituant les culs d'artichaux, le celeri, & tant d'autres substances, dans lesquelles il seroit possible, moyennant quelques recherches, de découvrir une propriété capable de remplacer le goût si séduisant, mais perfide, des champignons. *Lémery* conseille de boire beaucoup de vin en mangeant des champignons: mais il paroît que si le vinaigre, & même le vin, facilitent la digestion des champignons, & en empêchent les effets, ce ne peut être qu'en rendant ces derniers plus fermes & plus propres, par conséquent, à être attaqués par les sucs de l'estomac: en outre les acides sont, comme l'on sait, les antidotes des poisons végétaux, & nous avons vu qu'ils ont la propriété de faire disparoître l'odeur des champignons,

odeur qui pourroit bien être le principe vénéneux.

Mœurs des animaux. Un moineau, trouvant à sa bienséance un nid, qu'une hirondelle venoit de construire, s'en empara. L'hirondelle, voyant chez elle l'usurpateur, appella du secours pour le chasser. Mille hirondelles arrivent à tire-d'aile, & attaquent le moineau: mais celui-ci, couvert de tous-côtés, & ne présentant que son gros bec par la petite entrée du nid, étoit invulnérable, & faisoit repentir les plus habiles qui osoient s'en approcher. Après un quart d'heure de combat, toutes les hirondelles disparurent. Le moineau se croyoit vainqueur, & les spectateurs jugèrent qu'elles abandonnoient l'entreprise. Point du tout: un moment après, on les voit revenir à la charge; & chacune s'étant pourvue d'un peu de cette terre détrempée dont elles font leur nid, elles fondèrent toutes ensemble sur le moineau, & le claquemurèrent dans le nid, afin qu'il y périt, puisqu'elles n'avoient pu l'en chasser.

Les François du fort Saint-Louis avoient une belle lionne qu'ils gardoient enchaînée pour l'envoyer en France. Cet animal fut atteint d'un mal à la machoire, qu'on prétend aussi dangereux pour son espece que l'hydropisie de poitrine pour la race humaine. N'étant plus capable de manger il fut bientôt réduit à l'extrémité; & les gens du fort, qui le crurent désespéré lui ôtèrent sa chaîne & jettèrent le corps dans un champ voisin. Il étoit en cet état lorsque le sieur Compagnon, auteur du voyage de Bambuk, l'apperçut à son retour de la chasse. Ses yeux étoient fermés, sa

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HALLE (Saale)

gueule ouverte & déjà remplie de fourmis. Compagnon prit pitié de ce pauvre animal, & s'imaginant lui trouver quelques reſtes de vie, il lui lava le goſier avec de l'eau, & lui fit avaler un peu de lait. Un remede ſi ſimple eut des effets merveilleux. La lionne fut rapportée au fort. On en prit tant de ſoin, qu'elle ſe rétablit par degrés. Mais n'oubliant pas à qui elle étoit redevable d'un ſi grand ſervice, elle conçut tant d'affection pour ſon bienfaiteur, qu'elle ne vouloit rien prendre que de ſa main; & lorſqu'elle fut tout-à-fait guérie, elle le ſuivoit dans l'isle avec un cordon au cou, comme le chien le plus familier.

9.

L'OCULISTE, CONTE PAR M. LE CHEVALIER DE BOUFLERS.

Je ſuis un oculiſte habile;
Mais, je dois mon malheur à l'étude des yeux;
L'eſpérance d'en ſauver deux,
M'en a fait créver plus de mille.
Je pleure ceux que j'ai ſauvés,
Et non pas, ceux que j'ai crevés.
J'aimois, j'étois aimé; c'en eſt aſſez ſans doute:
Mais, l'objet que j'aimois, que je hais aujourd'hui,
Reſſembloit à l'amour, étoit fait comme lui,
Et comme lui n'y voyoit goute.
Ses beaux yeux confondoient le jour avec la nuit;
Un voile intérieur baiſſé ſur ſa prunelle,
Ne rendoit pas ma belle à tous les yeux moins belle;
On l'aimoit ſans quelle le vît;

Elle ne le savoit que quand on l'avoit dit;
Le langage des yeux étoit muet pour elle.
Le ciel de tous nos biens dispensateur exact,
Au lieu de deux bons yeux avoit daigné lui faire
Le don d'un esprit net, d'une mémoire claire,
D'une oreille très-fine, & sur-tout d'un bon tact.
Ce fut là ma ressource auprès de ma maîtresse;
Quand on sait plaire au tact le reste suit de près;
Bientôt soit force, soit adresse,
Elle comprit que je l'aimois.
Une aveugle qu'on aime auroit tort d'être fière;
Sur la mienne j'obtins une victoire entière;
L'amour sur tous ses sens étendit son pouvoir;
Tout m'adoroit en elle, & tout disoit, j'adore:
Ses yeux seuls ignoroient encore,
L'art d'aimer comme l'art de voir.
Des yeux l'amour fait grand usage;
On sait, lorsque l'on est ou que l'on fut amant,
Qu'ils font la moitié de l'ouvrage:
Mais, belles, convenez que l'on s'en dédommage
Par mille petits riens qui parlent clairement.
Des mots qu'on entrecoupe, un son de voix qu'on baisse,
Un soupir qu'à propos on pousse en vous parlant,
Une main qu'on vous serre, un genou qu'on vous presse,
Un timide baiser qu'on donne & qui se rend,
Valent bien ces regards que l'on nous vante tant;
L'amour aux yeux bandés vaut l'amour clairvoyant.
L'amour est un trésor; mais dans sa douce ivresse,
Le cœur n'est content qu'à demi;
C'est beaucoup d'avoir sa maîtresse,
Mais il faut encor un ami:
J'en avois un, beau, jeune & sage;
Nous avions même état, même âge;
Son cœur & le mien n'étoient qu'un:
Nous recevions du sort volage,

Nos biens & nos maux en commun.
Ses gouts étoient les miens; ma gloire étoit la sienne;
Il étoit mon conseil; & je me trouvois mieux
De sa raison que de la mienne.
En amitié, quoiqu'il survienne,
S'il faut délibérer, au lieu d'un l'on est deux.
Fort souvent, pour bien voir, il faut plus de deux yeux.
„Ami, lui dis-je un jour, je voudrois pour ma femme
„Prendre l'aveugle objet de mon aveugle flamme;
„Mais je suis combattu, dis-moi, ferai-je bien?
Pourquoi non? puisqu'elle t'adore.
Ami, le cœur est tout, & les yeux ne sont rien;
S'ils servent quelquefois, ils nuisent plus encore.
„Moi, j'ignore si c'est par raison ou par air,
„Mais je désirerois que ma femme vît clair.
Pour moi, ce n'est pas mon système;
Pourvû qu'on soit aimé qu'importe qu'on soit vu?
Et dans un bon auteur j'ai lu,
Qu'en mariage il est d'une prudence extrême
D'épouser une aveugle ou de l'être soi-même.
Il me donnoit un bon avis:
Mais souvent d'un mauvais on ne peut se défendre.
Au bout de quelque temps, je dis:
Si quelqu'un à ma place alloit un jour se rendre,
Ma femme pourroit s'y méprendre,
Faute de cet utile sens
Qui sert à distinguer les époux des amans.
Je connois ma femme; elle est tendre;
Et tant que son époux lui seroit inconnu,
Elle pourroit l'aimer dans le premier venu.
Pour éviter le cocuage,
Je prétends donc que ma moitié,
M'apporte avec son amitié,
Un œil ou deux en mariage.
Il faut des yeux dans un ménage;

Il faut des yeux ſans doute, & ma femme en aura
Dites-en, mon ami, tout ce qu'il vous plaira,
Oui, trop aimable enfant, le ciel m'étoit propice,
Même en te refuſant le jour;
Il fermoit tes beaux yeux pour que je les ouvriſſe:
Tes yeux ne devoient être ouverts que par l'amour.
Après vingt ans de nuit ils verront la lumière:
Demain tu jouiras d'un nouveau ſentiment;
Les rayons du matin frapperont ta paupière;
Le jour naîtra pour toi des mains de ton amant.
Le cœur plein d'eſpérance & de crainte & de zèle,
J'eſſayai dès le lendemain;
On eût dit que l'amour ſur les yeux de la belle
De ſa main conduiſoit ma main.
Le tiſſu délicat de ſa foible prunelle
Se ſentit agiter ſoudain
D'une vibration nouvelle:
Pour la première fois de la voûte éternelle,
La lumière deſcend dans ſes yeux éperdus;
Il s'ouvre dans ſon ame une porte de plus;
Un nouveau monde nait pour elle.
Elle me voit, me fixe, & jette un cri d'horreur,
Puis, lorgne mon ami: „Qu'eſt donc ceci, lui dis-je?
„Me fuirois-tu? par quel prodige,
„En te donnant des yeux ai-je perdu ton cœur?
„Quand tu reçois un nouvel être,
„Devrois-je en attendre ce prix?
„Ah! ſi je ne puis plaire à des yeux que j'ouvris,
„Ton oreille du moins devroit me reconnoître. „
Elle ne répond qu'à demi,
Et lorgne toujours mon ami.
„Non, non, je vois bien ta mépriſe,
„C'eſt moi que ton œil cherche en lui. „
Je ſuis, répondit-elle, également ſurpriſe,
D'entendre & de voir aujourd'hui.

Il est des traits que dans mon ame,
Avant d'ouvrir mes yeux, l'amour avoit gravés:
Ils faisoient mon bonheur; ils nourrissoient ma flamme,
Mon cœur les a bien conservés.
Cette image si chère à mon ame charmée,
C'est en lui seul que je la vois;
Et c'est de vous que vient la voix,
Qui m'apprit que j'étois aimée.
„Mais tu me répondois... mais tu m'embrassois!... Mais
„Pardonnez, une aveugle a bien droit de confondre.
„Quand je vous répondois, je croyois lui répondre;
„Ah! vous pouvez lui dire à quel point je l'aimois.
„Mais, ne m'es-tu pas fiancée?
„Je le suis à quelqu'un. C'est un fait bien certain:
Mais, même en vous donnant la main,
A lui je me donnois au fonds de ma pensée.
L'infidele soutient son dire, *mordieu*;
Ainsi qu'on le soutient d'ordinaire aux cocus.
Puis après elle ajoute, avec un air honnête,
Entre vous deux, messieurs, je dois prendre un parti,
Et ne puis prendre qu'un mari;
Ainsi pour lui ma main avec mon cœur est prête,
Je la dois à lui seul, s'il la veut recevoir.
Quant à vous, je vous dois le bonheur de le voir,
Comme un ami commun vous serez de la fête.
Je l'aimois en vous, aujourd'hui
Je vais vous épouser en lui.
Les cornes à ces mots me viennent à la tête,
Je sors de la maison & je cours en tous lieux,
Pour fuir, ou pour crever, si je puis tous les yeux.
Les malheurs du bon oculiste,
Ami lecteur vous apprendront,
Si vous êtes bon moraliste,
A laisser les gens tels qu'ils sont.

10.

ANNONCE SINGULIERE.

Dans le mois d'octobre dernier, une jeune dame qui se proposoit d'aller passer l'hyver dans un pays étranger, fit annoncer dans les gazettes Angloises le désir qu'elle avoit de trouver un aimable compagnon de voyage, avec qui elle pût espérer de former par la suite une union véritable. Son annonce étoit conçue dans les termes suivans:

"Une jeune lady, maitresse de sa personne, & „partagée d'une fortune honnête, qui croit n'être point „désagréable, & se flate qu'elle ne l'est pas davantage „aux yeux des autres, est dans la résolution d'aller passer „l'hiver dans un pays étranger; elle seroit flatée que „quelque jeune homme, d'une famille honnête & „d'une société agréable, voulût être son compagnon „de voyage. Elle n'a point d'engagemens de cœur, „& elle souhaite que celui qui se proposera soit aussi „libre qu'elle, afin que rien n'empêche une union plus „intime de succéder à cette première liaison. La ré„ponse est attendue sous quinze jours, par la voie des „gazettes. On compte que le secret sera gardé, jus„qu'à ce que tous les arrangemens soient pris: l'in„discretion ne resteroit point impunie."

N. B. Tous les frais de voyage seront faits par „la *lady*. „

Cette annonce avoit paru dans le *London chronicle* du 7 oct. On vit la réponse suivante dans celui du surlendemain.

„Un homme entre deux âges, d'une assez bonne „santé, offre ses services à la dame de qui est l'annon„ce insérée dans la gazette d'hier. Il a déjà voyagé, „& il vit dans une parfaite indépendance. Si la da„me en question croit qu'il puisse lui convenir, il est „prêt à partir aussi-tôt qu'elle le désirera. Elle voudra „bien lui faire savoir ses intentions, en écrivant à „l'adresse de *A. Z.* chez M. *Lacy*, *libraire*, &c. „

II.

TRAITS DÉTACHÉS. ANECDOTES.

M. le ..... & M. de Bassompierre étant un jour ensemble à la Bastille, racontoient leurs prouesses. M. le ..... dit entre autres choses, que dans un combat sur mer il avoit tué trois cents hommes sur un vaisseau. Et moi, dit M. de Bassompierre, étant en Suisse, je me glissai par une cheminée pour voir une fort belle voisine que j'aimois. M. le ..... lui soutint que cela ne pouvoit pas être, parce qu'il n'y a point de cheminée en ce pays-là. Hé monsieur, reprit M. de Bassompierre, je vous ai laisse tuer dans un combat trois cents hommes sur un vaisseau, laissez-moi en Suisse, au moins une fois seulement, descendre par une cheminée pour voir une jolie femme.

On prétend qu'à l'un des bals de l'opéra à Paris en 1776, on sentit tout-à-coup une odeur fort désagréable & que ce fut avec bien de la surprise qu'on s'apperçut qu'elle provenoit d'une grande quantité

de gouſſes d'ail, répandues ſur le plancher, & tellement écraſées ſous les pieds, qu'il fut impoſſible de les enlever. Auſſi le blanc & le rouge de toutes les femmes coulèrent le long de leurs joues, ce qui mit de fort mauvaiſe humeur les vieilles coquettes, & forma le ſpectacle le plus comique qu'on puiſſe s'imaginer. Ceux qui avoient des flacons & des tabatières, ne manquèrent pas de les tirer, & c'eſt ce qu'attendoient pluſieurs filoux pour commencer leurs exercices.

Henri IV, devenu roi de Navarre, ſe plaiſoit à chaſſer les ours dans les montagnes du pays de Foix, où il faiſoit ſa réſidence ordinaire, & ne craignoit point de braver la fureur de ces féroces animaux. La cour de France s'étant tranſportée dans ſes états, il ne fit aucune difficulté de propoſer aux dames un ſi terrible divertiſſement; mais on leur en repréſenta ſi vivement les périls, qu'il ne fut jamais poſſible de vaincre leur frayeur. Cette chaſſe eut des funeſtes ſuites. Deux ours démembrèrent des chevaux d'aſſez bonne taille, quelques-autres forcèrent 10 Suiſſes, & 10 arquebuſiers. Un dernier des plus grands qu'on pût voir, étant percé de pluſieurs coups d'arquebuſe, & emportant ſix ou ſept tronçons de piques briſées ſur ſon corps, embraſſa ſept ou huit hommes qu'il trouva ſur le ſommet d'un rocher, avec leſquels il ſe précipita en bas, & ils furent tous mis en pieces.

Il regnoit dans toutes les manières de Malherbe, une certaine biſarrerie qu'on lui paſſoit en faveur

de son mérite. Il étoit assez mal logé, & n'avoit que 7 ou 8 chaises de paille: & comme il étoit fort visité de ceux qui aimoient les belles lettres, quand les chaises étoient toutes remplies, il fermoit la porte par dedans, & si quelqu'un venoit heurter, il lui crioit: *attendez, il n'y a plus de chaises!*

12.

L'ECU DE SIX FRANCS.

Je suis, comme les gens à la mode, d'une valeur modique, d'un extérieur séduisant.

Je viens des mines de Potosi, non du creuset des alchymistes, d'où, malgré tous les partisans du grand œuvre, il ne sortit jamais que de l'illusion & de la fumée.

Je fus fabriqué à Pau, l'an 1774, marqué au signe de *la vache*, signe heureux, qui me donne aux yeux des joueurs la vertu d'un talisman.

On me décora de l'empreinte de Louis XVI, dont le regne est celui de la bienfaisance & de la paix.

Fier de cette illustration, je courus le monde avec assurance, toujours bien accueilli, toujours estimé.

Je changeai souvent de maîtres, servant alternativement les modes, les caprices, les passions, les besoins, les vertus.

Témoin des plus intimes secrets, que n'ai-je point vu dans le sein des familles! que n'ai-je point

appris! mais chut! pour l'honneur du siecle & de l'humanité.

Je ferois redoutable si je voulois parler; maris ne craignez pas! femmes ne tremblez point! je ne dirai rien.

Mon premier début fut à Paris, chez un magistrat intègre, ami des loix, protecteur de l'orphelin; il me donna, accompagné de plusieurs de mon espece, à une jeune veuve de condition, qu'il croyoit la vertu même, & qu'il se faisoit un devoir de soutenir.

La malheureuse! elle avoit deux visages, deux noms, deux appartemens sur deux rues différentes; dans l'un chaque matin, en cornettes plattes, en habit brun, jouant la prude, avec la plus grande sévérité; dans l'autre, tous les soirs, en couleur de rose, en bleu céleste, affichant la coquetterie la plus décidée: on pouvoit la taxer pour l'industrie.

Elle crut devoir m'employer à se procurer une coëffure ridicule: me voilà, par cette circonstance, tombé chez une marchande de modes, qui recevoit plus de visites que l'homme en place le plus important, qui avoit des correspondances chez toutes les nations. Les carosses se précipitoient à sa porte, & chacun venoit lui rendre hommage, comme à la surintendante des gentillesses & du goût.

On voyoit dans son attelier, mille doigts en l'air, appliqués à faire éclorre des chefs-d'œuvre; & l'on savoit tellement y distribuer des graces, saisir l'air des personnes, réparer les torts de la vieillesse & de la laideur, que des femmes octogénaires venoient y chercher des visages de vingt ans.

Les têtes n'en sortoient que surmontées de clochers, qui élevoient le sexe à la hauteur des Patagons.

C'est-là, qu'un jeune provincial, nouvellement débarqué, venoit tous les soirs contempler à travers les vitres, une fille qu'il trouvoit ravissante pour les charmes, pour les couleurs, & sur-tout pour l'air décent: il n'y pouvoit plus tenir, il alloit la demander en mariage, lorsqu'enfin il apprit que cet objet merveilleux étoit tout simplement la poupée, sur laquelle on essayoit les modes les plus récentes; il est vrai qu'il avoit la vue basse.

Je quittai ce sémillant séjour, & je passai chez un petit-maître singuliérement maniéré: je l'entendis un jour demander à des porteurs, *s'il étoit assis?* tant il attachoit d'importance à la manie de jouer le distrait; il disoit gravement avoir hérité depuis six mois de son père ou de sa mère, & qu'il ne savoit réellement lequel des deux étoit mort, quoiqu'il ne fût qu'à soixante lieues de leur domicile: je m'imaginois, à la vue de ses gens, de son étalage, de ses façons, que j'allois me trouver avec mes pairs, au milieu de plusieurs écus pompeusement entassés.

Hélas! il vivoit dans une superbe indigence, faisant parade de deux montres aux promenades publiques, & n'en ayant que les cordons, portant des talons rouges, & manquant presque de souliers. Je me vis, malgré ses dehors fastueux, son unique favori, sa seule ressource, jusqu'au moment où nous partîmes pour la Turquie, après que sur une affaire de quarante mille livres, il en eut touché neuf, encore

fallut-il le crédit d'une femme qu'il avoit jadis entretenue, & qui le nourrissoit alors, pour lui procurer un avantage aussi ruineux.

Il n'y avoit plus de temps à perdre; Paris, dans son immensité, ne lui offrit que l'isle Saint-Louis où il n'eût point de créanciers; & pour un agréable, c'est autant exister à Byzance, que d'habiter un séjour & aussi morne & aussi éloigné.

Il se donna tous les titres possibles, il s'annonça comme un tueur décidé: a beau mentir qui vient de loin; ceux qu'il avoit envoyés dans l'empire des morts, se promenoient tous les jours au Palais royal.

La fortune ne se mêla point de ses affaires, il ne trouva de service ni à Vienne, ni à Constantinople, comme il s'en étoit flatté; il est vrai qu'il y eut de notre faute: le François expatrié ne manque pas de présomption, nous voyageâmes en étourdis; lui s'écriant à la vue de chaque étranger qu'il rencontroit: *ah! l'ennuyeux personnage!* moi, répétant à chaque piece de monnoie qu'on me montroit: *ce n'est que de l'argent d'Allemagne!*

Il revint donc quelque temps après, encore plus malheureux qu'il n'étoit parti; & moi par hazard oublié dans la poche d'un habit qu'on vendit au frippier.

Ce brave homme n'étoit pas casuiste, il jugea qu'il pouvoit me garder: j'allai de-là dans un café, où chaque jour, à l'insu de sa femme, il venoit boire de la liqueur & du punch: on me jetta dans un comptoir, d'où j'entendois babiller sur la politique & sur la littérature, ces hommes surnuméraires dans la société, qui à force de lire indistinctement des papiers

piers publics, se gâtoient l'esprit; qui sans avoir le moindre jugement, jugeoient de tout & croyoient bien parler en parlant beaucoup.

Un personnage atrabilaire & sec, dont l'habit sembloit frappé de la foudre, tant il étoit rapé, vint changer un louis, tout en soupirant, de voir son or s'en aller; il me prit avec trois autres écus, me pesant à plusieurs reprises, me faisant bien sonner.

J'augurai mal de mon nouvel hôte, & je ne me trompai pas, c'étoit un vieil avare, qui lézinoit sur tout, & qui malgré son air gothique, avoit des recettes d'avarice dans un genre tout neuf.

Chaque matin, par exemple, il entroit dans la cuisine du locataire qui occupoit une partie de sa maison; & tout en paroissant se chauffer, dès que le domestique avoit le dos tourné, il pompoit lestement un bouillon, à l'aide d'une seringue qu'il cachoit sous sa robe de chambre, & revenoit chez lui préparer un potage qui ne lui coûtoit rien.

Il se levoit deux heures avant son laquais, dont il prenoit les souliers, & couroit ainsi tout Paris.

Combien n'en aurois-je point à raconter! mais il m'enferma daus un coffre-fort, d'où je ne sortis que par le moyen d'un voleur, qui vint m'enlever avec six mille autres que nous étions.

Ma joie fut inexprimable, je recouvrois la liberté, & mon impitoyable geolier étoit duppé.

Il appella tous les monitoires à son secours, & sur-tout une diete plus rigoureuse que jamais, comme le grand remede à ses maux; & il mourut tout à la fois de désespoir & d'inanition.

Le voleur fut heureusement arrêté, & je me trouvai chez un égoïste, qui ne connoissoit d'autre patrie que son individu, qui prenoit souvent des lunettes, pour m'examiner, tandis qu'il avoit des louis contrefaits dont il ne se défioit pas; tel est le monde! les plus honnêtes gens y reçoivent des humiliations, les fripons y sont comblés d'honneurs.

Après plusieurs cascades, on me fit passer entre les mains d'un Gascon qui, dans un duel, avoit tellement collé deux hommes contre un mur, qu'on les prenoit pour une peinture à fresque: "*Sandis*, s'écria-„t-il, en me baisant amicalement, soyez le bien-ve-„nu; ma famille, quoiqu'un phénomene par son an-„tiquité, ne voit pas souvent des êtres de votre cali-„bre, du reste il faut s'en consoler: on a des titres, „des talens, de la bravoure par-dessus les yeux; c'est „une pacotille qui n'est pas malhonnête, & qui vaut „bien des écus. „

Empressé de faire ressource, il me fit courir sur tous les numéros de la belle, sur toutes les cartes du lansquenet & du pharaon; il me souviendra toujours qu'un procureur acharné à me suivre, perdit l'impossible; mais que dans le mois même, par son adresse à distiller deux malheureux plaideurs, ses pertes furent amplement réparées: il étoit fils d'un père qui avoit merveilleusement exercé la même profession, employant un tonneau d'encre chaque année à brouiller des familles, qui ne sont point encore réconciliées.

Quelles vicissitudes n'éprouvai-je pas dans tous les tripots! allant de l'espérance au désespoir, tantôt maudit, tantôt caressé, j'y fus traité comme les ido-

les de certains pays superstitieux qu'on baise ou qu'on outrage, selon que les temps sont favorables ou mauvais.

D'aventure en aventure, je me perdis au Colisée; c'étoit un jour où toutes les especes s'y trouvoient, Muses, Graces, Mégères, Furies, Cupidons, Narcisses, Adonis, Vulcains; & c'est-là qu'un petit-maître étincelant me lorgna, & ne daigna pas me ramasser. Oh! quelques jours après, comme je fus vengé! je vis mon élégant dépouillé de tout son éclat, venir à catimini chez un de ses prétendus amis, par un escalier dérobé, demander tristement cinquante écus, que très-sagement on lui refusa, se rabattre enfin à six francs, qui lui furent accordés; mais heureusement ce n'étoit pas moi.

"Il en est, sans doute, des petits-maîtres comme des oiseaux, disois-je tout bas, ils ont le temps „de leur plumage & de leur mue. „

Le sort me jetta chez un usurier, je ne sais trop comment, car la mémoire n'y peut fournir; le plaisant original! on le voyoit chaque matin les bras couverts d'une garniture de créances, arrangées par échellon, qu'il détachoit à mesure qu'on venoit les acquitter.

Il avoit une bourse ouverte chez un personnage important qui ne paroissoit point, & qui des profits de la plus exorbitante usure, entretenoit une fille, aussi stupide qu'impertinente, une maison splendide, un équipage pompeux, tandis que son épouse éplorée manquoit du nécessaire.

L'argent ne rouille pas chez les prêteurs sur gages; j'arrivai chez un homme qui remercioit la providence de tout, & qui me reçut en levant les yeux au ciel, avec les deniers d'une rescription considérable qu'on lui paya.

Pour le coup, dis-je en moi-même, en bénissant mon sort, me voilà bien placé. Je vais avoir affaire à un homme pieux, qui me donnera pour soulager quelque infortuné. Hélas! ce n'étoit qu'un bigot. Il entra dans une église, ses poches pleines d'or, disant à chaque pauvre, d'un ton piteux: "mon ami, „Dieu vous assiste; je suis plus malheureux que vous; „j'ai moi-même beaucoup de peine à subsister.„

Je frémis, je l'avoue, quand je je le vis entrer chez lui, fermer brusquement sa porte, me verser enfin avec la somme énorme dont il étoit chargé, dans une caisse où nous ne parûmes que quelques gouttes d'eau mêlées à l'océan.

Il mourut quelques jours après, Tartuffe comme il avoit vécu; sans avoir rien fait ni pour la terre, ni pour le ciel.

Son héritage immense devint la proie d'un neveu dissipateur, qui fier d'avoir le faste pour enseigne, l'étourderie pour guide, un écraseur pour cocher, remua tout Paris, & se ruina magnifiquement. On eût dit, à le voir sortir chaque soir avec l'impétuosité d'un ouragan, qu'il alloit sauver la fortune ou la vie de quelque citoyen, & il couroit à trois spectacles promener son ennui; & il couroit dire, d'un air suffisant, dans quelque cercle fastidieux, qu'il avoit plu tout le jour; & il couroit bailler en duo avec une maîtresse

qu'il n'avoit que par ton. De tous les écus dont il s'étoit vu maître, je fus le seul qui lui restai. Nous nous refugiâmes au Temple, pour éviter une grêle de lettres de change qui alloient écheoir, ou plutôt échouer.

Je crus qu'après de tels malheurs, il me ménageroit comme la prunelle de l'œil. Un ami vint le voir; & pour se procurer une bouteille d'un vin aussi fumeux que lui, il me sacrifia tout entier. J'entrois en fureur de ce que sa tête étoit encore plus verte que la liqueur dont il s'abreuvoit, & je l'entendois dire plaisamment: *Un Anglois se pendroit, un François s'en amuse. Les Parisiens sont de bonnes gens, ils me prêteront encore, il ne s'agit que de les éblouir.*

Il ne mentoit pas: il reparut aux Boulevards plus brillant que l'arc-en-ciel. Une femme lui fit trouver tout le crédit possible, & le remit sur la scene. Il y a certaines figures qui sont des billets payables à vue.

Pour moi, de la maison d'un banquier où l'on faisoit la plus excellente chère, sur-tout en vins étrangers, je tombai chez l'homme le plus généreux. Le bon garçon! il me donna pour payer la façon de sa mort à un médecin, qui dans une seule visite l'expédia lestement pour l'autre monde, & le docteur acheta gravement de mes deniers un livre à la mode écrit en François, mais qui sans être traduit dans la même langue, ne pouvoit être entendu.

Cela me paroissoit étrange, quand on me dit, avec une morgue qui me fit peur: "Vous n'y connoissez rien; vous parlez des temps passés. Aujour-

„d'hui, plus un ouvrage eſt alambiqué, plus il eſt ad-„mirable. „ Hélas! tout tremblant, je me tus, car c'étoient *de beaux eſprits*.

On me crut digne de payer un billet de lotterie. Je fus chanceux, & non l'homme à qui je valus quarante mille francs. Il ſe trouva, dans l'eſpace de ſix ſemaines, auſſi pauvre qu'il l'avoit toujours été.

Mon étoile me conduiſit chez la petite-maîtreſſe la plus délicieuſe pour le jargon & pour les façons. Tirant tout le parti poſſible d'un eſprit qui chaque matin faiſoit une toilette brillante; d'un viſage que l'art avoit adopté pour le ſien, & qu'il enluminoit à ſon gré; d'un langage tout en termes nouveaux; d'un appartement où les glaces répétoient de toutes parts des jets de fleurs épanouis dans des lacs-d'amour, elle jouoit la délicateſſe & la ſenſibilité, juſqu'à vouloir perſuader qu'elle étoit toujours au moment de ſe briſer. Auſſi ſe diſoit-elle ſérieuſement ſujette à la mort ſubite, & m'employa-t-elle pour ſe procurer un élixir *reſſuſcitatif*. Toutes ſes maladies avoient un jour déterminé. La migraine ne manquoit jamais le ſamedi; &, pour que madame s'en ſouvînt, la femme-de-chambre avoit ſoin de l'avertir.

Je ne vis donc plus cette demi-déeſſe qui raviſſoit tout Paris, qui ne dinoit qu'en miniature, qui n'effleuroit que le ſommeil, qui avoit des mœurs ſatinées comme ſes habits, dont tous les agréables raffoloient, dont les poéſies retentiſſoient chaque année; & pour faire le contraſte le plus frappant, je grimpai juſqu'au cinquième étage, où vivotoit un auteur plein de talens, mais qui n'avoit point de prôneurs. Il ho-

noroit par ſa plume énergique, le ſiecle, la patrie, l'humanité, perſonne ne venoit à ſon ſecours.

Nous ne reſtâmes pas long-temps enſemble. Il me donna pour ſubſiſter, auſſi-tôt qu'il me reçut. Un libraire, qui n'eſtimoit les livres qu'à la toiſe, lui payoit à peine dix louis, un manuſcrit qui en valoit cinquante. C'eſt la mode.

„Hélas! diſois-je en ſoupirant, comment la for„tune n'a-t-elle pas rougi de prendre par la main „tant d'écrivains frivoles, qui ſont ſinguliérement ho„norés, & comment a-t-elle oublié celui-ci! „

Il eſt vrai que ſon ſtyle n'avoit rien que de naturel; que ſes métaphores n'étoient point outrées, & qu'il regardoit comme une ſtérilité d'eſprit la pitoyable manie de ſatyriſer & de médire.

Mais je continue mes courſes, beaucoup plus variées que celles des *jokeys*, & le hazard me met entre les mains d'un jeune militaire, qui malheureuſement trop aſſidu dans cette rue périlleuſe, où les vices comme les modes ſont en eſpalier, me place auſſi mal qu'on peut l'être. Déjà dix créanciers ſe diſputent l'honneur de m'avoir, & je m'enfuis avec un d'entre eux qui m'arrache, qui vient me dépenſer au reſtaurateur, & qui, ſelon l'uſage, en ſort avec le plus grand appétit.

Il n'y a pas moyen d'être tranquille. On me fait aller des Boulevards au Palais royal, pour acheter du bel-eſprit en brochure; & des abbés, d'un air mouſquetaire, me menent à la foire Saint-Ovide, pour en revenir les mains pleines de babioles & de chiffons. O ſiecle! j'en ſuis réellement humilié. Je

m'attends toujours qu'on m'emploiera pour quelque œuvre utile, & toujours la frivolité regle ma déſtinée.

Je parvins enfin chez une femme *ſolemnelle*, qui vieilliſſoit fiérement entre l'étiquette & l'ennui. Quelques Angola qu'elle préféroit aux gens qui n'avoient ni titres, ni cordons, faiſoient ordinairement ſa compagnie.

Elle queſtionnoit beaucoup, ſans jamais attendre la réponſe; elle parloit tout le jour, ſans rien dire; elle promettoit tout, ſans jamais tenir parole; elle faiſoit eſſuyer des heures d'anti-chambre, ſans avoir aucune affaire. On dit que cela marque la grandeur.

Tout ce que je ſais, c'eſt que je ſortis de chez elle très-parfumé, & ne valant que ſix livres comme auparavant, malgré la bonne odeur dont j'étois imprégné.

Le pas que j'avois fait me mena très-naturellement à la cour. Je ne me déconcertai point. Je ſavois qu'on ne mépriſe les petits que chez les gens parvenus.

Je pénétrai dans le cabinet de ce ſage, que le monarque écoute, que la France admire, que le ciel gratifia d'une épouſe digne de lui. On y aiſſaiſſonnoit la raiſon & l'eſprit de tout ce qu'il y a de plus utile & de plus agréable; on s'y occupoit de la félicité publique, & des ſujets qui pouvoient y contribuer.

Je tombai délà dans la main d'un pauvre, qui avoit besoin de toute ma préſence pour ne pas coucher au bivouac.

Un curé de campagne m'ayant reçu quelques jours après, comme faiſant partie d'une portion congrue qu'on lui payoit aſſez mal, me donna tout entier, malgré ſon indigence, à un pauvre payſan: je n'éprouvai jamais un plus ſenſible plaiſir.

Ma femme, mes enfans, venez tretous, s'écria le bon vieillard, *baiſer l'image de noutre bon Rei; c'eſt ſon pourtrait reſſembiant comme deux gouttes d'iau.*

Je n'ons point encore vu un ſi grand, diſoient-ils.

Hélas! repliqua le bon homme, *c'eſt que les pouvres n'ont que le rebut & le fretin.*

Il n'eſt pas croyable combien je fus careſſé par toute cette petite famille qui m'enchantoit, & qui diſoit: *Eh! pourquoi noutre bonne roine n'y eſt-elle pas itout? comme je ſerions ben aſes de la vars. On ne la met point là*, répondoit le papa d'un ton plaintif, *& vla pourtant ſa piace. Parſanguié, les écus ſiamberoint ben d'avantage; car c'eſt une biauté qu'eſt ben autre chouſe que noutre dame de paroiſſe, toute belle qu'elle eſt oui da, & puis qu'eſt auſſi bonne que le bon pain. Ma finte, à ce qu'ils diſant, elle eſt tout comme la famille royale, qui bailleroit de ſon ſang pour les pouvres gens, & ça vient de ce qu'elle a la là-bas ben len d'ici une brave mère, qu'ils appellant la roine d'Hongrie.*

Le bon payſan m'enveloppa de ſon mieux, & me cacha dans un trou de la muraille, de peur qu'on ne me prît; mais, dès le jour même, le collecteur vint à paſſer, & je déguerpis de ce lieu ruſtique, bien malgré moi.

J'avois entendu diſcourir la candeur & la ſimplicité. J'avois vu de bonnes gens qui prioient Dieu ſoir & matin, comme au bon temps paſſé; j'avois trouvé des mœurs ſi différentes de la capitale, que je croyois les temps remontés d'un ſiecle tout au moins.

Je ne fus plus le ſeul de ma bande; je me vis chez le collecteur, avec des camarades de tout âge, juſqu'au moment où nous tombâmes pêle-mêle dans la caiſſe immenſe d'un gros financier.

Les uns en ſortirent pour aller au tréſor royal; les autres demeurèrent chez lui; je fus du nombre des derniers; & c'eſt là que je vis l'opulence dans ſon embouchure; murs, lambris, parquets, tout annonçoit le palais de Créſus. Les mers, les forêts ſembloient ſe réunir pour y faire paſſer les meilleurs poiſſons & le plus excellent gibier. La Bourgogne & la Champagne y avoient des robinets, d'où leurs vins délicieux couloient à profuſion; & tout cela ſe paſſoit entre de fréquentes indigeſtions, & des vapeurs cauſées par la ſatiété.

J'étois là comme par grace, gardant l'*incognito*; car il n'y avoit dans ce lieu ſi luiſant, que l'or qui attiroit l'attention.

Le luxe, qu'une femme charmante définit joliment *le bouquet de l'orgueil*, est devenu trop important pour se contenter d'un modique individu tel que moi.

Le hazard m'arracha de ce lieu trop magnifique, & dans mes différens circuits je fus pris, mais avec un gant, par une sœur tourrière, qui n'osoit me toucher, me regardant comme l'agent du démon, destiné à perdre le genre humain; & ce fut, hélas! pour se débarrasser de moi sur le champ, qu'elle paya de toute ma valeur, un petit pot de vermillon, propre à ranimer son teint & ses yeux.

Mais voilà bien d'autres aventures; je me vis entraîné par la plus heureuse destinée avec un jeune homme de qualité, qui, bouillant d'une ardeur martiale, couroit au-délà des mers, sur les précipices, sur les rochers, chercher l'immortalité.

Ma foi, dans peu de temps il l'atteignit; les fiers insurgens s'étonnèrent eux-mêmes de sa valeur, qui rappelloit toute celle de ses ayeux.

Jamais je ne me vis dans une plus dangereuse & plus brillante situation, qu'au moment où il se battit comme un François. Il s'approcha si près du feu, que je fus sur le point de fondre dans son gousset: je revins du combat presqu'aussi brûlant que lui.

Ah! j'aurois voulu, pour toute chose au monde, rester au service d'un maître aussi courageux. Peut-

on être timide quand on a l'honneur de porter l'empreinte du plus grand monarque? Par des circonstances assez bizarres, je vins à Londres, & de Calais à Paris, dans une de ces voitures Angloises qui semblent trainer à leur suite le quai de la Féraille.

Oh! le bon pays que ce Paris, malgré tout son luxe, toutes ses frivolités; sur-tout si on le compare à Londres, où le spléen vous suffoque, ainsi que la vapeur du charbon: à Pétersbourg, où il faudroit se jetter dans un poële pour ne pas mourir de froid; à Constantinople, où l'heure du dîner est marquée par un incendie, celle du souper par la peste, celle du coucher par un empalement.

Ici, quelle différence; si l'on souffre, si l'on sanglotte, ce n'est qu'à la comédie. Nos femmes du bel air, nos hommes du bon ton, ne connoissent d'autre tristesse que des scenes larmoyantes qui les oppressent délicieusement, qui les tuent agréablement.

La jolie chose, de ne s'affliger que par amusement; de ne pleurer qu'en partie: de voir toute une salle de spectacle électrisée par Gabrielle de Vergy, & la douleur passer de loge en loge comme un zéphir.

Allez, par-tout ailleurs que chez les François, acheter des suffocations, des sanglots, des évanouissemens, personne ne vous entendra; mais à Paris, les plaisirs y sont si épuisés, qu'on fait en créer de nou-

veaux, qu'enfin on se délecte même à se trouver mal.

Et des jours composés de vingt-quatre heures, il n'y en a que pour les juges & pour les plaideurs. Tout y passe dans une seconde; tout y vieillit dans une minute; tout y est oublié dans un quart-d'heure: les mois n'y sont que des instans; on bâtit, on se meuble, on s'habille, on lit, on écrit, on aime, on se passionne, on se marie pour le moment.

Mais je ne puis plus ni courir ni parler. On m'arrête; on me force au silence; on me met sous le scellé dans la maison d'un plumassier, pour qui toutes les cloches sonnent, & qui jaloux de se faire honneur d'une fortune nouvellement acquise, a demandé qu'on l'enterrât magnifiquement. Il le sera sans doute, &, selon l'usage, presque tous ceux qui assisteront à son convoi ne sauront pas son nom.

Si cette bouffée de gaieté n'a pas l'avantage de plaire, au moins sera-t-on indulgent envers l'auteur; lui qui, pour douze sols, donne si généreusement au public un écu de six francs.

13.

POÉSIES.

VAUDEVILLE,

chanté dans une société, où étoient M. & Me. la Ruette, Mlle d'Oligny, & M. de la Rive.

Air : du vaudeville de la Rosiere.

Quel plus beau champ pour nos chansons,
Que l'heureux instant qui nous lie,
Avec les plus chers nourrissons
De Melpomene & de Thalie!
Honneur aux talens précieux
Qui sont réunis en ces lieux!

A celle *) qui sût à la fois,
Nous charmer d'un double délire,
Enchanter nos sens par sa voix,
Et nous attendrir pour Zémire:
Honneur aux talens précieux
Qui sont réunis en ces lieux.

A celle **) qui dans chaque trait,
De la vertu tableau fidele,
Sur la scene en est le portrait,
Dans le monde en est le modele:
Honneur aux talens précieux
Qui sont réunis en ces lieux.

*) Me. la Ruette.
**) Mlle d'Oligny.

A ce peintre de l'enjouement, ***)
Qui toujours vrai, toujours aimable,
Peignit *Caſſandre* ſi plaiſant,
Et *Mathurin* ſi reſpectable:
Honneur aux talens précieux
Qui ſont réunis en ces lieux.

A celui ****) qui de tous les cœurs,
A ſû raſſembler le ſuffrage,
Et trouvant Melpomene en pleurs,
Lui fit oublier ſon veuvage:
Honneur aux talens précieux
Qui ſont réunis en ces lieux.

On a vanté dans tous les temps,
Le fameux feſtin des ſept ſages;
Près de nos convives charmans;
Que ſeroient ces froids perſonnages!
Honneur aux talens précieux
Qui ſont réunis en ces lieux.

Heureux qui peut dans un banquet,
Aſſis auprès de *Colombine*,
En trinquant avec *Mahomet*,
Boire à la ſanté de *Nanine*:
Honneur aux talens précieux
Qui ſont réunis en ces lieux.

Lorſque le cœur eſt de moitié,
Il n'eſt point des plus doux éloges,
Et le tribut de l'amitié
Vaut ceux du parterre & des loges:

***) Le ſieur de la Ruette.
****) Le ſieur de la Rive, qui a remplacé le Kain.

Honneur aux talens précieux
Qui ſont réunis en ces lieux.

Air du bonnet magique: opéra-comique, par meſſieurs de Piis & Barré.

Liſe à douze ans demanda ſes étrennes,
Et ſa maman lui donna des rubans;
C'étoit bien peu; mais chaque âge a les ſiennes:
C'étoit bien peu; mais Liſe avoit douze ans.

Liſe à treize ans demanda ſes étrennes,
On lui donna des almanachs chantans;
Du dieu d'amour elle y vit les frédaines;
Elle en ſourit, car Liſe avoit treize ans.

A quatorze ans Liſe pour ſes étrennes
Choiſit Colin, la perle des amans;
Mais la maman ſe moquoit de ſes peines,
En lui diſant, tu n'as que quatorze ans.

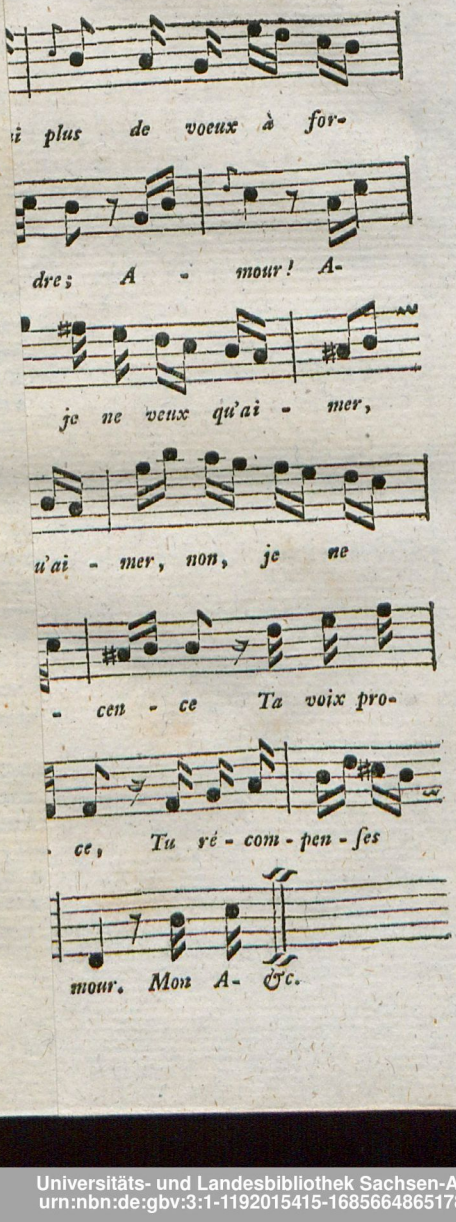
Liſe à quinze ans ne reçut point d'étrennes,
Mais l'hymen vint appaiſer ſes tourmens;
Il étoit temps qu'elle donnât les ſiennes,
Et ſon époux eût un cœur de quinze ans.

MOTS DES ENIGMES, LOGOGRYPHES ET CHARADES DU No. DERNIER.

Enigme. Loi & roi. *Logogryphes.* I. Bucher. II. Etable. *Charades.* I. Billard. II. Poiſſon. III. Courtiſanne. IV Cordelier.

S.

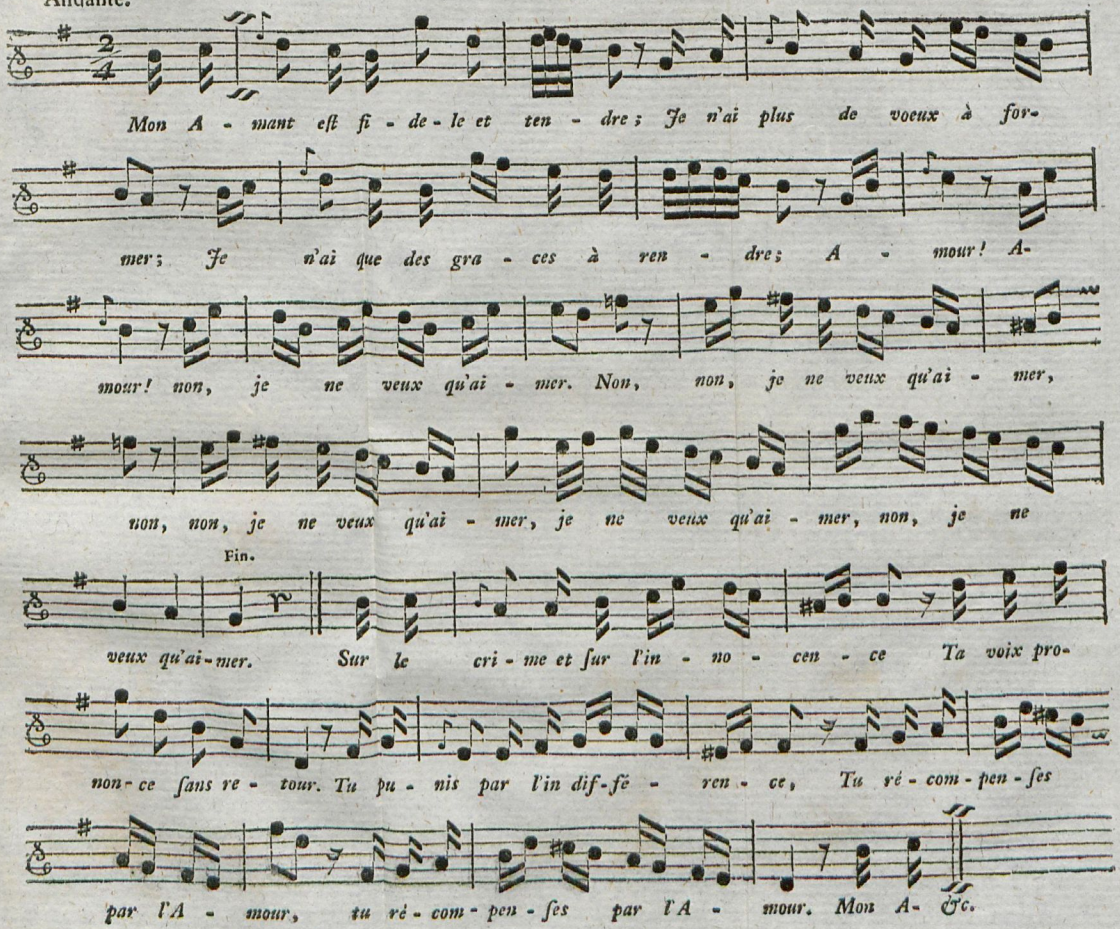
Desaugier.


i plus de voeux à for-
dre; A - mour! A-
je ne veux qu'ai - mer,
u'ai - mer, non, je ne
- cen - ce Ta voix pro-
. ce, Tu ré - com - pen - ses
mour. Mon A- &c.

Air Des Deux Sylphes.

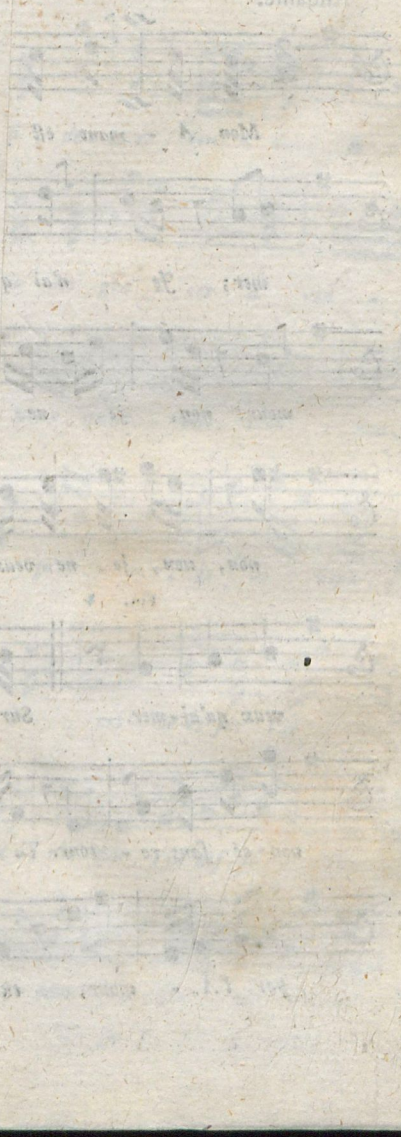
Paroles de M. Imbert, Musique de M. Desaugier.

Andante.



J. de L. N. X. 1782.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-168566486517824-11



14.

LES MOIS.

POÊME, PAR MR. ROUCHER.

Novembre.

Les vents sont accourus: leur troupe déchaînée
Déjà vers son déclin précipite l'année.
Déjà n'offrant par-tout qu'un aride coup-d'œil,
L'automne se dépouille; & la forêt en deuil,
Impuissante à garder un reste de verdure,
Sent mourir tous ses sucs liés par la froidure.

Le ciel même est changé. L'aurore au front vermeil
Se cache: elle s'endort d'un triste & long sommeil.
Le roi du jour enfin n'a plus d'avant-courrière,
Et sans être annoncé doit ouvrir sa carrière;
Il l'ouvre: mais hélas! ses feux tombent, perdus
Dans l'humide épaisseur des brouillards suspendus.
Touche-t-il au midi? La reine des ténèbres
Soudain vole, l'atteint; & de ses rets funèbres
Enveloppant les cieux dans leur vaste contour,
Sur quinze heures sans gloire y domine à son tour.

Au lieu de cette aimable & paisible rosée,
Dont la terre au printemps brilloit fertilisée,
Le brouillard s'épaissit, & se glace en frimats;
La pluie à longs torrens inonde nos climats;
Tout nage: & cet aspect des plaines désolées,
Le fleuve avec fracas roulant dans les vallées,

Et noirciſſant ſes eaux, & juſqu'au flanc des monts
S'élevant, prêt à rompre & ſes bords & ſes ponts,
Les bois ſans ornement, les oiſeaux ſans ramage,
Tout d'un monde vieilli nous peint la ſombre image;
Tout de penſers de mort conſpire à me nourrir
Je lis autour de moi: ce qui naît doit mourir.
Mais j'y peux lire auſſi: ce qui meurt doit renaître.

Héraut de cette loi, que tu nous fis connoître,
O vieillard de Samos! viens, parle, & dans mes vers
Que ta ſageſſe encor inſtruiſe l'univers.

Rien ne s'anéantit, non rien; & la matière
Comme un fleuve éternel roule toujours entière.
Qui pourroit au grand-tout fournir des alimens,
Si les êtres, détruits juſqu'en leurs élémens,
Du néant chimérique étoient jamais la proie?
Ce vêtement de feu que le ſoleil déploie,
Mars, Vénus & Phébé, Mercure & Jupiter
Errans avec Saturne aux plaines de l'éther,
Nos fleurs, nos grains, nos fruits éclos aux doux Zéphyre,
Et ces rocs, dont les flancs ſont veinés de porphyre,
Et ces vieilles forêts aux rameaux chevelus;
Tout l'ouvrage des Dieux enfin ne ſeroit plus,
Si, de ſa propre cendre, il ne pouvoit renaître.
Je mourrai: cependant les germes de mon être
D'une éternelle mort ne ſeront point frappés;
Non: de la tombe un jour mes eſprits échappés,
Soutiens d'un autre corps, y nourriront la vie.

Vois-tu, lorſqu'à ſa table un ami te convie,
Vois-tu de main en main paſſer rapidement
La fougère, où pétille un breuvage écumant?
Eh bien! de l'univers ce banquet eſt l'image:
Du flambeau de la vie on s'y prête l'uſage.

Les prés & les forêts, les champs & les côtaux
A la jeune brebis livrent leurs végétaux:
La brebis à nos corps fournit leur nourriture;
D'un peuple dévorant nos corps sont la pâture;
Et comme nous enfin ce peuple, qui périt,
A la terre rendu, de ses sucs la nourrit.

Aujourd'hui que les vents, à la bruyante haleine,
Ont d'un voile grisâtre enveloppé la plaine,
Et courbant, fracassant le front noirci des bois,
Vont laisser sans honneur le neuvième des mois,
Nos regards attristés contemplent ce ravage:
Mélancoliquement, le long de ce rivage,
Nous foulons à regret ces feuillages séchés,
Par l'aquilon jaloux de leur tige arrachés.
Il changera pourtant ce tableau monotone,
Et le printemps naîtra des débris de l'automne:
Oui, ces feuilles, naguère ornement des forêts,
Se transformant bien-tôt en fertiles engrais,
De leurs sucs immortels iront former encore
Le panache ondoyant, dont l'arbre se décore.
Oh! que sans peine alors, dans les bois renaissans,
Nous oublirons l'automne & ses jours languissans!

Ce n'est point toutefois que nos foyers agrestes
De leurs charmes perdus ne conservent les restes.
De la nuit des vapeurs dégageant l'horizon,
Un soleil d'or se leve; & l'ardente saison
De l'automne flétri prend un moment la place.
Consolateur des champs, que menaçoit la glace,
Le regne fugitif de ce nouvel été
Ramene avec Comus la folâtre gaîté.

Alors, riche des fruits qu'ont enfanté les plaines,
Et des trésors vineux dont ses tonnes sont pleines,

Libre tout-à-la fois de labours & d'impôts,
L'agriculteur jouit. Voyez-le en ſon repos
Placer amis, voiſins à ſa table: la troupe,
Sans ceſſe rempliſſant & vuidant une coupe,
Rit, chante; & de bons mots égayant le feſtin,
Chacun d'eux étonné voit blanchir le matin.
Mais ces derniers beaux jours vont encor diſparoître,
Déjà même ils ont fui. Chaque inſtant voit s'accroître
La langueur du ſoleil, qu'à replis onduleux,
Embraſſe tout entier un voile nébuleux.
L'automne touche enfin à ſon terme; & la terre,
Inféconde à regret, ſe durcit, ſe reſſerre:
Aux germes créateurs les vents ferment ſon ſein.

Et cependant, vers nous s'avancent par eſſaim
Les oiſeaux voyageurs, qui nés ſous l'œil de l'ourſe,
Loin d'elle tous les ans précipitent leur courſe.
Prudemment déſerteurs de leurs triſtes climats,
Ils cherchent ſur nos bords de moins rudes frimats.
Ils y remplaceront ce peuple d'hirondelles,
Qui, des jours printanniers les compagnes fidèles,
Près du Nil, du Gambra, du Tygre & de l'Indus,
Retrouvent les Zéphyrs que nous avons perdus.

Ces oiſeaux, il eſt vrai, plus fièrement ſauvages
Que ceux, dont le printemps égayoit nos rivages,
Ne feront point ouïr au ſilence de bois
Les ſoupirs cadencés d'une amoureuſe voix.
Apre comme l'hyver, qui les ſuit à la trace,
Leur chant n'eſt qu'un long cri, ſans douceur & ſans grâce;
Mais leur inſtinct, leurs mœurs, d'un ſage ſtudieux,
Peuvent du moins encor intéreſſer les yeux.

Si je porte mes pas à travers la campagne,
Je verrai du pluvier la coquette compagne
L'attirer près des lacs, s'enfuir ſous les roſeaux,
Puis razer comme un trait la ſurface des eaux,

S'arrêter, fuir encor ; & cette heureuse adresse,
De l'amant, qui l'oublie, éveiller la tendresse.
Je pourrai voir encor les cannes du Lapland,
Qui sillonnant les airs en triangle volant,
Trente fois, chaque jour, changent de capitaine.
Fatigué des travaux d'une course lointaine,
Ce bataillon veut-il, dans sa marche arrêté,
Goûter un doux sommeil par la peine acheté ?
Aux rives d'un étang, la troupe fugitive
S'abbat; & l'un d'entr'eux, sentinelle attentive,
Tandis que dans le camp tout repose ondorini,
Les yeux sans cesse ouverts, observe l'ennemi.
Croyez donc maintenant, sectateurs de Descarte,
Vous, que la vérité de ses temples écarte,
Croyez qu'esclave-né d'un aveugle pouvoir,
L'animal ne sauroit ni sentir, ni prévoir !
Dites que de leur sang le cours involontaire
Des loix du mouvement rend leur corps tributaire :
La raison vous condamne; elle parle, & détruit
Un systême jaloux, que l'orgueil a construit.

Je sais bien que Buffon daigne grossir le nombre
Des mortels, que Réné voit autour de son ombre;
Qu'à ce maître fameux, qu'on délaisse aujourd'hui,
D'un style séducteur il a prêté l'appui :
Mais fidele au respect que je dois au grand-homme,
Qui, de l'être inréé jusqu'au plus vil atôme
Promenant de son vol l'infatigable ardeur,
De l'univers entier sonda la profondeur,
J'ose, sans étaler une audace insensée,
A son autorité dérober ma pensée :
Trop de fois à l'erreur un grand-homme est soumis.
Au sein des animaux, oui, la nature a mis
Un esprit, qui dans eux fait mouvoir la matière,
L'éclaire, la conduit, l'anime toute entière.

C'eſt lui qui, dans ces jours, où l'oiſeau triſtement
Demande aux bois flétris quelque foible aliment,
Aux cités pouſſe en foule & la huppe pourprée
Et la ſwelte mézange, à l'aile diaprée.
Le brillant rouge-gorge y devance leurs pas:
Il vient, ſans redouter les fleches du trépas,
Ni la captivité mille fois plus cruelle,
Nous rendre innocemment ſa viſite annuelle.

Imitez leur retour, ô vous, de qui les rois
Ont fait l'appui de l'homme opprimé dans ſes droits;
Allez, il en eſt temps: reprenez la balance,
Qui, juſques ſous le daïs, fait pâlir l'inſolence.
Mais, prêtres de Thémis, jurez à ſes autels,
Qu'équitables & purs comme les immortels,
Vous n'égarerez point dans la nuit de l'intrigue
La vérité, qui marche étrangère à la brigue:
Jurez que ſans oreille à la voix du puiſſant,
Vous lui refuſerez le ſang de l'innocent:
Jurez que la beauté, plus forte dans les larmes,
Trouvera votre cœur armé contre ſes charmes;
Enfin que dans vos mœurs, ainſi qu'en vos arrêts,
Vous n'offrirez de vous que de nobles portraits.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Je ne veux confier ce ſacré miniſtère
Qu'à l'homme vertueux, dont l'éloquence auſtère
N'adopte, pour tonner contre l'oppreſſion:
Ni mot injurieux, ni lâche paſſion:
Qu'à l'inflexible honneur, il ſoit reſté fidele,
Et qu'enfin Dupaty lui ſerve de modele.

Peut-être à ce ſeul mot, Dupaty, rougis-tu?
Mais à notre amitié, bien moins qu'à ta vertu,

Je devois aujourd'hui ce solemnel hommage.
Ah! si ces foibles vers qu'ennoblit ton image,
Peuvent franchir des ans l'espace illimité,
Et consacrer ma Muse à l'immortalité;
On saura que j'avois pour ami véritable
Un homme incorruptible, intrépide, équitable,
Qui sensible aux malheurs par le peuple soufferts,
Sut braver, jeune encor, & l'exil & les fers

Poursuis donc, Dupaty, ta course glorieuse;
Et tandis qu'au sénat ta main victorieuse
Couvrira l'opprimé de l'égide des loix,
Moi, qu'un autre destin fit pour d'autres emplois,
Au nom des saintes mœurs dont l'intérêt m'enflamme,
J'ose, dispensateur de l'éloge & du blâme,
Faire entendre ma lyre à ces flots de guerriers,
Qui viennent aujourd'hui le front ceint de lauriers,
Dans la paix, que l'hyver accorde à la patrie,
Attendre le retour de la saison fleurie.

Vertueux dans nos murs comme sous les drapeaux,
Les uns sauront encor illustrer leur repos.
Des enfans, une épouse aussi tendres qu'aimables,
Un père vieillissant, des amis estimables,
Aux levres du héros, attachés, suspendus,
Demandent quels combats sa valeur a rendus;
Il parle, & le récit d'une aussi belle histoire,
Fait au plus jeune enfant envier sa victoire.

Mais pour quelques guerriers toujours grands dans la paix,
Combien dont le repos avilit les hauts faits!
La foule par ses mœurs dégrade ses services,
Et traîne ses lauriers dans la fange des vices.
Je ne vous noircis point, je peins ce que je vois,
Fils de Mars; trop long-temps d'une coupable voix

Les Muſes, à vos piés rampantes, avilies,
Ont flatté lâchement vos honteuſes folies:
Le véritable honneur, que vous avez quitté,
Souleve contre vous la ſévère équité.

Dites pourquoi trompant & la mère & la fille,
Vous abreuvez d'opprobre un vieux chef de famille:
Pourquoi d'un jeu ſans borne affrontant les hazards,
On vous voit dans la nuit, échevelés, hagards,
De vos immenſes biens ruiner l'édifice,
Et pour le réparer appeller l'artifice:
Pourquoi l'humble artiſan chargé de vos mépris
Envain de ſon travail vous demande le prix;
Et pourquoi prodiguant un amour idolâtre
Aux beautés, dont le vice a paré le théâtre,
De ces viles Phrynés vous adoptez les mœurs?

Eh quoi! vous répondez qu'aigri dans mes humeurs
J'inſulte à vos ayeux, & qu'un ſombre vertige
A dans les rejettons deshonoré la tige.
Ah! ſi des premiers noms vous êtes revêtus,
Montrez-vous donc auſſi les premiers en vertus.
Rendez-nous les héros dont vous êtes la race:
Les champs, qui de leurs pas ont conſervé la trace,
Et ces bois, vieux témoins de leurs nobles plaiſirs,
S'apprêtent à charmer les jours de vos loiſirs.
Allez de la fatigue y nourrir l'habitude,
Et que votre repos ſoit encor une étude:
Les bois furent toujours l'école des guerriers,
Et Diane à Bellone apprête les lauriers.

Voyez-vous le ſoleil vers le froid ſagittaire?
Il éclaire pour vous la forêt ſolitaire,
Et des jours de la chaſſe annonce le retour.

Le cor, pour éveiller les châteaux d'alentour,
Frappe & remplit les airs de bruyantes fanfares:
L'ardent courſier hennit, vingt meutes barbares,
Près de porter la guerre au monarque des bois,
En rapide aboîment font éclater leur voix.
Ennemis affamés que les veneurs devancent,
Les chiens vers la forêt en tumulte s'avancent;
Et bientôt ſur leurs pas l'impétueux courſier,
Tout fier d'un conducteur brillant d'or & d'acier,
Non loin de la retraite où l'ennemi repoſe
Arrive. L'aſſaillant en ordre ſe diſpoſe:
Tous ces flots de chaſſeurs, prudemment partagés,
Se forment en deux corps ſur les aîles rangés;
Les chiens au milieu d'eux ſe placent en ſilence.
Tout ſe tait: le cor ſonne; on s'écrie, on s'élance,
Et ſoudain comme un trait meute, courſier, chaſſeur,
Du rempart des taillis ont franchi l'épaiſſeur.

Eveillé dans ſon fort, au bruit de la tempête,
La terreur dans les yeux le cerf dreſſe la tête,
Voit la troupe ſur lui fondant comme un éclair;
Il déſerte ſon gîte; il court, vole & fend l'air,
Et ſa courſe déjà de l'aquilon rivale
Entre l'armée & lui laiſſe un vaſte intervalle:
Mais les chiens plus ardens, vers la terre inclinés,
Dévorans les eſprits de ſon corps émanés,
Demeurent ſans repos attachés à ſa trace;
Ils courent. L'animal, ô nouvelle diſgrace!
L'animal eſt ſurpris en un fort écarté.
Moins confiant alors en ſon agilité,
Par la feinte & la ruſe il défend ſa foibleſſe;
Sur lui-même trois fois il tourne avec ſoupleſſe,
Ou cherche un jeune cerf, de ſa vieilleſſe ami,
Et l'expoſe en ſa place à l'œil de l'ennemi.

Mais la brûlante odeur des esprits qu'il envoie,
Conductrice des chiens les ramene à sa voie.
C'est alors qu'il bondit & veut franchir les airs;
Sa trace est reconnue: enfin dans ces déserts,
Contre tant d'ennemis ne trouvant plus d'asyle,
Le roi de la forêt à jamais s'en exile.
Il ne reverra plus ce spacieux séjour,
Où vingt jeunes rivaux vaincus en un seul jour
Laissoient à ses plaisirs une vaste carrière:
Il franchit, n'osant plus regarder en arrière,
Il franchit les fossés, les palis & les ponts
Et les murs & les champs & les bois & les monts.
Tout fumant de sueur, près d'un fleuve il arrive,
Et la meute avec lui déjà touche à la rive.
Le premier dans les flots il s'élance à leurs yeux.
Avec des heurlemens les chiens plus furieux,
Trempés de leur écume, affamés de carnage,
Se plongent dans le fleuve, & l'ouvrent à la nage.

Cependant un nocher devance leur abord;
Et tandis que sa nef les porte à l'autre bord,
L'infortuné, poussant une pénible haleine,
Et glacé par le froid de la liquide plaine,
Vogue, franchit le fleuve & de l'onde sorti
Fuit encor, de chasseurs & de chiens investi.

Sa force enfin trompant son courage, il s'arrête;
Il tombe: le cor sonne, & sa mort qui s'apprête
L'enflammant de fureur, l'animal aux abois
Se montre digne encor de l'empire des bois.
Il combat de la tête, il couvre de blessures
L'aboyant ennemi, dont il sent les morsures.
Mais il résiste en vain; hélas! trop convaincu
Que foible, languissant, de fatigue vaincu,
Il ne peut inspirer que de vaines allarmes,

Pour fléchir son vainqueur il a recours aux larmes;
Ses larmes ne sauroient adoucir son vainqueur.
Il détourne les yeux, se cache; & le piqueur
Impitoyable, & sourd aux longs soupirs qu'il traîne,
Le perçant d'un poignard ensanglante l'arene.
Il expire; & les cors célèbrent son trépas.

A leur voix éclatante accourez à grands pas,
Vous, enfans des héros, vous, qui nés pour la gloire,
Devez de flots de sang acheter la victoire:
De vos cruels emplois venez prendre les mœurs.

Mais toi, fait pour dompter nos sauvages humeurs,
Beau sexe, à qui les cieux donnèrent en partage
La grâce, & la pitié ton plus doux avantage,
Va, fuis, éloigne-toi: que jamais les forêts
Sous les habits de Mars ne m'offrent tes attraits;
Sous les habits de Mars Vénus a moins de charmes.
Oui, belles; l'appareil de nos sanglantes armes
Vous ravit & la grâce & cet air de candeur,
Qui dans votre œil modeste anime la pudeur.
Ah! d'un glaive jamais ne paroissez armées;
Pour des combats plus doux l'amour vous a formées.

Il veut, pour nous charmer, qu'un simple vêtement
Sur vos corps délicats flotte négligemment;
Qu'un luth, à votre gré, s'irrite ou s'attendrisse;
Que la rose en bouton sous vos pinceaux fleurisse;
Que vos doigts, conduisans l'aiguille de Pallas,
Unissent sur la toile Elmire à son Hylas;
Que votre pied, fidele aux loix de la cadence,
Suspende & tour-à-tour précipite la danse;
Et que vos belles mains nourricières des fleurs,
L'hyver, sous vos lambris, cultivent leurs couleurs.

Il exige sur-tout qu'amantes enflammées,
Vous sentiez, vous goûtiez le plaisir d'être aimées;
Qu'écartant loin de vous toute frivolité,
Vous ne voliez jamais à l'infidélité;
Que l'aimable enjoûment respire sur vos traces;
Que votre sein fécond reproduise vos grâces;
Que la société vous doive ses douceurs
Et ses goûts délicats & ses paisibles mœurs;
Que nous montrant l'hymen sous un dehors prospère,
Vous fassiez envier le bonheur d'être père.
Enfin, quand l'âge mûr changera vos désirs,
Que vos châteaux encor vous donnent des plaisirs;
De vos fruits, de vos fleurs exprimez l'ambroisie;
Qu'aujourd'hui du pommier la richesse choisie
Sous vos yeux vigilans se transforme en boisson.

Peut-être ici devrois-je, émule de Thomson,
Chanter ce jus piquant, nectar de la Neustrie:
Mais j'entends tout-à-coup, oui, j'entends ma patrie,
Qui me montrant de loin ses arbres toujours verds,
Réclame pour l'olive une place en mes vers.

Brillante Occitanie, amoureuse contrée,
De tous les dons des cieux enrichie & parée,
Si je ne puis, hélas! jouir de tes présens.
Dumoins le souvenir me les rendra présens.

Le soleil a paru. Le sud, par son haleine,
A fondu les frimats qui blanchissoient la plaine.
Quels essaims diligens, d'un bois flexible armés,
S'avancent, l'un par l'autre au travail animés,
Vers les champs couronnés de l'arbre de Minerve.
Loin d'ici tout mortel que la mollesse énerve;
Que le bâton bruyant frappe à coup redoublé;
Et qu'en tous ses rameaux l'arbre soit ébranlé:

L'arbre cède ſes fruits. De leur grêle épaiſſie,
Je vois déjà la terre & couverte & noircie;
Et lorſque tombe enfin l'ombre humide du ſoir,
Le fruit mûr, écraſé ſous le criant preſſoir,
Epanche de ſon ſein la liqueur qu'il recele,
Et ſur la flamme ardente en baume pur ruiſſelle:
Fleuve d'or, qui bientôt appellant les Bretons
S'en va par le commerce enrichir nos cantons.

Puiſſe, toujours couvert de ſa pâle verdure,
L'arbre, auteur de ces biens, repouſſer la froidure!
Contre lui conjurés, ah! veuillent déſormais
Ces jours trop malheureux ne revenir jamais,
Qui!... Mais de ces revers taiſons l'affreuſe hiſtoire;
Au lieu de ſes malheurs, je veux chanter ſa gloire.

Athenes dans les airs levoit ſon front naiſſant.
Jaloux de la couvrir de leur bras tout-puiſſant,
Et ſur mille cités d'élever ſa fortune,
La ſavante Minerve & le fougueux Neptune
Se diſputoient l'honneur de nommer ſes remparts.
Neptune, l'œil ardent & les cheveux épars,
Tonnoit, rempliſſoit l'air de clameurs odieuſes.

De l'Olympe à ſes cris les portes radieuſes
S'ouvrent, & laiſſent voir les dieux & Jupiter,
Qui d'un pas ont franchi tous les champs de l'éther:
L'immortelle aſſemblée eſt déjà dans Athenes.
Tandis que les tribus flottantes, incertaines,
En ſilence, du ſort attendant les décrets:
„Le deſtin va parler, & voici ſes arrêts,
„Dit le maître des dieux. Le don le plus utile
„Doit mériter l'honneur de nommer cette ville. „

"Il m'appartiendra donc ce droit ſi glorieux. „
Reprend le dieu des mers. Il dit, & furieux

De ſon large tridént ſoudain frappant la terre,
Elle enfante un courſier, ſymbole de la guerre,
Un courſier, qui fougueux, dreſſe ſes crins mouvans,
Hennit, écume, vole & devance les vents.
„Déeſſe, dit Neptune; eh bien! oſes-tu croire
„Que ton bras puiſſe encor m'enlever la victoire?„
Et l'orgueil dédaigneux dans ſes yeux éclatait.
La tranquille Pallas le regarde, ſe tait;
Et frappant à ſon tour la terre de ſa lance,
Gage heureux de la paix, un olivier s'élance,
Qui de feuilles, de fleurs & de fruits couronné,
Mérite aux nouveaux murs le beau nom d'Athéné.

Mortel! la vérité ſous la fable eſt cachée:
La fable, à t'éclairer ſagement attachée,
T'enſeigne que les dieux préfèrent au guerrier
Les amis de la paix, & l'olive au laurier;
Que l'honneur véritable eſt d'être utile aux hommes:
Cependant notre hommage, aveugles que nous ſommes,
Cherchant l'ambitieux, nous courbe à ſes genoux,
Et fuit l'homme des champs qui s'épuiſe pour nous.
Utile citoyen, ah! ma plus douce étude
Sera de te venger de notre ingratitude!
Tu le mérites bien, toi, qui dans mes loiſirs
Me donnes de ſi vrais & de ſi doux plaiſirs.

Eh! quel charme aujourd'hui que la froide ſoirée
Du regne du ſoleil abrege la durée,
Quel charme de s'unir à ces bons villageois,
Qu'un d'eux à la veillée appelle ſous ſes toits!
C'eſt-là qu'au jour obſcur d'une lampe enfumée,
Près d'un braſier nourri d'un faiſceau de ramée,
Chacun s'aſſied: les jeux ſe mêlant aux travaux,
L'un d'une dent nouvelle arme ſes vieux râteaux;
L'autre arrondit le van, dont la ſageſſe antique

Fit d'un culte épuré le ſymbole myſtique:
Lycas taille ſans art le ſceptre des bergers;
Nice, avec plus d'adreſſe, entre ſes doigts légers
Roule l'ozier pliant, le façonne en corbeilles,
Ou l'éleve en paniers pour ſes jeunes abeilles.
Et cependant Baucis, en tournant ſon fuſeau,
Raconte dans un coin l'hiſtoire du hameau;
Dit qu'elle a vu le blé regorger dans les granges,
Que l'automne donnoit de plus riches vendanges,
Que tout eſt bien changé, les hommes & les temps,
Et que l'on n'anime plus comme dans ſon printemps.
Lyſe à ces derniers mots ſourit, & ſur Clitandre,
En lui ſerrant la main, jette un regard plus tendre:
Les autres, tour-à-tour occupés & diſtraits,
Demeurent ſans oreille à tous ces longs regrets.

Mais ſitôt que Baucis, d'un ton de voix plus ſombre,
Commence à leur parler d'eſprits errans dans l'ombre,
De fantômes, de morts, qui du fond des tombeaux
S'allongent dans les airs, traînant d'affreux lambeaux,
Agitent une torche, & de longs cris funèbres,
Et du bruit de leurs fers rempliſſans les ténèbres,
Croiſent le voyageur dans ſa route perdu,
Le travail à l'inſtant demeure ſuſpendu;
Le folâtre tumulte expire, & l'auditoire
Frémit, preſſe les rangs, & de l'œil ſuit l'hiſtoire.

Vous riez de leur crainte, hommes de la cité!
Ah! gémiſſez plutôt de la ſimplicité,
Qui juſques à la mort prolongeant leur enfance,
Aux ſuperſtitions les livre ſans défenſe;
De leur couche innocente approchez, & voyez
Quels tableaux, dans la nuit devant eux déployés,
Aſſiegent leur ſommeil, oppreſſent leur haleine.

Quoi! l'homme bienfaiteur, qui féconde la plaine
Dès le jour renaiſſant juſqu'au jour expiré,

Lorſque dans ſa cabane humblement retiré,
Il eſpère jouir d'un repos ſolutaire;
Quoi! cet homme, troublé dans ſa paix ſolitaire,
N'entendra retentir que les cris déchirans
Des ſpectres infernaux & des manes errans!

Qu'il ſoit maudit cent fois l'apôtre ſacrilege,
Qui des morts le premier bleſſant le privilege,
Au nom d'un Dieu vengeur les tira des tombeaux,
Et les montra ſouillés de ſang & de lambeaux.
Ou s'il vouloit du moins que ſa noire impoſture
Punît l'homme oppreſſeur, & vengeât la nature,
Que ne réſervoit-il ce ſalutaire effroi
A ce tyran, paré du nom ſacré de roi,
Dont les avares mains & les loix homicides
Ecraſent les ſujets du fardeau des ſubſides?
Oui, voilà le mortel que la voix de l'erreur
Doit, dans l'ombre des nuits, aſſiéger de terreur.
Qu'alors près de ſon lit un fantôme apparoiſſe,
Lui montre des enfers la flamme vengereſſe,
Et que le déchirant de remords ſuperflus,
Il lui crie, en fuyant: TU NE DORMIRA PLUS.

15.

DOM CARLOS, NOUVELLE HISTORIQUE.

(Voyez le No. dernier.)

UNE éducation ſi rude avoit accoutumé le prince à voir contredire tous ſes ſentimens & toutes ſes inclinations. Comme il étoit d'un naturel tout-à-fait oppoſé à celui de ſon père, il ne ſe conduiſoit pas pour

pour l'ordinaire de la manière que le roi l'auroit souhaité. C'eſt ce qui avoit obligé pluſieurs fois Rui-Gomez à faire inſtance, qu'on le tirât d'auprès de lui: il craignoit que le roi, ſelon l'ordinaire des pères, ne s'aviſât à la fin de l'accuſer du peu de contentement qu'il recevoit de ſon fils. Mais ce favori ne ſavoit pas, que les gens comme ſon maître, qui ſe croyent fort éclairés, & qui ſe piquent de conſtance, condamneroient mille fois leurs propres enfans, plutôt que de blâmer un homme qu'ils ont choiſi; & ne craignent pas tant de paroître malheureux dans leur famille, que malhabiles dans leurs jugemens.

Rui-Gomez, voyant l'obſtination du roi, avoit traité dom Carlos avec toute la rigueur imaginable, comme pour ſe juſtifier de la mauvaiſe conduite de ce jeune prince. Ainſi, il jugeoit bien, qu'il avoit tout à craindre du reſſentiment de ſon diſciple; & étant ſollicité par ſa femme, qui, ſous prétexte de ſonger à la ſûreté de ſon mari, vengeoit ſes faveurs mépriſées, il fit toutes les avances, pour obliger le duc d'Albe à ſe lier étroitement avec lui contre dom Carlos, & il avertit ce duc des menaces du prince.

Quelque affection que la princeſſe d'Eboli montrât pour cette affaire, ſon mari, à qui tous ſes empreſſemens étoient ſuſpects, ne jugea pas à propos de lui en confier le ſecret. Elle ne lui diſoit pas auſſi tout ce qu'elle croyoit ſavoir de la liaiſon de dom Carlos avec la reine. Mais Rui-Gomez, qui avoit l'eſprit fort délié, faiſant réflexion en ſon particulier ſur ce qu'elle lui en avoit dit, il eut bien-tôt deviné le reſte. Quelque idée qu'il eſſayât de ſe former de cet-

te liaiſon, il ne put jamais bien la concevoir, qu'il n'y fît entrer de l'amour. Mille choſes ſur leſquelles il n'avoit point raiſonné quand elles s'étoient paſſées, lui revinrent dans la mémoire. Il ſe ſouvint alors d'avoir remarqué, que quand on parloit de la reine en préſence de dom Carlos, ce prince regardoit ceux qui en parloient, comme s'il eût craint, qu'il ne l'obſervaſſent pendant ce temps, & que ce qu'ils en diſoient ne fût pour l'éprouver. En d'autres occaſions, où il ſembloit que toute la compagnie diſputât à qui loueroit mieux la reine, dom Carlos ne la louoit point à ſon tour, comme les autres. Dès qu'il falloit parler d'elle, il craignoit toûjours d'en dire trop peu; & ſa bouche, peu accoutumée à déguiſer les ſentimens de ſon cœur faiſoit mal une choſe qu'elle ne ſavoit pas. Rui-Gomez conſidéra encore, que quoi que le prince n'eût aucun égard pour toutes les femmes, il paroiſſoit devant la reine avec une douceur, & une complaiſance, qui ne ſe démentoient jamais, & qui le rendoient méconnoiſſable à ceux qui ſavoient ſon humeur. Enfin, il n'étoit pas mal aiſé de croire, que la beauté merveilleuſe de cette princeſſe, dont les plus inſenſibles détournoient les yeux, & contre laquelle les plus ſages vieillards de la cour avoient bien de la peine à défendre leur raiſon, eût fait ſur le cœur d'un jeune prince, qui le voyoit tous les jours familiérement, l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur tous les autres.

Rui-Gomez s'affermit encore dans cette opinion, en la communiquant au duc d'Albe, à qui il ne crut pas la devoir cacher. Comme il arrive d'ordinaire, quand on a découvert une partie de quelque affaire

secrete, que l'envie de savoir le reste fait qu'on se pique de le deviner, ils se doutèrent dès lors que la reine répondoit à la passion de dom Carlos. Cette passion flata d'abord leur animosité: ils eurent de la joie, pendant quelque instant, d'avoir entre les mains un moyen infaillible de se venger de ce prince, en découvrant son amour à son père; mais venant ensuite à faire réflexion sur l'humeur jalouse du roi, & sur ses passions naturelles, ils considérèrent les extrémités étranges auxquelles apparemment il se porteroit, & ils en furent frappés d'horreur. Quelque redoutable ennemi qu'ils eussent dans la personne de dom Carlos, ils ne songeoient pas à attaquer sa vie, & ils ne se crurent pas capables d'y songer jamais. Personne ne devient scélérat tout d'un coup. Il n'appartient pas à toutes sortes d'ames de résoudre une grande méchanceté, la première fois qu'elle vient dans la pensée. On n'arrive au crime que par dégrés, de même qu'à la vertu.

Ces deux ministres craignoient sur-tout, que la reine ne prévînt l'esprit de son mari sur l'affaire de Bearn, en sorte qu'après il ne pût croire la vérité. Ils jugeoient, que dans l'inquiétude où le roi étoit de savoir comment cette entreprise avoit été découverte, il s'attacheroit à la première opinion qu'on lui en donneroit. Ce prince, désespéré de ce mauvais succès, ne regardoit plus le duc d'Albe de si bon œil qu'à l'ordinaire; & il méditoit peut-être dans son cœur de le desavouer avec éclat, afin de se décharger du blâme de cette conjuration. Pour parer ce coup, il faloit lui découvrir la vérité; mais parceque le but de cet éclaircissement étoit de faire voir au roi, que ce n'é-

toit pas la faute du duc d'Albe, que l'entrepriſe avoit manqué, ce duc ne jugea pas qu'il dût parler lui-même. Rui-Gomez n'étoit guère moins ſuſpect ſur cette affaire: il y avoit preſque autant de part que lui. Ils crurent donc avoir beſoin de quelque autre perſonne pour leur rendre cet office; & n'en trouvant point de ſi propre, que le ſecrétaire d'état Antonio Perez, ils réſolurent de l'engager dans leur intelligence.

Cet homme, qui n'avoit aucun intérêt à nuire au prince, ni à la reine, paroiſſoit difficile à gagner. Néanmoins, Rui-Gomez préſuma aſſez de ſon adreſſe, pour entreprendre d'en venir à bout. La choſe lui étoit bien plus aiſée qu'il ne penſoit. Perez étoit paſſionnément amoureux de la princeſſe d'Eboli, & il n'avoit pu juſqu'alors en rien obtenir. Il demanda d'abord, ſi elle étoit du ſecret? Ayant appris qu'elle n'en étoit pas, il s'engagea, après toutes les façons qu'il devoit faire, à tout ce qu'on voulut de lui. Cet amant adroit connoiſſoit la curioſité de la princeſſe. Il ne douta pas qu'elle ne fût au déſeſpoir, qu'on lui cachât une cabale de cette conſéquence; & qu'elle ne fût capable de toute choſe, pour reconnoître celui qui lui en feroit part. Rui-Gomez fut auſſi-tôt rendre compte au duc d'Albe de ſa négociation, tout glorieux d'y avoir réuſſi, & le plus ſatisfait homme du monde, d'avoir donné à l'amant de ſa femme un moyen infallible pour la corrompre; & Perez ſut ſi bien faire valoir ſon ſecret à cette belle, qu'il le lui fit acheter auſſi cherement qu'il voulut.

Cependant, la reine, qui étoit devenue groſſe au retour de Bayonne, accoucha de l'infante Catherine-

Michelle sa seconde fille, qui fut depuis duchesse de Savoye. Les ministres, qui connoissoient le pouvoir que la beauté de la reine lui donnoit sur l'esprit de son mari, jugèrent à propos de prendre le temps de cette couche, pour justifier le duc d'Albe, afin que le roi eût le loisir de former une résolution sur ce qu'on lui alloit découvrir, avant qu'il pût revoir la reine en particulier. La charge, que Perez avoit des affaires étrangères, lui donnoit occasion d'entretenir souvent ce prince en secret. Dès le lendemain, il fit venir à propos la conjuration de Bearn, sur ce qu'on apprit, que la reine de France en témoignoit beaucoup de ressentiment, & qu'elle s'en vengeoit en favorisant les séditieux de Flandres, qui étoient dans les premiers accès de leur fureur. D'abord, il avoua au roi, qu'il avoit long-temps hésité à lui découvrir ce qu'il savoit du mauvais succès de cette entreprise, quelque obligation qu'il eût de le faire; mais qu'après y avoir bien pensé, il ne croyoit pas pouvoir sans crime continuer de se taire. Ensuite, il conta exactement ce que le duc d'Albe avoit appris à Bayonne de la manière qu'on avoit été découvert. Il ajouta les discours que dom Carlos avoit tenus sur cette affaire, en présence de dom Juan & de la princesse d'Eboli, contre ceux qui y avoient eu part: & il finit, en priant le roi de lui pardonner le secret qu'il lui avoit fait jusqu'alors de ces choses, qu'on ne pouvoit lui rapporter sans offenser en quelque sorte les deux personnes du monde qui devoient être les plus sacrées à ses sujets, après la sienne.

Ce discours jetta l'esprit du roi dans un trouble extraordinaire. Quoi qu'il ne soupçonnât encore la reine de rien, son amour lui fit trouver étrange l'union de sentimens, qui paroissoit par cette affaire entre elle & dom Carlos. Son ame, occupée par ce prémier mouvement jaloux, regarda avec indifférence l'attentat qu'ils avoient fait sur son autorité: & les soins de sa grandeur, qui lui étoient si naturels dans les autres occasions, cédèrent pour ce coup à une considération plus sensible & plus délicate. Il remarqua alors, pour la première fois, l'assiduité de son fils auprès de sa femme; & il se souvint qu'ils avoient été long-temps destinés l'un pour l'autre. Mais il revint aussi-tôt à lui-même; & considérant la vertu & le courage de la reine, il condamna entiérement de si foibles soupçons.

Elle avoit déjà donné d'autres marques de l'amour, qu'elle conservoit pour sa patrie. Quelque temps auparavant, le différend de la préséance entre les couronnes ayant été décidé à Rome en faveur de la France, elle ne put si bien dissimuler la joie qu'elle en eut, qu'il ne lui échapât d'en témoigner quelque chose. Sa dame d'honneur voulut lui représenter, qu'elle devoit prendre plus de part au déplaisir que son mari ressentoit dans cette rencontre; mais la reine lui répondit, que comme elle ne trouvoit point étrange la douleur du roi, il ne devoit pas trouver étrange sa joie; & que pour elle, elle étoit bien aise que tout le monde fût, que la maison, dont elle étoit sortie étoit encore meilleure, que celle où elle étoit entrée.

Le roi, faisant réflexion sur ce discours, acheva de se persuader, que ce qu'elle avoit fait contre l'entreprise de Bearn venoit du même principe d'affection pour ses parens: & il considéra l'horreur, que dom Carlos avoit témoignée à l'envie de la reine pour cette entreprise, comme une générosité de jeune homme. Toutefois, quoi qu'il voulût être fort en repos sur ce point, il résolut de faire éclairer leur commerce à l'avenir; mais il crut qu'il n'y avoit aucune autre jalousie mêlée dans cette résolution, que la jalousie qu'il devoit avoir de son autorité. Il fit de grands changemens dans les plus importantes charges de la cour, afin de faire tomber entre les mains de la princesse d'Eboli la première de celles de la maison de la reine, sans qu'il parût de l'affectation dans ce choix. La familiarité que cette femme avoit conservée avec dom Carlos, depuis que son mari avoit été gouverneur de ce prince, la rendoit plus propre qu'aucune autre, à pénétrer dans ses secrets. Cette considération jointe à ce qu'elle avoit déjà rapporté des menaces qu'il avoit faites en sa présence, contribua autant que la faveur de Rui-Gomez à la faire choisir au roi pour cet emploi.

Dom Carlos, qui croyoit toujours en être aimé, depuis ce qui s'étoit passé entre eux, ne prit aucun ombrage de cette nouveauté; mais la reine, qui savoit que son mari avoit trop d'amis en France, pour ignorer ce qu'elle avoit fait, ne fut point éblouie par tout ce remûment. Elle en devina d'abord le sujet: & comme dom Carlos voulut la rassûrer, en lui répondant de la princesse d'Eboli, la reine le pressa

de dire d'où venoit la grande confiance qu'il avoit en cette femme; & il ne put jamais gagner sur sa modestie de satisfaire à cette demande. Il connut bien qu'il s'étoit trompé, quand il vit avec quelle assiduité la princesse d'Eboli les observoit. Comme il n'osoit témoigner l'incommodité qu'il recevoit de sa présence elle se repaissoit, avec un plaisir incroyable, de la douleur de ce prince. Elle lui témoignoit plus d'amitié que jamais. Elle se rendoit auprès de la reine avec exactitude, dès qu'il y étoit; & elle faisoit semblant que c'étoit lui qui l'y attiroit. Mais quoi que la vigilance de cette femme fût extrême, la reine & dom Carlos trouvèrent peu de temps après une occasion de s'entretenir en particulier.

Le roi, qui étoit empressé de son Escurial, au point qu'on peut s'imaginer, par l'effroyable dépense qu'il y fit, invita la reine à aller voir les commencemens du superbe bâtiment qu'il y faisoit élever, pour être un monument éternel de la victoire de S. Quentin. Tout ce qui renouvelloit dans l'ame de cette princesse le souvenir d'une bataille, qui avoit été l'origine du malheur de sa vie, devoit peu lui plaire: néanmoins, elle vit les préparatifs qu'on faisoit pour immortaliser la mémoire de cette funeste journée, avec toute la gaieté & l'empressement, que le roi pouvoit souhaiter d'elle, & qu'il avoit lui-même. Ce fut en ce lieu, que la princesse d'Eboli laissa la reine & le prince seuls avec le roi, & que le roi les ayant aussi quittés, pour donner quelque ordre à des architectes, dom Carlos, qui ne pouvoit plus vivre dans cette contrainte, prit ce temps pour conjurer la reine de lui

donner quelque moyen assûré de l'entretenir en particulier, quand il seroit nécessaire pour leurs intérêts communs. Il l'en pressa d'une manière si touchante, qu'elle y consentit d'abord, séduite par le désespoir de ce pauvre prince. Ils se mirent donc à en chercher les voies ensemble; mais elles parurent toutes si dangereuses à la reine, qu'elle résolut de ne s'en servir jamais, quelque faciles que dom Carlos les voulût rendre.

Les choses étoient dans cet état, lorsque le marquis de Bergh, & le baron de Montigni, députés de Flandres, arrivèrent à la cour. Comme leur commission étoit fort dangereuse, ils avoient fondé leurs principales espérances sur le bruit de la générosité du prince, & de la bonté naturelle de la reine. C'étoit assez d'être malheureux, pour obtenir la protection de cette princesse, & d'avoir de la vertu, pour mériter l'amitié de dom Carlos. Les députés leur représentèrent le triste état de la noblesse de Flandres, depuis les mauvais offices que le cardinal de Granvelle, principal ministre de la gouvernante, leur avoit rendus auprès du roi. Ils exagérèrent leur fidélité & leur innocence dans les mouvemens passés. Ils conjurèrent particuliérement le prince, de ne pas abandonner tant de braves serviteurs de l'empereur, & les plus chers objets de sa tendresse, aux conseils violens & précipités, que la jalousie de leur vertu, & l'envie de leur gloire, inspiroient au duc d'Albe; & ils assûrèrent, que le bruit de son courage étoit la seule consolation qu'ils eussent dans leur malheur.

Dom Carlos, de qui l'inclination naturelle pour la guerre avoit été ſuſpendue juſqu'alors par la violence de ſon amour, conçut une honte extrême, à ce diſcours, de n'avoir encore rien fait pour la gloire. Il fut encore plus animé par des lettres du comte d'Egmont, que les députés lui rendirent. Ce comte ſommoit le prince de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée autrefois de ſe rendre en Flandres, dès que la guerre y ſeroit allumée. Il repréſentoit les affaires de ces provinces dans une diſpoſition ſi favorable pour dom Carlos, que ce prince réſolut de s'en faire donner le gouvernement. Il eſpéroit de s'y mettre bientôt en état d'entreprendre tout ce que ſa valeur & ſon ambition lui conſeilleroient, après qu'il auroit appaiſé les troubles par ſa préſence.

A peine cette réſolution étoit bien formée, que l'image de la reine ſe préſenta à ſon imagination plus belle & plus touchante qu'il ne l'avoit jamais vue, & lui fit douter s'il auroit bien la force de la quitter. Mais faiſant une ſérieuſe réflexion ſur l'état de ſes affaires, il trouva que toutes choſes le devoient confirmer dans ſa première penſée.

Au commencement de leur liaiſon, l'extrême jeuneſſe de cette princeſſe ne lui avoit pas permis de cacher à dom Carlos l'eſtime & la pitié qu'elle prit pour lui : mais depuis, le temps l'ayant rendue plus ſavante, elle avoit compris, que les témoignages d'amitié qu'elle lui rendoit, tout innocens qu'ils étoient, ne laiſſoient pas d'entretenir ſon amour. Elle lui repréſentoit en toute occaſion les conſéquences de cette paſſion, & les malheurs où elle les expoſoit. Quelque poſſé-

dé qu'il en fût, il ne pouvoit s'empêcher de reconnoître qu'elle avoit raison; & il n'ôsoit trouver mauvais qu'elle vécût tous les jours avec lui d'une manière plus réservée. Dans une agitation d'esprit si cruelle, il crut qu'il devoit faire un effort généreux, pour délivrer cette princesse d'une passion malheureuse, qui lui donnoit de si justes inquiétudes; & qu'il ne pouvoit mieux s'en détacher, que par une longue absence, & de grandes occupations. Il le crut d'abord; mais il changea bien d'opinion à la présence de la reine: & considérant quel étoit le plaisir de la voir, il sentit qu'il ne se résoudroit jamais à ne la voir pas. Dans cette pensée, il lui rendit compte de ce qui s'étoit passé entre les députés & lui, & du projet qu'il avoit formé. Il lui demanda pardon mille fois d'avoir cru pendant quelques instans qu'il pouvoit vivre éloigné d'elle; mais la reine qui ne cherchoit qu'à le guérir de sa passion, l'obligea, malgré sa répugnance, à poursuivre le dessein de cette expédition de Flandres. Pour l'y résoudre plus facilement, elle lui fit comprendre, que ce voyage dissiperoit le chagrin que le roi pouvoit avoir pris de leur liaison: qu'ainsi étant moins observé au retour, plus considéré & plus absolu par la gloire qu'il auroit sans doute acquise, ils pourroient vivre ensemble avec beaucoup moins d'inquiétude. Dom Carlos, persuadé par ces raisons, mais beaucoup plus par la complaisance aveugle qu'il avoit pour la reine, se déclara hautement en faveur de la noblesse des Païs-Bas, au grand scandale des inquisiteurs, qui la tenoient presque toute pour hérétique, & qui n'avoient pas oublié l'affaire du testament de

Charles-Quint. Il fit dire au roi, que s'il lui vouloit donner le gouvernement de ces provinces, il répondoit sur sa tête de leur obéissance.

Il seroit mal-aisé d'exprimer à quel point Rui-Gomez & le duc d'Albe furent alarmés de ce dessein. L'autorité, qu'un emploi de cette conséquence donneroit à l'héritier de la couronne, leur parut une ruïne évidente pour eux. Ils jugèrent, qu'au retour de cette expédition, où il réussiroit infailliblement, ce prince seroit le premier ministre de son père, qu'il leur faudroit dépendre de lui. Le duc d'Albe, sur-tout, qui avoit la même prétention que dom Carlos, obligea Rui-Gomez, qui étoit plus familier avec le roi, de lui faire considérer combien cette entreprise éléveroit son fils au-dessus de lui, dans l'esprit des Flamans. Perez, sans qu'il parût agir de concert, lui fit aussi appréhender l'étroite liaison que dom Carlos feroit infailliblement avec la France, par le moyen de la reine, s'il étoit une fois maître des Païs-Bas. Ces avis firent toute l'impression qu'ils pouvoient faire sur l'esprit d'un prince naturellement jaloux de son autorité; & effrayé de l'ambition de son fils, le roi ne songea plus qu'à refuser dom Carlos de bonne grace, & en sorte qu'il ne pût prendre ce refus pour un affront. Il lui fit dire, qu'il accordoit sa demande, & qu'il étoit ravi qu'ils se fussent rencontrés dans la même pensée: mais qu'il vouloit aller lui-même l'établir en Flandres, & qu'ils partiroient bien-tôt ensemble pour ce dessein; qu'il ne lui seroit pas honnête de demeurer en sûreté en Espagne, pendant qu'il exposeroit son fils unique à tous les accidens d'une rebellion si furieuse; & qu'il

vouloit partager le péril avec lui, pour lui laiſſer après toute la gloire.

Le bruit de ce voyage ſe répandit auſſi-tôt, par les préparatifs que le roi en fit, pour tromper dom Carlos; mais perſonne ne pouvoit le croire. Cependant, quelque vain que ce bruit parût, il jetta la terreur dans l'eſprit encore chancelant des rebelles. Le roi, pour le confirmer de plus en plus, fit une dépenſe ſi conſidérable en équipages, que les députés même, Bergh & Montigni, qui s'en étoient moqués juſqu'alors, n'ôſèrent plus en douter. La reine, & dom Carlos, y furent trompés quelque temps comme les autres; mais ils furent détrompés plutôt. Après que les équipages furent achevés, le roi, qui vit qu'on alloit être deſabuſé s'il ne partoit, ne trouva point d'autre moyen pour excuſer ſon retardement, que de feindre d'être malade. Cette feinte fit à peu près l'effet qu'il ſouhaitoit dans les païs éloignés, mais, quelque ſoin qu'il prît pour la faire croïre dans ſa cour, & quelque contrainte que ce prince malheureux ſe fit, pour vivre d'une manière qui confirmât l'opinion qu'il vouloit donner, il ne put tromper ſa femme & ſon fils.

Dans cette conjoncture, un jour que beaucoup de gens, qui étoient chez la reine, & qui avoient long-temps raiſonné ſur le voyage du roi en Flandres, furent ſortis, dom Carlos, dom Juan, & la princeſſe d'Eboli, étant demeurés ſeuls avec elle, d'abord ils remarquèrent enſemble, comme les courtiſans ſe tourmentent ſouvent pour deviner les cauſes

& les effets de ce qui ne sera pas. Après s'être moqués de ceux qui parloient du voyage, dom Carlos vint insensiblement à se moquer du voyage même, & de la contrainte que le roi se faisoit pour contrefaire le malade. Il dit, que Charles-Quint avoit assez voyagé pour lui, & pour le roi son fils, & que le roi se reposeroit pour lui & pour son père. La reine n'entendit pas ces paroles, parce qu'elle fut obligée de parler en particulier à quelques personnes, qui avoient à faire à elle. Cependant, dom Juan & la princesse d'Eboli s'entretenoient tout bas ensemble. Dom Carlos se mit en rêvant à faire un petit livre avec du papier blanc qu'il trouva dans une cassette, dans lequel il écrivit de sa main ces paroles en grosse lettre sur la première feuille: *Les grands & admirables voyages du roi dom Philippe.* Il mit, dans chacune des autres pages du livre, l'un des titres qui suivent: *Le voyage de Madrid à l'Escurial; le voyage de l'Escurial à Tolede, de Tolède à Madrid, de Madrid à Aranjuez, d'Aranjuez au Pardo, du Pardo à l'Escurial*; & de cette sorte, il remplit tout le livre des voyages du roi dans ses maisons de plaisance, & dans les meilleures villes d'Espagne. La reine ne put s'empêcher de rire de cette imagination du prince, quelque dangereuse qu'elle lui parût; mais comme elle lisoit ce papier, on la vint avertir, qu'il venoit de prendre une grande foiblesse au roi, & qu'il étoit fort mal. A cette nouvelle, elle n'eut que le loisir de recommander le livre à dom Carlos. Ce prince, qui vouloit la suivre au plutôt, se contenta de le jetter dans un petit cabinet, dont il tira la porte après lui.

Il ne savoit pas que la princesse d'Eboli avoit de fausses clefs de tout ce qui fermoit chez la reine. Il fut à peine sorti, qu'elle se saisit de son écrit. Quand elle eut vu ce que c'étoit, sa joie fut extrême, d'avoir entre les mains un moyen si considérable de lui nuire auprès du roi. La première chose à quoi elle songea, ce fut comment elle pourroit faire, pour garder ce papier, sans qu'on sût qu'elle l'auroit. Elle ne doutoit pas que la reine n'en vît la conséquence, & qu'elle ne le cherchât dès qu'elle seroit revenue. Pour cet effet, sans perdre un moment, elle fit faire un petit livre, tout semblable à celui de dom Carlos, qui contenoit les mêmes choses. Elle fit contrefaire parfaitement l'écriture de ce prince, & elle mit ce faux livre à la place du véritable, qu'elle donna à son mari. La reine ayant trouvé à son retour cet écrit contrefait, au même endroit que dom Carlos lui avoit dit, elle eut si grande hâte de le brûler, qu'elle le jetta au feu, presque sans y rien lire, ne se défiant pas de cette fourberie.

Cependant, la feinte du roi étoit changée en vérité. Au retour de la foiblesse qui lui avoit pris, il se trouva avec une grosse fievre, qui se régla après en tierce; mais on ajoûta moins de foi à sa maladie depuis qu'elle fut véritable, qu'on n'en avoit ajouté pendant qu'elle n'étoit que feinte. Les rebelles de Hollande, voyant que ce bruit duroit si long-temps, ne doutèrent plus que ce ne fût un trait de la politique de ce prince. Dans cette opinion, ils poursuivirent leurs entreprises avec plus de chaleur qu'auparavant. Cette nou-

velle redoubla le chagrin du roi, & sa fievre en même temps. Dom Carlos, voyant que les instances qu'il feroit pour être envoyé en Flandres, l'inquiéteroient encore davantage, il ne voulut point les renouveller; mais son père, qui ne le croyoit pas si discret, & qui le voyoit sans cesse auprès de lui, prenoit son assiduité pour une sollicitation muette.

Cette assiduité avoit d'autres raisons. La reine n'abandonnant point le malade, dom Carlos ne la pouvoit plus voir ailleurs; mais comme ils vivoient en sa présence avec une grande circonspection, & qu'ils n'osoient quasi se parler, dom Carlos souffroit beaucoup de cette contrainte, & leurs intérêts en recevoient un préjudice considérable. Ils avoient bien des avis à se donner, & des mesures à prendre de concert, dans une conjoncture si délicate. Il n'y avoit pas lieu d'espérer que le roi guérît si-tôt, & les médecins assûroient, que sa fievre tireroit en longueur.

La reine & dom Carlos jugeant qu'il y auroit trop de danger à s'écrire, résolurent de choisir quelque personne fidele, à qui ils pussent dire tout ce qu'ils auroient à se faire savoir. Le prince, qui croyoit son oncle dom Juan tout à eux, jetta les yeux sur lui, pour l'honorer de cette confidence; mais il sembloit à la reine, qu'elle avoit vu plusieurs fois, dans les yeux de cet oncle, quelque chose qui lui parloit d'amour. Elle avoit aussi remarqué, dans la princesse d'Eboli, quelque complaisance pour ce même dom Juan, qui montroit de l'intelligence entre-eux. Ces considérations obligèrent la reine à faire changer de dessein à dom Carlos; mais elle ne lui en dit pas le sujet.

Ce

Ce prince n'avoit pas osé lui proposer le marquis de Posa son favori, parce qu'elle ne le connoissoit pas si particuliérement que dom Juan. Ce favori étoit le plus accompli de tous les jeunes seigneurs qui avoient été élevés enfans d'honneur auprès des princes. Quoi qu'il eût beaucoup de vivacité, c'étoit une de ces ames naturellement réglées, également capables de force & de modération. Dom Carlos, qui avoit le discernement excellent, avoit d'abord remarqué en lui un caractère d'esprit si rare entre des jeunes gens. Le marquis n'étoit pas moins charmé de l'ardeur que dom Carlos témoignoit pour toutes les choses grandes & honnêtes, & il s'étoit fait entre eux une forte liaison, assez rare entre un prince & un courtisan, puisqu'elle n'étoit fondée que sur une admiration mutuelle. Comme il n'y a point de plus dangereux personnage à faire dans une cour, que celui de favori de l'héritier de la couronne, le marquis avoit prié dom Carlos de faire le moins éclater qu'il pourroit la confiance dont il vouloit l'honorer. Ainsi, quoi qu'ils vécussent dans une grande union, il n'en paroissoit presque autre chose en public, sinon, que le prince trouvoit sa conversation beaucoup plus agréable que celle des autres, & tout le monde trouvoit la même chose. Ce mystère, qu'ils avoient fait de leur amitié, rendoit ce favori plus propre à satisfaire la reine & dom Carlos dans cette occasion. N'étant pas connu pour être aussi dévoué au prince qu'il l'étoit, les entretiens, qu'il auroit avec la reine, en seroient beaucoup moins suspects. Mais comme elle savoit que dom Carlos étoit aisé à tromper, elle voulut exami-

ner elle-même le marquis de Posa, avant que de s'ouvrir à lui. Sous prétexte de quelque ordre qu'elle lui donna la première fois qu'elle le rencontra chez le roi, elle trouva moyen de l'engager dans une conversation particulière. Il lui parut si sage, qu'elle en fut charmée. Il ne le fut pas moins de l'esprit de la reine; & jamais sa modération naturelle ne lui servit tant. De la manière que cette princesse se donna à connoître à lui dans cet entretien, soûtenu par l'éclat de sa beauté, & par les charmes de sa douceur, tout autre qui n'auroit pas été si absolument maître de lui-même, en seroit devenu amoureux. Mais quoi qu'il ne le devînt pas, ils ne purent s'empêcher, dans la suite du commerce qu'ils eurent ensemble, de prendre l'un pour l'autre toute l'estime & l'amitié, qu'ils méritoient tous deux.

Nous croyons toujours qu'on devine nos sentimens secrets; mais nous ne craignons point qu'on nous soupçonne de ceux que nous n'avons pas. La reine, qui ne songeoit qu'à cacher ceux que dom Carlos avoit pour elle, & qui n'en avoit que de fort raisonnables pour le marquis de Posa, ne prit pas autant de soin qu'elle devoit à les dissimuler. Elle ne craignit point qu'on la soupçonnât d'en avoir de criminels pour ce favori. Le marquis, pour répondre à ces bontés comme il devoit, étoit souvent engagé à témoigner plus d'empressement pour elle, qu'il n'étoit à propos d'en faire voir. Comme ils avoient tous deux des ennemis, ce procédé fit bientôt de l'éclat; mais comme ils ne croyoient point qu'il en dût faire,

parce qu'ils se sentoient innocens, ils ne le remarquèrent quasi pas.

Cependant, le roi guérit, & la reine devint grosse. Il en eut d'abord une joie extrême, soit dans l'espérance d'avoir un autre fils que dom Carlos, ou que doutant encore de l'entier rétablissement de sa santé, cette grossesse lui en parût une marque assûrée. Mais sa joie ne dura pas long-temps. Les ministres, qui craignoient la faveur secrette du marquis de Posa, firent ensorte que le commerce de la reine avec ce marquis vint bientôt à la connoissance du roi. Ce prince soupçonneux eut d'abord l'esprit troublé de jalousie; & ne trouvant pas son compte dans quelque supputation de temps qu'il s'avisa de faire sur l'état de la grossesse de sa femme, il ne hésita pas à croire le marquis coupable d'un crime, qui lui auroit attiré plus d'envieux que toutes ses vertus. Cette pensée fit un étrange ravage dans son cœur. Toutes les graces de l'esprit & du corps, que la nature avoit répandues si libéralement dans cet infortuné favori, & qui auroient fléchi l'ame la plus barbare, le rendirent d'autant plus odieux au roi, que ce prince ne considéra plus ces précieux talens, que comme les charmes criminels qui avoient séduit le cœur de sa femme. Néanmoins, quelque dangereuse que fût cette disposition de l'esprit du roi, peut-être que la raison lui seroit revenue, sans une chose qui arriva dans ce même temps, qui lui fit croire tout-à-fait ce qu'il ne faisoit que soupçonner.

Entre les réjouissances qu'on fit pour sa guérison, il y eut un tournoi magnifique, où chaque cavalier

fut obligé de se déclarer pour quelque dame de la cour, & de porter ses couleurs la veille de cette fête. Le marquis de Posa s'étant trouvé chez la reine où il y avoit grand monde, elle se fit nommer par lui toutes les dames qui avoient des cavaliers. Le prince & dom Juan étoient les seuls qui pouvoient se déclarer pour être le sien. Comme ils ne l'avoient pas fait, craignant peut-être de découvrir quelque chose de ce qu'ils avoient dans l'ame, il se trouva quand on eut tout dit, que la reine seule n'avoit personne qui courût pour elle. Elle le remarqua elle-même, & s'en plaignant par manière de jeu, le marquis, qui étoit en possession de plaisanter auprès d'elle, lui dit avec un sérieux admirable, qu'il falloit qu'elle s'en prit à la nature, & que si elle étoit belle comme les autres, elle auroit trouvé quelque cavalier, comme elles en avoient trouvé. Toute la compagnie applaudit à cette raillerie; & la reine reprit aussi sérieusement que lui, que pour le punir de son insolence, elle lui commandoit d'être son cavalier, afin qu'il eût la honte de servir la moins belle de la troupe.

Cette galanterie avoit été publique, & tout ce qu'il y avoit de gens de la première qualité en furent témoins. Cependant le roi ne put s'ôter de l'esprit, qu'il n'y eût du mystère, & que cette conversation n'eût été un artifice de la reine, pour donner un moyen a son amant de se déclarer impunément pour elle. Toutefois, il ne s'affermit pas d'abord dans cette opinion; mais le lendemain, quand il vit entrer en lice le marquis, portant pour de-

vise, sur son écu, un soleil dans sa plus haute élévation, avec ces mots, *rien ne me peut voir sans brûler*, ce prince acheva de se confirmer dans la funeste pensée dont il étoit occupé. Le malheureux cavalier remporta le prix des premières courses. Quoique cela lui fût ordinaire, le roi prit cette fois son adresse pour un effet de son amour; & cette imagination le toucha si vivement, qu'il ne put laisser achever les joûtes. Il feignit de se trouver mal, pour avoir prétexte de les interrompre, & pour empêcher qu'on ne connût la fureur, où cet innocent spectacle l'avoit mis.

D'abord, il résolut de faire mourir le marquis de Posa, en telle sorte, que ni lui, ni la reine, ne pussent en ignorer le sujet. Mais Rui-Gomez, à qui il s'en ouvrit, lui fit remarquer les conséquences d'un éclat de cette nature. Il lui aprit l'étroite liaison de dom Carlos avec ce marquis; & il lui fit comprendre, qu'il n'y avoit rien, qu'on ne dût craindre du ressentiment du prince, pour la perte d'une personne si chère, s'il en connoissoit les auteurs. Ces réflexions firent changer de dessein au roi: il se contenta qu'on fit poignarder le marquis, quelque temps après, la nuit, dans les rues, quand il se retireroit de la cour. Pour éloigner tout-à-fait le soupçon de la vérité, quand les assassins le virent mort, ils firent semblant, en présence de ses gens, de l'avoir pris pour un autre.

La reine ressentit autant qu'elle devoit la perte d'un si parfait ami, & elle en vit d'abord toutes les suites. Pour dom Carlos, il n'en reconnut pas d'abord la véritable cause: mais depuis, il considéra le peu d'apparence qu'il y avoit, qu'on eût pris pour un

autre un homme aussi connu que le mort. Il voyoit, d'ailleurs, qu'ils n'y avoit que son père seul d'assez hardi pour un semblable coup. Ainsi il ne hésita pas, non plus que la reine, à deviner qui en étoit l'auteur. Cependant, ils ne se défièrent point, ni l'un ni l'autre, que ce fût du marquis que le roi eût été jaloux; & s'imaginant bien plutôt ce qui devoit être, que ce qui étoit en effet, ils crurent que ce favori avoit été tué comme confident, & qu'ils étoient découverts. Dans cette opinion, & considérant la grandeur de la passion du roi pour sa femme, son aversion pour le prince, & son inclination naturelle à répandre le sang, ils se jugèrent perdus. Ils crurent, que le roi étant bien assûré, qu'ils ne pouvoient échapper à sa vengeance, il avoit voulu la commencer par cet assassinat, afin de la leur faire sentir plus long-temps.

Il n'y a rien de si secret dans les cours, qui ne soit sû par quelques gens, dont on ne se défie point. Dom Carlos, se mettant un jour à table environ ce temps, trouva un papier sous son assiette, qui contenoit ces paroles: *Il est des conseils très-justes, qui ne se donnent point; mais on ne sort des affaires désespérées, que par des résolutions extraordinaires. Ceux en qui le ciel a mis des qualités qui doivent rendre beaucoup d'autres heureux, ont une obligation d'accomplir leur destinée, qui prévaut sur toutes les autres obligations. Les ames généreuses ne périssent, que faute d'avoir assez mauvaise opinion des méchans. La patience, qui abandonne les jours de l'homme de bien à la violence de ses ennemis, est foiblesse, bassesse de cœur, crime, & non pas vertu.*

L'humanité, pour qui n'en a point, eſt la plus dangereuſe eſpece de folie.

Cependant, le prince réſolut d'eſſayer une voie innocente, avant que de recourir aux dernières extrémités. Ce fut de renouveller vivement les inſtances qu'il avoit faites pour être envoyé en Flandres, où l'état des affaires demandoit un remede plus prompt & plus preſſant que jamais. Il le fit en des termes qui faiſoient comprendre, qu'il le vouloit, & qu'il n'y avoit pas de ſûreté à le refuſer. Il jugea à propos de s'expliquer de cette manière abſolue. Il crut, que s'il étoit découvert, il n'avoit rien à ménager; que s'il ne l'étoit pas, il ſe pourroit faire que le roi, ſollicité par ſa jalouſie, & effrayé de ce procédé impérieux, accorderoit tout pour l'éloigner. Ce père malheureux, dont l'eſprit étoit plus libre pour voir les ſuites de ſes projets, étoit retombé dans ſa timidité ordinaire & naturelle. Il voyoit auſſi, qu'il faloit néceſſairement envoyer une armée en Flandres; & il craignoit d'irriter le reſſentiment de dom Carlos, encore tout récent pour la mort de ſon ami, s'il lui refuſoit le commandement de cette armée, qu'il demandoit avec tant de hauteur.

Rui-Gomez, qui avoit trouvé le roi ſi ferme dans l'affaire du marquis, fut bien étonné de le voir ſi irréſolu dans une occaſion beaucoup plus importante. L'intérêt, que ce miniſtre avoit au ſalut de ſon maître, lui fit regarder avec effroi la foibleſſe de ce prince, qui alloit mettre les armes à la main de ſon fils, pour en être égorgé le premier. Comme il n'eſt point de ſi bonne raiſon que la crainte, pour obliger les

esprits les plus incertains à se déterminer, le roi étoit prêt à se résoudre en faveur de dom Carlos. Rui Gomez, qui le voyoit bien, ne savoit comment l'empêcher. Mais comme il avoit l'esprit fort présent, tout d'un coup il s'alla aviser de ce livre des voyages du roi, que sa femme avoit trouvé chez la reine écrit de la main de dom Carlos, & qu'il avoit toujours regardé depuis comme une bagatelle, qui pouvoit produire quelque grand effet, si elle étoit employée bien à propos. Il jugea qu'il en avoit trouvé l'occasion. Il dit au roi, qu'il croyoit être obligé de lui apprendre une petite chose, qu'il n'avoit pas cru jusqu'alors digne de lui être raportée; mais qui, dans la conjoncture présente, lui feroit beaucoup mieux connoître le génie & les sentimens de son fils. Le roi, à qui cette affaire parut de plus grande conséquence, que Rui-Gomez ne faisoit semblant de la croire, voulût examiner lui-même le livre; & ayant reconnu l'écriture de son fils, il entra dans une réverie profonde, où ce ministre jugea à propos de le laisser.

Après qu'il fut revenu du premier trouble d'esprit, où une raillerie si sanglante, faite par des personnes si chères, le jetta d'abord, ses anciens soupçons de l'amour de dom Carlos pour la reine se réveillèrent dans son ame, avec plus de violence que jamais. Il ne put comprendre, qu'une femme & un fils se divertissent ensemble de cette sorte, aux dépens d'un père & d'un mari qui étoit leur roi, sans qu'ils vécussent aussi dans les familiarités les plus criminelles. Mais le marquis de Posa lui revenant aussi-tôt dans l'esprit, il ne pou-

voit croire que la reine fût amoureuse de tous deux; sur-tout, dom Carlos & ce marquis étant aussi unis qu'ils étoient: & il conclut, qu'il falloit nécessairement que l'un fût l'amant, & l'autre le confident. Quelque effort d'esprit qu'il fût faire, il ne put jamais déterminer en lui-même, lequel étoit l'amant; mais qui que ce fût des deux, il trouvoit que la mort du marquis n'étoit toujours que trop juste, & que dom Carlos étoit également coupable. Quoi qu'il en fût, il ne vouloit point autoriser les railleries que son fils faisoit de sa manière de vie, en lui donnant le moyen d'en mener une si différente en Flandres. Si ce prince, n'ayant encore rien fait, avoit l'audace de traiter son père avec tant de mépris, que n'oseroit-il point, si la fortune favorisoit son ambition? Le roi lui fit dire, que dans le désordre effroyable où étoit la Flandre, il ne croyoit pas pouvoir l'y envoyer, sans exposer ses jours à des dangers inévitables: mais que le duc d'Albe partiroit avec une puissante armée, dans peu de temps, & que dès que cette armée auroit rendu son parti le plus fort, il seroit libre de faire ce qu'il souhaiteroit.

Ce refus acheva de confirmer le prince dans l'opinion qu'il avoit, que sa perte étoit résolue. Il se rendit aux instances, que les rebelles de Hollande lui faisoient depuis long-temps, par le comte d'Egmont & les députés, de s'aller mettre à leur tête. Ils lui promettoient, que s'il vouloit leur accorder peu de choses fort raisonnables, ils lui obéiroient avec plus de fidélité, que les Catholiques n'obéissoient au roi. Dom Carlos ne doutoit pas, que s'il étoit une fois

maître des révoltés, le roi ne lui abandonnât le reste de la Flandre; quand ce ne seroit, que pour l'empêcher de s'en emparer de force, comme il lui seroit aisé. Le marquis de Bergh, & Montigni, eurent plusieurs conférences avec lui sur ce projet: ils prirent ensemble des mesures si justes & si solides, qu'elles ne pouvoient manquer de réussir, pourvû que le prince se conservât dans la liberté de pouvoir agir; & c'est à quoi ils l'exhortèrent principalement.

S'il les en eût cru, il seroit parti dès-lors. Mais dom Carlos jugea, qu'il y auroit de la témérité à se déclarer de cette sorte, avant que d'avoir établi les correspondances qui lui étoient nécessaires. Il promit, qu'en attendant, il prendroit de si puissantes précautions pour la sûreté de sa personne, qu'il en pourroit rendre bon compte. Outre un coffre rempli d'armes à feu, qu'il fit mettre dans la ruelle de son lit, il se fit faire de petits pistolets, d'invention nouvelle, pour porter toujours sur lui, sans qu'on les pût voir; & pour empêcher qu'on ne le surprit en dormant, il commanda à un fameux ouvrier François, qui travailloit à l'Escurial, de lui faire une sorte de serrure pour sa chambre, qui ne se pouvoit ouvrir que par dedans: & il mettoit toutes les nuits sous son chevet deux épées & deux pistolets.

(La suite au numéro prochain.)

16.

NINON L'ENCLOS. *)

Ninon nâquit à Paris le 15 Mai 1616. Elle étoit fille unique de M. de l'Enclos, gentilhomme de Touraine, qui tenoit un rang distingué parmi les braves de ce temps-là. Sa mère étoit Raconis, famille illustre dans l'Orléanois. Beauté, graces, esprit, Ninon avoit reçu de la nature tout ce qu'elle peut donner. M. de l'Enclos ne négligea point les ressources de l'art. Il faisoit lire à sa fille les meilleurs écrivains, entr'autres Montagne, qu'elle aima toute sa vie. Il jouoit très-bien du luth; c'est ce qui à fait dire que Ninon étoit la fille d'un joueur de luth: il lui apprit lui-même à toucher de cet instrument; elle y fit de si grands progrès, que ce talent fut mis dans la suite au nombre de ses perfections. Comme il étoit homme de plaisirs, il lui en inspiroit le goût; mais il lui donnoit en même temps des leçons de probité. Madame de l'Enclos tâchoit envain, par ses conseils & par son exemple, de corriger cette éducation profane. C'étoit une femme d'une piété exemplaire. Elle menoit tous les jours sa fille à vêpres & au sermon; mais Ninon prenoit furtivement quelques livres agréables pour se désenuyer à l'église.

Elle n'avoit que quatorze ans lorsqu'elle perdit sa mère. Son père mourut un an après. Il voulut paroître aussi philosophe à sa mort, qu'il croyoit l'avoir été pendant sa vie. "Approchez, Ninon, lui „dit-il; vous voyez que tout ce qui me reste en ce

*) Histoire littéraire des femmes Françoises. To. I. A Paris, 1769.

„moment est un souvenir fâcheux des plaisirs qui me „quittent. Leur possession n'a pas été de longue du„rée; & c'est la seule chose dont je puis me plaindre „à la nature. Mais hélas! que mes regrets sont inuti„les! Vous qui avez à me survivre, profitez d'un temps „précieux; & ne devenez jamais scrupuleuse sur le „nombre, mais sur le choix des plaisirs. „

Ce conseil, si conforme au goût de Ninon, fut la regle de sa conduite. Elle commença par arranger sa petite fortune, avec un ordre qu'on ne devoit guère attendre de son âge. Son patrimoine n'étoit pas aussi considérable qu'il eût pû l'être, si son père n'avoit beaucoup dissipé. Elle se fit par ce moyen un revenu honnête. Un des motifs qui l'engagea à placer ainsi son bien, c'est qu'elle prit dès-lors la résolution de ne se marier jamais. Elle aimoit trop la liberté pour songer à un pareil engagement. L'exemple & les leçons de son père lui étoient d'ailleurs toujours présens. Il avoit lui-même porté ce joug impatiemment; & plus d'une fois il avoit tracé à sa fille le plan de vie qu'il souhaitoit qu'elle suivit, & dont elle ne s'écarta point.

Un de ses premiers amans, fut le comte de Coligny le dernier de cette illustre maison. Il étoit protestant; & l'on prétend que Ninon contribua beaucoup à lui faire abjurer le Calvinisme. Leur tendresse dégénéra bientôt en amitié.

Le comte de Coligny eut des successeurs, entr'autres le marquis de Villarceaux, celui de tous qui fut aimé le plus long-temps. Madame de Vllarceaux en étoit furieuse. Elle avoit un jour beaucoup de mon-

de chez elle; on demanda à voir son fils. Il parut, accompagné de son précepteur. On loua son esprit; la mère voulut justifier les éloges: elle pria le précepteur d'interroger son éleve sur les dernières choses qu'il avoit apprises. Allons, monsieur le marquis, dit le grave pédagogue: *Quem habuit successorem Belus rex Assiriorum? Ninum!* répondit le jeune marquis. Madame de Villarceaux frappée de la ressemblance de ce nom avec celui de Ninon, ne pût se contenir. Voilà, dit-elle, de belles instructions à donner à mon fils, que de l'entretenir des folies de son père. Le précepteur eut beau protester qu'il n'y entendoit point malice; rien ne fut capable de l'appaiser. Le ridicule de cette scene se répandit dans toute la ville; il parvint à Ninon qui en rit long-temps.

Le marquis de Sévigné se présenta & fut bien reçu. Mais une infidélité lui fit donner son congé. Il demanda pardon avec tant de vivacité, tant de promesses de ne plus retomber, qu'on oublia sa faute, à condition, non-seulement qu'il ne reverroit plus la Champ-Mêlé, mais encore qu'il sacrifieroit les lettres qu'il avoit reçues de cette comédienne. Le dessein de Ninon étoit de les envoyer à l'amant en titre de la Champ-Mêlé. Madame de Sévigné, à qui son fils raconta à quel prix il avoit obtenu sa grace, lui fit sentir l'indignité de ce procédé. Le marquis courut chez Ninon; & moitié par force, moitié par adresse, il retira, dit la marquise, les lettres de cette pauvre diablesse, qui furent brûlées sur le champ.

La liste des adorateurs de Ninon ne finit pas. Outre ceux que j'ai déjà cités, elle eut encore le grand

prince de Condé, le duc de la Rochefoucault, le comte de Saint-Pol, qui fut depuis appellé le duc de Longueville, le maréchal d'Albret, le comte d'Eſtrées, l'abbé Deffiat, le marquis de Gerſey, M. de Gourville, le fameux Jean Bannier, parent des rois de Suede. Le comte de Choiſeul, depuis maréchal de France, ſe vit préférer un rival, dont il ne ſe ſeroit jamais défié: c'étoit Pécourt, célebre danſeur de ce temps-là. Il rendoit de fréquentes viſites à Ninon. Le comte de Choiſeul le rencontra un jour chez elle; Pécourt avoit un habit aſſez reſſemblant à un uniforme. Après quelques propos ironiques, le comte lui demanda d'un ton railleur, dans quel corps il ſervoit? Pécourt lui répondit avec fierté: je commande un corps où vous ſervez depuis long-temps.

Le grand-prieur de Vendôme épris des charmes de Ninon, ne ceſſoit de la perſécuter. Amant impétueux, il trouva mauvais qu'on lui eût préféré des rivaux. Il s'en plaignir amérement à Ninon, qui loin d'être touchée de ſes reproches, écouta les déſirs de quelque nouveau rival, & mit le comble au déſeſpoir du grand-prieur. Il ſortit de chez elle furieux, & laiſſa ſur ſa toilette un billet qui renfermoit le quatrain ſuivant.

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce ſans peine à tes foibles appas.
Mon amour te prêtoit des charmes,
Ingrate, tu n'en avois pas.

Ninon ne ſe piqua point, & ſe contenta de plaiſanter le grand-prieur, en lui répondant par ces quatre vers ſur les mêmes rimes.

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vis renoncer à mes foibles appas.
Mais si l'amour prête des charmes,
Pourquoi n'en empruntois-tu pas?

Ninon, dans le cours de ses galanteries, eut deux enfans. Le premier occasionna une dispute entre le comte d'Estrées & l'abbé Deffiat, qui tous deux prétendoient aux honneurs de la paternité. Soit que cette querelle amusât Ninon, soit qu'en effet elle ne se crût pas assez sure de sa décision pour la risquer, elle ne voulut point prononcer. Après bien des démêlés, les deux rivaux prirent un jour chacun un cornet dans un trictrac, & ils jouèrent aux dez à qui appartiendroit l'enfant. Le sort le donna au comte d'Estrées, qui dans la suite devenu maréchal de France & vice-amiral, le mit dans la marine, & prit soin de sa fortune.

A Ninon galante succéda Ninon philosophe. Pour distinguer l'une de l'autre, on cessa de l'appeller Ninon; ce nom convenoit à la dissipation de ses premières années; sa réforme en demandoit un plus respectable; jusqu'à sa mort on ne lui donna plus que le nom de mademoiselle de l'Enclos. Elle occupoit dans la rue des Tournelles, derrière la place royale, une maison propre & commode, qu'elle avoit achetée à vie; elle y rassembloit la meilleure compagnie de son temps, en hommes, & même en femmes. Ses principales amies étoient la comtesse de la Suze, la comtesse d'Olone, la maréchale de Castelnau, la maréchale de la Ferté, la duchesse de Sully, la comtesse de Fiesque, madame de la Fayette, madame de Choisy, madame

de Coulanges, madame du Tort, la marquise de Lambert, la duchesse de Bouillon-Mancini, la comtesse de Sandwich. Elle avoit trop de mérite & de célébrité pour n'être pas en bute aux traits de la satyre. On voit dans les recueils de chansons de ce temps-là, qu'elle ne fut point ménagée. Elle s'avisa de bâiller un jour fort indécemment à l'académie Françoise, où l'on prononçoit un beau discours de réception. Un académicien crut devoir venger l'honneur de sa compagnie, & fit sur-le-champ l'épigramme suivante:

Dans un discours académique
Rempli de Grec & de Latin
Le moyen que Ninon trouve rien qui la pique.
Les figures de rhétorique
Sont bien fades après celles de l'Arétin.

Le grand nombre de vers, faits à la louange de Mlle de l'Enclos, dût la consoler des couplets satyriques.

L'abbé Gedoyn, fut présenté à cette fille célebre en 1696, comme un jeune homme de beaucoup d'esprit, qui avoit été élevé en bonne école; il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit sorti des Jésuites. Il n'avoit que vingt-neuf ans; & ce que l'on trouvera de bien extraordinaire, c'est qu'il devint éperduement amoureux de Mlle de l'Enclos, qui en avoit près de quatre-vingt. Il est vrai qu'elle étoit encore fraiche & belle. Elle trouva le jeune abbé fort à son gré, & consentit à redevenir Ninon pour lui; mais elle ne voulut le rendre heureux qu'au bout d'un certain temps qu'elle lui fixa. Le terme arrivé, il se rendit chez elle; il la trouva couchée sur son canapé.

Il

Il se jetta à ses génoux, & la conjura, au nom de l'amour le plus tendre, de tenir la parole qu'elle lui avoit donnée. Elle avoit trop de probité pour y manquer. L'abbé Gedoyn, enchanté de sa bonne fortune, lui demanda pourquoi elle l'avoit fait languir si longtemps. „Hélas! mon cher abbé, répondit-elle, par„donnez-moi ce retardement; ma tendresse en a souf„fert autant que la vôtre; mais c'est l'effet d'un petit „grain de vanité que j'avois encore dans la tête. J'ai „voulu, pour la rareté du fait, attendre que j'eusse „quatre-vingts ans accomplis; & je ne les ai eu que „d'hier au soir.„ Elle le garda un an; & ce fut elle qui le quitta, & qui rompit la première. Il fut sensiblement touché de cette rupture. Il continua cependant de la voir, de l'aimer & de l'estimer.

Mademoiselle de l'Enclos eut l'attention, sur la fin de ses jours, d'aller à sa paroisse, aussi souvent que ses forces le lui permettoient. Elle fit une confession générale, & reçut le viatique avec tous les sentimens d'une véritable piété. Les approches de la mort n'altérèrent point cependant la tranquillité de son ame; elle conserva jusqu'au dernier moment les agrémens & la liberté de son esprit. Voici un quatrain qu'elle fit quelques heures avant que d'expirer.

Qu'un vain espoir ne vienne point s'offrir,
Qui puisse ébranler mon courage:
Je suis en âge de mourir;
Que ferois-je ici davantage?

Elle mourut à Paris, le 17 octobre 1706, à l'âge de quatre-vingt-dix ans & cinq mois. Elle fut regrettée universellement. C'est d'elle seule que l'on

peut dire qu'elle porta les fleurs du printemps bien au-delà de l'automne. Enfin, elle joignit toutes les vertus de notre sexe aux graces du sien; ce qui l'a placée peut-être au-dessus des plus grands hommes. L'abbé de Chateauneuf fit ainsi son épitaphe:

Il n'est rien que la mort ne dompte:
Ninon, qui près d'un siecle, a servi les amours,
Vient enfin de finir ses jours:
Elle fut de son sexe, & l'honneur & la honte:
Inconstante dans ses désirs,
Délicate dans ses plaisirs;
Pour ses amis, fidele & sage,
Pour ses amans, tendre & volage,
Elle fit regner dans son cœur,
Et la galanterie, & l'austère pudeur;
Et montra ce que peut le triomphant mélange
Des charmes de Vénus, & de l'esprit d'un ange.

"L'abbé de Châteauneuf me mena chez elle dans ma plus tendre jeunesse, dit M. de Voltaire; j'étois âgé d'environ treize ans. J'avois fait quelques vers qui ne valoient rien, mais qui paroissoient fort bons pour mon âge. Mademoiselle de Lenclos avoit autrefois connu ma mère, qui étoit fort amie de l'abbé de Chateauneuf. Enfin on trouva plaisant de me mener chez elle. L'abbé étoit le maître de la maison: c'étoit lui qui avoit fini l'histoire amoureuse de cette personne singulière; c'étoit un de ces hommes qui n'ont pas besoin de l'attrait de la jeunesse pour avoir des désirs; & les charmes de la société de Mlle de Lenclos avoient fait sur lui l'effet de la beauté. Elle le fit languir deux ou trois jours; & enfin l'abbé lui

ayant demandé pourquoi elle lui avoit tenu rigueur si long-temps, elle lui répondit qu'elle avoit voulu attendre le jour de sa naissance pour ce beau gala; & ce jour-là elle avoit juste soixante & dix ans. Elle ne pousſa guères plus loin cette plaisanterie; & l'abbé de Châteauneuf resta son ami intime Pour moi, je lui fus présenté un peu plus tard; elle avoit quatre-vingt-cinq ans. Il lui plut de me mettre sur son testament; elle me légua deux mille francs pour acheter des livres. Sa mort suivit de près ma visite & son testament.„

"Les plus beaux esprits du royaume, & la meilleure compagnie, se rendoient chez elle. On y soupoit; & comme elle n'étoit pas riche, elle permettoit que chacun y portât son plat. St. Evremont eut quelque temps ses bonnes graces. On la quittoit rarement; mais elle quittoit fort vîte, & restoit toujours l'amie de ses anciens amans. Elle pensa bientôt en philosophe; & on lui donna le nom de la *moderne Léontium*.„

"Sa philosophie étoit véritable, ferme, invariable, au-dessus des préjugés & des vaines recherches. Elle eut à l'âge de vingt-deux ans, une maladie qui la mit au bord du tombeau. Ses amis déploroient sa destinée qui l'enlevoit à la fleur de son âge. "Ah! dit-„elle, je ne laisse au monde que des mourans.„ Il me semble que ce mot est bien philosophique. Elle mérita les quatre vers que St Evremont mit au bas de son portrait, & qui sont plus connus que tous les autres vers de cet auteur.

L'indulgente & sage nature,
A formé le cœur de Ninon,

De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

En effet, elle étoit digne de cet éloge. Elle disoit qu'elle n'avoit jamais fait à Dieu qu'une prière: „mon Dieu, faites de moi un honnête homme, & n'en „faites jamais une honnête femme.„

"Les graces de son esprit, & la fermeté de ses sentimens, lui firent une telle réputation, que lorsque la reine Christine vint en France en 1664, cette princesse lui fit l'honneur de l'aller voir dans une petite maison de campagne où elle étoit alors.„

"Lorsque mademoiselle d'Aubigné (depuis madame de Maintenon) qui n'avoit alors aucune fortune, eût cru faire une bonne affaire en épousant Scarron, Ninon devint sa meilleure amie. Elles couchèrent ensemble quelques mois de suite: c'étoit alors une mode dans l'amitié. Ce qui est moins à la mode, c'est qu'elles eurent le même amant, & ne se brouillèrent pas. M. de Villarseau quitta madame de Maintenon pour Ninon. Elle eut deux enfans de lui. L'aventure de l'ainé est une des plus funestes qui soient jamais arrivées. Il avoit été toujours inconnu. Il lui fut présenté à l'âge de 19 ans, comme un jeune homme qu'on vouloit mettre dans le monde. Malheureusement il en devint éperduement amoureux. Il y avoit auprès de la porte S. Antoine un assez joli cabaret où dans ma jeunesse, continue M. de Voltaire, les honnêtes gens alloient encore quelquefois souper. Mademoiselle de Lenclos, car on ne l'appelloit plus alors Ninon, y soupoit un jour avec la maréchale de la Ferté, l'abbé de Châteauneuf & d'autres person-

nes. Ce jeune homme lui fit dans le jardin une déclaration si vive & si pressante, que mademoiselle de Lenclos fut obligée de lui avouer qu'elle étoit sa mère. Aussitôt le jeune homme qui étoit venu au jardin à cheval, alla prendre un de ses pistolets à l'arçon de la selle, & se tua tout roide. Il n'étoit pas si philosophe que sa mère.„

"Son autre fils, nommé la Boissière, est mort tout doucement de sa belle mort en 1723 à la Rochelle, où il étoit commissaire de marine. La mort tragique de son fils aîné rendit mademoiselle de Lenclos un peu plus sérieuse, mais ne l'empêcha point d'avoir des amans. Elle regardoit l'amour comme un plaisir qui n'engageoit à aucun devoir, & l'amitié comme une chose sacrée. Elle aima quelques années de très-bonne foi le marquis de Sévigné, le fils de cette célebre madame de Sévigné dont nous avons des lettres charmantes. Elle le préféra au maréchal de Choiseul. Ce maréchal lui ayant fait un jour une longue énumération de toutes ses bonnes qualités, comme si par-là on se faisoit aimer, elle lui répondit par ce vers de Corneille:

O ciel! que de vertus vous me faites haïr!

Cependant elle étoit elle-même la personne qui avoit le plus de vertus, à prendre ce mot dans le vrai sens; & cette vertu lui mérita le nom de la *belle gardeuse de cassette.* „

„Lorsque M. de Gourville, qui fut nommé vingt-quatre heures pour succéder à M. Colbert, & que nous avons vû mourir l'un des hommes de France le plus considéré; lors, dis-je, que ce monsieur de Gourvil-

le, craignant d'être pendu en perſonne, comme il le fut en effigie, s'enfuit de France en 1661, il laiſſa deux caſſettes pleines d'argent, l'une à mademoiſelle de Lenclos, l'autre à un faux dévot. A ſon retour il trouva chez Ninon ſa caſſette en fort bon état; il y avoit même plus d'argent qu'il n'en avoit laiſſé, parce que les eſpeces avoient augmenté depuis ce temps-là. Il prétendit qu'au moins le ſurplus appartenoit de droit à la dépoſitaire; elle ne lui répondit qu'en le menaçant de faire jetter la caſſette par les fenêtres. Le dévot s'y prit d'une autre façon. Il dit, qu'il avoit employé ſon dépôt en œuvres pies, & qu'il avoit préféré le ſalut de l'ame de Gourville à un argent qui ſûrement l'auroit damné. „

Les lettres qui nous reſtent de Mlle de l'Enclos, ne roulent que ſur des ſujets indifférens. J'en citerai une ſeulement pour donner une idée de ſon ſtyle.

„Votre lettre, dit-elle, à M. de Saint Evremont, „m'a remplie de déſirs inutiles, dont je ne me croyois „plus capable. Les jours ſe paſſent, comme diſoit le „bon homme des Iveteaux, dans l'ignorance & la pa„reſſe; & ces jours nous détruiſent & nous font per„dre les choſes à quoi nous ſommes attachés. Vous „l'éprouvez cruellement. Vous diſiez autrefois que „je ne mourrois que de réflexions: je tâche à n'en „plus faire, & à oublier, le lendemain, le jour que „je vis aujourd'hui. Tout le monde me dit que j'ai „moins à me plaindre du temps qu'un autre. De quel„que ſorte que cela ſoit, qui m'auroit propoſé une „telle vie, je me ſerois pendue. Cependant on tient à

„un vilain corps comme à un corps agréable. On ai-
„me à sentir l'aise & le repos. L'appetit est quelque
„chose dont je jouis encore. Plût à Dieu de pouvoir
„éprouver mon estomac avec le vôtre, & parler de
„tous les originaux que nous avons connus, dont le
„souvenir me réjouit plus, que la présence de beau-
„coup de gens que je vois, quoiqu'il y ait du bon
„dans tout cela; mais à dire le vrai, nul rapport.
„M. de Clérambault me demande souvent, s'il resem-
„ble par l'esprit à son père. Non, lui dis-je; mais
„j'espère de sa présomption, qu'il croit ce non avan-
„tageux; & peut-être qu'il y a des gens qui le trou-
„veroient. Quelle comparaison du siecle présent à
„celui que nous avons vu!„

Dans une autre lettre, elle lui dit: „Que j'au-
„rois de plaisir de dîner encore une fois avec vous!
„N'est-ce point une grossiéreté que le souhait d'un dî-
„ner? L'esprit a de grands avantages sur le corps, cepen-
„dant ce corps fournit souvent de petits goûts qui se réj-
„tèrent, & qui soulagent l'ame de ses tristes réflexions:
„vous vous êtes souvent mocqué de celles que je faisois;
„je les ai toutes bannies: il n'est plus temps. Quand on
„est arrivé au dernier période de la vie, il faut se con-
„tenter du jour où l'on vit: les espérances prochai-
„nes, quoique vous en disiez, valent bien autant que
„celles qu'on étend plus loin: elles sont sûres. Voi-
„ci une belle morale; portez-vous bien; voilà à quoi
„tout doit aboutir.„

17.

LES LIVRÉES. *)

Les armoiries, devenues fixes & héréditaires, introduisirent en même temps les livrées; & de même que chacun s'étoit fait des armoiries à sa fantaisie, chacun composa & arrangea ses livrées comme il voulut. J'ai dit qu'on mettoit ses armoiries sur sa cotte-d'armes & sur son bouclier; on portoit, d'ailleurs, une écharpe dont la couleur aidoit à faire connoître de quelle province on étoit. Les comtes de Flandres avoient pour couleur, le verd foncé; les comtes d'Anjou, le verd naissant; les ducs de Bourgogne, le rouge; les comtes de Blois & de Champagne, l'aurore & bleu; les ducs de Lorraine, le jaune; les ducs de Bretagne, le noir & blanc: ainsi les vassaux de ces différens princes, avoient des écharpes différentes & ceux de ces vassaux qui leur étoient alliés, ou qui possédoient auprès d'eux quelque charge considérable, affectoient de joindre aux couleurs de leurs livrées particulières, une petite bande ou petit galon, plus ou moins large, de la livrée de leur seigneur. Voilà pourquoi l'on remarque communément du verd foncé dans les livrées de la noblesse de Flandres & de la moitié de la Picardie; du verd naissant dans les livrées de la noblesse d'Anjou; du rouge dans les livrées de la noblesse de Bourgogne; de l'aurore & bleu dans les livrées de la noblesse du Blésois & de la Champagne; du jaune dans les livrées de la noblesse de Lorraine & du duché de Bar; du noir dans les li-

*) Essais historiques sur Paris. A Paris, 1776.

vrées de la nobleſſe de Bretagne. La nobleſſe des environs de Paris, qui relevoit immédiatement du roi, a communément du bleu dans ſes livrées, parce que le bleu étoit la couleur de nos rois. On demandera, ſans doute, pourquoi il y a auſſi du blanc & du rouge dans la livrée royale; parce que le blanc, comme je l'ai dit, étoit de temps immémorial la couleur générale & déſignative de la nation: à l'égard du rouge, parce que nos rois, lorſqu'ils tenoient cour plenière, étoient vétus d'une grande ſoutane rouge, ſous un long manteau bleu, ſemé de fleurs-de-lys d'or.

On n'étoit pas obligé d'avoir ſes livrées dans un tournois; on étoit le maître d'y paroître avec des livrées de caprice, & qu'ordinairement on compoſoit ſur les couleurs de ſa dame.

Il arrrivoit ſouvent que des nobles & des bourgeois, par dévotion à un ſaint, ſe faiſoient ſerfs de ſon égliſe, n'alloient plus que vétus d'un petit pourpoint de la couleur de ſa bannière, & portoient au poignet, ou à la jambe, un anneau de fer: il y a toute apparence que, par une profane imitation de cet uſage, quelque tendre chevalier, pour marquer ſa ſervitude amoureuſe, imagina autour des bras, ces braſſelets ou cercles *) de galons de couleur, qu'on voit à pluſieurs livrées.

*) Ces braſſelets, ou cercles de galons, viennent peut-être auſſi de ce que les *chevaliers* ſe mettoient quelquefois des chaînes autour du bras, & faiſoient vœu de ne les point ôter juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent ſignalés dans quelque entrepriſe.

Le roi, deux fois par an, distribuoit des manteaux rouges, fourrés d'hermine ou de menu-vair *), aux chevaliers qu'il retenoit auprès de sa personne, pour administrer la justice & l'aider de leurs conseils dans les affaires d'état; on appelloit ces manteaux, *robes de livrées*. Jean Vignerot, ayant reçu plusieurs blessures à la bataille de Courtrai, en 1302, & ayant été long-temps foulé aux pieds des chevaux, languit pendant quatre ans: *Quoique ce chevalier ne pût ni s'armer, ni monter à cheval, ni juger de procès, Philippe-le-Bel voulut qu'il continuât d'avoir part à la distribution des robes de livrées.*

Il périt plus de quatre-cent-mille François aux Croisades: mais nous en rapportâmes des modes, entr'autres celle de se vétir de longs habits. Dans le douzième, le treizième, le quatorzième & le quinzième siecle, on portoit une soutane qui descendoit jusqu'aux pieds. Les nobles imaginèrent qu'en y faisant faire une longue queue, ils auroient le prétexte d'avoir un homme pour la porter, & que l'avilissement de cet homme donneroit du relief & un air de distinction au maître.

Il n'y avoit que les *chevaliers* qui eussent le droit de porter sur la soutane un manteau ou casaque, dont les manches très-larges & très-amples se rattachoient par devant sur le pli du bras, & pendoient par derrière jusqu'aux genoux. Ces casaques étoient des plus

*) Le menu-vair étoit composé de deux peaux, l'une blanche, & l'autre grise.

belles étoffes, & doublées d'hermine, de martre, de petit-gris, ou de menu-vair. Un prince même & sa femme, ne pouvoient pas porter de l'or sur leurs habits, jusqu'à ce qu'il eût été fait chevalier.

Pendant plus de trois siecles, on eut l'extérieur de citoyens tranquilles & de bons compatriotes; on ne portoit point d'épée; une longue bourse, pendante à la ceinture, étoit une marque de noblesse. Aujourd'hui, avec ce fer que chacun porte à son côté, nos villes offrent l'aspect d'une nation inquiette.

On se couvroit la tête d'un chaperon, espece de capuchon, avec un bourlet au haut & une queue pendante par derrière; il étoit ordinairement de la même étoffe que le manteau ou la soutane, & fourré des mêmes peaux; il est devenu l'épitoge des présidens à mortier, l'aumusse des chanoines, & la chausse qu'on voit aux avocats, conseillers, docteurs & professeurs de l'université; ainsi les présidens à mortier portent aujourd'hui leur ancien bonnet autour du cou; les chanoines le portent sur le bras, & les avocats, conseillers & docteurs, l'ont sur l'épaule.

Sous Charles V, on porta des *habits blazonnés*; c'est-à-dire qu'on les chamarroit de toutes les pieces armoriales de son écu.

Sous Charles VI, on imagina *l'habit mi-parti*, semblable à celui des bedeaux. Un journal de ce temps là rapporte que *le 17 d'octobre 1409, le sire Jean de Montagu* *) *fut conduit du petit Châtelet aux*

*) Il étoit grand-maître de la maison du roi, & surintendant des finances. Le P. Dubreuil dit que son corps fut porté à Montfaucon *dans un sac rempli d'épices*, que fournirent les

Halles, haut assis dans une charrette, vêtu de sa livrée, à sçavoir, d'une houpelande mi-partie de rouge & de blanc, le chaperon de même, une chausse rouge & l'autre blanche, des éperons dorés, les mains liées, deux trompettes devant lui, & qu'après qu'on lui eut coupé la tête, son corps fut porté au gibet de Paris, & y fut pendu au plus haut, en chemise, avec ses chausses & ses éperons dorés,

Sous le regne de François I, on ne se contenta pas de quitter l'habit ample & long, on donna dans l'extrémité la plus opposée. Des tapisseries de ce temps-là représentent ce prince & ses courtisans vétus comme des pantalons, c'est-à-dire, d'un pourpoint à petites basques, & d'un caleçon tout d'une piece avec les bas. Cet habit serroit si bien le corps, & s'y mouloit de façon qu'il en étoit indécent. Les gens graves prirent le large haut de-chausse à la Suisse; les jeunes gens imaginèrent *les trousses*, espece de haut-de-chausse court & relevé, qui ne descendoit qu'à la moitié des cuisses, & que l'on couvroit d'une demi-jupe; en sorte que, sous les regnes de Henri II, de François II, de Charles IX, de Henri IV excepté le petit manteau, que n'ont pas nos coureurs, on étoit vétu précisément comme ils le sont aujourd'hui; d'autant plus qu'on portoit de petites toques, sur le retroussis desquelles on faisoit broder ses armoiries. A l'armée, on enfonçoit ces toques dans la tête; à la cour & à la ville, on les mettoit sur l'oreille droite; l'oreille gauche à laquelle on attachoit une perle en poire, restoit découverte.

Célestins, pour le conserver, jusqu'à ce qu'il leur fût permis de l'enterrer.

Les femmes, sous le regne de Charles VI, étoient coëffées d'un haut bonnet en pain de sucre; elles attachoient au haut de ce bonnet, un voile qui pendoit plus ou moins bas, selon la qualité de la personne: le voile d'une bourgeoise ne descendoit que jusqu'aux épaules; celui de la femme d'un *chevalier* tomboit jusqu'à terre.

Sous le regne de François I & de Henri II, elles avoient de petits chapeaux avec une plume. Depuis Henri II, jusqu'à la fin du regne de Henri IV, elles portèrent de petits bonnets avec une aigrette.

Sous François II, les hommes trouvèrent qu'un gros ventre donnoit un air de majesté, & les femmes imaginèrent aussi-tôt qu'il en étoit de même d'un gros cul; on avoit de gros ventres & de gros culs postiches: cette ridicule mode dura trois ou quatre ans. Ce qu'il y eut encore de singulier, c'est que lorsqu'elle commença, les femmes parurent ne se plus soucier de leur visage, & commencèrent à le cacher; elles prirent un loup, & n'allèrent plus que masquées dans les rues, aux promenades, en visite & même à l'église. Au masque succédèrent les mouches; on prétend qu'elles en mettoient en si grande quantité, qu'on avoit de la peine à les reconnoître. A l'égard du rouge, je dirai que les généraux en mettoient le jour qu'ils entroient en triomphe à Rome, & qu'une jolie femme peut croire que chaque jour est un jour de triomphe pour elle.

18.

LES MONTS EOLIENS. *)

Vous avez entendu parler des monts Eoliens, les prisons des vents; c'est à présent un pauvre Italien qui tient la place d'Eole; & au lieu de percer la montagne d'un coup de javeline, il ouvre une petite porte, pour leur donner passage. On rend toujours les choses plus merveilleuses en les racontant. Le monde est accoutumé à mettre du miracle dans les récits, & il n'y a point de nation à qui ce goût soit si familier qu'aux Italiens. J'ai tant entendu parler des tempêtes & des vents qui sortent de l'embouchure de ces immenses cavernes, que je m'attendois à quelque chose de fort extraordinaire. C'est mon sort d'être trompé; mais dans cette occasion un accident y a beaucoup contribué, & m'a rendu les choses moins importantes que je ne devois les voir.

Nous avions employé une si grande partie du jour précédent à visiter la fameuse cataracte de Terni, qu'il ne nous restoit plus rien à y remarquer. Ce matin nous nous levâmes de bonne heure, pour nous acheminer vers les montagnes d'Eole. Nous trouvâmes qu'il faisoit froid, en montant à la petite ville de *Cæsium* qui est située sur le côté de la montagne. Nous nous mîmes bientôt sous la conduite des gens en état de nous faire voir le miracle, & en peu de temps nous y arrivâmes. On nous parla en chemin des bouffées de vent terribles, qui sortoient quelquefois à l'ouverture de l'entrée de la caverne. En approchant nous

*) Mélanges d'histoire naturelle. To. VI. A Lyon, 1765.

vîmes une vieille porte, pas trop ſolide; & en avançant plus près, nous entendîmes gronder les vents, qui au dedans faiſoient un bruit auſſi fort & aſſez ſemblable à celui de la cataracte que nous avions vue. Nous nous cramponnâmes ſur nos pieds; & mon ami, qui d'ordinaire prend bien ſes précautions, quoiqu'à dire vrai, il n'eſt point peureux, ſe retint à un rocher qui débordoit de la ſurface de la montagne. Quand la porte fut ouverte, nous fumes fort ſurpris; car tout le bruit avoit ceſſé, & même il n'en ſortit pas la moindre haleine de vent. Nos conducteurs qui nous avoient dit tant de merveilles, ſuivant l'uſage où ſont les Italiens de groſſir les objets aux étrangers, étoient tous décontenancés de cette aventure: pour moi j'avoue que je ne ſoupçonnai plus qu'un contre-temps. Je m'étois attendu à de grandes choſes, plutôt à cauſe du bruit intérieur que j'avois entendu, que par les promeſſes de nos guides; & je commençai à regarder le tout comme une duperie. Je fus convaincu par la ſuite, que j'avois blâmé les gens trop vîte. D'autres gens qui ſe trouvoient là par hazard, regrettoient auſſi-bien que moi la peine que nous avions eue de monter à Cæſium, & de grimper enſuite juſqu'au haut de la montagne, parmi les rochers, inutilement. Mon ami au contraire, quoiqu'un peu fâché du ſoin qu'il avoit pris de ſe cramponner, pour ne pas être renverſé par la violence du vent auquel il s'attendoit, accoutumé cependant à tirer parti de tout, dit, que ſi nous avions manqué la merveille de la tempête, il nous reſteroit le plaiſir de viſiter la caverne, plaiſir qui lui paroiſſoit mériter encore plus notre attention.

Il nous conduisit dans le trou: cette caverne irrégulière, & qui n'est pas sans beautés, est vaste, fort élevée, & annonce bien qu'elle est un ouvrage de la nature; car on n'y apperçoit pas le moindre coup de ciseau, ni d'aucun autre instrument. Le pavé est de rocher, un peu recouvert de terre, soit par la poussière que le vent y a soufflé, par les ordures des souliers de ceux qui y entrent, ou même par les particules du rocher même, qu'ont usé les pieds de ceux qui vont la visiter: mais cette petite croûte est fort mince, & on se feroit un scrupule de la balayer. Le toit est exhaussé & arqué d'une façon irrégulière. Les pierres en certains endroits, sont suspendues, de sorte qu'on croiroit qu'elles vont tomber; il n'est cependant jamais rien arrivé de semblable. Les murs ou côtés sont du roc solide; on en voit avancer de grandes masses d'espace en espace, qui même ont des rebords coupans. Le tout vu dans l'éloignement a assez l'air d'une chambre gothique, qui a sa voûte unie & des colomnes irrégulières par les côtés; mais cette ressemblance s'évanouit en approchant de plus près.

Au bout de la caverne est une ouverture, qui, à ce qu'on prétend, conduit dans une autre caverne, d'où sort en certains moments, & sur-tout au milieu du jour dans les chaleurs de l'été, un vent violent auquel l'homme le plus fort ne peut résister, ni s'empêcher d'en être renversé. Le reste de la compagnie s'en tint à ce récit; mais mon ami m'engagea à le suivre dans l'intérieur du trou; nous entrâmes par ce passage dans une caverne beaucoup plus haute & plus grande que la première. Sa vue inspire la frayeur.

Un

Un seul flambeau suffisoit pour en éclairer passablement toute la capacité, ce qui m'auroit beaucoup surpris, si je n'avois pas déjà vu la même chose dans les mines que nous avions visités quelque temps auparavant. Le plancher de cette caverne ayant été moins fréquenté étoit plus raboteux que celui de l'autre, mais les côtés & la voûte avoient à peu près la même apparence. Il y a à son extrémité des especes d'arcs boutans de la partie la plus dure du rocher; & en deux ou trois endroits sur les côtés, des ouvertures dont nos guides ne purent rien nous apprendre, parce que personne ne s'étoit encore avisé d'y entrer.

Mon ami est infatigable; & par-tout où il y a lieu de contenter sa curiosité, il ne sait ce que c'est que la peur. Il insista pour y entrer. Vous imaginez bien que je refusai de l'y accompagner, puisque le guide le refusa lui-même. Il prit donc le flambeau, & s'étant lié autour du corps une corde dont un des guides tenoit le bout, il marcha en avant. Nous l'appellions de temps en temps, & ses réponses arrivoient à nous avec un son sourd accompagné de deux ou trois échos. Il revint, parce que la corde ne pouvoit pas le mener plus loin; mais il entra sans corde dans une autre de ces ouvertures, où l'un des guides qui prit un peu de courage, le suivit par derrière. Il n'en revint que près d'un quart d'heure après, & ce fut pour me dire que si je ne voulois pas le suivre, il me prioit de le laisser aller, & qu'il avoit de quoi admirer pour plusieurs heures. Je retournai à Cæsium, & ce ne fut que dans l'après midi que j'appris des nouvelles de mon compagnon: il arriva avec deux des

guides chargés du fruit de son expédition. Lui-même faisoit une figure singulière; il étoit tout blanc de la tête aux pieds, comme s'il se fût roulé dans la farine; il portoit à sa main un gros crapaud qu'il tenoit par une patte de derrière, & que je crus mort jusqu'à ce qu'il l'eût jeté par terre. Quelques taches qu'il lui voyoit sur le dos, lui avoient fait croire que cet animal étoit de l'espece des crapauds de Surinam, qui font leurs petits par le dos; il s'étoit trompé; c'étoit un crapaud ordinaire, qui, pour avoir vécu renfermé & avec une nourriture abondante, étoit devenu aussi large que la forme d'un chapeau. Sitôt qu'il fut par terre, il lança son urine très-loin, & avec une force surprenante: comme elle ne toucha personne, je ne puis rien dire de ses effets. Nous le tuâmes; mon ami avec un grand sens froid lui ouvrit la tête, pour me faire voir qu'il ne s'y trouve point de pierre, comme les anciens auteurs fabuleux l'ont cru, & après eux *Shakespear*, qui compare la fortune à un crapaud, qui, quoique vilain & venimeux, porte une pierre précieuse dans sa tête. Ne trouvant rien dans le cerveau d'un si gros crapaud, il en tira un argument pour soutenir son opinion, que ce qu'on prend pour tel, est véritablement une dent du poisson appellé le loup marin. Nous lui trouvâmes dans l'estomac, car il l'ouvrit entiérement, trois grosses chauve-souris, & quelques restes d'autres animaux qu'il devoit avoir avalé un ou deux jours auparavant.

La charge de ses guides, & ce qu'il avoit apporté dans ses poches, étoit d'une toute autre nature. L'un d'eux apporta une fort belle chose, fort déliée, qui

ressembloit à un tube de verre de cinq pieds de largeur, & de la grosseur du doigt. Le trou intérieur auroit pu recevoir une plume d'oie, & sa matière étoit un pur cristal aussi transparent que la plus belle glace de Venise, & par-tout de même épaisseur. Ils nous dirent que ce tube & mille autres semblables pendoient en manière de glaçons à la voûte d'une de ces cavernes intérieures Ils en avoient encore apporté d'autres de la même espece, mais moins beaux. Mon ami tira de ses poches quantité de pierres rondes, grosses comme des balles de fusil & semblables à ces petites boules de marbre que les écoliers appellent *gobilles*. Elles étoient évidemment de la même matière que ces longs tubes. Il en cassa une ou deux, par où elles nous parurent composées de plusieurs croûtes unes sur les autres, & toutes parfaitement transparentes. Il les avoit prises sur le pavé des mêmes cavernes, où les longs tubes étoient pendans, & où elles étoient dans de petites sources d'eau. Il nous apprit que la matière de ces différentes productions n'étoit pas du cristal comme je l'avois supposé, & encore moins du nitre comme les guides le croyoient. Il appelloit cela du *spar*, dont il faisoit si peu de distinction avec le cristal, que cela ne valoit pas la peine de lui donner un nom différent. Il nous dit que ces tubes étoient formés de particules de ce *spar* élevées en vapeur avec la matière aqueuse, du fond de la terre; que la fraîcheur de ces cavernes conduisoit cette vapeur en eau contre la voûte & les côtés, & que ces corps étoient formés de particules de cette matière, qui ne pouvoient plus rester suspendues en gouttes. Il ajoûta que ces parti-

cules se rassembloient à mesure que les gouttes s'amassoient à la voûte & au mur, & que quittant le fluide lorsqu'il tomboit, elles formoient ces tuyaux; & que les pierres rondes qui étoient au fond, étoient aussi formées de la même manière en se séparant des gouttes d'eau qui tomboient. Il nous confirma la vérité de cette opinion par une multitude d'autres choses de la même espece, prises sur les murs de ces cavernes, aussi-bien que des toits & du pavé, & il estimoit cette collection mille fois plus qu'elle ne lui avoit coûté de peine à faire.

Outre ces belles productions, il avoit aussi apporté quelques morceaux d'une terre blanche la plus belle du monde: elle étoit aussi légère que du liege, & le moindre grain suffisoit pour rendre un bassin d'eau aussi blanche que du lait. Il appelloit cette terre lait de lune, *lac lunæ*: & c'étoit précisément ce qui avoit ainsi blanchi tous ses habits. Elle se trouve en beaucoup d'endroits de la caverne sur les côtés des rochers, & sur-tout dans les passages étroits: c'étoit là qu'il en avoit tant ramassé. Il recommanda cette terre au médecin du lieu comme un remede admirable pour toutes les maladies où on fait usage de la drogue nommée magnesie blanche, qui est à présent si fameuse en Allemagne & ailleurs. Mais il trouva le moyen de s'attirer la bienveillance des principaux de la ville, en produisant devant eux quelques morceaux d'un minéral fort pesant: il leur dit dans quel endroit d'une des cavernes les plus éloignées il les avoit tirés d'une crevasse du rocher, & les assura que c'étoit une veine très-riche d'é-

d'étain. En effet c'étoit des morceaux de la groſſeur d'une noix, angulaires, noirs, brillans, & extrêmement lourds. Les doutes qu'on fit paroître à cette occaſion furent bientôt levés, lorſque par un procédé fort aiſé il en tira devant eux le métal pur. On lui offrit des récompenſes qu'il ne voulut pas accepter: je crois cependant qu'il en méritoit bien.

Il eſt bien ſingulier que juſqu'alors on n'eût jamais ſongé à fouiller dans les cavernes de ces montagnes: mais nous voyons que les gens les plus propres à tirer le plus d'avantages des voyages, ne ſont pas toujours ceux qui les entreprennent. Les guides nous firent un rapport effrayant des précipices & des rochers eſcarpés qu'on trouve dans ces profondeurs; & ſe ſouviendront long temps du hardi Anglois qui les y a conduits. Mon ami fait lui-même un très-beau détail de ce qu'il y a vu; il avoue qu'il s'y trouve pluſieurs fondrières où il n'oſa deſcendre, parce que les côtés en étoient trop eſcarpés: mais il décrit l'intérieur d'une grande partie de la montagne comme un vaſte creux, dont les côtés ſont de rocher ſolide, & la voûte ſoutenue par de grandes colomnes naturelles. Les cavernes étoient diviſées par des murailles plus hautes & d'autres plus baſſes, & la variété des voûtes & des détours par où on y entre, préſente le ſpectacle le plus ſurprenant qu'on puiſſe imaginer.

L'intérieur de cette montagne creuſe donna à mon ami une idée très-juſte de la nature de ces vents qui en ſortent de temps en temps; & le ſéjour qu'il y fit fortifia ſes arguments par des preuves, & détruiſit la croyance où nous étions d'avoir été trompés. Les

gens du pays imaginèrent un soupirail qui attire l'air à travers les cavernes de la montagne, soit par le moyen de quelque ouverture de l'autre côté ou dans le fond; mais mon ami l'explique autrement.

Il y a, dit-il, un grand trou rempli d'air, qui n'a que peu de communication avec l'air extérieur, par conséquent il n'est pas sujet à en éprouver le changement subit; mais il devient plus froid ou plus chaud, plus dense ou plus rare, par le changement subit & fréquent de celui de dehors. Quand l'air est plus raréfié au dehors, l'air du dedans qui est plus dense, forme un courant & fait un vent qui sort de l'embouchure du trou, & qui est plus ou moins violent, selon que l'air extérieur est plus ou moins raréfié; par conséquent, dans les temps chauds, le vent qui sort de l'entrée du trou, est toujours plus fort que dans les froids. Tout le monde s'accorde sur ce fait, & déclare qu'en été les vents y sont plus forts, & que dans l'hiver on n'y en sent presque point du tout. Mon ami continua à observer, que, quoiqu'il fit très-peu de vent ou de courant d'air, quand il y entra, il en faisoit encore moins après; & qu'ensuite, lorsqu'il en sortit, il en faisoit beaucoup plus. Ce vent se fit sentir sur la fin de leur expédition, & les guides crurent que c'étoit, parce qu'il y avoit alors plus de vent en cet endroit; mais il leur dit tout le contraire, & ils trouvèrent en sortant que son raisonnement étoit juste.

Lorsqu'il entra pour la première fois, il remarqua que le peu de vent qu'il y avoit, entroit dedans & ne sortoit point de la montagne: il nous assura que le bruit que nous avions entendu en dedans, lors-

que la porte étoit fermée, venoit de l'air qui s'y engouffroit par les fentes; que le courant d'air fut dans la montagne & non pas au dehors, il le prouva auſſi par le témoignage des guides, qui convinrent que la flamme de leur torche portoit en dedans & non en dehors. Il prétendit que cela venoit de ce que ce jour-là la matinée étoit froide. L'air du dehors étoit condenſé par ce froid, encore plus que celui de dedans la caverne; par conſéquent il y entroit avec force: enſuite le temps devenant plus chaud, l'air du dehors ſe trouva en équilibre avec celui du dedans, & conſéquemment il n'y eut plus du tout de courant d'air. C'eſt ce que les guides nous confirmèrent, non pas pour l'avoir ſenti, mais par la flamme droite & non agitée du flambeau pendant ce temps. Depuis cet inſtant, le temps s'échauffant, l'air du dehors devint plus raréfié que celui du dedans, & ainſi ils trouvèrent que l'air intérieur ſortoit plus ou moins fort hors de la montagne. Les guides nous confirmèrent encore ce fait; & quoiqu'ils n'en connuſſent point les cauſes, ils avouèrent qu'après que la flamme de leurs torches eût été chaſſée en dedans, & quelque temps après qu'elle eût été droite, elle commença de temps à autre à chaſſer dans un ſens contraire & en dehors; & que le vent ſuivant cette direction, devint bientôt plus fort; au point de leur ſouffler ſenſiblement au viſage, & enfin qu'il le devint tant, qu'ils furent obligés d'allumer d'autres flambeaux, de crainte que le premier ne vînt à s'éteindre; & enfin qu'ils prirent le parti de ſortir, parce qu'ils ne pouvoient en garder aucun allumé, tant le vent étoit conſidérable. Mon ami ajoûta

que le vent soufflait très-fort à l'entrée de la caverne, quand ils la quittèrent; & ces gens lui eurent beaucoup d'obligation, d'avoir expliqué un effet, qui auparavant avoit été pendant tant de siecles la matière d'une admiration aveugle, ou qui pis est, d'une fausse conjecture.

Dans quelques maisons du voisinage on se sert de ce courant d'air pour rafraîchir les appartements. Il n'est point rare de voir, dans celles qui sont adossées contre quelques cavernes de cette montagne, une tête avec la bouche béante, d'où, pendant la chaleur du jour, il sort un courant continuel d'air froid qui rafraîchit toute la compagnie. Il ne faut pas pour cela d'autre appareil, qu'un tuyau de plomb qui perce dans quelques cavités de la montagne; car elles communiquent toutes les unes avec les autres. L'air en sort quelquefois avec trop de force dans les grandes chaleurs; on a des robinets pour l'arrêter, & on est sûr d'avoir naturellement le plus de fraîcheur quand on en a le plus de besoin.

19.

TRAITS DÉTACHÉS. ANECDOTES.

M. de la Feuillade ayant été blessé à la tête d'un coup de mousquet en 1655, au siége de Landreci, les chirurgiens qui lui mirent le premier appareil, lui dirent que le coup étoit dangereux, & qu'on voyoit sa cervelle. Ah, parbleu, dit-il, messieurs, prenez-

en un peu, & l'envoyez dans un linge au cardinal Mazarin, qui me dit cent fois le jour, que j'en n'ai point.

Il y avoit un usage fort ancien dans l'évêché de Paris, c'est que, pour la réception d'un docteur, on jonchoit de paille la salle du palais épiscopal, où on lui donnoit le bonnet. On trouve encore dans les archives de l'université, qu'Urbain V. fit un réglement, en vertu duquel les écoliers devoient s'asseoir à terre dans les classes, en présence de leurs régents; apparemment pour apprendre aux disciples à respecter leurs maîtres. Cette raison qui est plausible, est probablement la même qui faisoit joncher de paille la salle de l'évêché où l'on recevoit les docteurs. Ramus raconte qu'au college du cardinal le Moine, on dépensa 60 sols *pour la tapisserie & pour la paille.*

Le marquis de Dangeau avoit souverainement l'esprit de calcul & de combinaison. Un jour qu'il s'alloit mettre au jeu du roi, il demanda à sa majesté un appartement dans S. Germain, où étoit la cour. La grace étoit difficile à obtenir, parce qu'il y avoit peu de logement en ce lieu-là. Le roi lui répondit qu'il la lui accorderoit, pourvû qu'il la lui demandât en cents vers qu'il feroit pendant e jeu; mais cents vers bien comptés; pas un de plus ni de moins; après le jeu où il avoit paru aussi peu occupé qu'à l'ordinaire, il dit les cents vers au roi. Il les avoit faits, exacte-

ment comptés, placés dans sa mémoire & ces trois efforts n'avoient pas été troublés par le cours rapide du jeu, ni par les différentes attentions promptes & vives qu'il demande à chaque instant.

Laurent Joubert cite dans son livre, à propos de l'heure des repas, un proverbe usité de son temps, qui nous apprend quelle étoit l'heure à laquelle on dînoit & on soupoit il y a deux cents ans; le voici: *Lever à cinq, dîner à neuf, souper à cinq, coucher à neuf, fait vivre l'homme dix fois neuf.*

Henri II. roi de France entrant dans Saint-Jean de Maurienne, y fut reçu & escorté par une compagnie de milice bourgeoise, dont l'uniforme étoit vraiment singulier. "Elle étoit composée de deux cents „hommes vêtus de peaux d'ours, têtes, corps, bras, „mains, cuisses, jambes & pieds, si proprement, „qu'on les eût pris pour ours naturels. Ils se jetèrent entre le roi & sa garde de Suisses, marchant en „belle ordonnance, tambours battans, enseignes déployées, quatre par rang, chacun l'épieu sur l'épaule, & avec un esbahissement très-grand de toute la „cour amenèrent le roi, qui étoit lui-même merveilleusement ravi, jusque devant l'église, auquel lieu „l'attendoient l'évêque & le clergé, avec la croix & „les reliques. La prière faite, les ours susdits remenèrent le roi à son logis, devant lequel ils firent mille gambades, toutes approchantes du naturel des

„ours, comme de lutter & grimper contre les maisons „& piliers des halles, &, chose admirable, ils contre„faisoient si parfaitement en leurs cris le hurlement „des ours, que l'on eût pensé être parmi les montagnes; „& voyant que le roi étoit en son logis & prenoit plai„sir à les regarder, ils s'assemblèrent tous, & firent en„semble une salve ou grand cri à mode de chiourme „de galère, & fut ce cri si épouvantable, qu'un grand „nombre de chevaux sur lesquels étoient valets & la„quais attendant leurs maîtres devant le logis du roi, „rompirent renes, brides, croupières & sangles, jetè„rent avec les selles tout ce qui étoit sur eux, & pas„sèrent sur le ventre à tout ce qu'ils rencontrèrent, ce „qui fut le comble de la risée, non pas pour tous, „car il y en eut plusieurs blessés. Néanmoins ne lais„sèrent les ours de dresser une carole, ou danse ronde, „parmi lesquels les Suisses se unirent, car ils sont com„me patriotes des ours, d'autant qu'il s'en trouve dans „leurs montagnes. Le roi confessa n'avoir reçu de sa „vie autant de plaisir pour une drôlerie champêtre, „& leur fit donner deux mille écus.„

Quelqu'un présenta, il y a peu d'années, dans une bonne maison de Paris, un gentilhomme de province qui avoit toutes les qualités requises pour paroître avec distinction dans le monde; mais qui étoit malheureusement d'une extrême timidité. L'introducteur entre le premier; le provincial le suit; & au premier pas qu'il fait dans l'appartement, la timidité le trouble, l'aspect d'une brillante assemblée le déconcer-

te; il enfonce mal adroitement son pied entre le tapis & le parquet; il sent un obstacle, il le force pour avancer; il emporte le tapis avec lui, renverse tous les siéges qui l'arrêtent, & arrive à la maîtresse de la maison, avec le tapis au col en guise de cravatte: en saluant, il glisse & tombe sur elle; il se releve, fait ses excuses; les laquais réparent au plutôt ce désordre: on lui offre un siége; il se méprend, & s'asseoit dans un autre, sur la guittare de madame, qu'il met en canelle; il se dresse, tout effrayé, se jette dans un autre cabriolet, & écrase la petite chienne; il tombe en confusion, perd contenance, & ne voit d'autre parti que celui de se sauver sans rien dire: en fuyant avec précipitation, il coudoye le valet-de-chambre, lui fait tomber des mains le cabaret de chocolat qu'il alloit servir à la compagnie, casser toutes les tasses, & renverser le chocolat sur les robes de toutes les dames du cercle. L'ami sort après lui, pour tâcher de le ramener & de raccommoder les choses; mais son homme a disparu, & court encore. La honte de cette aventure empêche l'introducteur de rentrer lui-même, & le force de renoncer à jamais, à une maison dans laquelle il a eu le malheur de présenter cet ami destructeur, qui y fait, en un clin-d'œil, autant de ravage qu'en auroit pu faire une troupe ennemie qui y seroit entrée à discrétion.

20.

MOEURS DE MANILLE. *)

Les Espagnols qui sont à Manille se distinguent par les différentes provinces d'Espagne dont ils sortent; ils s'étayent tous les uns des autres. Les Biscayens, par exemple, se soutiennent réciproquement; les montagnards de même; ainsi font les Galiciens & les Andalousiens; cela forme comme différens corps qui sont continuellement en guerre les uns contre les autres autant qu'il est en leur pouvoir: s'il se trouve quelqu'un qui soit tout seul de son canton, il s'appuye tantôt d'un parti, tantôt de l'autre, selon les circonstances; d'où il arrive qu'il n'y a guère d'union à Manille qu'entre les habitans du même lieu: lorsqu'il arrive en cette ville quelqu'un d'Espagne, il est assuré d'être accueilli par ceux de sa province, ils le poussent & lui facilitent le chemin de la fortune, en l'aidant, jusqu'à ce qu'il soit en état de se passer de secours; c'est une vérité à laquelle je suis forcé de rendre justice, & que je n'ai observée que chez les Espagnols à Manille.

Manille est peu peuplée, car, qu'est-ce que huit à neuf cents habitans au plus, au bout de deux cent ans de possession; & si chaque année il n'y passoit pas de nouveaux habitans, soit d'Espagne, soit du Mexique, la population ne seroit pas capable d'y remplacer la mortalité; il en est par conséquent de même des religieux, car comme la population est très-médiocre aux Philippines, elles ne peu-

*) Voyage fait dans les mers des Indes, par M. le Gentil. To. 2. A Paris, 1781.

vent fournir que très-peu de sujets aux couvents. Les Philippines ne s'entretiennent donc qu'aux dépens de l'Espagne; & s'il est vrai que le nombre des églises y monte à plus de sept cents, comme on me l'a assuré, & que presque toutes ces cures soient administrées par des religieux venus d'Espagne, cette colonie ne peut être que très-à charge à l'Espagne, par l'exportation continuelle de ses sujets & les frais qu'ils occasionnent, sur-tout les religieux.

Les Manillois n'ont point de terres comme on en a en France ou en Espagne, par conséquent point de revenus assurés, l'argent qu'ils dépensent ne se répare point, ils se fondent tous sur le vaisseau d'Acapulco; s'il manque, comme il n'est que trop souvent arrivé, ils ne peuvent point se relever; il arrive de-là qu'il se voit une infinité de haut & de bas dans les fortunes des particuliers de Manille, & qu'aujourd'hui des enfans de gens très-riches autrefois, sont réduits à la mendicité & confondus avec le gros de peuple.

J'étois tous les jours dans l'étonnement de faire ces remarques dans les rues de Manille: "vous voyez „cette personne, me disoit-on qui demande l'aumô„ne? eh bien, son grand-père, ou même son père, a „eu beaucoup d'argent! Le malheureux a essuyé de „grandes pertes, & ses enfans ou petits-enfans sont „dans l'état que vous voyez: le père de celui-ci a „été général du galion, & a tout perdu; cet autre „est descendant du marquis de ***, qui a fait ici „autrefois bien de la figure; que de fêtes, que de bals „n'a-t-il pas donnés! il est mort & il n'a laissé que „de très-médiocres fonds à ses enfans; les exécuteurs

„testamentaires, les tuteurs n'ont point rendu de comp-
„tes, & les enfans sont réduits à ce que vous voyez.„

Ceci est une des plus grandes sources de la décadence des familles à Manille: on m'y a assuré qu'il est bien rare que l'argent y passe à la troisième génération; les exécuteurs testamentaires, les tuteurs ruinent assez ordinairement les familles & les font crouler; eux-mêmes croulent à leur tour.

Cet abus pernicieux auquel l'audience royale, ce tribunal établi pour maintenir les loix du royaume, l'ordre & la discipline; cet abus, dis-je, auquel ce tribunal devroit remédier, fut en 1767 le sujet d'un sermon de l'archevêque.

Cet archevêque fit son entrée en août, & ouvrit une mission en décembre de la même année 1767; nouvellement arrivé d'Europe, il avoit encore toute la force & la vigueur qu'on éprouve en ce climat tempéré, il soutint lui seul tout le fardeau de cette mission; il prêcha pendant neuf jours une heure & demie ou deux heures de suite, avec un zele des plus ardens; les trois à quatre premiers jours, il prêcha matin & soir; le matin étoit pour les ecclésiastiques, mais ce fut à huis-clos; les soirs furent pour les laics; ce prélat passa en revue, dans ses sermons, tous les vices de Manille, & se récria vivement contr'eux. Je savois alors assez bien l'Espagnol pour ne rien perdre des sermons; j'assistai à une partie de ceux-ci: il y en eut un sur les exécuteurs testamentaires, & sur les personnes auxquelles on confie des dépôts & qu'ils ne rendent jamais; l'archevêque les menaça que cet argent ne leur profiteroit point, & que leurs enfans

seroient un jour dans la misère; & il s'écria avec une force étonnante: Manille, Manille, vous le savez! je ne prends d'autre témoin de ce que j'avance ici que vous, Manille!

Le P. don Estevan Roxas y Melo, & le P. de la Syerra, commissaire de l'inquisition, que je voyois souvent chez cet ami, me disoient quelquefois l'un & l'autre que, puisque j'étois à Manille, il falloit y rester pour y terminer mes observations, mais que je me gardasse bien de m'y établir ou d'y revenir pour le faire, lorsqu'une fois j'en serois sorti: esta tierra (ce sont leur propres termes), no es tierra para un hombre de bien; ce pays ne convient point à un homme de bien.

M. l'Oidor Villa-Corta, très-homme de bien, avec lequel je devins par la suite fort lié, me disoit aussi quelquefois que les Indes étoient pernicieuses pour les mœurs; il me conseilloit si jamais je me mariois & j'eusse des enfans, de ne point permettre qu'ils allassent aux Indes: deux choses seulement, m'ajoutoit-il, font & entretiennent les sociétés; la religion, c'est à-dire, la crainte de Dieu; & l'honneur, c'est-à-dire, l'idée qu'on a attachée à ce mot: que ces deux choses qu'il faut regarder comme les colonnes des sociétés venant à manquer, on ne peut rien espérer de bon des hommes; qu'à Manille ces deux colonnes étoient caduques & bien chancelantes.

Je ne peux m'empêcher de faire ici une réflexion:

C'est bien dommage qu'un aussi beau pays, qui paroit être un paradis terrestre, où la nature sem-

ble

ble vous prodiguer ses largesses! c'est bien dommage, dis je, que les mœurs des hommes en fassent un pays inhabitable pour des gens de bien!

Il seroit difficile de me citer une ville où les mœurs soient plus corrompues qu'à Manille; la religion n'y peut mettre aucun frein. Il y a bien à la vérité une inquisition; mais la corruption des mœurs n'est point exposée à la censure de ce tribunal: une des preuves de cette corruption, la seule qu'il me soit permis de rapporter ici, est l'abus des bains. Les hommes & les femmes s'y baignent en effet ensemble, chose monstrueuse, que toute l'éloquence des prédicateurs n'a point encore pu réformer, & jamais cet abus ne se réformera, tant qu'il ne s'établira pas de police à Manille: à la vérité les femmes, dans le bain, conservent leur chemise; les hommes la leur, & en outre un caleçon; mais cela n'empêche pas l'indécence, de l'aveu même de quelques femmes, ayant bien su remarquer, qu'en sortant du bain les hommes ont les caleçons si exactement collés sur le corps, qu'on en voit souvent la forme & la couleur de la peau; ce qu'on concevra d'autant plus facilement, que la toile dont on se sert à Manille pour faire des chemises & des caleçons, est très-fine & très-claire; il est vrai que pour se baigner ainsi avec les femmes, il faut être ou parent ou ami de la maison; & quoique cette coutume de se baigner soit générale, j'ai connu des femmes que cet usage révoltoit, & qui n'admettoient personne dans le bain lorsqu'elles y étoient.

On jouit de beaucoup de liberté dans les maisons de campagne; l'usage à Manille, comme dans tous les

pays chauds, est de faire la méridienne ou la sieste: on étend pour cet effet plusieurs nates sur le plancher, & tout le monde se couche dessus, tant hommes que femmes, les uns à côté des autres; en ce cas, dort qui peut. Ils ont aussi à Manille un secret admirable pour se procurer des rendez vous: tout le monde fume, les femmes comme les hommes; on a pour cet effet des bouts de tabac faits exprès, de quatre, cinq à six pouces de longueur, plus ou moins, & gros comme le pouce, un peu plus, un peu moins; on l'allume par un bout, & on le tire par l'autre, en le tenant entre ses dents ou ses levres, comme on feroit une pipe; on rencontre rarement dans les rues des femmes, sur-tout de Mœstices, sans un tabaco à la bouche: les hommes qui cherchent des rendez-vous en ont aussi un, mais toujours éteint; lorsqu'ils rencontrent une femme qui leur plaît, ils l'arrêtent, & ils lui demandent la permission d'allumer leur tabaco; la femme, sans aucunes façons, prend le tabaco, l'allume avec le secours du sien; pendant ce temps, on lie une conversation que la femme peut faire durer tant qu'elle veut; cela dépend du plus ou moins de temps qu'elle emploie à allumer le tabaco.

Les prédicateurs crient encore beaucoup contre cet usage, mais inutilement; au surplus, je ne pense pas que dans le tribunal de la pénitence on soit fort ridicule sur tous ces objets, & sur bien d'autres que je supprime; car il n'est pas rare d'y voir des ecclésiastiques avoir des enfans: j'y ai connu un prêtre fort régulier & très-bon ecclésiastique, qui en avoit deux, c'étoient deux filles de dix-sept & de dix-huit ans,

très-jolies & très-bien faites; elles étoient au couvent, & elles venoient quelquefois voir leur père: ce fut chez lui que je les vis & que j'en fis la découverte.

L'inquisition, comme je l'ai dit, laisse au moins les Manillois tranquilles sur ces objets; & pour peu qu'on n'offense point les moines, qu'on porte un scapulaire, un rosaire au cou, qu'on récite celui-ci deux fois par jour, matin & soir, qu'on entende la messe tous les jours, on est absous à Manille sur bien des points; c'est-là à peu-près tout le culte extérieur des Manillois; on n'y voit point, comme en France, les églises pleines d'ames pieuses assistant à la grand'messe paroissiale & aux vêpres; les églises sont désertes dans ces heures destinées cependant par l'église à la réunion des fideles: presque personne ne va à la grand-messe, encore moins à vêpres.

Leur jeûne, pendant le carême & autre temps ordonnés par l'église, n'est pas non plus fort austère à Manille, puisqu'ils déjeûnent, dînent, goûtent & font collation.

Cet usage me surprit singulièrement en arrivant; je crus dans le commencement qu'il n'étoit que chez des personnes peu scrupuleuses, mais je ne fus pas long-temps sans voir qu'il étoit général.

Je passois le plus ordinairement mes soirées chez le P. don Estevan Roxas y Melo; chaque maison de Manille a le soir, sa compagnie ou société, que l'on appelle tertulia; le chanoine Melo avoit la sienne, elle étoit très-bien composée; souvent le commissaire de l'inquisition s'y trouvoit; j'appris bientôt assez l'espagnol pour prendre part aux conversations & pour

répondre aux questions qu'on me faisoit sur nos usages & coutumes. Vers les six heures du soir on sonne l'angelus en même-temps dans toutes les églises; la cathédrale commence, & au même moment toutes les églises répetent; chacun alors dit l'angelus; les passans sont obligés de s'arrêter dans les rues où ils se trouvent pour le réciter; immédiatement après cet acte de piété, on voit paroître dans la maison où est la tertulia, des domestiques portant chacun une tasse de chocolat, avec des biscuits dans la soucoupe, qui est exprès fort large, & chacun prend son chocolat; je m'étois facilement fait à cet usage, le plus souvent c'étoit-là mon seul souper: à l'égard des Espagnols, le chocolat ne les empêche pas de souper; il est vrai qu'on ne soupe à Manille qu'à dix heures du soir.

Je vais rapporter ici la conversation que j'eus à ce sujet avec le P. de la Syerra, commissaire de l'inquisition; ce fut chez le P. Melo, dans une de ses tertulia, un jour de grand jeûne. L'angelus ayant été sonné, & chacun ayant dit le sien, le chocolat tarda à venir, par la seule négligence des domestiques, mais enfin il parut avec ses accompagnemens ordinaires, c'est-a-dire, avec de petits biscuits en forme de ceux de Savoie; le P. de la Syerra & le P. Melo prirent le chocolat comme les autres; je me conformai à l'usage, mais j'en pris occasion de parler contre avec toute la retenue que pouvoit m'inspirer le lieu où j'étois: je dis donc au P. de la Syerra que j'avois été un peu étonné, en arrivant, de remarquer que les Espagnols,

qui me paroissoient d'ailleurs extrêmement zélés pour le maintien de la religion, étoient cependant sur l'article du jeûne bien moins scrupuleux que les François, que ceux-ci en pratiquoient un beaucoup plus stricte: le P de la Syerra me répondit avec un air plein de franchise, que les François avoient raison, que l'usage que je voyois étoit une corruption ou relachement; es una corruptela, dit-il. Cette tolérance a été introduite, à ce qu'on m'assura à Manille, par les pères de la compagnie, qui ont décidé que le chocolat ne rompt point le jeûne: el chocolate no quebranta el ajuno.

Telle est la fameuse propositon qui permet à Manille les jours de jeûne prendre le chocolat le matin en se levant, avec environ deux onces de pain ou de biscuit, de bien dîner, de réiterer le soir vers les six heures, après l'angelus, la prise de chocolat, & de faire la collation à dix heures du soir; avec ce petit régime, on est censé jeûner, à une condition cependant, qui est de prendre le chocolat à l'eau; & c'est en cela que consiste toute la mortification, & qui n'est encore que pour les personnes qui ont coutume de mettre du lait dans leur chocolat.

La collation, on la fait ordinairement avec des poissons secs ou des haricots à l'huile; je demandai, un jour de jeûne, dans une maison où l'on me retint à faire collation, du fromage; la maîtresse du logis se récria très-fort, en blâmant cet usage, & me disant que le fromage n'étoit pas de collation; je lui répondis fort modérément que la matin je jeûnois à l'usage des Espagnols, & que le soir je faisois collation selon la coutume des François.

Cet usage de déjeûner & de goûter les jours de jeûne (car c'est bien déjeûner que de prendre une tasse de chocolat d'une once & demie, avec environ deux onces de pain) est d'autant plus à remarquer dans une nation qui se pique de catholicité à toute épreuve, que le chocolat est réputé pour être très-nourrissant, & que j'ai vu à Cavité un Jésuite âgé de près de cent ans, à qui par conséquent très-peu de nourriture suffisoit; elle consistoit dans une seule tasse de chocolat en vingt-quatre heures avec un biscuit de deux à trois onces. En général, j'ai remarqué que les Espagnols, du moins tous ceux que j'ai connus pendant mes voyages, avec très-peu d'exception, se vantoient d'être meilleurs catholiques que les François, & il m'a paru avoir observé que cela venoit de l'idée qu'ils ont de l'inquisition; ils pensent qu'elle est absolument nécessaire pour le maintien & l'entretien de la religion, & que par-tout où ce tribunal n'est point établi, la religion ne peut subsister dans son intégrité: je n'ai jamais eu aucun entretien avec eux sur l'inquisition, j'ai vu seulement qu'ils n'ont que cette seule crainte devant les yeux & dans l'esprit, qu'en ne déplaisant point au sacré tribunal (comme ils l'appellent), ils ne peuvent déplaire à Dieu, & que leur salut est assuré; mais s'il m'étoit permis de juger, je dirois en même-temps qu'il ma paru avoir observé que cette crainte fait plus d'hypocrites que de vrais catholiques, & qu'elle n'est propre ni à former de bons citoyens, ni à faire de vrais chrétiens.

Du reste on est très-scrupuleux à Manille en temps de carême; il faut qu'une personne ait bien besoin de

faire gras pour qu'elle s'y détermîne; il eſt vrai que le poiſſon y eſt excellent & dans la plus grande abondance, & qu'on ne s'y fait pas de ſcrupule dans bien des maiſons (n'y ayant point de beurre, & l'huile y étant fort rare), de le faire frire ou de l'aſſaiſonner avec du ſaindoux, & de faire une ſoupe avec.

Lorſqu'on veut faire gras, on prend la bulle, que l'on paye ſelon ſes facultés, car la même bulle qu'un Indien ou un Eſpagnol pauvre ne paye que vingt quatre ſous, ne ſe délivre pas à une perſonne riche à ſi peu de frais.

Un autre abus, peut-être d'une plus grande conſéquence pour les familles, eſt ce qui ſe pratique pour les mariages; une fille de dix-huit à vingt ans peut former une inclination & ſe marier ſans le conſentement de ſes père & mère; veut-elle ſe marier à ſa fantaiſie, & ſes père & mère s'y oppoſent-ils? elle réclame l'archevêque & le proviſeur; celui-ci va chez les parens chercher la fille, & il l'enleve malgré eux, & la met dans une maiſon de confiance où elle reſte, & où l'on permet à l'amant d'aller voir ſa maîtreſſe; alors les parens n'ont plus rien à dire, on ne les conſulte plus; de cette façon, la fille eſt abſolument maîtreſſe, d'elle & on la marie malgré ſes parens.

Le climat de Manille étant très-chaud & très-humide, on y ſue beaucoup; les hommes qui portent perruque ne la prennent que quand la bienſéance l'exige, car ils diſent qu'elle leur échauffe trop la tête; ils ſont donc le reſte du temps avec un long bonnet de coton ou de toile très-fine, & un chapeau; ils ſont ſi attachés à leur gorro, c'eſt ainſi qu'ils nomment ce

long bonnet, qu'ils ne le quittent pas même dans l'église, ni pendant la messe, ni au lever-Dieu; on les souffre dans cet usage: les prédicateurs seuls crient quelquefois sur les gorros, mais inutilement comme sur tout le reste.

La nourriture à Manille est assez chère, & si on excepte le poisson, elle n'est pas fort bonne; on n'y fait point engraisser les bœufs, on les prend tels qu'on les trouve; la viande en est ordinairement longue, & il semble que l'on mâche un paquet de filasse; la volaille y seroit bien meilleure si on en prenoit soin, mais comme le climat est fort humide, peut-être seroit-il toujours très-difficile d'y en avoir d'aussi bonne qu'en France; par cette même raison le coq-d'Inde n'y peut venir, le mouton n'y réussit pas plus; les canards y sont excellens, on y trouve sur-tout celui qui est originaire du lac Mexico; ce canard, qui est une grosse espece connue dans nos isles de France & de Bourbon sous le nom de canard-manille, prospère bien aux Philippines, & y est excellent.

Le porc y est à grand marché, aussi en mange-t-on beaucoup à Manille; on le met à toute sauce, & comme on n'a point de beurre, la graisse de porc y supplée & c'est avec elle que l'on fait les sauces & les ragoûts; ces sauces & ces ragoûts sont ordinairement mal-faits on n'y connoît point le cuisinier-François, & en général on mange mal dans toutes les maisons de Manille; on y boit avec cela très-peu de vin, car il y est fort rare & fort cher. Voici quel est le repas du Manillois: il mange sa soupe (souvent il n'en a pas), ensuite un morceau d'assez mauvais bœuf; après cela

il goûte d'un mauvais ragoût fait avec des morceaux de bœuf ou de porc cassés par petits morceaux; les gens un peu riches ont ordinairement un ragoût fait de pieds de cochon, plat fort estimé dans le pays, & en effet il est assez bon quand les pieds sont bien cuits; les personnes très-aisées ont quelquefois de la volaille; tout ce repas se fait sans boire; aux étrangers, quand il y en a, on sert du vin & de l'eau; quant à eux, Espagnols, ils disent que le vin est nuisible à ceux qui sont habitués à vivre dans le climat; qu'on peut en boire quelquefois, mais rarement; cependant j'en ai connu qui s'y faisoient très-bien quand ils mangeoient chez quelque François, & il m'a paru qu'en général la grande cherté du vin leur prescrivoit cet austère régime.

L'Espagnol fait donc son rapas sans vin à Manille; on dessert, & on apporte quelques fruits & des confitures sur une assiette, avec une seule fourchette; la maitresse de la maison prend un peu de confiture avec la fourchette & boit par-dessus un immense vase d'eau; l'assiette fait ensuite le tour de la table, & chacun avec la même fourchette prend un peu de confitures, & a derrière lui un domestique tout prêt qui lui présente un grand gobelet d'eau, ou un grand vase de terre appelé jarro, plein d'eau, dont il boit ce qu'il peut; après cela, on mange les fruits; les domestiques ôtent la nappe, disent les graces, apportent des cure-dents & du tabac à fumer.

J'oubliois de dire que lorsqu'on a ôté la nappe, on met dans quelques maisons, sur la table, un grand plat long plein d'eau, & on vous propose de vous

laver les mains ; on engage la maîtresse de la maison de se laver la première, ce qu'elle accepte très-volontiers ; on lui pousse donc le plat, elle se lave bien les mains, puis se passe deux à trois fois les doigts sur les levres, secoue les mains dans le plat, & elle s'essaie avec un essuie-main qu'un domestique lui présente. Le plat passe, comme l'assiette de confitures, à tout le monde selon son rang. J'ai vu pratiquer cette dégoûtante méthode dans des bonnes maisons ; dans d'autres, on vous apporte simplement un pot à l'eau, & on vous en verse sur les doigts si vous voulez vous laver.

L'été, lorsqu'on revient de la promenade, on vous propose de vous rafraîchir ; & dans l'instant on voit paroître plusieurs domestiques : celui qui est à la tête porte une assiette sur laquelle est un petit pot de confitures & deux fourchettes au plus ; la maîtresse de la maison ayant pris un peu de ces confitures, l'assiette passe de suite à tout le monde comme à la fin des repas, & ceux qui veulent, prennent des confitures, toujours avec la même fourchette ; les domestiques qui suivent portent des vases de terre très-propres, pleins de belle & excellente eau, & chacun à son tour & rang, prend un vase & boit ; il arrive souvent que la maîtresse, qui boit la première, ne peut avaler toute l'eau du jarro ; si le domestique à qui elle le remet juge qu'il en est assez resté pour la personne qui suit, il vous présente sans balancer le reste de madame ; sinon il court vite remplir son jarro : les Espagnols ne sont nullement délicats sur cet article de propreté ; quant à moi, je me suis souvent passé de confitures & d'eau

pour ne rien faire paroître du dégoût que j'avois pour cet usage révoltant; ce que je trouvois de plus désagréable, c'est que toutes ces dames viennent souvent de cracher leur bethel avant que de se rafraîchir, & qu'elles en ont encore la bouche toute imprégnée; mais on n'est pas difficile à Manille sur cet article, puisque les femmes boivent aussi quelquefois le reste des hommes. J'étois seul un jour avec une dame de considération, que j'étois allé voir dans la matinée; elle eut besoin de prendre quelque rafraîchissement; elle appela pour cet effet un domestique: sur le champ il en parut trois, un portoit les confitures, les deux autres chacun un grand jarro plein d'eau; elle m'engagea de commencer; il ne lui fallut pas user de beaucoup d'instances, je pris très-volontiers, le premier, des confitures: je pris aussi le premier vase qu'on me présenta, dont je ne pus boire que la moitié; on le passa à la dame, qui le prit sans nulle répugnance, & jugeant qu'il y avoit assez d'eau, but sans peine mon reste.

On boit, comme l'on voit, beaucoup d'eau à Manille; je sais que dans ces climats chauds, une grande quantité de boisson est absolument nécessaire; mais je ne sais si cette grande abondance d'eau, dont on fait usage à Manille dans les repas & pendant le jour hors les repas, ne relâche pas à la fin l'estomac, & ne cause pas le cours de ventre, maladie ordinaire à Manille: quoi qu'il en soit, l'estomac une fois dérangé dans ce pays, ne se rétablit que très-difficilement; les évacuations (evacuaciones), c'est ainsi qu'ils appellent les cours de ventre, n'y guérissent qu'avec peine; ceux,

sur-tout occasionnés par une forte peine, quelque crainte ou grand chagrin, sont incurables, de l'aveu même des Espagnols: les malades guérissent à la vérité pour sept, huit ou dix jours au plus, après lesquels le reflux les reprend pour ne les plus quitter; ils périssent enfin, pour ainsi dire, à plusieurs reprises. J'ai été assez heureux pour m'y bien porter, malgré quelques peines d'esprit que j'y ai essuyées.

Le cours de ventre est la seule maladie à Manille, il n'y en a point d'épidémiques. Le mal vénérien ou gallico (comme ils l'appellent, je ne sais pourquoi) y est très-commun; mais on n'en meurt point, la grande chaleur & la grande transpiration font qu'on vit à Manille avec cette incommodité, on se marie avec sans s'en effrayer, & le mal passe aux enfans par succession; c'est un espece d'héritage dont il y a peu de familles Européennes qui ne soient tachées.

Manille a ses jours de fêtes & de gala, ces jours-là on se régale, on danse & on sert du vin avec une honnête profusion. On fait aussi une espece de boisson appelée sangria (ce mot veut dire saignée), à mon avis très-bonne; c'est une limonade assez légère, dans laquelle on mêle du vin; on la met dans une grande terrine, à peu-près comme les Anglois mettent leur ponch, & on est la maître de demander, soit du vin ou de l'eau, soit de la sangria, ou même du vin pur.

Les jours de grandes fêtes, telles que le jour de noël, de pâques, &c. les tables sont assez bien servies, & les Espagnols invitent ordinairement ces jours-là. On est sûr, pour plat du milieu, d'avoir

un auto-da-fé, car j'appelle ainsi un gros cochon-de-lait bien rôti, qu'on sert au centre de tous les plats; c'est une grande marque de réjouissance, & quoique la délicatesse de mon estomac ne sympathisât pas trop avec cette espece de chair; j'étois cependant un des premiers, quand j'étois invité à ces repas, à manger de ce plat de réjouissance, dans la crainte d'être suspecté d'un peu de Judaïsme.

Les jours de Saint-Charles & de Saint-André sont deux jours de gala.

Le jour de Saint-Charles, le gouverneur donne un dîner d'environ quatre-vingts couverts; à la fin du dessert, il porte la santé du roi au bruit d'une décharge de canons; cette santé est le dernier coup que l'on boit.

Je fus le seul François, résidant à Manille, qui fut invité à cette fête; le gouverneur envoie, à ceux qu'il veut avoir ce jour-là à dîner avec lui, un petit billet qui dit: pour célébrer le jour de notre souverain monarque, (que Dieu garde!) j'espère que vous voudrez bien m'accompagner, un tel jour, à midi.

Ce jour-là on chante, à la cathédrale, une grand'-messe solennelle & le Te Deum; l'audience royale, le gouverneur à la tête, y assistent, ainsi que l'hôtel-de-ville, composé des alcades, corrégidors, & les officiers des troupes; après la messe, le gouverneur se rend dans une salle d'audience, sous un dais où est le portrait du roi; là, en petit souverain, il reçoit les différens corps, & leur donne audience dans l'ordre suivant:

1°. L'audience royale.
2°. Le clergé.
3°. L'hôtel-de-ville.
4°. Les officiers royaux ou meſſieurs de la chambre des comptes.
5°. Enfin, l'épée.

Comme j'avois reçu la veille un billet d'invitation, je me trouvai à l'audience & y reſtai tant qu'elle dura, pour être témoin de cette cérémonie.

Ce fut à l'occaſion de cette fête que l'on fit en 1766 des maſcarades, dans leſquelles les Chinois chrétiens firent voir, ſelon les Manillois, des actes d'idolâtrie; ſi cela eſt ainſi, il faut convenir que le préjugé de religion de ces peuples eſt bien enraciné chez eux, & que le Chriſtianiſme qu'ils avoient embraſſé chez les Eſpagnols, étoit par pur motif de commerce & d'intérêt.

Les Indiens donnèrent auſſi des maſcarades aſſez bien exécutées pour des gens qui n'en avoient jamais vu; mais ils furent conduits en cela par les P. P. de la compagnie; au lieu que les Chinois du Parian ne le furent que par leur propre génie.

Les balcons du gouvernement étoient remplis de monde; c'étoit l'audience royale, une partie du clergé, &c.

Les maſcarades commencèrent vers les ſept heures du ſoir & durèrent trois jours, le quatrième fut terminé par un combat de taureaux, ſpectacle le plus barbare qu'on puiſſe imaginer.

Le jour deſtiné pour les Mœtis, ils parurent dans deux chars aſſez beaux, pleins de muſiciens & de

déclamateurs: dans un de ces chars étoit un tableau représentant l'infant & l'infante; ce char s'approcha du balcon, & un des déclamateurs, après un compliment fort court, présenta le tableau au gouverneur, & lui en fit présent au nom de ceux qui étoient dans le char, ensuite sortirent de ce char plusieurs danseurs, qui exécutèrent des danses & sauts singuliers à la façon du pays, au son de plusieurs instrumens.

L'autre char portoit, au milieu, une espece d'oiseau semblable au phénix, debout & les ailes étendues. Le char arrivé devant le gouverneur, le ventre du phénix s'ouvrit, il en sortit un harangueur qui parla pendant quelque temps; puis les danseurs descendirent du char & signalèrent leur zèle aussi-bien que ceux du premier char, par des danses aussi singulières que bizarres; il vint ensuite une baleine à laquelle on avoit eu soin de faire le gosier assez large, pour qu'il pût sortir de son corps une douzaine environ de jeunes danseurs fort bien habillés, portant chacun une petite lanterne de papier en forme de tambour de basque, mais qui fut trouvée de très-bon goût, & qui fut généralement applaudie; enfin, tous ces petits divertissements furent très-bien reçus, & avec d'autant plus d'applaudissement qu'on avoit encore une espece d'horreur pour celui de la veille donné par les Chinois.

Nous eumes le quatrième jour, pour clôture, un combat de taureaux. Ces combats se font, comme l'on sait, contre des hommes à pied & à cheval. Je ne pus, sans marquer de l'horreur, & même une sorte de pitié, voir la fin tragique d'un bœuf que des especes

de bouchers pourſuivoient, qu'ils bleſſoient à différentes réprises, & qui ſembloient prendre plaiſir à ce brutal exercice. On avoit fait une arène exprès, tout le tour étoit garni de loges très-propres, remplies de monde de la première diſtinction. Les eccléſiaſtiques, les religieux, & même les femmes, aſſiſtent comme les autres à ce ſpectacle barbare; je me ſouviens encore que des femmes de la première diſtinction de Manille qui m'avoient admis dans leur loge, ſe moquèrent de moi, de ce qu'elles me virent me retirer dans le fond de la loge & que je détournois la tête.

Quelle bizarrerie ſingulière ne remarque-t-on pas dans les mœurs des peuples? Parmi cette même nation il n'y avoit pas long-temps que j'avois vu condamner à mort des criminels. On leur lit leur ſentence à neuf ou dix heures du matin; je les vis après cela garder deux jours dans une chapelle, pendant lequel temps on ne ceſſe de les prêcher & de les exhorter à la mort; enfin, le troiſième jour, on les fait communier vers les neuf à dix heures du matin, puis on les mène au ſupplice: on ne peut jamais trop prendre de précaution, diſoient les Eſpagnols, pour le ſalut des hommes. Cependant cette même nation qui me tenoit ce diſcours, permet, pour ſon plaiſir, que des gens, dans quelqu'état que ſoit leur conſcience, s'expoſent au danger d'être tués par un taureau; car on en a vu pluſieurs à qui ce malheur eſt arrivé.

Le ſecond jour de gala, à Manille, eſt la fête de Saint-André, que l'on célèbre en mémoire de ce qu'en pareil jour Manille fut délivrée du danger dont l'avoit menacée un fameux corſaire Chinois, qui étoit venu

venu à dessein de l'attaquer. C'est l'hôtel-de-ville qui fait tous les frais de la fête, le gouvernement n'y entre pour rien. La ville donne quatre cents piastres (2100 liv.) au régidor qui est en charge cette année, & qui fait les fonctions d'enseigne, pour tous les frais de la cérémonie. Voici en quoi elle consiste:

La veille de Saint-André, la ville, accompagnée des citoyens, sans aucune exception, monte à cheval, & se rend à quatre heures chez le régidor en charge pour cette même année; de-là on va à l'hôtel-de-ville, d'où le régidor tire le drapeau royal (ils le nomment pendon); de l'hôtel-de-ville, le cortege faisant un tour limité dans les rues de la ville, se rend à la cathédrale; l'enseigne place le pendon au côté droit de l'autel, on chante les vêpres, après lesquels on reporte avec la même cérémonie le pendon à l'hôtel-de ville; on reconduit le régidor chez lui, où il a eu soin de faire préparer toutes sortes de rafraîchissemens, & l'on danse une grande partie de la nuit.

Le lendemain, jour de la fête, la même cérémonie recommence; on va à huit heures & demie chercher le régidor, &c. on se rend à la cathédrale, où l'on chante une grand-messe & où l'on prononce le panégyrique de Saint-André: au retour, chez le régidor, on trouve un déjeûner qui sert de dîner; après lequel chacun s'en va faire la sieste. Le soir il y a bal chez le même régidor, & ce bal dure ordinairement pendant toute la nuit; on ne prend de repos que pendant le souper qui est à dix heures.

L'usage de faire la sieste est général à Manille; je ne sais pas même si les gardes & sentinelles des portes

de la ville ne la font pas; ce qu'il y a de vrai eſt, que depuis midi juſqu'à trois heures les portes de la ville ſont fermées, dans la crainte d'une ſupriſe, parce qu'on a l'exemple, que les Chinois qui ſe ſont anciennement révoltés, avoient choiſi deux heures après midi, moment de la ſieſte des Eſpagnols, pour mieux réuſſir dans leur projet.

Les grandes chaleurs, arrivent avant les pluies, en avril, mai & une partie de juin; en avril & mai ſur-tout, qu'il ne pleut point ou très-peu, les chaleurs ſont exceſſives, le thermomêtre monte à 33 & 34 degrés; cette ſaiſon eſt le temps des vacances: alors Manille eſt déſert, la plus grande partie des Eſpagnols en ſortent, & ils vont ſur la rivière dans des eſpeces de maiſons de campagne, bâties ſur le bord de l'eau, c'eſt ce qu'ils appellent être en vacation. La fête de paques eſt toujours le ſignal de la tranſmigration; le retour eſt au commencement de juin, quand les vents d'aval ſe déclarent, & que les pluies commencent à venir.

Ces maiſons de campagne ſont fort agréables; elles n'ont, à la vérité, ſelon l'expreſſion d'une de nos comédies, ni cour ni jardin; mais une belle campagne remplie de verdure & émaillée de fleurs naturelles de toute eſpece, & la rivière, en font un ſéjour charmant; d'ailleurs, ces maiſons doivent être plus réputées bains que maiſons de campagne. En effet, pendant le temps que les Eſpagnols ſont en vacation, ils le paſſent preſque tout dans les bains qu'ils font conſtruire après ſur le bord de l'eau; c'eſt alors que regne cet abus dont j'ai parlé ci-deſſus.

J'ai dit qu'on ne connoit point à Manille d'autres maladies que le cours de ventre dont on meurt ordinairement: on y voit encore la folie, celle-ci eſt la maladie à la mode, quantité de perſonnes en ſont attaquées; mais il eſt plus ordinaire de la voir regner parmi les femmes & les religieux: ceux-ci ſur-tout y ſont très-ſujets, la vie qu'ils menent y contribue beaucoup; être toujours renfermé dans un climat ſi chaud, peu de nourriture & mauvaiſe, étudiant beaucoup, peut-être un peu de regret de ſe voir relegué & enfermé ſi loin; toutes ces cauſes font que la tête s'échauffe, & la folie ſuit. Preſque tous les religieux qui paſſent aux Philippines y arrivent jeunes; parmi dix-ſept Auguſtins qui étoient à bord du Bon-Conſeil, il n'y en avoit que trois à quatre qui fuſſent prêtres, les autres étoient étudians & nouvellement engagés dans l'ordre.

Quand aux femmes, leur incommodité naturelle pourroit, dans un certain âge, contribuer à la folie, dont quantité ſe trouvent atteintes.

Les Eſpagnols, comme je l'ai déjà dit, uſent beaucoup de chocolat & peu de café, l'un vient chez eux, l'autre eſt apporté du dehors, & par cette raiſon plus cher; ils ne ſe mettent point en peine de cultiver le café, quoiqu'ils l'aiment tous aſſez généralement. Il viendroit certainement bien aux Philippines, mais je doute qu'il fut de bonne qualité, parce que le café ne veut pas un climat trop humide. Lorſque les Eſpagnols font des repas on donne toujours le café à la

suite, & personne ne le refuse, on voit même qu'il plaît à tout le monde, & que chacun se fait une fête d'en prendre; ils disent qu'il est bon d'en user de temps en temps comme du vin, mais que l'usage journalier n'en vaut rien. Jusqu'à présent, personne n'a essayé de cultiver cet arbre aux Philippines, je n'en suis point étonné; il a près de deux cents ans qu'ils sont en possession des Philippines, & il n'y en a pas plus de soixante que le chocolat y est commun, & encore devient-il rare aujourd'hui, même de leur propre aveu.

Les Tagalos, comme tous les peuples orientaux, ne sont point inventifs; mais généralement parlant, ils apprennent avec beaucoup de facilité toutes sortes d'arts, &, semblables aux Chinois, ils imitent parfaitement bien tous les ouvrages qu'on leur met devant les yeux; on voit parmi eux d'excellens écrivains qui rempliſſent les places des contadories, des tribunaux, & les secrétariats; il y en a eu qui étoient devenus assez adroits pour remplir, par interim, les premiers offices de la contadorie; d'autres servent sous les alcades-majors, en qualité de directeurs, & s'acquittent de leur commission avec beaucoup d'intelligence; d'autres ont beaucoup d'adresse pour conduire des procès; mais on prétend qu'ils entendent aussi l'art de les embrouiller, & qu'ils les rempliſſent de tant de subtilités qu'on ne peut plus venir à bout de les juger. Le Tagalo est très-paresseux, il n'a nulle ambition, nul désir d'augmenter son bien-être; aussi vit-il dans la plus grande médiocrité, ou plus exactement dans la misère; son unique soin est celui de tenir à

manger pour le jour préſent, ſans ſe mettre en peine pour le lendemain; s'il a un peu d'argent, il ſe donne du bon temps tant qu'il dure: ils aiment tous paſſionnément le violon & la danſe, ils ne ceſſent d'en jouer & de danſer, juſqu'à ce qu'ils ſoient réduits au dernier liard, après quoi la miſère les force de reprendre le travail.

Ils ont un goût ſingulier pour les vers & les repréſentations de tragédies; on les voit repréſenter, en liſant, comme s'ils étoient ſur un théâtre. A Manille, où ils entendent tous très-bien le Caſtillan, ils ont traduit & mis en vers dans leur langue, des pieces Eſpagnoles.

Je ne ſais ſi ce fut une pareille pièce que je leur vis repréſenter en 1766, pendant les fêtes de noël; elle nous fut annoncée ſous le titre de tragédie; elle étoit dans leur langue, en Tagalo: ils avoient, pour la repréſenter, élevé un théâtre fort adroitement conſtruit, je fus même fort étonné qu'il fût ſi artiſtement travaillé; ils avoient trouvé le moyen de former des colonnes, des corniches, &c. avec le ſeul ſecours de bambous & de nates, le tout étoit peint avec de la chaux mêlée de terre cocopée (eſpece d'ocre jaune), ce qui faiſoit un très-joli effet.

A l'égard de la tragédie, elle dura trois jours; le jour de noël, elle commença à quatre heures après midi; & au coucher du ſoleil, à cinq heures & demie environ, les acteurs ſe retirèrent.

Le lendemain ils reprirent la ſuite à trois heures après midi, & ils ſe retirèrent encore, ſans finir, au coucher du ſoleil; enfin, le troiſième jour ils commen-

cèrent à deux heures après midi; & ils eurent bien de la peine à gagner le dénouement à sept heures du soir; l'intrigue étoit une conquête Espagnole dans des Indes; & le dénouement, un baptême: pour rendre sans doute les scenes moins ennuyeuses, car on n'y rioit point, elles étoient toutes suivies ou entre mêlées de bouffonneries d'un acteur, qui faisoit beaucoup rire ceux qui l'entendoient.

Comme voyageur, je me crus obligé d'assister à cette tragédie; mais je ne crois pas que dans la vie personne au monde se soit jamais autant ennuyé que moi ces jours-là.

(La fin au numéro suivant.)

21.

SPECTACLES DE PARIS.

Académie royale de musique.

On a donné le 24. septembre trois nouveaux actes; tous trois, quoiqu'à des degrés différens, ont eu assez de succès.

Le premier est l'acte *du Feu;* il fait partie d'un ancien opéra intitulé les *Elémens;* les paroles sont du poëte Roy; M. Edelmann, jeune compositeur, connu par des ouvrages estimés des connoisseurs, & qui réunit au mérite de la composition un talent très-extraordinaire pour l'exécution, est l'auteur de la musique. On ne peut dissimuler que le plan de cet acte est assez

froid, qu'il s'y rencontre des invraisemblances que nos anciens auteurs croyoient tenir à l'essence de ce théâtre, mais que nos auteurs actuels feroient disparoître: on a applaudi au talent du musicien, qui paroit avoir de l'intelligence pour la scene, & qui a mis beaucoup d'expression dans tous les morceaux qui en étoient susceptibles. Le rôle de la Vestale est rendu par Mlle Joinville, & celui de son amant par M. Lainé. Le public qui, depuis longtemps, connoit la beauté de l'organe de cette jeune actrice, l'a vue avec plaisir établir un premier rôle. Les applaudissemens qu'elle a reçus, lui donneront sans doute assez de confiance pour exciter son émulation.

Si l'acte du Feu peut donner une opinion avantageuse des talens de M. Edelmann, celui d'Ariane le prouve incontestablement. Ce drame présente une des belles situations qui puisse être au théatre, & M. Moline, auteur des paroles, a le mérite de l'avoir dégagé de tout ce qui auroit pu en affoiblir l'effet; il ne consiste qu'en deux monologues; Thésée sensible aux instances des Athéniens qui sont descendus dans l'isle de Naxos pour implorer son secours, se détermine à abandonner Ariane pour les suivre. Il profite du moment où cette princesse est endormie; ses combats & ses remords sont la matière du premier monologue; Ariane à son réveil, tranquille sur les événemens, jouit de la beauté du lever de l'aurore; mais bientôt affligée de ne pas trouver son amant, elle craint qu'il n'ait perdu la vie; elle fait retentir les rochers du nom de Thésée; les nymphes lui apprennent le départ du héros; Ariane, livrée à toute l'horreur de sa situa-

tion, monte sur le rocher & se précipite dans la mer

On ignore pourquoi M. Moline s'est écarté de la fable dans une circonstance essentielle; circonstance qui a été consacrée au théâtre par Thomas Corneille; Thésée abandonne Ariane parcequ'il ne l'aime plus. Il est à présumer que M. Moline a voulu éviter de donner ce tort à son héros, pour le rendre lui-même intéressant; mais pouvoit-il le faire? d'un autre côté y a-t-il gagné? Thésée, amoureux d'une autre femme, a un moif pour laisser Ariane dans l'isle de Naxos. Si ce héros ne quitte cette isle que pour secourir les Athéniens, pourquoi ne détermine t-il pas Ariane à le suivre? ou s'il s'y trouve des inconvéniens, pourquoi ne l'assure-t-il pas de son retour?

Cette observation purement littéraire, ne peut toucher en rien à l'ouvrage représenté; le succès en a été complet. Ce drame est du petit nombre des pieces données à ce théâtre qui intéressent assez vivement pour attendrir jusqu'aux larmes. M. Edelmann prouve qu'il connoit les secrets de son art, par les oppositions qu'il sait ménager à propos. M. Laïs remplit le rôle de Thésée, & Mlle St. Huberti celui d'Ariane; il n'étoit guères possible de faire un choix plus heureux. M. Laïs réunit à une très-belle voix l'art difficile du chant. A l'égard de Mlle St. Huberti, elle n'a jamais été plus brillante; on ne sait qui la sert le mieux de sa figure, de sa voix ou son jeu; elle sait donner à son chant des inflexions qui causent les émotions les plus vives.

Le troisième acte est la fable d'Apollon & Daphné; les paroles sont de M. Pitra, auteur d'Andromaque; cet acte est intitulé *ballet pastoral*; ce genre ne demande pas d'être examiné rigoureusement; le sujet, très-connu, a l'avantage d'amener des ballets charmans qui terminent le spectacle d'une manière heureuse. L'auteur des paroles auroit peu être dû ne pas faire dialoguer Daphné sous l'écorce du laurier; outre la difficulté de l'exécution, cette hardiesse n'est guères compatible avec nos mœurs. La musique est de la composition de M. Mayer: on y a applaudi plusieurs morceaux; le reproche le plus grave que le public ait paru faire, est de n'avoir pas donné au chant d'Apollon, au moment où il déclare sa passion à Daphné, toute la mélodie, toute la douceur & tout le feu que naturellement on doit attendre du dieu de la musique, passionnément épris des charmes d'une nymphe. Le role d'Apollon est rendu par M. Lainé, qui joint à beaucoup d'intelligence, une grande habitude du théâtre; celui de Daphné est rempli par Mlle Audinot, dont les talens se perfectionnent de jour en jour.

Mlle le Bœuf chante à la fin du premier acte, c'est-à-dire, de celui du Feu, une ariette de bravoure; son excessive timidité n'a pas empêché que le public ne lui ait marqué sa satisfaction par des applaudissemens très multipliés.

Les ballets sont tous de la composition de M. Gardel l'aîné: ceux de l'acte d'Apollon & Daphné sont remarqués par l'heureux choix des airs, & par les talens supérieurs des principaux sujets qui les exécutent. Le dernier présente un ensemble très-imposant, & en

même-temps très-intéressant. Le Parnasse occupe dans le lointain le fond du théâtre; Apollon, pour célébrer son amante, appelle toute sa cour; les neuf Muses se groupent sur le Pinde; l'Amour arrive sur le théâtre au milieu des trois Grâces qui dansent autour de lui; il les quitte malicieusement & va chercher Terpsichore qu'il fait danser lui même au son de sa lyre. La petite Nanine, jeune fille que l'on connoît depuis long-temps à ce théâtre, remplit ce rôle avec des graces naïves & beaucoup de finesse. Mlle Guimard remplit celui de Terpsichore; si ce rôle est difficile, il seroit peut-être encore plus difficile de le mieux rendre.

On a vu, pour la première fois, sur ce théâtre, dans les personnages principaux, le costume rigoureusement observé; Mlle Joinville dans celui de Vestale; Mlle St. Huberti & M. Laïs dans celui de l'ancienne Grece; ces différens habits ont été faits sur les dessins donnés par M. Moreau le jeune, si avantageusement connu dans les arts, par le nombre, la variété, les corrections & la beauté de ses ouvrages.

Théatre François.

Le sujet de la tragédie de *Tibere & Serenus*, dont on a donné le 23 d'août la première représentation, est tiré de *Tacite*, & l'auteur y a fait quelques changemens pour l'adapter au théatre. Les trois premiers actes ont paru très-bien conduits & ont été fort applaudis. On a trouvé des invraisemblances dans les deux derniers. Le caractère de *Tibere* est plein d'adresse & tracé avec

profondeur. Il doit faire beaucoup d'honneur à M. *Fallet*, auteur de cette tragédie.

Les retards & les interruptions que des événemens malheureux ont apportés aux représentations de cette tragédie, ont donné le temps à l'auteur d'y faire différentes corrections; il a entr'autres, refondu le rôle de *Lentulus* dans celui de *Cecilius*.

Le fond de la tragédie de *Zoraï*, que l'on a donnée le 5 d'octobre pour la 1re fois, est purement politique. Des sauvages de la nouvelle Zelande veulent choisir un gouvernement. Ils envoient en Angleterre un député & un autre en France pour examiner la constitution de ces deux monarchies. Le premier se nomme *Hulisçar* & l'autre *Zoraï*. *Hulisçar* n'a vû en Angleterre que l'abus de la liberté, & il conçoit le projet d'asservir son pays sous le joug du despotisme. Pour *Zoraï*, la France lui a montré le gouvernement paternel dans le gouvernement monarchique, & il désire de faire jouir ses concitoyens d'un pareil bonheur. Ces députés sont de retour dans la nouvelle Zelande, & aiment tous deux *Alcinoé*, fille d'un des vieillards les plus respectés de cette contrée. Mais le penchant de cette jeune sauvage est pour *Zoraï*. *Hulisçar* l'enleve à ce rival, qui la délivre quelque temps après. Il a appris une partie des arts déstructifs de l'Europe, il en a même apporté les armes les plus meurtrières, & a bâti une forteresse redoutable. Il menace d'user de toutes ces ressources, ce qui produit une longue scene d'incertitude entre *Alcinoé*, son père & son amant. Enfin ils se déterminent à sacrifier leurs vies & à périr les armes à la main. Mais au moment

du combat, il vient une idée plus heureuse à *Zoraï*. Il range devant les ennemis les vieillards les plus respectables de la nation, & leur demande s'ils auront la barbarie d'égorger leurs plus proches parens. Cette harangue produit son effet. *Huliscar* est abandonné; *Zoraï* est nommé roi de la nouvelle Zelande & obtient en même-temps la main d'*Alcinoé*.

Tel est le sujet de la nouvelle piece, autant qu'il a été possible de le saisir à une première représentation assez tumultueuse. Il a paru en général peu tragique. On a applaudi les détails relatifs à l'attachement des François pour leurs princes & leur gouvernement. La reine a honoré ce spectacle de sa présence.

L'auteur de cette piece l'a retirée du théatre.

Théatre Italien.

Le 1er acte des *deux aveugles de Bagdad*, comédie représentée le 9 septembre, fut écouté avec beaucoup d'indulgence, dans l'espérance, sans doute, que le 2d présenteroit quelques situations comiques: mais le public, trompé dans son attente, témoigna son mécontentement d'une manière si bruyante, que le second acte ne fut pas entiérement achevé. On y a applaudi cependant quelques morceaux de musique & l'intelligence du jeu de quelques acteurs.

Le *diable boiteux*, ou *la chose impossible*, opéra-comique en un acte, en prose & vaudevilles, a été donné le 27 septembre pour la 1re fois, & a été favorablement accueilli. C'est une allégorie dont l'intention

devoit plaire à des François. Le *diable boiteux* est l'amour. Il dit à un jeune-homme, à qui l'on refuse la main de sa maîtresse, de former tous les vœux imaginables & qu'ils seront aussi-tôt exaucés, mais qu'il n'obtiendra d'être uni à ce qu'il aime que quand il aura demandé une *chose impossible.* Après plusieurs souhaits aussitôt accomplis que formés, il désire le plus beau bouquet pour l'offrir à la jeune-fille: sur le champ paroissent trois lys superbes unis à trois belles roses. Le jeune homme demande un plus-beau bouquet encore: mais *c'est la chose impossible;* aussi la mère vient-elle sur le champ donner son consentement pour le mariage.

Il y a dans cette petite piece des airs heureusement choisis & des couplets assez-agréables; on en a fait recommencer un. On a aussi demandé l'auteur: M. *Favart* le fils a paru sur la 8 scene, a modestement débité quelques mots de remerciemens qui ont été applaudis.

Il n'y a que deux ou trois traits un peu plaisans dans la parodie de *Tibere & Serenus*, que l'on a donnée le 8 d'octobre à ce théatre. Ce qui a mérité le plus d'applaudissemens est la réflexion de *Serenus* dans la prison. "Mais, dit-il, puisqu'on entre si facile„ment dans cette prison-là, est ce qu'il ne seroit pas „possible d'en sortir un peu?„ Le parodiste a suivi tout uniment l'action de la tragédie, & ce sont les mêmes personnages travestis en bouffons.

On a quelquefois occasion de reclamer contre la sévérité du public: mais on est aussi quelquefois dans

le cas d'admirer sa patience. Cette parodie a été écoutée jusqu'à la fin.

22.

LES JEUNES AMANS.

Cherchez au loin de faux plaisirs:
J'en goûte un pur avec Glycère!
Mon cœur ne forme de désirs
Que ceux qui tendent à lui plaire;
Sans avarice & sans orgueil,
Je foule aux pieds rangs & richesse;
Je n'ai besoin que d'un coup d'œil
Et d'un baiser de ma maîtresse.

Je ne suis pas un grand seigneur;
Glycère n'est pas grande dame:
Mais nous avons de la grandeur,
De la noblesse au fond de l'ame;
Nous nous aimons bien tous les deux;
Et quand nous voulons nous le dire,
Nous n'avons rien devant les yeux
Qu'un bon valet qui se retire.

Toutes les richesses de l'art,
Le spectacle de la nature
Ne m'arrachent pas un regard,
Glycère efface leur parure.
Le concert le plus enchanteur,
Le chant des serins, des fauvettes
Ne sauroit émouvoir mon cœur
Comme ses simples chansonettes.

C'eſt Junon pour ſe préſenter,
Terpſichore, quand elle danſe,
Euterpe, quand il faut chanter,
Et Minerve, quand elle penſe.
Regardez-la: c'eſt la beauté
Qui ſourit avec innocence:
Dans la nuit c'eſt la volupté,
Et dans le jour c'eſt la décence.

Sous un déshabillé galant,
En corſet, en mule élégante,
Le chignon ſur le dos flottant,
Je vois le matin mon amante;
Dans ce moment cher à mon cœur
Qui me rend tout ce que j'adore,
Glycère a l'éclat d'une fleur
Que l'amour vient de faire éclore.

Le goût & la ſimplicité
Regnent toujours à ſa toilette:
Vous n'y voyez rien d'apprêté:
C'eſt une fleur pour toute aigrette;
Les vains artifices de l'art
Sont des ſecours ignorés d'elle;
La nature eſt un plus beau fard,
En ſe levant Glycère eſt belle.

Comme elle ſe pare pour moi!
Qu'elle eſt ſenſible & point coquette!
Elle me charge de l'emploi
De préſider à ſa toilette.
Allons, dit-elle en folâtrant,
Rends-moi plus belle pour te plaire;
J'y réuſſis en l'embraſſant:
La pudeur embellit Glycère.

Je prends & baise ses cheveux;
De cent façons je les arrange;
J'ai beau mal faire, elle en est mieux:
C'est un lutin beau comme un ange.
Elle regarde à son miroir:
N'en faites point honte à Glycère;
Ce n'est jamais que pour y voir
De quel œil je la considère.

Je lace ensuite son corset;
Quel feu dans mes veines se glisse!
Vingt fois l'amour rompt le lacet,
De crainte que je ne finisse....
Ah! dieux quel plaisir séduisant
Que de lacer gentil corsage!
J'en fais le soir un plus charmant,
C'est de défaire son ouvrage.

On dine: est-il banquet exquis
Pareil à la petite table,
Où tout vis-à-vis d'elle assis,
Et sans un tiers insupportable,
Son petit pied mis sur le mien,
Et son genoux pressant le nôtre,
Mangeant peu, nous regardant bien,
Nous nous enivrons l'un de l'autre?

Le diner fait, près d'elle assis,
Dans une muette éloquence,
Je fixe ses yeux attendris
Que lui fait baisser la décence:
Est-il un brillant entretien
Qui vaille ce charmant silence?
On parle, quand on ne sent rien:
Mais on se tait, quand le cœur pense.

Glycère,

Glycère, qui craint ce moment,
(Une amante eſt toujours timide,)
Me fait d'abord malignement
Tenir du lin qu'elle dévide;
Sa main tourne autour de mes bras;
Son ſein vient chercher mon hommage:
Pour ſe tirer d'un embarras,
Le beau projet que cet ouvrage!

Je plonge un regard libertin
Sur un beau ſein qu'amour anime;
Glycère ſurprend mon larcin,
Et d'un ſoufflet punit mon crime,
Va ſe jetter ſur un fauteuil,
De ſes mains couvre ſon viſage,
Et regarde du coin de l'œil
Si je me plains de ſon outrage.

Je feins de bouder un inſtant
Pour attirer vers moi Glycère
Qui connoît trop bien ſon amant,
Pour avoir peur de ſa colère;
Elle prend un air gracieux,
Vole à moi, dans mes bras s'engage,
Et d'un ſoufflet injurieux,
Par vingt baiſers me dédommage.)

Elle a cent caprices charmans;
Elle boude, rit, pleure & chante,
Saute dans ſes appartemens,
Pince ſa guitarre, & m'enchante,
Fuit, reparoît comme un éclair,
Prends des cartes, me donne un livre,
Et puis jette le tout en l'air
Pour m'inviter à la pourſuivre.

Je la poursuis, & je l'atteins
Dans un lieu sûr pour ma vengeance,
Où l'amour, qui fait mes desseins,
L'a conduite, sans qu'elle y pense;
Dans mes bras j'ose la saisir;
De mille doux noms je l'appelle;
Elle rougit, pousse un soupir ....
Je tire le rideau sur elle.

Par. M. ROCHON de CHABANNES.

23.

PÊCHE SINGULIERE. LE PALMISTE. *)

ON se sert à Martinique, pour ennyvrer les rivières, des racines & des feuilles d'un arbre, qui n'a point d'autre nom que celui de bois à ennyvrer. Je n'en ai point vû qui passât dix pieds de hauteur; ordinairement il n'en a que six. C'est un bois mal fait & tors, quoiqu'il soit assez dur; il n'est bon qu'à brûler, encore les Negres ne veulent-ils pas s'en servir à cause de la qualité qu'il a d'ennyvrer les poissons. Son écorce est rude, brune & épaisse; il est assez branchu, & fort chargé de feuilles approchantes pour la figure de celles des pois communs; elles tiennent trois à trois attachées à la même queue; elles sont épaisses, cottonnées & d'un verd foncé. On prend l'écorce de ses ra-

*) Nouveau voyage aux isles de l'Amérique, par le père Labat. To. I. A Paris, 1742.

cines qui est fort épaisse, & même celle du tronc & des branches; on la pile avec les feuilles, & on la mêle avec de la chaux vive. Pendant qu'on est occupé à piler ces drogues, on barre le lit de la rivière en divers endroits avec des pierres & des brousailles, & on jette cette composition dans la rivière trois ou quatre cents pas au-dessus du premier endroit que l'on a barré. Tout le poisson qui se trouve dans cet espace boit cette eau, s'ennyvre, vient sur l'eau, se jette à terre, heurte contre les pierres & vient s'arrêter à la barre, en faisant des sauts, des gambades & des postures comme des gens qui sont yvres. Les anguilles sont plus difficiles à ennyvrer que les autres, nous ne laissâmes pas d'en prendre beaucoup & de très-grosses; elles sont fort grasses & fort délicates. Nous mangeâmes notre pêche sur le bord de la rivière, où nous dînames: c'est une partie de plaisir qu'on fait assez souvent dans les isles, & qui a ses agrémens.

On me fit manger des vers de palmistes. C'est un insecte qui se produit dans le cœur de cet arbre, quand il est abatu. Ces vers sont de la grosseur du doigt, & d'environ deux pouces de longueur: je ne puis mieux les comparer qu'à un peloton de graisse de chapon, enveloppé dans une pellicule fort tendre & fort transparente. On ne remarque dans le corps de l'animal aucune partie noble, ni entrailles, ni intestins, du moins à la vûe, car on voit autre chose avec une loupe de cristal, quand on a fendu l'animal en deux parties, la tête est noire & attachée au corps, sans aucune distinction de col.

La manière de les apprêter est, de les enfiler dans une brochette de bois pour les tourner devant le feu: quand ils commencent à s'échauffer, on les saupoudre avec de la croute de pain rapée, mêlée avec du sel, un peu de poivre & de muscade; cette poudre retient toute la graisse qui s'y imbibe; quand ils sont cuits on les sert avec un jus d'orange ou de citron. C'est un très-bon manger & très-délicat; quand on a une fois fois vaincu la répugnance qu'on a pour l'ordinaire de manger des vers, sur tout quand on les a vûs vivans, Il y a encore une autre manière de les accommoder, c'est de les mettre dans une casserole ou dans un petit canaris avec du vin, des épiceries, un bouquet d'herbes fines, quelques feuilles de bois d'inde, & des écorces d'orange.

Quand on expose ces vers quelque temps au soleil, ils rendent une huile qui est admirable pour les douleurs froides, & sur tout pour les hémorroïdes. Il faut en oindre la partie malade, & appliquer dessus un linge chaud, observant de ne jamais chauffer l'huile, parce que le feu dissipe ses esprits & les fait évaporer.

Le palmiste est un arbre fort commun dans toute l'Amérique; il vient droit comme une fleche, & haut assez souvent de plus de trente pieds, n'ayant qu'une racine de médiocre grosseur, qui s'enfonce en terre, qui ne seroit pas capable de le soutenir si elle n'étoit pas aidée par une infinité d'autres petites racines rondes, souples, entremêlées les unes dans les autres, qui font une grosse motte autour du pied de l'arbre à ras de terre, qui le soutiennent merveilleuse-

ment, & aident à lui fournir la nourriture néceſſaire. Ses feuilles ou ſes branches viennent comme une gerbe à ſa cime, & le couronnent; elles ſont longues de ſept à huit pieds, & même plus; il eſt difficile de décider ſi on les doit appeller branches ou feuilles: car ce ſont de longues côtes, des deux côtez deſquelles ſont attachées ces eſpeces de feuilles, longues d'un pied & demi, & larges d'environ deux pouces dans leur naiſſance, & qui diminuent à meſure qu'elles s'approchent de l'extrémité; elles n'ont qu'une nervûre dans leur milieu, elles ſont aſſez fortes & maniables, d'un verd clair au-deſſus & plus pâle au-deſſous. Cet arbre eſt de deux eſpeces, le blanc qui eſt celui dont je viens de parler, & l'épineux ainſi appellé parce que ſon tronc & ſes feuilles ſont tout couverts d'épines. Le cœur ou la moële de cet arbre eſt jaunâtre, celle du palmiſte franc eſt blanche, celui-ci ne porte aucun fruit; l'épineux porte des bouquets de petites noix comme des chataignes qui ſont remplies d'une ſubſtance blanche & oléagineuſe, que les enfans mangent avec plaiſir. J'en ai fait faire de l'huile qui étoit bonne à manger étant fraîche, mais qui devient rance en peu de temps; elle eſt bonne à brûler. On employe ces arbres à trois ſortes d'uſages. On s'en ſert pour ſe nourrir, pour ſe loger, & pour faire des cordes, des corbeilles, des nattes, des lits, & autres néceſſités d'un ménage.

Quand le palmiſte eſt abatu, on coupe ſa tête à deux pieds ou deux pieds & demi au-deſſous de l'endroit où les feuilles prennent naiſſance, & après qu'on a ôté l'extérieur on trouve le cœur de l'arbre, ou pour mieux

dire, des feuilles qui ne sont pas encore écloses, pliées comme un éventail, & serrées les unes contre les autres, blanches, tendres, délicates, & d'un goût approchant de celui des culs d'artichaux. On les appelle en cet état choux palmistes. On les met dans l'eau fraîche, & on les mange avec le poivre & le sel comme les jeunes artichaux, ou bien on les fait bouillir dans l'eau avec du sel; & après qu'ils sont égoûtés, on les met dans une sauce blanche comme les cardons d'Espagne ou les cercifis, avec de la muscade. On les accommode encore comme des bignets en les trempant dans une pâte fine, & les passant à la poële, avec l'huile ou le beure, ou bien encore on les fait frire comme du poisson, après les avoir passé par la farine. On les met dans la soupe, ils lui donnent un très-bon goût; enfin on les mange en salade après qu'on a développé toutes les feuilles: de quelque manière qu'on s'en serve, elles sont très-bonnes & très-délicates, c'est une nourriture légère & de facile digestion, de sorte qu'on la peut appeller une véritable manne pour le païs.

Lors que le palmiste est abattu, & qu'on n'a pas besoin de son tronc, on y fait avec la serpe ou la hache plusieurs entailles le long du tronc, afin que certaines grosses mouches qui produisent les vers dont je viens de parler, puissent entrer dans le cœur de l'arbre, en manger la moële, & y laisser leurs œufs qui s'écloſent & forment ces vers. Il faut avoir soin d'aller au bout de six semaines voir l'arbre qu'on a entaillé. On le fend dans toute sa longueur, & on trouve ces vers dans sa moëlle. Quand on néglige d'y aller

environ ce temps-là; on ne trouve plus de vers, il faut qu'ils ayent changé de figure comme les vers à soye, & qu'ils soient devenus mouches.

Je n'ai vû de ces vers qu'à la Martinique, quoiqu'il y ait des palmistes à choux dans toutes les autres isles: j'en ai fait entailler à la Guadeloupe pour tâcher d'y attirer des vers, mais je n'ai pû réussir. Il est vrai que je n'y ai point vû de cette espece de mouches.

Le chou des palmistes épineux, est plus tendre & plus délicat que le blanc.

Les arbres qui portent les noix d'Indes que l'on appelle cocos, & les dattiers, ont des choux. J'ai mangé des uns & des autres, ils sont fort bons, leur goût approche toujours un peu de celui de leur fruit.

Le second usage auquel on employe les palmistes, est pour bâtir des maisons & les couvrir. Pour cet effet on coupe le tronc par tronçons, de la longueur qu'on veut donner aux grandes & aux petites fourches, que l'on met en terre d'une profondeur proportionnée à leur hauteur & à la qualité du terrain. On a soin d'en faire brûler la partie que l'on veut mettre en terre, parce qu'autrement elle se pourriroit bien-tôt. On le fend en deux pour faire les sablières, les soles, le faîtage, & les chevrons, & en huit ou dix pour faire les lattes & la palissade qui regne autour de la maison, & qui lui sert de mur ou de planche. On attache toute ces pieces avec des chevilles du même bois, après quoi on étend les cosses ou branches de toute leur longueur avec leur feuilles sur les lattes; on les y attache avec les mêmes feuil-

les, & enfuite on treſſe ou natte les feuilles d'un côté d'une coſſe avec celle d'une coſſe qui eſt auprès d'elle; on les met ainſi par étage les unes ſur les autres. Cette eſpece de couverture eſt bien meilleure que celle que l'on fait avec des têtes de cannes ou de roſeaux, & peut durer huit ou dix ans. Les pieces de palmiſtes dont on ſe ſert pour paliſſader le tout de la maiſon, après avoir été coupées de la hauteur néceſſaire, c'eſt-à-dire depuis la ſablière, doivent être fendues en ſept ou huit parties ſelon la groſſeur de l'arbre, pour en faire comme de petites douves de quatre, cinq ou ſix pouces de large; on dole le dedans qui eſt mol, & on laiſſe le deſſus qui eſt dur. On arrange ces douves les unes auprès des autres le plus ſerré que l'on peut, on en met quelques-unes plus longues que les autres en travers pour ſoûtenir celles qui ſont debout, que l'on cheville dans les poteaux comme on cloue les autres ſur les ſoles & les ſablières. La plûpart des maiſons juſqu'aux magaſins, l'hôpital & même l'égliſe du cap François de S. Domingue, étoient bâtis de cette maniére en 1701.

Le troiſiéme uſage qu'on fait du palmiſte, eſt d'employer le dedans qui eſt comme un tiſſu de gros filets & aſſez durs à faire de l'étoupe pour calfater, & même des cordages; on le bat bien pour dépouiller les filets & les rendre plus ſouples & plus maniables. Nos flibuſtiers & nos forbans qui ont couru la mer du ſud & d'autres lieux aux environs des deux Amériques, entendent à merveille ce travail. On ſe ſert des feuilles pour faire des corbeilles, des balais, des hamacs en forme de rets, des nattes, des ſacs, & mille

autres uſtenciles de ménage. On les paſſe auparavant ſur le feu pour les amortir, & ſuivant l'ouvrage qu'on veut faire, on les tille. Les ſauvages ſont fort adroits pour tous ces ouvrages.

24.

L'ESPRIT FRAPPÉ. *)

La lecture du drame d'Eugénie donna lieu, dans ſa nouveauté, à une aventure aſſez ſingulière, que pluſieurs de nos lecteurs ignorent, & que beaucoup d'autres nous ſauront gré de leur avoir rappellée.

On ſait que, dans ce drame, un milord, aſſez ſcélérat, trompe une jeune perſonne par de fauſſes cérémonies de mariage. Cette ſituation eſt horrible, & ſe fait ſentir à tous les eſprits. Une des plus jolies ducheſſes d'Angleterre la ſentit ſi vivement, en liſant la piece, qu'elle fut frappée d'une terreur ſoudaine, & finit par ſe perſuader, ſur quelques plaiſanteries de ſon mari, qu'elle n'étoit pas mieux mariée que l'infortunée *Eugénie*. Cette dame eſt tout à la-fois très-fière, très-coquette, très-vive & très-crédule; caractère preſqu'indéfiniſſable, & qui expoſe à tout. Elle ne confia ſes penſées à perſonne, pendant quelques jours. Leur empire s'accrut dans le ſilence & dans la méditation. La ſanté en ſouffrit, l'eſprit ſe dérangea preſque. Tout ce que le duc ſe permettoit pour la diſtraire de la douleur de la voir dans cet état, dont il ne ſoupçonnoit pas la cauſe, lui paroiſſoit une preuve nouvelle de la

*) Bibliotheque des romans. Septembre. A Paris, 1782.

légitimité de ses soupçons. Elle se livra entiérement aux plus tristes pensées, relisant tous les jours le malheureux drame, & fondant en larmes au moindre retour sur elle-même. Son mari parvint enfin à comprendre ce qui l'agitoit. Un mot qu'il lui entendit prononcer confirma ses conjectures. Comme il étoit très-amoureux, il la plaignit: mais comme il souffroit souvent de sa coquetterie, il crut pouvoir tirer parti de cette situation, en la lui rendant plus certaine par un faux aveu; & il se préparoit à suivre cette idée lorsque milady le fit prier de passer dans son appartement.

Il s'y rendit ne se doutant pas de ce qu'elle avoit à lui déclarer. — Je vous ai fait prier, monsieur, lui dit-elle sérieusement, de me voir encore une fois; si la présence de ceux qu'on a trompés n'a rien que de désagréable, la promesse que je vous fais de ne vous revoir de ma vie, après ce moment, n'aura rien que de doux, & vous pourrez m'écouter sans impatience....

Vous m'avez outragée, monsieur; je fus le jouet de vos caprices, l'instrument de votre fausseté, la victime de votre audace; je sais enfin que je ne suis pas votre femme. — Chère milady, répondit le duc, en se précipitant à ses genoux, il faut t'avouer mon crime; il est affreux, mais la cause en est l'excuse; c'est pour t'avoir trop aimée que je me suis rendu coupable. Des préjugés contre l'hymen, l'exemple de tant de maris, devenus infidèles après la possession. . . . j'ai craint enfin de cesser de t'aimer, & j'ai voulu t'assurer le cœur que je te donnois. . . — Non, monsieur, vos motifs ont été plus offensans; vous n'avez consulté que le vice; vous avez voulu me ravir l'honneur &

conserver la liberté. . . . Rompons, monsieur; j'ai horreur d'un homme tel que vous; je ne puis plus vous souffrir: si vous me fûtes cher, ce souvenir aujourd'hui me tourmente; je voudrois vous punir des soins qui me séduisirent. Rompons. Nous n'avons point d'enfans; c'est une consolation pour moi: notre rupture fera moins d'éclat. L'hôtel a de l'étendue, nos appartemens seront aussi séparés que nos cœurs; donnez vos ordres, les meins sont déjà donnés. —

Le duc affecta beaucoup de tristesse, & cachoit beaucoup de joie. Il balbutia quelques mots d'excuse; mais il ne fut pas assez mal-adroit pour se trahir, ou se faire pardonner. Les ordres furent donnés; l'exécution en fut prompte, & la séparation eut lieu dès le soir même.

Milady connut bientôt les effets de la solitude, & l'espoir de son mari fut rempli. Cet homme qu'elle croyoit haïr, & qu'elle vouloit oublier, s'offrit à son imagination avec plus d'empire qu'il n'en avoit jamais eu. Entraîné par le souvenir de ses premiers soins, elle voulut se le représenter tel qu'il avoit été pour elle. Elle rassembla toutes les lettres qu'il avoit écrites avant leur union; elle rechercha une tabatière dans laquelle étoit son portrait. — Ce sont-là ses sermens & son image, se dit-elle en pleurant; hélas! c'est aujourd'hui un songe plus qu'une ressemblance. . . . . Charme touchant des premiers traits & des premiers soins, vous ne vous retracez souvent à notre esprit que pour nous arracher des larmes! Un imposteur est presque toujours ce qu'on trouve à la place de l'amant qu'on veut se rappeller. —

Il ne fut plus question de coquetterie, comme on le pense bien. Absorbée dans une situation qui l'isoloit de tous les hommes, elle s'occupoit uniquement de celui qui la rendoit malheureuse. Le duc étoit instruit de ce qui se passoit dans son cœur; il s'étoit attendu à la révolution; & il s'en étoit promis ce bonheur d'être aimé sans partage, que souvent on ne peut obtenir de la vérité des plus tendres soins. Il traça une lettre très-passionnée, & il chargea la seule femme, que milady admit auprès d'elle, de la lui remettre dans un moment où elle seroit plus affligée. Ce moment ne tarda pas à venir. Milady lut, & pleura. Elle hésita d'abord de répondre; mais elle répondit enfin. Le duc envoya un second billet; & il étoit accompagné des présens les plus galans & les plus recherchés. Pas un mot d'hymen dans tout cela; l'amour faisoit seul les honneurs de la scene. La lecture du billet étoit à peine finie, que celui qui l'avoit écrit étoit aux genoux de celle dont il faisoit palpiter le cœur. Rien de si tendre que ce qu'ils se dirent. Sans rien prononcer qui pût le trahir, le duc sut faire naître cet attendrissement, ce trouble enchanteur qui entraînent une femme, L'hymen, qui n'assistoit à cette fête qu'*incognito*, n'osa rien demander: mais l'amour vainqueur osa tout obtenir. Jamais ils n'avoient connu un pareil bonheur. Le duc, pour le faire durer, ou plutôt pour s'assurer la possession absolue d'un cœur que la coquetterie pouvoit encore égarer, ne s'offrit, pendant quelque temps, que sous les traits d'un amant; & milady, malgré ses scrupules secrets & la fierté qui murmuroit quelquefois, ne le pria jamais sérieusement

de réaliser son état par un mariage. Cependant lorsque le mari fut bien assuré de la tendresse de la femme, il se respecta assez lui-même pour lui avouer qu'ils étoient aussi mariés que les époux qui s'aiment le moins. Milady fit un cri; &, le regardant tendrement, lui dit: — Je vais peut-être regretter une erreur qui nous rendit heureux; vous ne m'aimerez plus comme vous m'aimiez, & vous ne croirez pas être aimé comme vous l'êtes. — Ah! chère milady, répondit le duc, ce doute flatteur m'apprendroit à t'adorer; je fus plus amoureux que singulier; ton époux sera toujours ton amant, & ma femme sera toujours ma maîtresse. —

25.

POÉSIES.

CHANSON.

Sur l'air: *Qu'est qu'ça m'fait à moi!* d'Albanése.

DANS les champs de l'Amérique,
Qu'un guerrier vole aux combats;
Qu'il se mêle des débats
De l'empire Britannique:
Eh! qu'est qu'ça m'fait à moi?
J'ai l'humeur très pacifique;
Eh! qu'est qu'ça m'fait à moi,
Quand je chante, & quand je boi.

Que, folles de leur coëffure,
Nos charmantes de la cour

Imaginent chaque jour
De quoi gâter la nature;
Eh! &c.
Life eſt ſi bien ſans parure!
Eh! &c.

En chenille carmélite,
Qu'un magiſtrat, chez Laïs,
Coure donner ſon avis
Sur un pouf, une lévite:
Eh! &c.
Jamais je ne ſollicite:
Eh! &c.

Que la troupe de Molière
Quitte le Louvre à grands frais,
Pour eſſayer nos ſifflets
Dans ſa vaſte bonbonnière;
Eh! &c.
Je ſuis aſſis au parterre:
Eh! &c.

Que tout Paris encourage
L'auteur d'un bateau-volant,
Qui promet qu'au firmament
Nous irons en équipage:
Eh! &c.
Je ne ſuis pas du voyage:
Eh! &c.

Par M. A. . . .

Les conſeils.

Déſirez-vous que votre amant
Ne vous ſoit jamais infidèle

Et que jamais une plus belle
Ne le rende parjure à son premier serment?

Lorsqu'il viendra sur votre bouche
Tenter furtivement un amoureux larcin,
Feignez de prendre un air farouche,
Qu'il ne baise que votre main.

S'il tombe à vos genoux, s'il vous peint sa souffrance
En les arrosant de ses pleurs,
Gardez vous bien alors d'adoucir ses malheurs
Autrement que par l'espérance.

Qu'il espère un jour vous fléchir,
Que jamais il ne vous fléchisse;
Des trésors de l'amour n'allez point l'enrichir:
Il oublieroit sa bienfaitrice.

De fierté, de rigueur il faudra vous armer
Pour sauver alors votre gloire;
Si vous lui cédez la victoire,
Il cessera de vous aimer.

A la bergère que j'adore
Un vieillard donnoit ces avis:
Elle ne les a point suivis,
Et cependant je l'aime encore.

Par M. le CHEVALIER de CUBIERES.

---

*A Mme la vicomtesse de L***, qui s'applique entièrement à l'étude de l'orthographe, & qui dit, "qu'on en vaut mieux quand on sait cela."*

Sois moins correcte & plus sensible
A tes yeux fatigués donne enfin du repos;

Pour plaire, as tu beſoin d'un travail ſi pénible?
Laiſſe à tes yeux leur charme, & l'orthographe aux ſots.
Tu voudrois valoir mieux!.. Ah! ſens combien tu vaux,
Tu ne voudras plus l'impoſſible.
Dans ton ſtyle enchanteur pourquoi voir des défauts?
Quelques légers piquans déparent-ils les roſes?
Et qu'importe en effet d'écrire mal les mots,
Quand on écrit ſi bien le choſes!

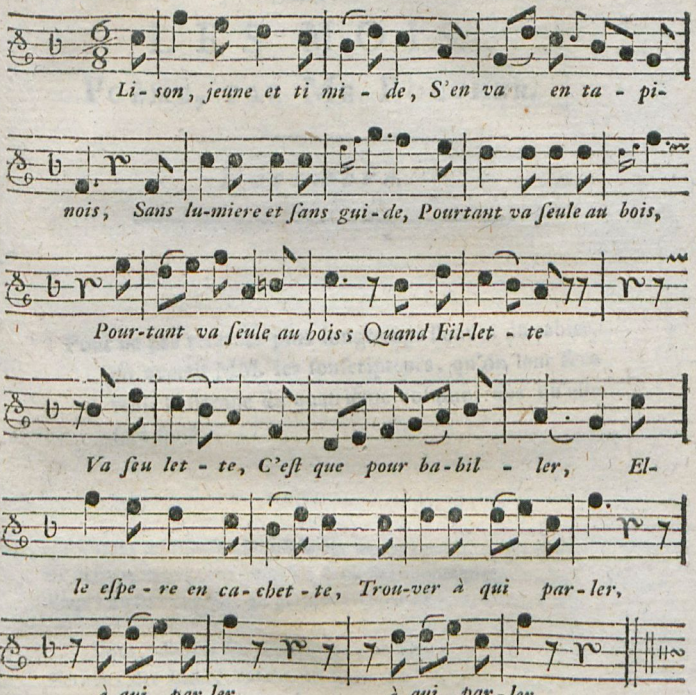
Par un officier d'artillerie.

AVIS.

MM. les ſouſcripteurs du *journal de lecture*, ſont priés d'annoncer de bonne heure, s'ils continuent leur ſouſcription pour l'année prochaine, afin de régler en conſéquence le nombre du tirage.

AIR DE L'ÉCLIPSE TOTALE.

*Paroles de M***, Musique de M. d'Aleyrac.*



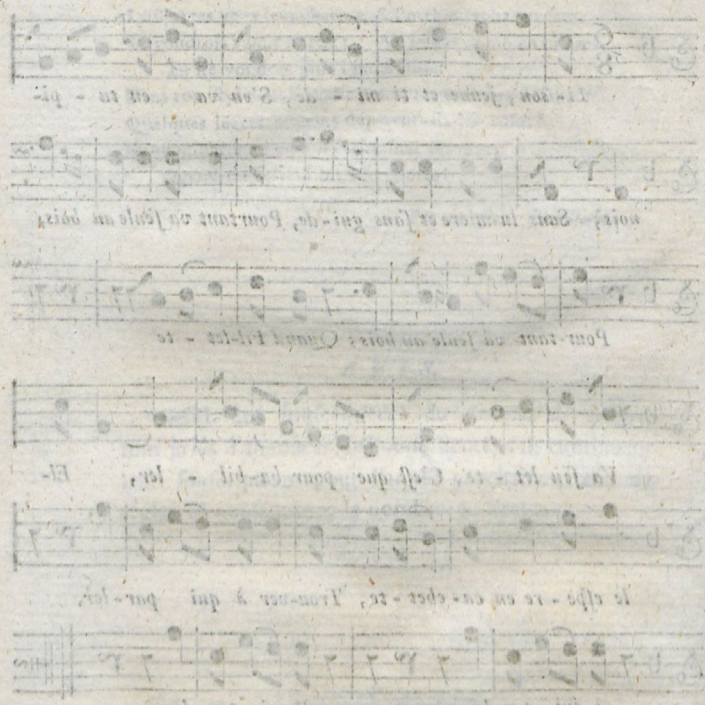
Un soir, par aventure,
Le causeur vint plus tard;
Fille avec peine endure
Le plus léger retard.
La Bergère
En colère
Feignit de s'en aller;
On veut, quand on croit plaire,
Trouver à qui parler.

Le galant aux écoutes
Entendit le refrain:
De détruire ses doutes
Il s'occupa soudain;
Il rapelle
La cruelle;
Et pour la consoler,
Fit bien vîte à la belle
Trouver à qui parler.

J. de L. N. XI. 1782.

AIR DE L'ECLIPSE TOTALE.

Paroles de M***, Musique de M. d'Alayrac.



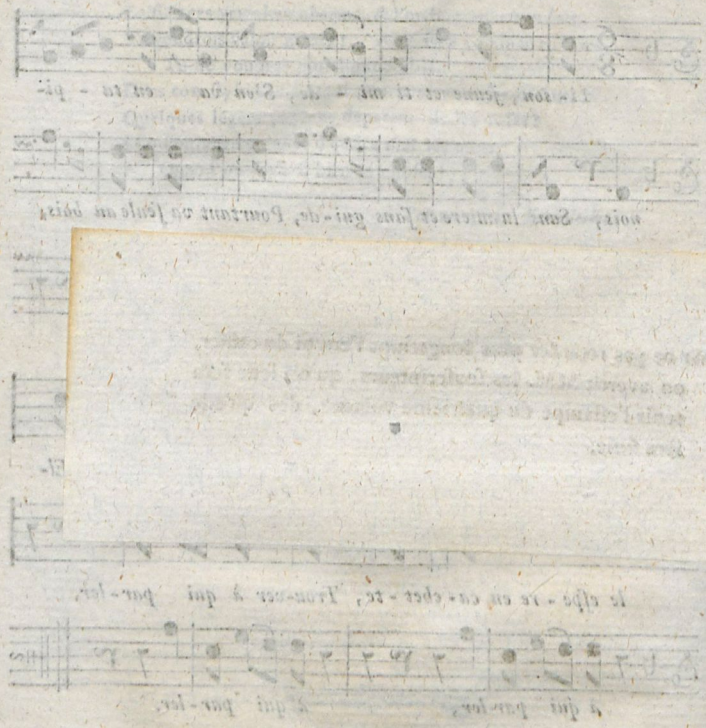
La joie, par murmure,
Le confins sont plus vrais,
Telle vous perle cachée
Le plus fragile retrait.
La Beauté
Un soleil
Soignit de rien altérer;
Un vent, quand on croit plaire,
Trompe à qui parler.

Le galant aux regards
Devine le refrain:
De mirage des déserts
Il s'écrie lointain:
Il valide
Ja cruelle;
Et pour la consoler,
Dire bien vite à la belle
Tromper à qui parler.

P. de L. N. M. 1782.

Pour ne pas retarder plus longtemps l'envoi du cahier, on avertit MM. les souscripteurs, qu'on leur fera tenir l'estampe du quatrième volume, dès qu'elle sera finie.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-168566486517824-11



26.

LES MOIS.

POÊME, PAR MR ROUCHER.

Décembre.

SUR un char pareſſeux le ſoleil triſtement
Se leve, enveloppé d'un ſombre vêtement,
Quelle affreuſe pâleur déshonnore ſa face?
Comme rapidement ſa lumière s'efface!
De l'empire des airs n'eſt-il donc plus le roi!
Qu'a-t-il fait de ſes traits? où ſont-ils? & pourquoi
Si long-temps à la nuit abandonner ſon trône?
Eſt-ce là ce vainqueur que la flamme couronne?
Eſt-ce lui, qui n'aguère ardent, ambitieux,
Franchiſſoit tous les jours l'immenſité des cieux,
De torrens de lumière inondoit les campagnes,
Et dardant ſes rayons juſqu'au flanc des montagnes,
Empreignoit le rocher de germes créateurs?

Vous, de ſon feu ſacré zélés adorateurs,
Héritiers des Incas, enfans de Zoroaſtre,
Venez dans notre Europe, & contemplez cet aſtre,
Devant qui, chaque jour, fléchiſſent vos genoux.
Eſt-ce là votre dieu? le reconnoiſſez-vous?
Vous pâliſſez! vos yeux ſe rempliſſent de larmes!
Peuples ſimples & doux, je conçois vos allarmes.
En contemplant ſon front & livide & glacé,
Vous croyez de la mort votre dieu menacé;
Vous craignez que le ciel, pour venger quelqu'outrage,

N'aille renouveller cet antique naufrage,
Qui, briſant, ruinant le monde primitif,
Diſperſa des humains le reſte fugitif:
Comme eux vous redoutez d'éternelles ténèbres,
Et rempliſſez les airs de cris lents & funèbres.

Raſſurez-vous; le ciel vous promet ſa faveur,
Et vous verrez bientôt naître votre ſauveur.
C'eſt le ſoleil. Tournez vos regards vers l'aurore:
C'eſt de-là que ce dieu, tout rayonnant encore,
Aprés deux fois dix jours, de cinq nuits allongés,
Viendra diſſiper l'ombre où nous ſommes plongés;
Les peuples marcheront à ſa vive lumière:
Il rendra la nature à ſa beauté première.
Terre, ſois dans la joie; & vous, cieux, treſſaillez!
De leurs plus doux tréſors les hommes dépouillés
Des préſens de Cérès enrichiront leurs granges,
Et ſeront abreuvés du nectar des vendanges.

Mais trop tôt mes regards vont chercher l'avenir;
Trop tôt je vous promets celui qui doit venir;
Avant qu'il ait repris ſon armure éclatante,
Les champs doivent languir dans une longue attente;
Les vents doivent gronder, les brouillards s'épaiſſir,
Et la pluie & la neige en glace ſe durcir.
Ah! tandis que la glace épargne encor la terre,
Hâtons-nous, prévenons le froid qui la reſſerre:
D'une race nouvelle allons peupler les bois.

Cent jeunes citoyens s'offrent à notre choix;
Le plâne, qui couvrit le banquet de Socrate;
Le cèdre, antique enfant des rives de l'Euphrate,
Lui, de qui les rameaux dans la nuit allumés
Eclairoient les palais de flambeaux parfumés;
Le frêne, qui ſe plaît à plonger dans l'argile;

Le tremble murmurant & le hêtre fragile.
Venez, belles; venez, poëtes & guerriers:
Je vais planter pour vous le myrthe & les lauriers:
Ombres des morts, sortez du séjour des ténèbres;
J'éleve le cyprès sur vos urnes funèbres.
Que le saule & l'ozier embrassent les ruisseaux;
Ormes, dans les vallons, préparez des berceaux;
Vous, sapins, qui des mers devez braver la rage,
Apprenez sur les monts à défier l'orage:
Confions à la roche, aux côteaux sabloneux
Le mélese, qui, seul des arbres réfineux,
Peu jaloux de sa feuille à l'hyver l'abandonne,
Et le chêne sur-tout, vieux prophête à Dodône.

Qu'il soit de nos forêts le premier ornement:
Sa taille, sa vigueur, son épais vêtement
Sur tous nos végétaux lui méritent l'empire.
Tandis qu'autour de lui tout passe, tout expire,
Lui, déployant toujours des rameaux plus altiers,
Résiste, inébranlable, à des siecles entiers;
Des dieux toujours vivans noble & frappante image.

François, respectez donc cet annuel hommage,
Qu'au retour des hyvers, sur un autel sacré,
Vos ancêtres payoient à cet arbre adoré.
Quels chants, quels cris de joie annonçoient cette fête!

Aussi-tôt que des bois le jour doroit le faîte,
Peuples, prêtres & grands marchoient au son du cor
Vers la fôret, que Dreux à ses pieds voit encor.
Tableau majestueux! Nos poëtes antiques,
Les bardes, en trois chœurs, entonnoient des cantiques,
Et noblement vêtus de longs habits flottans,
Conduisoient deux taureaux de blancheur éclatans.
Trois vieillards les suivoient: dans sa main vénérée

L'un portoit un vaiſſeau rempli d'une eau ſacrée;
L'autre, le pur froment pêtri pour les autels;
Le dernier, aux regards des coupables mortels,
Préſentoit cette main, qui du pouvoir ſuprême
Dans l'empire des lys eſt le royal emblême.
Près de leur chef, armé d'une ſerpette d'or,
Les druides ſonnoient de la trompe & du cor,
Et le peuple à grands flots fermoit la marche ſainte,
Chênes, qui décoriez cette ſauvage enceinte,
Leurs yeux ſur vous fixés cherchoient avidement
Le gui, de vos rameaux paraſite ornement,
Certains que le pouvoir d'Héſus & de Mercure
Attachoit le bonheur à cette plante obſcure.
Frappoit-elle leurs yeux! tout-à-coup mille voix
Rempliſſoient d'un ſeul cri la profondeur des bois.

Cependant le reſpect ramenant le ſilence,
La ſerpette à la main, le grand-prêtre s'élance,
Adore & fait tomber le céleſte préſent,
Déjà ſur un autel à tous les yeux préſent.
"Grands dieux! s'écrie alors le pontife-monarque,
„Grands dieux! de vos bontés nous adorons la marque.
„Que ce fruit, ſous nos toîts ſaintement tranſporté,
„En écarte l'horreur de la ſtérilité;
„Que l'hymen vénérable, amoureux de ſes chaînes,
„Surpaſſe en rejettons les rameaux de nos chênes,
„Et que leurs troncs noueux, tous les ans plus épais,
„Vieilliſſent avec nous dans une longue paix.„
Il ſe tait, & pourſuit les auguſtes myſtères.

Tels furent nos ayeux dans leur bois ſolitaires.
Ah! pourquoi falloit-il que le ſang des mortels,
Pour honorer Héſus, coulât ſur les autels?
Qu'il ſoit béni le dieu, dont le bras ſecourable
A purgé nos climats de ce culte exécrable!

Mais en ouvrant ton sein à de plus douces loix,
O France ! tu devois hériter des Gaulois
Un peu de leur respect pour leurs temples agrestes.
Trop oublieux d'un sang, dont nous sommes les restes,
Nous avons abbattu sous nos coups imprudens
Des bois, que pleureront nos derniers descendans.
Où trouver en effet des chênes, dont la tête
Ait bravé deux cents ans l'effort de la tempête?
Nos forêts n'offrent plus qu'un aride coup-d'œil;
Et Compiegne & Crécy gémissent sous le deuil.
Lieux chéris des neuf sœurs, délicieuse enceinte,
Où long-temps de Budé s'égara l'ombre sainte;
Fontaine, à qui le nom de cet homme fameux
Sembloit promettre, hélas! un destin plus heureux,
J'ai vu, sous le tranchant de la hâche acérée,
J'ai vu perir l'honneur de ta rive sacrée!
Tes chênes sont tombés, tes ormeaux ne sont plus!
Sur leur front jeune encor, trois siecles révolus
N'ont pu du fer impie arrêter l'avarice:
D'épines aujourd'hui ta grotte se hérisse;
Ton eau, jadis si pure, & qui de mille fleurs
Dans son cours sinueux nourrissoit les couleurs,
Ton eau se perd sans gloire au sein d'un marécage.
Fuyez, tendres oiseaux, enfans de ce bocage;
Fuyez: l'aspect hideux des ronces, des buissons
Flétriroit la gaîté de vos douces chansons,
Vous, bergers innocens; vous, qui dans ces retraites
Cachiez les doux transports de vos ardeurs secrettes,
Oh! comme votre amour déplore ces beaux lieux!
De vos rivaux jaloux comment tromper les yeux?
Et moi, qui mollement étendu sur la mousse
M'enyvrois quelquefois d'une extase si douce,
Hélas! je n'irai plus y cadencer des vers!
Il faudra que j'oublie & ces ombrages verds
Et la grotte, où du jour je bravois les outrages.

Qu'ai-je dit, insensé? quoi, je parle d'ombrages,
Et le démon du nord rugit autour de moi!
Profondément plongé dans un muet effroi,
J'ose à peine écouter ses sifflemens terribles,
Par le calme des nuits devenus plus horribles.
Quel fracas! quel tumulte! à ses coups redoublés,
Mes champêtres lambris gémissent ébranlés.
Ennemi du sommeil dont l'aile me protege,
Il agite ma couche; & son fougueux cortege,
L'Eurus & les Autans, par un commun assaut
Me battant à grand bruit, m'éveillent en sursaut,
Mon ame, trop long-tems de préjugés nourrie,
Croit entendre les morts: je pâlis, je m'écrie,
J'appelle ma raison contre ma folle erreur;
Et je parviens à peine à dompter ma terreur.

Nuit sombre: mais quel jour plus sombre lui succede!
Qu'il est foible, incertain! quelle vapeur l'obsede!
Froide & contagieuse, elle monte en flottant,
Et comme un fleuve impur s'épaissit & s'étend.
Je ne vois plus des monts l'inégale surface;
Plaines, fleuves, cités, tout s'éteint, tout s'efface.
Je ressemble au mortel, qui loin du jour languit
Dans ces cachots, voisins de l'éternelle nuit.
Mon front est sans couleur, ma tête est affaissée;
Et la mélancolie attristant ma pensée,
Je ne sens dans mon cœur vide de tous desirs
Ni l'amour des beaux arts, ni le goût des plaisirs;
Ma triste voix s'exhale en regrets inutiles.
Où sont-ils ces côteaux, que j'ai vus si fertiles?
Où sont-ils ces vallons, si rians à mes yeux?
Printemps, quand viendras-tu rasséréner les cieux!

Je l'attendrai long-tems. L'hyver regne; & la neige,
Suspendue en rochers dans ses airs qu'elle assiege,

Oppose aux feux du jour sa grisâtre épaisseur:
De sa chûte prochaine un calme précurseur
S'est emparé des airs; ils dorment en silence.
La nuit vient: l'aquilon d'un vol bruyant s'élance,
Et déchirant la nue, où pesoit enfermé
Cet océan nouveau goutte à goutte formé;
La neige, au gré des vents, comme une épaisse laine
Voltige à gros flocons, tombe, couvre la plaine,
Déguise la hauteur des chênes, des ormeaux,
Et confond les vallons, les chemins, les hameaux;
Les monts ont disparu: leur vaste amphithéâtre
S'abbaisse; tout a pris un vêtement d'albâtre.

Ah! plaignons le mortel, qui, dans ce triste jour,
Contraint de s'avancer vers un lointain séjour,
Ne reconnoissant plus ni côteau, ni prairie,
Traîne un pas égaré sur la neige qui crie.
Ses piés en vains efforts consument leur vigueur.
Haletant, il s'arrête; & vaincu de langueur,
Maudit une contrée, où le regard n'embrasse
Qu'un informe désert sans hospice & sans trace.
Bientôt le jour plus foible ajoute à ses ennuis:
L'ombre fond sur la terre, & la reine des nuits
A voilé son croissant de nuages funèbres.
Que sera-t-il alors perdu dans les ténèbres,
Craignant à chaque pas & les marais trompeurs
Et les étangs couverts d'un amas de vapeurs?
Le cœur serré d'angoisse, il s'étend sur la plaine;
Là, sans couleur, sans force & presque sans haleine,
Il murmure tout bas, dans un long désespoir,
Le tendre nom d'un fils qu'il ne doit plus revoir.
Mais c'en est fait. Déjà ses esprits s'engourdissent;
Son sang ne coule plus; ses membres se roidissent;
Ses yeux las de s'ouvrir se ferment; il s'endort;
Invincible sommeil qui s'unit à la mort.

Vous les soupçonnez peu ces rigueurs de l'année,
Vous, riches citadins; vous, troupe fortunée,
Qui, vous environnant de plaisirs & de jeux,
Insultez de l'hyver le génie orageux;
Une douce chaleur de vos foyers l'exile,
Quand sous ces mêmes toits Flore trouve un asyle:
Là, vous réalisez la fable de ces temps,
Où l'homme jouissoit d'un éternel printemps.

Eh! qui sous des lambris ornés par la peinture
De sites, où se plaît la riante nature;
De côteaux verdoyans, de ruisseaux argentés,
D'aurores, de beaux soirs dans les eaux répétés,
Et du jour que la nuit emprunte à chaque étoile,
Jour charmant, par Vernet embelli sur la toile;
Répondez; qui de vous dans ces sallons dorés,
Où de fleurs, de rubis, de perles décorés,
Au doux bruit des concerts dont s'anime la danse,
La jeunesse & l'amour folâtrent en cadence,
Qui de vous oseroit, Sybarite orgueilleux,
Des rigueurs de l'hyver faire un reproche aux dieux?
Dans le sein du bonheur le murmure est un crime.

Qu'il se plaigne celui que l'indigence opprime;
C'est pour lui que l'hyver est âpre & sans pitié,
Sous un toît ruineux qui les couvre à moitié,
Voyez transir de froid, languir sans nourriture
Ceux, qui dans vos sillons fécondoient la nature.
Eh, quoi donc! leurs sueurs, les efforts de leurs bras
N'auroient-ils fait de vous que de riches ingrats?
Non, non: par des bienfaits montrez-vous équitables;
Que l'or prenne en vos mains des ailes charitables,
Qu'il cherche l'indigent, & que dans vos hameaux,
L'appellant au travail, il soulage ses maux.

N'aguères je voyois près des champs, où l'Aronde
Et l'Aisne au sein de l'Oise engloutissent leur onde,
Je voyois un mortel, qui, sage autant qu'humain,
Voulant qu'à ses labeurs le pauvre dût son pain,
Tous les ans, quand le nord déchaîne sa furie,
D'un peuple de vassaux soudoyoit l'industrie.
Femmes, vieillards, enfans, vous tous qui lui devez
Et vos champs agrandis & vos toits relevés,
Dites-nous quels travaux rempliſſoient vos journées,
En des plaines, jadis par Cérès couronnées,
Alliez-vous, pour loger ce maître fastueux,
Creuser les fondemens d'un château somptueux?
Avez-vous enfermé dans un parc inutile
Un beau sol, que Bacchus pouvoit rendre fertile?
Ah! chez lui rien n'insulte à votre pauvreté.

Ami dans tous ses goûts de la simplicité,
Il ennoblit son or par d'utiles ouvrages.
Les chemins applanis & riches en ombrages
Des remparts de Compiegne ont rapproché vos fruits.
Vos portiques sacrés que l'âge avoient détruits,
Doux asyle, où cent fois votre ame désolée
Sous les regards d'un dieu respira consolée;
Eh bien! à vos soupirs ils sont encor ouverts.
Cette onde, qui jadis par cent détours divers
Sur un terrain fangeux se traînoit incertaine,
Ruisseau pur maintenant & limpide fontaine,
Là, pour vous d'une grotte habite le repos;
Ici, dans un canal roule pour vos troupeaux.
Sans lui ce marécage, autrefois le repaire,
Où se gonfloit l'insecte, où sifflоit la vipère,
Autour de vous encor infecteroit les airs.
Sans lui ne croîtroit point sur vos côteaux déserts
L'arbre, qui transplanté du Neustrien rivage,
De ses fruits, sous la meule, épanche un doux breuvage.

Et toi, de qui César hérissa la hauteur
D'un camp, où reposoit son aigle observateur;
Toi, qui né dans la mer, à l'homme qui te fouille
Etales des requins la tranchante dépouille,
Mont qui me fus si cher, retraite, où les neuf sœurs
Me firent savourer leurs premières douceurs,
Dis-nous comment enfin dompté par la culture,
Aux troupeaux étonnés du donnes leur pâture;
Cependant qu'en berceau des ormes arrondis
Repoussent le soleil, qui te brûloit jadis!
Que tous ces monumens, respectés d'âge en âge,
Rendent à leur auteur un sacré témoignage;
Et qu'en les contemplant, le vieillard attendri
Ajoute: ils m'ont donné le pain qui m'a nourri!

Mais tandis que la neige au fond d'une chaumière
Relegue l'indigent; le char de la lumière
Roule, touche au solstice, & la plus longue nuit
Pour douze mois entiers sous la terre s'enfuit.
Une pâle lueur a blanchi l'empyrée.
Enfant du ciel, rends-nous ta présence sacrée;
Dévoile à nos regards ton front resplendissant,
Parois, & sois le dieu du monde renaissant!

Il a paru: déjà, les mains vers lui levées,
Par mille cris joyeux, les nations sauvées,
Du pied de leurs autels le saluant en chœur,
De la jalouse nuit le proclament vainqueur.

Triomphe du soleil, triomphe mémorable,
Qui, dans tous les climats embelli par la fable,
Et sous des noms divers d'âge en âge porté,
Par l'Europe & l'Asie est encore chanté!
Le Nil du roi des ans attestoit la puissance,
Alorsque d'Harpocrate il fêtoit la naissance.

Oromaze, ce dieu des antiques Perſans,
Ce dieu, père du bien, lui, dont les traits perçans
De la nuit & du mal vainquirent le génie,
Et qui dans l'univers rétablit l'harmonie,
Ne figuroit-il point le monarque du jour,
Réparateur des maux du terreſtre ſéjour?
Et ce maître des dieux, dont le bruyant tonnerre
Châtia la fureur des enfans de la terre,
Quand ces Titans, au jour de leur rebellion,
Sur l'Olympe entaſſoient l'Oſſa, le Pélion,
N'eſt-il pas du ſoleil l'hiſtoire ſymbolique?
Et nous-même, aujourd'hui que de ſa route oblique
Cet aſtre atteint la borne & revient ſur ſes pas,
Dans les remparts de Dreux ne célébrons-nous pas
L'époque ſolemnelle, ou de l'humaine race
Le ſoleil qui renaît conſole la diſgrâce?

Que nous dit en effet ce long cri répété,
Dont tous les Druſiens rempliſſent leur cité?
Qu'enſeignent les brandons, qui, dans cette nuit ſainte,
De la place publique ont éclairé l'enceinte,
Et qui brûlent enfin dreſſés ſur les tombeaux?
Ainſi qu'aux premiers tems, tous ces mille flambeaux
Des rayons du ſoleil ſont le myſtique emblême.
Ces cris proclament l'heure, où l'Hercule ſuprême,
De ſon courage éteint reſſuſcitant l'ardeur,
Va rendre aux jours plus longs leur première ſplendeur.
C'eſt par des feux encor, où ſe peint ſon image,
Qu'il reçoit du Cathay le ſolemnel hommage.
Dès qu'arrive l'année à ſa dernière nuit,
De lampes, de flambeaux tout l'empire reluit;
Et de chaque maiſon la porte illuminée
Se pare de ces mots: AU VRAI ROI DE L'ANNÉE.

Ce roi n'oſe pourtant, jeune & trop foible encor,
Environner ſon front de tous ſes rayons d'or:

De quelques traits de flamme à peine il se couronne,
Vingt rivaux en fureur lui disputent son trône;
L'enfant du nord l'assiege, & le démon des eaux
Menace d'abymer la terre sous les flots.
Il s'avance; il descend chargé d'une urne immense:
Sa main l'ouvre à grand bruit; & sur l'an, qui commence
Renversant tout entier ce dépôt des hyvers,
L'ouragan pluvieux en couvre l'univers.
Le ciel fond en torrent, qui du haut des montagnes
Ecumant & grondant s'étend sur les campagnes:
Tout est mer. Dans son sein les arbres entassés
Et les hameaux détruits & les ponts fracassés
Roulent, & des humains emportés par l'orage,
Brisant les corps meurtris, avancent leur naufrage.

Dieux! nous ramenez-vous à ces tems désastreux,
Où, jaloux l'un de l'autre & se heurtant entr'eux,
Les élémens, conduits par un fougueux génie,
De la terre & des cieux rompirent l'harmonie,
Firent craindre au soleil une éternelle nuit,
Et déchaînant les eaux sur le globe détruit,
De l'homme en cents climats engloutirent la race!
Hélas! au seul penser de ces jours de disgrâce,
Mon sang glacé s'arrête; & ma lyre sans voix,
De larmes arrosée, échappe de mes doigts.

Muse! reprens ta lyre; & sans vouloir connoître
De quel pouvoir secret ce désordre a pu naître,
Graves-en dans tes vers la ténébreuse horreur:
Dis comment de son lit l'océan en fureur
S'élança sur la terre, & la couvrit d'abymes.
Des monts voisins du ciel il inonde les cîmes,
Les fracasse; & s'ouvrant un passage en leur sein,
Pour de nouvelles mers creuse un nouveau bassin.

Bientôt à l'océan, qui roule sans rivages,
Tous les torrens des airs unissent leurs ravages.
La terre tonne, tremble; & ses flancs caverneux
Sans cesse vomissant des flots bitumineux,
L'homme égaré, perdu dans le brouillard de soufre
Que ces fleuves de lave exhaloient de leur gouffre,
L'homme, de mille morts à la fois investi,
Dans les feux, dans les eaux périssoit englouti.

Par degrés cependant l'onde moins courroucée
Décroît, & dans son lit rentre enfin repoussée,
La flamme des volcans s'assoupit & s'endort.
Mais hélas! des humains échappés à la mort
Quel fut le désespoir, quand, du haut des montagnes,
Jettant un regard sombre au loin sur les campagnes,
Ils virent leur séjour, autrefois si riant,
Désert, & dans le deuil d'un silence effrayant,
N'offrant de toutes parts qu'un long marais immonde,
Où sembloit expirer l'astre pâle du monde?
Nous peindrons-nous jamais leur état douloureux,
Nous, qui chéris du ciel coulons des jours heureux,
Nous, qui formons à peine un désir inutile,
Qui moissonnons en paix une terre fertile,
Et pour qui le soleil, de la nature ami,
Marche d'un pas égal dans sa route affermi?
C'est en vain que sur nous l'hyver fond en orages;
Ses bienfaits ont bientôt réparé les naufrages.
Oui, mortel; quand ce dieu, signalant son pouvoir,
Des trésors de la pluie ouvre le réservoir,
Cette chûte des eaux est encor salutaire:
Le fleuve s'en nourrit pour féconder la terre,

Au temps de ma jeunesse, avant qu'à ma raison
L'étude eût découvert un plus vaste horizon,
Tandis que du soleil la lumière voilée

Laiſſoit regner la nuit ſous la voûte étoilée,
Et tandis que la pluie enfloit de ſes torrens
Les fleuves écumeux & ſur la plaine errans,
Librement priſonnier d'un réduit taciturne,
Je veillois aux lueurs d'une lampe nocturne;
J'interrogeois l'auteur de tous ces mouvemens,
Je demandois raiſon du choc des élémens;
Pourquoi l'année expire, & l'éther nous aſſiege
De frimats, de brouillards & de pluie & de neige;
Pourquoi ces aquilons, cortege des hyvers,
Et ces monts, dont la chaîne embraſſe l'univers.

Laſſé de ces penſers où mon eſprit ſe plonge,
Je m'endors: tout-à-coup enfanté par un ſonge,
Un coloſſe impoſant apparut à mes yeux:
Couronné de ſoleils, ſon front touchoit aux cieux;
Les ſaiſons l'entouroient: par des routes certaines,
Serpentoient dans ſon corps les lacs & les fontaines;
Sept couleurs à la fois nuançoient ſes habits;
Son ſceptre brilloit d'or, de ſaphirs, de rubis;
Un long voile azuré lui ſervoit de ceinture:
Mon œil, à tous ces traits, reconnut la nature.

"Ton eſprit, me dit-elle, ami des vérités,
„Demande à quel deſſein, loin des mers emportés,
„S'étendent ces frimats, ces brouillards & ces nues.
„Suis-moi; je vais t'ouvrir des routes inconnues:
„Mes ſecrets aujourd'hui te ſeront dévoilés.„
Elle dit; & ſoudain aux lambris étoilés,
Sur les aîles des vents la déeſſe m'enleve.

C'étoit l'heure propice, où le ſoleil ſe leve.
Alors la déité, par un charme puiſſant,
Arma mes foibles yeux d'un regard plus perçant,
Et dans tous ſes climats me préſentant la terre:

„Contemples tous ces monts que ta planete enserre,
„Dit-elle; vois ces rocs qu'Annibal a franchis,
„Les sommets Riphéens de long frimats blanchis;
„Le Taurus, au Tartare oppofant des barrières;
„Le Caucafe berceau de cent hordes guerrières;
„L'Olympe, d'où la fable a fait tonner fes dieux;
„L'Atlas, qu'elle chargeoit de tout le poids des cieux;
„L'Ararat, où cent fois, d'une antique difgrâce,
„Le crédule vulgaire alla chercher la trace;
„Les rochers de Goyame & les monts de Luna;
„Les Andes, que l'Europe à fon fceptre enchaîna;
„Enfin du globe entier les hauteurs primitives:
„Eh bien! fans ces hauteurs, les ondes fugitives,
„Qui, par mille détours, de climats en climats,
„Portent aux nations le tribut des frimats,
„Jamais dans un canal, en fleuve raffemblées,
„N'auroient donné la vie aux ftériles vallées;
„Ce globe n'eut offert que marais croupiffans:
„Mais j'élevai les monts, je fis fouffler les vents;
„Et les vents, au fommet des montagnes chenues,
„Précipitent l'amas des vapeurs & des nues.
„Là, leurs flots, chaque jour goutte-à-goutte filtrés,
„De tuyaux en tuyaux diftillent épurés.

„Voudrois-tu contempler dans le flanc des collines
„Le pénible travail de ces eaux criftallines?
„Tourne les yeux: ces monts t'ouvrent leur vafte fein.
„Vois ici le rocher s'élargir en baffin;
„Là, prendre d'un fyphon la forme recourbée;
„Plus bas, céder la place à la craie imbibée,
„A des couches d'argile, aux fables, aux cailloux:
„L'onde y coule, y ferpente en filets purs & doux.
„Bientôt au pied du mont, fur le gravier reçue,
„Vers la clarté du jour elle cherche une iffue.
„Ses liens font briſés; mais, humble à fon berceau,

„Le fleuve encor timide eſt à peine un ruiſſeau:
„Cependant roi futur, il roule; & ſa puiſſance
„Déja fait oublier ſon obſcure naiſſance.

„Admire-les, ces rois de l'humide élément;
„Le Gange, où l'Indien plongé ſtupidement
„En l'honneur de Brama voudroit finir ſa courſe;
„L'Yrtis impatient de voir les feux de l'ourſe;
„Le Volga, vaſte mer tributaire des Czars;
„La Seine, dont les bords embellis par les arts
„Font envier leur gloire à la fière Tamiſe;
„La Saône, tendre amante à ſon époux ſoumiſe;
„Le Rhône cet époux, qui l'entraine en grondant,
„Et briſe ſur des rocs ſon orgueil imprudent;
„La Loire, dont les eaux, captives ſans contrainte,
„Se creuſent chaque année un nouveau labyrinthe;
„Le Tibre, qui, déchu de ſes antiques droits,
„Veut quelquefois encor intimider les rois;
„Le Nil, le Sénégal & l'immenſe Amazone,
„Trompant l'aridité de la brûlante zone;
„Tous, fleuves bienfaiteurs, que doit cet univers
„Aux nuages, aux vents, ſombres fils des hyvers.„

Elle dit: je m'éveille; & ma raiſon plus ſage,
De l'hyver, tous les ans, a béni le paſſage.

27.

FIN DU DOM CARLOS, NOUVELLE HISTORIQUE.

PENDANT que ce malheureux prince hâtoit peut-être sa perte par la seule opinion d'être perdu, ses ennemis n'oublioient rien pour lui ôter toutes les voies de se remettre bien avec son père. Le roi n'avoit point encore vû la reine en particulier depuis la mort du marquis de Posa. Ils craignirent, qu'ils n'eussent travaillé en vain, s'il la revoyoit, & qu'elle n'ôtât aisément de son cœur tout ce qu'ils y avoient mis. Quoi qu'il se pût faire, que ce qu'ils craignoient n'arriveroit pas, il pouvoit arriver; & de la conséquence que la chose étoit pour eux, ils ne devoient rien laisser au hazard. Pour ôter à cette princesse l'occasion de défaire, dans une nuit, ce qui leur avoit coûté tant de soins & de temps, ils s'avisèrent d'un moyen qui paroîtroit ridicule, s'il n'avoit pas réussi.

Au voyage que la cour de France fit le long de la Loire, du temps de François II, il courut un bruit, qu'on cherchoit de petits enfans, pour baigner dans leur sang ce jeune roi, qu'on feignoit être atteint du mal qui se guérit par cet étrange remede. Il y eut même des gens, qui devançoient la cour de quelques journées, & qui examinoient soigneusement les enfans dans les lieux où elle devoit passer, pour remarquer ceux qu'ils trouvoient propres à l'usage que les médecins en devoient faire. Ces inconnus répandirent une épouvante si générale sur leur route, que tout

le monde ne ſongea plus qu'à cacher ce qu'ils faiſoient ſemblant de chercher. La reine mère, ayant découvert l'origine de cet horrible attentat, en fit pendre quelques-uns. Ils découvrirent à la mort par qui ils avoient été apoſtés ; mais ceux qui reçûrent leur confeſſion, ne jugèrent pas qu'il y eût ſûreté pour eux à la divulguer. Si les infirmités continuelles firent recevoir ſi facilement parmi le peuple une calomnie ſi extravagante, on jugera aiſément de l'effet qu'elle produiſit dans les païs éloignés, où ces ſortes de nouvelles ont toujours plus de force que dans les lieux ou elles ſe font. Le roi d'Eſpagne en témoigna de l'inquiétude. Il craignit que ſa femme n'eût quelque diſpoſition ſecrette à ce même mal, qui eſt ſouvent une maladie de famille. La petite vérole, qu'elle eut depuis, fut accompagnée de quelques accidens équivoques qui avoient du rapport avec cette infirmité. On réſolut de faire croire au roi, qu'elle en avoit de beaucoup plus dangereux, à cette dernière groſſeſſe. Comme il avoit l'eſprit fort foible ſur ce qui regardoit ſa ſanté, on crut, que ſi on appuyoit ce rapport par quelque témoignage qui ne fût pas ſuſpect, ce ſeroit aſſez pour l'empêcher de revoir jamais ſa femme en particulier. La princeſſe d'Eboli lui devoit donner le premier avis ; elle y étoit obligée par la fidélité qu'elle lui avoit promiſe, dans l'emploi qu'elle avoit près de la reine ; & cette même Françoiſe, pour qui dom Juan avoit témoigné autrefois quelque inclination, devoit confirmer ce que la princeſſe auroit dit. Cette fille étoit un de ces eſprits brouillons, nés pour l'intrigue ; & elle ne ſe pouvoit con-

foler de ce que toute sa faveur auprès de sa maîtresse ne lui attiroit aucune confidence importante. La princesse d'Eboli commanda à dom Juan de faire l'amoureux une seconde fois, pour gagner tout-à-fait à eux cette dangereuse personne. Ce prince, qui trouvoit quelque douceur à troubler le bonheur du roi, obéit avec chaleur; mais cette fille, rebutée par le refroidissement qu'il avoit eu pour elle, ne vouloit point le croire, s'il ne lui donnoit des assurances extraordinaires. Dom Juan, pressé de conclure, ne hésita pas à lui faire une promesse de mariage, à condition qu'elle diroit au roi tout ce qu'on voudroit. La chose réussit beaucoup plus aisément qu'on n'avoit espéré. Le roi, dont l'amour étoit déjà changé en indignation, par les choses qui s'étoient passées, donna aveuglement dans le piége qu'on lui tendoit. Le duc d'Albe, qui avoit différé son voyage, pour attendre le succès de cet artifice, partit pour Flandres le jour d'après. Il prit congé de dom Carlos, en des termes conformes à la réponse, que le roi avoit faite aux dernières instances de ce prince; & dom Carlos traita ce duc fort mal, de peur qu'on ne soupçonnat ses desseins, s'il eût paru tranquille dans une occasion, qui le devoit toucher si sensiblement.

Cependant, ce prince recevoit de tous côtés les meilleures nouvelles qu'il pouvoit souhaiter. Le prince d'Orange, & l'amiral de Châtillon, avec qui il devoit consulter tout ce qu'il avoit à faire: l'encourageoient, & le pressoient par leurs lettres; soit pour le servir, soit pour le perdre. Les révoltés des Païs-Bas, se confians en sa générosité, ne lui demandoit aucunes con-

ditions. Mais ce qui acheva de le résoudre, ce fut l'assurance d'une flotte considérable, que le grand-seigneur devoit envoyer sur la côte de Flandres, pour favoriser tous ses desseins. Comme sa principale espérance étoit fondée sur ce secours, il est nécessaire de reprendre cette négociation de plus haut.

Du temps que la reine Marie étoit gouvernante des Païs-Bas, pour l'empereur son frère, un Juif, Portugais de naissance, nommé Juan Miquez, dont elle faisoit une estime particulière, enleva dans sa cour une fille de la première qualité, & d'une beauté extraordinaire. Le roi d'Espagne, qui protégeoit les parens de cette belle personne, ayant fait chasser le ravisseur de tous les états de la Chrétienté, où il chercha un asyle, il se retira à Constantinople, & de là dans la Caramanie, auprès de Selim, fils ainé du grand Soliman. Ce jeune prince, confiné dans ce païs par son père, selon la coutume de leur maison, n'avoit autre soin, que de se desennuier, dans l'attente de l'empire, parmi les plaisirs. Miquez, entr'autres talens, possédoit l'art de les diversifier en cent manières, dont chacune avoit quelque charme nouveau & particulier. Il savoit leur rendre cette douce pointe, qui les fait sentir, & qui s'émousse si aisément: & ayant cultivé par un long & curieux exercice le génie qu'il avoit pour cette science, il l'avoit portée à une perfection bien au délà de l'imagination du vulgaire. Enflé de ces rares connoissances il ne douta pas, qu'il ne tînt bien-tôt le premier rang dans les bonnes graces d'un prince comme Selim, qui connoissoit parfaitement le prix de la volupte. Cet hom-

me savoit, que les services les plus éclatans ne sont pas toujours les plus sensibles pour les souverains. Il semble que ceux qu'on leur rend en public soient assez recompensés par la gloire qui les suit; mais eux seuls peuvent reconnoître ceux qui ne sont connus que d'eux. Le succès passa l'espérance de Miquez: & Soliman étant mort dans cette conjoncture, le Juif se trouva, par ces glorieuses voies, favori déclaré du plus grand prince de la terre. Ce haut degré de pouvoir lui donna bien-tôt l'occasion de satisfaire le désir de vengeance, que la persécution qu'il avoit soufferte avoit gravé dans son cœur contre le roi d'Espagne. Un jour, comme il étoit en débauche avec le Sultan, ce prince ayant admiré l'excellence du vin de Chypre, le Juif s'avisa de se mocquer de la passion qu'il témoignoit pour une liqueur, qui croissoit hors de son empire. Il lui dit, qu'il devoit l'épargner plus qu'il ne faisoit, puis qu'il l'achetoit. Selim, touché de cette raillerie, jura de prendre Chypre dès cette même année; & il ajoûta, en frapant de la main sur l'épaule du Juif, que puisque Miquez n'aimoit pas moins que lui ce vin merveilleux, il le déclaroit dès-lors roi de cette isle, & que ce n'étoit qu'une partie de sa reconnoissance. Dans le temps que tout se disposoit pour cette entreprise, les Mores de Grenade préparoient ce fameux soulevement, qui éclata bien-tôt après. Ils députèrent à la Porte, pour y demander de l'appui. Miquez, préférant le plaisir de se venger à celui de se faire roi, entreprit leur affaire, avec tant de chaleur, qu'il fit résoudre d'envoyer à leur secours le rédoutable armement qu'on équipoit pour la conquête du royaume qui

lui étoit destiné. Il avoit conservé de grandes liaisons en Flandres, & il donna aussi-tôt avis au consistoire d'Anvers, de cette importante diversion. Ce consistoire, qui étoit le principal conseil de rebelles, ayant reçu en même temps des nouvelles de l'engagement de dom Carlos en leur faveur, en fit part à Miquez. Pour témoigner plus de confiance au prince, on lui envoya les dépêches & le chiffre du Juif, afin qu'il pût négocier lui-même à Constantinople, s'il le jugeoit à propos pour l'intérêt commun. Dom Carlos souhaita pour plus grande sûreté que cette flotte, qui devoit aborder aux côtes de Grenade, abordât à celles de Flandre. Il écrivit à la Porte; & Miquez répondit, que le bassa de la mer avoit un ordre secret de faire tout ce que le prince commanderoit: soit que la chose fut vraie, ou qu'on voulût seulement la faire croire, pour engager dom Carlos à quelque prix que ce fut.

Environ ce temps, comme il jouoit un soir chez la reine contre son oncle, ils eurent ensemble quelque différent, où dom Juan, qui étoit chagrin de perdre, s'emporta contre le prince, au délà des bornes de la liberté que le jeu pouvoit lui donner avec le fils de son roi. Dom Carlos, qui se connoissoit, lui répondit en peu de mots, avec assez de modération, mais pourtant en des termes, qui sembloient lui reprocher le défaut de sa naissance, pour le faire souvenir de son devoir. Dom Juan, frappé par un endroit si sensible, en fut outré, jusqu'au point de répondre au prince, qu'il étoit vrai qu'il étoit batard; mais que ce qui l'en consoloit, c'étoit qu'il avoit un meilleur père que lui.

Cette parole épuisa la patience de dom Carlos. Il traita si mal son oncle, qu'il courut un bruit le lendemain, qu'il lui avoit donné un soufflet. La reine, & la princesse d'Eboli, qui étoient présentes, eurent bien de la peine à les empêcher d'en venir aux mains; la reine, sur-tout, à qui toute chose faisoit frayeur dans cette conjoncture: & comme si elle eût eu quelque pressentiment des suites de ce différent, elle employa toute son autorité pour les obliger de se racommoder sur le champ; mais ce ne fut pas avec une égale sincérité des deux côtés.

Le roi, pour être instruit fidelement de ce qui se passoit chez la reine, avoit lié un commerce étroit avec la princesse d'Eboli. Cette femme avoit obligé dom Juan à observer les actions du prince plus soigneusement qu'à l'ordinaire, depuis la mort du marquis de Posa. Il étoit aisé à dom Juan de s'aquitter de cette commission. Le prince, qui le croyoit son meilleur ami, lui avoit dit quelque chose de son dessein en termes généraux. Quoi que dom Juan n'eût rien oublié pour en savoir le particulier, il n'en avoit pu rien apprendre encore; mais depuis leur démêlé, le désir de se venger le rendit si clairvoyant, que quelque soin que dom Carlos eût pris de se fournir d'armes en secret, dom Juan le découvrit à la fin, à force d'adresse, & d'argent.

Le roi jugea bien que le prince ne prenoit pas ces précautions, pour les prendre toujours. Il comprit aussi-tôt, que son fils avoit dessein de s'enfuir, ou de lui faire quelque violence. Il ne savoit lequel croire des deux, lors que dom Raimond de Taxis, géné-

ral des postes le vint avertir, qu'un François de chez la reine avoit demandé fort secrettement trois chevaux, pour être prêts à partir à l'entrée de la nuit. Cet avis tira le roi du doute où il étoit, en le jettant dans un plus grand; s'il se contenteroit de faire observer le prince, en sorte qu'il ne pût s'échapper, ou s'il devoit tout d'un coup le faire arrêter? Mais Perez lui apportant en même temps la nouvelle du soulevement des Mores, qu'il venoit de recevoir; le roi, effrayé de tant de mauvaises conjonctures, résolut de s'assûrer de la personne de son fils.

Il étoit vrai, que le départ du prince étoit résolu pour cette nuit. Il avoit reçu peu de jours auparavant des nouvelles de Flandres, qui ne lui permettoient plus de différer. Les comtes d'Egmont & de Horn, se confiant sur l'innocence de leurs intentions dans leurs déportemens passés, & sur le mérite de leurs services, s'étoient livrés eux-mêmes entre les mains du duc d'Albe, qui les avoit fait arrêter, & quelque temps après leur fit trancher la tête. Une perfidie si manifeste avoit jetté les rebelles dans le désespoir; & leurs chefs, voyant qu'il n'y avoit plus de salut pour eux que dans les armes, firent aisément comprendre à dom Carlos, en lui mandant ces choses, que bien-tôt il ne seroit plus temps de les secourir. Il écrivit aussi-tôt à dom Garcie Alvarez Osorio, qui devoit être le compagnon de sa fuite, de se rendre incessamment auprès de lui. Le prince l'avoit envoyé à Seville, pour y recevoir une somme considérable; mais n'ayant pas le temps de faire les diligences nécessaires, il n'apporta que cent cinquante mille écus. Comme dom Car-

los se retiroit de chez la reine, Rui-Gomez le joignit, pour lui rendre compte, de la part du roi, de la nouvelle qu'on avoit reçue de Grenade. Ce ministre l'entretint si tard, que le prince voyant qu'il ne lui restoit pas assez de nuit pour s'éloigner autant qu'il vouloit, avant qu'on pût découvrir sa fuite, il crut devoir la remettre au lendemain. Rui-Gomez se retira après l'avoir vu coucher; mais comme il ignoroit ce changement de résolution, il mit des hommes fideles et résolus, à toutes les avenues de l'appartement du prince.

Il importoit pour la justification du roi, que dom Carlos fût pris voulant s'enfuir; mais quand on eut attendu deux ou trois heures, sans qu'il se mît en devoir de sortir, le roi résolut de passer outre: il ne jugea pas qu'il dût risquer toutes choses, pour une formalité. Dom Juan avoit remarqué la manière dont la chambre se fermoit. Pendant que dom Carlos étoit encore chez la reine, le roi avoit commandé à l'ouvrier de cette serrure extraordinaire, de trouver le moyen d'embarasser le ressort, en sorte que la porte ne se fermât plus si bien, qu'on ne pût l'ouvrir par dehors. Quoi que cet ouvrier sût faire, ce ressort fit beaucoup de bruit en ouvrant; mais le comte de Lerme, que le roi fit entrer le premier, trouva le malheureux prince dormant si profondement, qu'il put même ôter les épées & les pistolets qui étoient sous son chevet, sans l'éveiller. Ensuite, ce comte alla s'asseoir sur un coffre, qui étoit à la ruelle du lit, & dans lequel dom Juan croyoit que les armes-à-feu devoient être. Alors le roi, jugeant par le silence du

comte de Lerme, qu'il avoit fait ce qu'il devoit faire, entra lui-même dans la chambre précédé de Rui-Gomez, du duc de Feria, du grand commandeur, & de dom Diégue de Cordoue, tous armés d'épées, & de piſtolets. Le prince, ayant été éveillé avec peine par Rui-Gomez, auſſi-tôt qu'il eut ouvert les yeux, il s'écria qu'il étoit mort. Le roi lui dit, que tout ce qu'on en faiſoit étoit pour ſon bien. Mais dom Carlos, voyant qu'il ſe ſaiſiſſoit d'une caſſette pleine de papiers, qui étoit ſous ſon lit, il entra dans un déſeſpoir ſi furieux, qu'il s'alla jetter tout nud qu'il étoit dans un grand braſier de feu, que le froid extrême qu'il faiſoit avoit obligé ſes gens à laiſſer allumé dans la cheminée. Il fallut l'en tirer de force, & il parut inconſolable de n'avoir pas eu le temps de s'y étouffer. On démeubla d'abord ſa chambre; & au lieu de tant de choſes magnifiques qu'on en ôta, on y mit pour tout meuble un méchant matelas à terre. Aucun de ſes officiers ne parut depuis en ſa préſence. Il fut toujours gardé à vue. On lui fit prendre un habit de deuil. Il ne fut plus ſervi que par des hommes vêtus de même, & qui lui étoient inconnus. Ce malheureux héritier de tant de couronnes ne vit plus rien autour de lui, qui ne préſentât à ſes yeux l'image de la mort.

Cependant, le roi voyoit les deſſeins & les intelligences de ſon fils, par les papiers dont il s'étoit ſaiſi. Il fut épouvanté du danger qu'il avoit couru; mais il fut encore plus touché, lors qu'entre pluſieurs lettres de l'écriture de la reine, il en trouva une qui lui parut la plus emportée & la plus amoureuſe du monde. C'étoit celle que le marquis de Poſa avoit

portée à Alcala, & que dom Carlos n'avoit jamais voulu rendre. Comme la reine l'avoit écrite dans le premier transport de sa douleur pour l'accident mortel de ce prince, elle n'avoit pas cru que tout ce qu'elle pouvoit mander à un homme, dont la vie étoit désespérée tirât à aucune conséquence & pût produire d'autre effet, que de le faire mourir plus content. Ainsi, elle s'étoit abandonnée à toute sa tendresse en l'écrivant; & elle y avoit exprimé les plus chers & les plus secrets sentimens de son cœur, avec toute la violence qu'une occasion si funeste pouvoit inspirer. C'étoit toutefois sans aucun emportement qui pût intéresser son honneur, ou seulement offenser son devoir; mais le roi en tira des conséquences bien différentes. La fureur, qu'il en conçut, fut d'abord accompagnée d'une douleur si vive, qu'elle lui auroit peut-être ôté la vie, si le désir de se venger, si naturel dans ces occasions, ne la lui avoit conservée. Mais faisant aussi-tôt réflexion, qu'il étoit maître de ceux qui l'avoient offensé si cruellement, cette agréable pensée fit succéder une joie barbare à la rage qu'il avoit dans l'ame, elle changea son cuisant désespoir en une tranquilité pleine d'horreur.

Ce même jour, Montigni fut arrêté, pour laisser quelque temps après sa tête sur un échafaut; & le marquis de Bergh, en faveur de Rui-Gomez son ancien ami, eut la permission de s'empoisonner. La liaison de ces deux seigneurs avec dom Carlos étoit connue de tout le monde. Ils étoient, aussi-bien que lui, ennemis déclarés du cardinal Spinosa, inquisiteur général; & c'étoit assez de cette inimitié en Espagne,

pour être suspect sur la religion. Ils accusoient ce prélat, d'être l'auteur de tous les conseils violens, que le roi avoit pris contre leur patrie. Le cardinal les accusoit eux mêmes d'avoir fait venir de France plusieurs balots de catéchismes de Calvin, à la faveur d'un passeport de dom Carlos. On n'avoit pas encore oublié les emportemens de ce prince contre les inquisiteurs, sur le testament de Charles-Quint. Toutes ces choses disposoient extrêmement l'esprit des peuples à croire l'innocent prince engagé dans les nouvelles opinions, dont il n'avoit jamais ouï parler. Le roi voyoit bien, qu'il n'y avoit que la religion, qui pût faire souffrir une action aussi étrange, que celle qu'il avoit faite. Il ne douta pas qu'avec ces favorables dispositions, & les preuves qu'il avoit des intelligences de son fils, il ne pût, s'il vouloit, le sacrifier impunément à sa vengeance. Dans cette confiance, il mit entre les mains du cardinal Spinosa tous les originaux qu'il avoit trouvés chez dom Carlos, excepté les lettres de la reine; il établit les inquisiteurs juges souverains entre son fils & lui; & il protesta d'en passer par leur avis. Il savoit que la colère de ces sortes de gens ne meurt pas, & qu'il trouveroit leur ressentiment contre le prince aussi violent après plusieurs années d'intervalle depuis leur démêlé, que s'il n'y eût eu que huit jours.

Quoi que le roi eût fait des défenses rigoureuses d'écrire dans les païs étrangers l'emprisonnement de dom Carlos, la nouvelle en fut bien-tôt répandue. La plûpart des princes de la Chrétienté demandèrent sa grace. L'impératrice, sur-tout, en écrivit au roi

son frère, avec toutes les instances imaginables. Il y avoit long-temps que sa fille aînée étoit promise au prince d'Espagne. Le roi, qui craignoit tout ce qui pouvoit donner plus de liberté & de crédit à son fils, avoit toujours différé l'accomplissement de ce mariage. Entre autres prétextes de ce retardement, il fit courir un bruit, que depuis la chûte de dom Carlos à Alcala, les médecins ne croyoient pas qu'il pût jamais avoir d'enfans. Ce bruit passa pour un artifice, & l'impératrice même n'y ajouta point de foi. Cependant, il étoit d'autant plus aisé au roi de tirer cette alliance en longueur, que dom Carlos ne la pressoit pas autant qu'il auroit pu. Quelque avantageuse qu'elle fût pour ses desseins, il faisoit scrupule d'épouser une princesse qu'il ne pouvoit aimer. L'impératrice, qui ignoroit le secret de son cœur, ne trouvoit que ce seul parti digne de sa fille aînée. Comme elle ne croyoit pas la mort de la reine d'Espagne si proche qu'elle étoit, elle ne prévoyoit pas, que cette aînée prendroit la place de cette malheureuse reine, & que le roi son frère, comme par une espece de fatalité, dût épouser toutes les princesses qui auroient été promise à dom Carlos. Le roi, qui voyoit plus loin qu'elle, prit un soin particulier de la ménager dans cette occasion, & de se justifier dans son esprit.

Cependant, cette nouvelle jetta les rebelles de Hollande & de Grenade dans un désespoir, qui produisit des effets bien sanglans. Il en auroit produit encore de plus cruels, si les Turcs eussent tenu parole. Mais Miquez ne jugea pas, que sans l'appui du prince d'Espagne, il dût hazarder la flotte Ottomanne, dans des

lieux si éloignés de tout secours pour elle, en cas de desavantage. Il se rendit aux oppositions que les autres ministres de la Porte firent contre la continuation de cette entreprise; & elle fut changée en celle de Chypre, où il fit voir, par le service merveilleux qu'il y rendit, que son esprit n'étoit pas tout renfermé dans les murailles du serrail, & que l'amour de la volupté ne rend pas toujours incapables des grandes choses ceux qui en sont possédés.

Cependant, les inquisiteurs instruisoient avec une affection & une diligence incroyable le procès de l'infortuné dom Carlos. Leurs anciennes animosités contre lui parurent si ouvertement, qu'il n'y avoit que l'intérêt seul de la religion, qui y étoit mêlé, qui pût les faire supporter. Ils envoyèrent chercher dans les archives de Barcelonne le procès criminel que dom Juan II du nom, roi d'Arragon, avoit fait faire autrefois au prince de Viane, dom Carlos, son fils aîné. On fit traduire ce procès de Catalan en Castillan, pour servir tout ensemble, de modèle, & d'autorité. L'affaire fut proposée à l'inquisition, sous l'espece du dauphin Louis XI, & du roi Charles VII, son père. Comme toutes les opinions furent semblables, on en peut juger par celle du célèbre docteur Navarre, qui est insérée dans l'historien de Philippe II. Il décide, qu'un roi, qui découvre que l'héritier présomptif de la couronne veut sortir des états, doit le faire arrêter si son évasion peut être un sujet de division dans le royaume, & que les ennemis de l'état en puissent tirer quelque utilité considérable; mais surtout, si ces ennemis sont des héréti-

ques, & qu'il y ait la moindre raison de craindre, ou de soupçonner, que le prince ne les favorise. Le sacrifice, que le roi faisoit des sentimens de la nature au repos de l'état, fut préféré par les inquisiteurs à l'obéissance d'Abraham. Ils comparèrent tout d'une voix ce prince au père éternel, qui n'avoit pas même pardonné à son fils unique, pour le salut des hommes. La procédure ne pouvoit pas être longue, devant des juges si bien disposés. Les seules lettres de l'amiral de Châtillon, du prince d'Orange, du comte d'Egmont, du consistoire d'Anvers, de Jean Miquez, suffisoient pour former la sentence; & dom Carlos fut condamné à demeurer dans sa prison.

Le ressentiment qu'il en témoigna fit trembler tous ceux qui en avoient donné le conseil, ou qui l'avoient approuvé. Ils crurent, qu'ils n'échapperoient jamais à sa vengeance, s'il revenoit un jour en liberté; & ils n'eurent point de repos, qu'ils n'eussent achevé de le perdre. Le cardinal Spinosa remontra au roi, qu'il n'y avoit point de cage assez forte pour cet oiseau, & qu'il falloit bien-tôt s'en défaire, ou lui donner des champs. Le peuple, près de qui c'est assez d'être malheureux pour être justifié, témoignoit tous les jours plus de passion pour l'élargissement du prince. Le roi, qui craignoit quelque sédition, n'osoit plus s'absenter de Madrid. Il jugea, après une mûre délibération, qu'il n'y auroit jamais sûreté pour ses ministres, à mettre le prince en liberté; & qu'il ne pouvoit éviter tout ce qu'il avoit sujet d'en craindre, qu'en le faisant mourir. Durant quelque temps, il mêla, dans tout ce qu'il prenoit, un

poiſon lent, qui devoit bien-tôt lui cauſer une langueur mortelle. On en répandit ſur ſes habits, ſur ſon linge, & généralement ſur tout ce qu'il pouvoit toucher. Mais ſoit que ſa jeuneſſe, & ſa bonne conſtitution, fuſſent plus fortes que le venin, ou que les perſonnes qui prenoient intérêt en ſa vie l'obligeaſſent d'uſer de préſervatifs, cette voie ne réuſſit pas. Il fallut s'expliquer plus clairement; & le malheureux prince apprit, qu'il pouvoit choiſir le genre de ſa mort.

Il reçut cette étrange nouvelle avec l'indifférence d'un homme qui aimoit quelque choſe plus que la vie, & qui craignoit la même deſtinée, pour la perſonne qu'il aimoit. Quoi que les hiſtoriens d'Eſpagne ayent dit des emportemens & des foibleſſes de ce prince, pour noircir ſa mémoire & juſtifier ſon père il eſt certain, qu'il ne lui ſortit qu'une ſeule choſe de la bouche qui pût paſſer pour plainte. Ce fut que la reine, ayant à force d'argent trouvé le moyen de lui faire commander de ſa part, qu'il demandât à voir le roi, comme un garde lui vint dire que ſon père venoit, *dites mon roi*, répondit-il, *& non pas mon père.* La ſoumiſſion, qu'il avoit pour les ordres de la reine, le fit réſoudre à ſe mettre à genoux devant le roi, & à lui dire, qu'il le prioit de conſidérer que c'étoit ſon ſang qu'il alloit répandre. Le roi lui répondit froidement, *que quand il avoit de mauvais ſang, il donnoit ſon bras au chirurgien pour le tirer.* Dom Carlos, au déſeſpoir d'avoir fait une baſſeſſe ſans fruit, ſe leva bruſquement à ces mots, & demanda à ſes gardes,

des, ſi le bain où il devoit mourir étoit prêt. Le roi, ſoit pour repaître plus-long-temps ſes yeux de ce déplorable ſpectacle, ou peut-être qu'il en fût ébranlé, & qu'il cherchât à ſe rendre, lui demanda, s'il n'avoit que cela à lui dire? Le prince, qui eut voulu racheter ce qu'il venoit de faire, au prix de mille autres vies, voyant bien qu'il n'y avoit plus rien à ménager, ni pour lui ni pour la reine, ne put s'empêcher de répondre pour la dernière fois, avec toute la fierté naturelle. *Si des perſonnes*, lui dit-il, *pour qui ma complaiſance ne doit finir qu'avec mes jours, ne m'avoient pas obligé à vous voir, je n'aurois pas fait la lâcheté de vous demander grace, & je ſerois mort plus glorieuſement que vous ne vivez.* Le roi ſe retira après cette réponſe, ſans témoigner aucune émotion. Dom Carlos ſe mit au bain; & s'étant fait ouvrir les veines des bras, & des jambes, il commanda que tout le monde ſortît. Puis, prenant dans ſa main un portrait de la reine en mignature, qu'il portoit toujours pendu au col, & qui avoit été la première occaſion de ſon amour, il demeura les yeux attachés ſur cette fatale peinture, juſqu'à ce que les friſſons glacés du trépas le ſurprirent dans cette contemplation, & que ſon ame généreuſe & élevée étant déjà ſortie à demi avec ſon ſang & ſes eſprits il perdit inſenſiblement la vue, & puis la vie.

On ne ſait point préciſément le temps de cette mort. On ſait ſeulement, qu'elle arriva long-temps avant qu'elle fût publiée. On imprima une longue relation de ſa maladie, qu'on diſoit être une dyſſenterie maligne, cauſée par ſes déréglemens.

La douleur des peuples, & le déſeſpoir des domeſtiques du prince, éclatèrent ſi hautement, que les hiſtoriens les plus paſſionnés n'ont ôſé le diſſimuler. Le comte de Lerme, à qui le roi avoit confiée la conduite de dom Carlos durant ſa priſon, avoit conçu une amitié ſi extraordinaire pour lui, qu'il parut inconſolable aux yeux de toute la cour. Le roi, pour qui ces regrets étoient autant de reproches, prit la voie qu'il jugea la plus ſûre, pour les faire ceſſer. Il recompenſa magnifiquement les domeſtiques de dom Carlos. Il donna une commanderie de Calatrava au comte de Lerme, & le fit gentilhomme de la chambre. On vit bien que ces libéralités n'étoient pas faites en reconnoiſſance de l'affection qu'on témoignoit pour dom Carlos. Néanmoins, le public ne diminua rien de ſon empreſſement, pour honorer la mémoire de ce prince.

Comme on ſut que le roi avoit deſſein de lui faire des obſeques avec une magnificence extraordinaire, la ville de Madrid demanda, qu'il lui fût permis d'en faire la dépenſe, & qu'on lui en laiſſât tout le ſoin. Quoi que le roi prévît que ces funérailles ſeroient accompagnées d'éloges, qui ne ſeroient guères honorables aux ennemis du mort, il n'ôſa refuſer. Ses hiſtoriens le louent particuliérement de la tranquillité d'eſprit qu'il fit paroître le jour de cette pompe, lors que regardant d'une fenêtre de ſon palais la diſpoſition & la marche de la cérémonie, il décida ſur le champ une difficulté qui ſurvint pour le rang entre les différens conſeils d'état qui s'y trouvèrent. Les deux fils de l'empereur, qui étoient alors à la cour d'Eſpagne,

faisoient le deuil. Comme on approcha du temple, le cardinal Spinosa, qui les conduisoit immédiatement après le corps, prit congé d'eux, & se retira sous prétexte d'un mal de tête qui lui prit. Mais comme il étoit connu pour le plus dangereux & le plus irréconciliable ennemi que dom Crrlos eût eu, on entendit plusieurs voix s'écrier autour de lui, qu'il ne pouvoit souffrir la présence du prince, ni mort, ni vivant. La première chose qu'on découvrit, ce fut cet éloge célebre de l'écriture pour un mort, qui étoit en gros caractères d'or sur le portail par où on entra: *Il nous été ravi, de peur que la malice du siecle ne changeât son cœur, & que la flaterie ne séduisît son esprit.* Tout ce qu'une douleur ingénieuse peut inventer, pour se soulager, étoit mis en œuvre, dans le superbe mausolée, où le prince fut mis en dépôt. Mais comme tous les ornemens se rapportoient à l'inscription Latine qui servoit d'épitaphe, il suffit d'en rapporter le sens, pour faire comprendre l'esprit & le dessein de toute la pompe: *A l'éternelle mémoire de Charles, prince des Espagnes, des deux Siciles, des Gaules Belgique & Cisalpine, héritier du nouveau monde, incomparable en grandeur d'ame, en libéralité, & en amour pour la vérité.* C'est ainsi que le génie élevé, & les inclinations héroïques, de l'infortuné dom Carlos furent à la fin représentées sous leur propre nom de vertus, après avoir été si long temps déguisées sous celui de vices par ses ennemis.

Pendant le temps que le roi tint la mort de dom Carlos secrette, il résolut d'en faire donner la nouvelle à la reine; mais il craignit que cette triste nouvelle ne causât quelque mal à son enfantement: & il

connut aussi bien-tôt après, qu'elle en étoit mieux informée qu'il ne vouloit. Comme elle ne pouvoit pas ignorer, que dom Carlos avoit été sacrifié à la jalousie de son père, elle ne se contraignit point pour cacher le ressentiment qu'elle en avoit. Sa juste colère jetta son mari dans de nouvelles inquiétudes. Il crut qu'il avoit tout à craindre de son courage, mais plus encore de la considération extraordinaire que la cour de France avoit pour elle, & de l'étroite correspondance qu'elle entretenoit avec la reine sa mère.

Peu de mois après la mort de dom Carlos, la duchesse d'Albe, qui avoit une des premières charges de la maison de la reine, entra un matin dans sa chambre avec une médecine à la main. La reine lui dit, qu'elle se portoit bien, & qu'elle ne la prendroit pas; mais la duchesse voulant l'y obliger, le roi, qui n'étoit pas éloigné, entra au bruit de la contestation. D'abord, il blâma la duchesse de son opiniâtreté; mais cette femme lui ayant représenté, que les médecins jugeoient ce remede nécessaire, pour faire accoucher la reine heureusement, il se rendit à cette autorité. Il dit fort doucement à la reine, que puis que ce médicament étoit de si grande importance, il falloit nécessairement qu'elle le prît. *Puisque vous le voulez*, lui répondit-elle, *je le veux bien*. Il sortit aussi-tôt de la chambre, & revint quelque temps après, habillé en grand deuil, pour savoir comment elle se trouvoit. Mais soit qu'il y eût eu quelque mépriſe dans la composition du breuvage, soit que l'émotion extraordinaire où la reine étoit, & la violence qu'elle se fit pour le prendre, lui donnassant une malignité qu'il n'avoit pas, elle expira

le même jour, parmi de violentes douleurs, & après de grands vomissemens. Son enfant fut trouvé mort, & le crane presque tout brûlé. Elle étoit au commencement de sa vingt-quatrième année, de même que dom Carlos, & dans la plus grande perfection de sa beauté.

La fortune fit une vengeance si exemplaire de ces deux morts, qu'on ne doit pas en dérober la mémoire à la postérité. La beauté de la princesse d'Eboli changea bien-tôt la confiance, que le roi avoit en elle, en un amour violent. Rui-Gomez, son mari, aussi jaloux des confidences que le roi faisoit à sa femme, que des faveurs qu'elle faisoit au roi, fit dessein de se défaire d'elle; mais la princesse l'ayant découvert, elle le prévint, & se défit de lui.

Depuis, elle tint toujours dom Juan éloigné de la cour, sous prétexte de divers emplois; mais en effet, parce qu'il la vouloit traiter avec l'autorité, que leur long & familier commerce lui donnoit sur elle. Elle lui fit donner le gouvernement de la Flandre, dans l'espérance qu'il y périroit, comme il auroit fait, si le courage & la fortune du prince de Parme ne l'eussent sauvé. Dans cette conjoncture, elle apprit qu'il avoit découvert les mauvais offices, qu'elle lui rendoit. La crainte qu'elle eut, qu'il ne la ruinât, en faisant savoir au roi tout ce qui s'étoit passé entre eux, la fit résoudre à montrer des lettres du prince d'Orange, qui étoient d'une conséquence extraordinaire. Elles portoient, que le mariage de dom Juan avec la reine d'Angleterre étoit conclu, & que les rebelles de Hollande avoient donné parole de le reconnoître, dès que ce mariage seroit consommé, sans autre condition

que la liberté de conscience. Ces lettres furent données par Perez au roi, qui reconnut d'abord l'écriture du prince d'Orange. Comme il s'abandonnoit à sa frayeur en présence de la princesse d'Eboli, elle prit ce temps pour lui dire la réponse, que dom Juan avoit faite autrefois à dom Carlos, qui le traitoit de bâtard. Elle fit aussi souvenir le roi du faste avec lequel ce même dom Juan avoit reçu les acclamations de l'armée de Grenade, où les soldats, charmés de quelque belle action qu'il avoit faite, s'écrièrent en sa présence, *c'est le veritable fils de l'empereur*. Elle ajouta son obstination à se vouloir faire roi de Tunis, & la perte de la Goulette, qu'il avoit laissé prendre en vengeance de ce que le roi n'avoit pas favorisé son dessein. Ces diverses réflexions, jointes au danger pressant de ce prétendu mariage d'Angleterre, pénétrèrent si avant dans l'ame du roi, que ne croyant pas avoir le moindre temps à perdre, il trouva moyen de faire envoyer à dom Juan, par une voie qui n'étoit pas suspecte, des bottines parfumées, qui lui coûtèrent la vie. Mais cela est incertain; car tous les historiens s'accordent, qu'il est mort dans le camp près de Namur, de la maladie contagieuse. Quelque temps après, on découvrit que la princesse d'Eboli avoit fait écrire exprès, par le prince d'Orange, ces lettres qui avoient été si funestes à dom Juan. Le roi conçut une si grande horreur de cette méchanceté, qu'elle éteignit son amour. La princesse, & Perez, furent confinés dans une prison, pour y finir leurs jours. Depuis, Perez s'étant échapé, il erra misérable dans toutes les cours de l'Europe. Enfin, Philippe II lui-même, après

avoir vieilli parmi les douleurs de tant de désastres, fut frappé d'un ulcère, qui lui causa enfin la mort.

Ainsi furent expiées les morts à jamais déplorables d'un prince magnanime, & de la plus belle & plus vertueuse princesse qui fut jamais. C'est ainsi que leurs ombres infortunées furent enfin pleinement appaisées par les funestes destinées de tous les complices de leur trépas.

28.

ANECDOTES SUR L'ÉTAT DE LA DANSE DU SEIZIÈME SIECLE. *)

Dès le seizième siecle, il y avoit long-temps qu'il n'étoit plus question de ces danses sacrées & politiques, en usage dans les cérémonies religieuses & publiques, & qui accompagnoient les sacrifices des Egyptiens, des Juifs, des Grecs, & des Romains; les Gaulois, ni les Francs, leurs conquérans, ne les avoient pas connues. L'exercice de la religion chrétienne, en s'introduisant dans les Gaules, n'y avoit point d'abord été accompagné de toute la pompe des fêtes païennes. Cependant, peu à peu la pompe des processions avoit été admise dans les grandes villes & dans les grandes occasions; mais la danse en avoit été exclue, comme contraire à l'austérité des

*) Mélanges tirés d'une grande bibliotheque. Ff. A Paris, 1782.

mœurs chrétiennes. On ne regardoit pas de même les marches régulières & compassées des processions: mais si, dans quelques églises & à l'occasion de quelques fêtes particulières, on hasardoit des danses, les prédicateurs & les évêques s'élevoient contre, & ces exemples, qui se trouvoient en petit nombre, étoient regardés comme des abus. Les décrets des conciles, les constitutions des papes, les ordonnances des évêques, les réglemens de nos rois, & les arrêts de leurs justices souveraines, les avoient défendues, & elles étoient regardées comme des restes de superstitions païennes, ou des traits d'indécence.

On étoit à proportion aussi sévère sur les danses profanes. Comme les grands effets de la musique n'étoient plus connus, & qu'elle étoit devenue, ou simple, ou grossière, la danse avoit subi le même sort. Les danses nobles & sérieuses étoient ennuyeuses & plates, & les danses gaies étoient lascives & indécentes; moyennant quoi, les souverains avoient négligé les premières & proscrit les secondes. Ce ne fut qu'au quinzième siecle que la danse commença à se relever: elle reprit un nouvel être avec les autres arts, & ce fut en Italie. Les représentations théatrales du grand genre ayant été remises en honneur, on y fit entrer la danse, & l'on vit alors les premiers ballets. En même temps, les bals commencèrent à faire partie des amusemens des cours, & furent regardés comme les plus capables de caractériser les grandes fêtes. Nous devons en citer deux exemples bien remarquables. Le roi Louis XII, dans les premières années du seizième siecle, se trouvant à Milan, on lui donna un grand bal,

où étoient deux cardinaux; savoir, celui de Narbonne & celui de Saint Séverin. On leur proposa de danser avec les dames les plus distinguées de la ville; ils n'osèrent s'en défendre, & s'en acquittèrent très-bien.

En 1562, le concile général étant assemblé à Trente, le cardinal Hercule de Mantoue y présidant, le roi d'Espagne Philippe II y vint, & l'on proposa de lui donner une grande fête, dans laquelle la danse entra pour beaucoup. On prépara un très beau bal, où le roi, les cardinaux & les autres prélats dansèrent avec les princesses & dames Italiennes & Allemandes, qui s'y étoient rendues en foule. Pour adoucir un peu ce qui doit nous paroître étonnant dans cette anecdote, il faut observer que les danses, qui étoient alors d'usage en Italie, & qui le furent jusques à la fin du seizième siecle, étoient d'une gravité si grande, qu'elles n'étoient nullement incompatibles avec la majesté royale, la morgue Espagnole, le décorum du cardinalat, & la décence prescrite aux grandes dames Italiennes & Espagnoles. J'en ai la preuve dans un livre Italien, composé par un illustre *professore di ballare* (maître à danser), Milanois, nommé *César Negri*. L'ouvrage dont je veux parler a été imprimé *in-folio*, en Italien, à Milan, seulement en 1603; mais il contient l'histoire de toute la danse en Italie, depuis le milieu du seizième siecle jusques à la fin; l'énumération de tous les principaux ballets qui ont été exécutés pendant ce temps-là, & des bals de cérémonies auxquels ont assisté, en Italie, le roi d'Espagne Philippe II, les rois de France Henri II & Henri III, plusieurs princes & grands personnages François, Ita-

liens, Allemands, & Eſpagnols: on y trouve les noms de tous les maîtres de ballets & danſeurs de profeſſion, auxquels on faiſoit exécuter des danſes hautes & vives, & des maſcarades, la plupart du temps comiques. L'auteur lui-même étoit un des plus fameux d'entre ces danſeurs: mais quant aux ſeigneurs, cavaliers & dames, ils n'exécutoient jamais que des danſes graves, que l'on appelloit *danſes baſſes*. Non ſeulement on cite leurs noms dans l'ouvrage de Negri, mais on y trouve même leurs portraits en pied, aſſez bien gravés en taille-douce. Tous ces MM. & dames y ſont repréſentés danſans, mais avec des figures ſi ſérieuſes, qu'on ne peut pas douter que les danſes qu'ils exécutent ne le fuſſent auſſi. On peut d'ailleurs s'en aſſurer, puiſque la muſique de toutes ces danſes eſt notée à la ſuite d'un grand nombre d'inſtructions ſur la manière dont il convient de les danſer. Les habits des jeunes ſeigneurs danſeurs ont l'air fort magnifique; mais on voit bien qu'on ne pourroit exécuter, avec ces ſortes d'ajuſtemens, aucunes danſes vives; car ces MM. ont tous des manteaux étendus ſur l'épaule & pliés ſous le bras gauche, & une grande épée au côté: ils tiennent leurs toques d'une main, & préſentent l'autre à leur dame. Celles-ci ont des robes qui paroiſſent d'étoffe épaiſſe, chargées de broderies & de pierreries; ces habits remontent juſques à leur col, qui eſt entouré d'une fraiſe, & d'ailleurs ils deſcendent ſi bas, qu'ils traînent à terre de tous les côtés, & qu'on ne peut pas ſe douter ni de la forme, ni de la façon, ni de la couleur de leur chauſſure. A côté de ces portraits de ſeigneurs & da-

mes, on lit les plus grands noms, tels que ceux de *Guſman*, *d'Avalos*, de *Tolede*, *Viſconti*, *Boromée*, *Trivulce*, *Médicis*, *Spinola*, & *Gonzague*, & un petit nombre de noms François & Allemands. Je ne m'étendrai pas davantage ſur l'ouvrage de Céſar Negri; ce que je viens de dire ſuffit pour prouver que la danſe étoit alors, dans les cours d'Italie, d'une nobleſſe reſpectable, & d'une gravité exemplaire. C'eſt ſur ce pied-là qu'elle paſſa en France, ſous les regnes de François I & d'Henri II, avec les reines Eléonore d'Autriche & Catherine de Médicis: mais cette dernière, quand elle fut régente, ne voulut négliger aucun des moyens de ſéduction qu'elle pouvoit employer pour s'attacher les jeunes ſeigneurs François dont elle prétendoit s'aſſurer, & pour endormir ſes ennemis, afin de les frapper plus ſûrement. Les ſpectacles & les bals furent un des reſſorts qu'elle fit jouer pour parvenir à ſes fins. Elle fit compoſer des ballets héroïques, galans, allégoriques, comiques, enfin de toute eſpece, mais toujours brillans. Elle accoutuma les dames & les demoiſelles de ſa cour à y figurer en repréſentant différens perſonnages, muets à la vérité, mais qui leur donnoient lieu de ſe vêtir d'une façon plus ſéduiſante & plus capable de faire briller leurs charmes, que n'étoit l'ancien habit François ou le vêtement Eſpagnol & Italien, qu'on portoit habituellement alors à la cour de France. Elle donna des bals, & inſenſiblement fit mêler aux danſes baſſes & graves, qui étoient uſitées en Italie, telles que la pavane & les branles doux & bien meſurés, des danſes plus vives, telles que les gaillardes & les

voltes. Les jeunes seigneurs se permirent de faire des caprioles, des sauts, & ce que l'on appela alors, *des tordions, des ruades, des rus de vaches, des jetés, chassés, coupés, battus, pirouettes*, ou *balancés*, &c.; gentillesses qui étoient auparavant réservées aux seuls danseurs de profession. La politique reine permit aux dames & aux demoiselles Françoises, de porter leurs jupes plus courtes, afin qu'on pût voir si elles formoient bien leurs pas: par conséquent on se trouva à portée de juger de la petitesse de leurs pieds, de l'élégance de leur chaussure; on put même soupçonner la finesse de leur jambe. A la faveur des habits de bal & des différentes mascarades, on commença à la cour de France, à pouvoir raisonner sur la beauté & la rondeur des bras des dames, sur la blancheur & la perfection de leur col & de leur gorge.

Marguerite de Valois, fille de Catherine de Médicis, & première femme d'Henri IV, étoit douée de toutes les perfections qui peuvent faire briller dans les bals & dans les fêtes publiques. Elle y parut avec autant d'éclat que de goût, en brava tous les dangers avec intrépidité, & donna de si grands exemples à la jeunesse de l'un & l'autre sexe, que bientôt les bals de la cour devinrent de véritables amusemens, au lieu qu'auparavant ce n'étoit que de tristes cérémonies.

Catherine de Médicis eut encore l'honneur d'imaginer les bals masqués. On connoissoit déjà les mascarades; mais on ne les avoit pas encore rapprochées des bals & de la danse. Il est certain que, par cette invention, cette reine a infiniment augmentée la somme des plaisirs de la nation: & qu'elle prin-

ceſſe étoit plus qu'elle faite pour tirer parti du maſque?

Ce fut en 1565 que Catherine de Médicis étala ſa magnificence & fit connoître à quel point elle avoit porté le luxe à la cour de France, en recevant à Bayonne la Reine d'Eſpagne, Eliſabeth, ſa fille aînée. C'étoit en 1559, au milieu des fêtes occaſionnées par ſon mariage, qu'Henri II avoit été tué. Six ans après, Catherine ayant jugé à propos de faire voyager ſon fils Charles IX dans les provinces de ſon royaume, & de l'y accompagner, fit propoſer à la reine ſa fille une entrevue ſur la frontière, & elle eut lieu à Bayonne. Eliſabeth y vint accompagnée du duc d'Albe, grand-maître de ſa maiſon, & d'un grand nombre de ſeigneurs & dames Eſpagnols, & eut la ſatisfaction de revoir ſa mère, ſes trois frères & ſa jeune ſœur Marguerite de Valois. Les ducs de Lorraine, de Savoie, & ce qu'il y avoit à la cour de France de plus brillant de l'un & l'autre ſexe, accompagnèrent Charles IX & Catherine. Ils reſtèrent à Bayonne pendant quelques jours; les matinées ſe paſſoient, dit-on, en conférences politiques & ſecretes, dans leſquelles on prétend que fut réſolu le maſſacre de la St. Barthelemi, qui n'eut pourtant lieu que ſept ans après, & chaque après-dinée étoit marquée par quelques fêtes de différent genre. Enfin, Catherine réſolut d'en donner une dans laquelle elle réunit tous les plaiſirs & excita l'admiration & la jalouſie même des Eſpagnols. Elle choiſit, pour le théatre de cette fête, une iſle ſituée au milieu du fleuve de l'Adour: elle étoit entiérement garnie de bois de haute-futaie; Catherine fit percer,

tailler & arranger ce bois, de manière qu'il fut partagé en différens boſquets. Au centre de l'isle, on avoit laiſſé vide une place conſidérable, à laquelle aboutiſſoient douze allées taillées en berceau: au milieu de cette place, on avoit conſtruit un ſallon vaſte & magnifique, dans lequel ſe donna d'abord un ſouper & enſuit le bal. La table à laquelle ſe placèrent le roi & les reines, n'étoit que de douze couverts; elle étoit ſervie par les filles d'honneur de Catherine, vêtues galamment, ſoit en nymphes des bois, ſoit en Naïades. Elles mettoient les plats ſur la table & ſervoient à boire; mais on leur évitoit la peine d'aller les chercher bien loin; car elles étoient elles mêmes ſervies, dit la relation, par des gentilhommes ſervans habillés en Satyres, qui, en ſortant du bois, leur apportoient tout ce qu'elles devoient préſenter. Il y avoit, dans les différens boſquets, d'autres tables ſervies pour les différentes perſonnes des deux cours. Le feſtin royal étant fini, la table fut enlevée & le ſallon préparé pour le bal, avec une promptitude qui parut tenir de la féerie. Le jour étant tombé, non ſeulement le ſallon & le rond dont il occupoit le centre, mais toutes les allées du bois furent illuminés avec des lanternes ſuſpendues à des guirlandes & à des feſtons de fleurs, attachés d'un arbre à l'autre. La muſique ſe faiſoit entendre ſans ſe laiſſer voir, ce qui ajoutoit encore aux charmes du preſtige. Le bal commença d'abord, avec quelques cérémonies, par les danſes graves, ſeules connues à la cour d'Eſpagne, & qui étoient également d'uſage en France ſous les regnes précédens; mais bientôt on paſſa à des danſes plus

gaies. Non seulement on exécuta des courantes Françoises, mais des gaillardes & des voltes; enfin, on vit arriver différens quadrilles de danseurs & de danseuses, habillés suivant le costume des paysans & bergers, habitans des diverses provinces de France. Chacune de ces petites troupes exécuta des danses particulières à son pays: ainsi, les Bas-Bretons dansèrent des passe-pieds, que l'on appeloit *tribori*; les Provençaux des tambourins & des rigaudons; les Béarnois & les Basques des voltes & d'autres danses de leur pays, en s'accompagnant avec leurs tambours; les Dauphinois des gavottes, & les Auvergnats des bourrées; les Poitevins, les Lorrains, les Bourguignons, & ceux de quelques autres provinces, les branles qui leur étoient propres; les Angevins des menuets; enfin, les peuples voisins de l'Allemagne dansèrent des allemandes. Cette variété de danses provinciales eut, avec raison, un si grand succès, que depuis cette époque, on la fit entrer dans tous les bals. Les jeunes gens de qualité qui étoient nés dans les provinces où elles étoient en usage, affectèrent de les protéger & de les exécuter mieux que d'autres, & les bals en devinrent infiniment plus vifs & plus gais. C'est dans les mémoires de Marguerite de Valois que l'on trouve la description de cette fête, aux plaisirs de laquelle rien n'eût manqué, si, au moment qu'ils étoient le plus animés, il ne fût survenu un orage qui la troubla, inonda toute l'isle, & força les deux cours à se retirer en assez grand désordre. . . . . .

Les branles sont peut-être les danses Françoises les plus anciennes & qui étoient autrefois les plus

communes. Tous les bals commençoient par eux. Le caractère général du branle étoit que chacun se tînt par la main, & que, se balançant réciproquement les bras, les danseurs avançassent quelques pas, puis en reculassent autant; malgré cela, on distinguoit un assez grand nombre d'especes de branles. Dans les branles doubles, on répétoit, à plusieurs reprises, les premières mesures de l'air, & les danseurs avançoient & reculoient autant de fois. Dans le branle simple, on n'avançoit & on ne reculoit qu'une fois. Dans le branle gai, les pas se faisoient avec plus de vivacité, & on avoit, dit Arbeau, toujours un pied en l'air. Dans les branles de Bourgogne, la troupe dansante se portoit, tantôt à droite, tantôt à gauche. Ceux appelés *du haut Barrois* étoient mêlés de sauts & de bonds, par conséquent beaucoup plus vifs que les autres. Il y en avoit de particuliers à certains petits cantons, tels que Montierender, en Champagne. La province de Hainaut & le comtat d'Avignon avoient aussi les leurs. Les branles de Poitou étoient fameux, & on y observoit de marcher toujours à gauche & jamais à droite. Il y avoit des branles particuliers pour la Bretagne, indépendamment des passepieds. Les branles d'Ecosse avoient été rapportés de ce pays-là par les François, qui y avoient fait la guerre du temps du roi Jacques V & pendant la minorité de Marie Stuart sa fille. Le branle de Malte tiroit aussi son origine du temps où grand nombre de chevaliers François avoient passé dans cette isle, lorsqu'elle étoit assiégée par les Turcs. Une espece de branles différens de ceux que je viens de nommer, c'étoient

c'étoient les branles coupés, ainſi appellés, à ce que je crois, parce que les bandes qui les danſoient ſe partageoint en deux, qui s'avançoient les unes vis-à-vis les autres. Arbeau en fait connoître pluſieurs de cette eſpece, tels que ceux de *Caſſandre*, de *Charlotte*, de *Pinagai*, de *Laridan*, & le branle coupé de la *guerre*. D'autres branles non coupés avoient des noms particuliers, qu'ils tiroient de certaines circonſtances; par exemple, le branle des lavandières s'appeloit ainſi, parce qu'en le danſant, on frappoit des mains, & on imitoit le bruit que font les blanchiſſeuſes des environs de Paris, en battant le linge. Dans le branle des ſabots, on imitoit auſſi avec les pieds le bruit que font les ſabotiers en marchant ſur le pavé. Dans celui des chevaux, le danſeur, en regardant ſa danſeuſe, imitoit le henniſſement des courſiers, & faiſoit en même temps de petits ſauts qui avoient l'air de ruades. Enfin, dans le branle des chandeliers ou des brandons, le danſeur portoit un flambeau d'une main & tenoit ſa dame de l'autre. Ce n'étoit point du tout par plaiſanterie ni par gaieté qu'on avoit introduit cet uſage, de danſer un branle avec un flambeau à la main; au contraire, c'étoit une cérémonie qui caractériſoit les fêtes les plus ſolemnelles, & dont l'objet étoit le plus reſpectable. On ne danſoit jamais ce branle que ſur des airs très-ſérieux, & au ſon des timbales, des trompettes & des hautbois. On ne manquoit pas de le danſer aux couronnemens & aux mariages des rois, des princes, & des grands ſeigneurs. Il entroit même dans quelques cérémonies religieuſes: on appeloit les bals qui commençoient par ce branle, *bals*

aux brandons. Aucune eſpece de danſes n'a paru plus faite pour être mêlée de chanſons que les branles; auſſi y avoit-il des paroles ſur preſque tous les airs de ce genre, & il y en a beaucoup qui ſont nommés par Thoinot Arbeau, & qui ont pris de ces paroles les noms ſous leſquels ils ſont connus. Tels ſont le branle *des pois*, celui *des hermites*, celui *de la moutarde*, & celui de *l'official*. Mais il n'en eſt pas de même du branle *de la haie*; il tiroit ſon nom de ce que tous les danſeurs & les danſeuſes marchoient à la ſuite les uns des autres; c'eſt ce que l'on a appelé depuis *branle à mener*, parce qu'il y avoit toujours à la tête un danſeur qui menoit le branle. Ordinairement il chantoit un couplet, & les autres lui répondoient en chœur & en danſant. On appeloit auſſi ces branles, *branles de ſortie*, parce que c'étoit par eux que finiſſoient les bals, qui commençoient par des branles ſimples.

La cabriole ou *capriole* (le premier de ces mots eſt actuellement en uſage; mais au ſeizième ſiecle on diſoit toujonrs capriole) n'eſt pas une danſe, mais un mouvement ou ſaut de danſeur, qui, avant le ſeizième ſiecle, n'étoit pas même pratiqué par les danſeurs de profeſſion; il devint à la mode à la cour de Catherine de Médicis, d'abord pour les gens du métier, enſuite pour les jeunes gens de qualité qui ſe piquoient de bien & légérement danſer. Enfin, il y eut des dames & des demoiſelles qui ſe haſardèrent à faire des cabrioles, au grand ſcandale des graves perſonnages de l'ancienne cour. Ce fut alors qu'on ſe récria bien plus qu'auparavant ſur la licence qui s'introduiſoit à la cour de France: on donna au mot ca-

briole toute sorte d'interprétations malignes. Quoi qu'il en soit, il est constant que ce mot vient du latin *capreolus*, qui veut dire chevreuil ou chevreau, ou du François, *cabri*, nom que l'on donne à ces animaux dans quelques-unes de nos provinces. Ce terme a été connu dans l'art du manége aussi-tôt que dans celui de la danse; on dit qu'un cheval cabriole, lorsqu'en sautant il montre ses quatre fers: quand il reste appuyé sur les pieds de devant, & ne montre que ceux de derrière, cela s'appelle une *ruade*. Thoinot Arbeau a compté les ruades humaines parmi les pas de danse.

On appeloit *canarie* une danse, dont l'air nous a été conservé par Thoinot Arbeau; mais ce n'est pas parce que cet air imitoit le chant des serins de Canarie qu'on l'appeloit ainsi, c'est plutôt à cause que l'on employoit dans la danse même les contorsions, que faisoient les Negres sauvages qui habitoient autrefois les isles Canaries, à quelque distance des côtes d'Afrique: ces isles avoient été découvertes dès le quatorzième siecle, plus de cent ans avant l'Amérique, ou plutôt elles avoient été retrouvées; car on prétend que c'étoient les isles fortunées, si renommées chez les anciens. Nos François, sur-tout ceux de Dieppe, y faisoient de fréquens voyages; & c'est de là que les premiers Negres vinrent en France.

Je ne parlerai des contredanses, que pour assurer, qu'elles n'étoient point en usage en France au seizième siecle. Cette espece de danse est originairement Angloise, comme le mot même l'indique; *country-danse* veut dire en Anglois, danse de payſans ou de

villageois; selon toute apparence, ce n'est que sous le regne de Louis XIV qu'elles ont passé d'Angleterre en France.

La courante, qui est actuellement absolument passée de mode, parce qu'elle a été trouvée trop simple & trop uniforme, est cependant une de nos anciennes danses Françoises; elle a été une des plus estimées pendant la plus grande partie du beau regne de Louis XIV; au seizième siecle, elle étoit regardée comme une danse vive & gaillarde, parce qu'il falloit sautiller à chaque pas. Thoinot Arbeau dit, que dans sa jeunesse on dansoit la courante à six, trois hommes & trois femmes. Mais dans le dix-septième siecle on ne la dansoit plus communément qu'à deux. Il y avoit des courantes figurées qui avoient des noms particuliers *la dauphine*, *la ducheſſe*, *la boccane*. Tout cela est oublié depuis la fin du regne de Louis XIV. . . . . .

La *pavane* étoit la plus estimée des grandes & belles danses qui sembloient réservées aux reines, aux dames de leur cour, & aux seigneurs qui pouvoient figurer avec elles; aussi les dames la dansoient-elles en robe longue & trainante, chargées de broderies & de pierreries, ayant quelquefois sur la tête des couronnes qui marquoient leurs dignités. Les princes l'exécutoient avec de grands & riches manteaux, les magistrats avec leurs longues robes, & les simples gentilshommes en cape & en épée. La pavane est originaire d'Espagne ou d'Italie; la manière de la danser répond à son étymologie: du mot *paon*, l'on a fait *pavane*, puis se *pavaner*, pour dire se *donner de*

grands airs. En effet, la pavane ne consistoit, pour les pas, que dans un coulé & un marché; mais pour la façon de se tenir, dans un certain air de hauteur & de dédain. Brantome nous apprend que Marguerite de Valois exécutoit parfaitement cette danse. Ce fut sans doute la pavane que dansèrent les pères du concile de Trente, comme nous l'avons remarqué plus haut. Pendant le seizième siecle, il n'y avoit point de grands bals sans qu'on y dansât la pavane, de même qu'actuellement il n'y en a point qui ne soit ouvert par des menuets. On trouve dans Thoinot Arbeau un air de pavane d'Espagne, & un autre de pavane Françoise, dont la musique est à quatre parties, avec des paroles partagées en sept couplets, dont voici le premier & le dernier.

Belle, qui tiens ma vie
Captive dans tes yeux,
Qui m'as l'ame ravie
D'un souris gracieux,
Viens tost me secourir,
Ou me faudra mourir.

Plutost on verra l'onde
Contre mont reculer,
Et plutost l'œil du monde
Cessera de brusler,
Que l'amour qui me poinct
Décroisse d'un seul point.

29.

LE JEUNE HOMME BIEN CORRIGÉ.

Monodrame; par M. de Sauvigny.

L'ACTEUR.

Une prude fort exigeante
Faisoit depuis six mois filer le sentiment
A son pauvre diable d'amant,
Qui toujours vivoit dans l'attente
Du dénouement....
Un malheureux baiser, pris à la dérobée
Sur le front, sur la joue, ou même sur la main,
Etoit puni comme un larcin
D'une faveur très décidée....
La dame rougissoit, se troubloit, avoit peur,
Et pour huit ou dix jours paroissoit irritée:
Tant étoit chatouilleux l'honneur
De madame Collet-montée...
Un soir que le mari, la femme & son amant
Soupoient ensemble tristement,
L'amant, toujours piqué des rigueurs de la belle,
Tout de bon se désespéroit.
Tout fier de posséder une femme fidele,
Son sot mari, qui l'admiroit,
Comptoit tous les galans de madame une telle,
Et puis d'une autre; enfin sans pitié déchiroit
Le beau sexe, auquel il offroit
Sa Pénélope pour modele.

(Ici l'acteur va contrefaire les trois personnages.)

Paix donc! mon cœur; soyez indulgent, lui dit-elle....
(Un bavard est souvent conteur;
Celui-ci l'étoit par malheur.)

A propos d'indulgent, parbleu je me rappelle
Un trait, lui répond-il, qui vous a fait honneur...
Puis à l'amant....

Refrain de la chanson qui suit.

Je vais vous conter notre histoire.
(imitant la voix de la femme.)
Mais vous l'avez contée au moins cent fois, déjà.
(celle du mari.)
Mais je n'ai que ce plaisir-là.
(celle de la femme.
Fi donc!
(celle du mari.)
Parbleu! je m'en fait gloire...

+

La prude, qui redoute une indiscrétion,
Tâche de détourner la conversation,
Et dit:...
Le doux printemps est la saison des graces.
Loin de lui reprocher les orages, les vents,...
Qu'il nous amene sur ses traces,
La terre aime à sourire à ses feux caressans,...
Et les oiseaux, épris de ses charmes naissans,
Le célebrent dans leur langage....
La jeunesse est pour nous la saison du printemps;
On doit même indulgence aux erreurs du bel âge....

(contrefaisant la voix du mari.)

Madame, je vous le disois,
Ce que j'ai fait un jour est un trait de sagesse;
Voyez comme on ne doit jamais
Désespérer de la jeunesse....

Premier couplet.

Je ne sais trop par quel hasard
J'allois coucher avec ma femme;
Tout doucement, il étoit tard,
J'ouvre la chambre de madame.
J'entends marcher à petit bruit:
J'avance, & je vois...
(contrefaisant la voix de la femme.)
Il suffit.

(celle de l'homme.)

Laissez-moi conter mon histoire.
(celle de la femme.)
Mais vous l'avez contée au moins cent fois, déjà.
(celle de l'homme.)
Mais je n'ai que ce plaisir-là.
(celle de la femme.)
Fi donc!
(celle de l'homme.)
Parbleu! je m'en fais gloire.
(de l'ami, à demi-voix.)
Dites toujours,

Couplet 2.

J'avance, & je vois un voleur,
(C'est une chose bien honteuse.)

Jeune, bien fait, l'air d'un seigneur,
D'une figure avantageuse:
J'appelle mes gens à grand bruit.
Madame s'élance.
(celle de la femme.)
Il suffit, &c.

(celle de l'ami.)
Dites toujours.

Couplet 3.

Ma femme, en s'élançant du lit,
Me dit, car elle a le cœur tendre:
C'est un voleur, sans contredit.
Mais à quoi bon faire un esclandre?
Je n'y vois honneur ni profit.
Elle avoit raison...
Il suffit, &c.

Couplet 4.

J'interroge alors mon filou:
C'étoit un enfant de famille.
Il venoit de prendre un bijou
Dont la forme est assez gentille,
Le bijou n'étoit pas petit;
C'étoit à ma femme....
Il suffit, &c.

Couplet. 5.

Tout en pleurant il m'avoua
Qu'en effet il étoit coupable,
Et qu'il prenoit ces choses-là
Avec un plaisir incroyable.

J'ai tort, dit-il, je sens cela;
Mais le temps me corrigera.
Lui voyant l'ame repentante,
Je renvoyai sans bruit notre pauvre garçon,
Et je lui fis un beau sermon,
Dont ma femme fut très contente.
(à sa femme.)
Quand il s'en fut, je vous le dis,
Sa figure est heureuse, il n'est pas du tout bête;
Et je parierois sur ma tête
Que mon sermon l'a converti.

. . . . .

(à l'ami.)
Pour vous rachever mon histoire,
Quatre ou cinq mois après, si j'ai bonne mémoire,
Je me trouve au lever du roi.
Le premier homme que j'y voi,...

L'Ami.

Eh bien?...
C'est mon voleur...
Tout de bon!...
Oui, ma foi!

Premier Couplet.

Ne voulant pas faire un esclandre,
L'huissier de la chambre étoit là;
Je lui dis: l'homme que voilà,
Je crois que je vais vous surprendre,
Cet homme...-Eh bien?..-C'est un voleur...-
Vous vous trompez, c'est un seigneur...-
Je vous dis que c'est un voleur.

Un bijou de ma femme, il eſt venu le prendre
Dans ſa chambre à coucher, la nuit...-
Bon!...-
Je l'ai vu...-
Et l'a-t-il emporté?...-
Non, il nous l'a rendu...-
L'huiſſier me rit au nez, faute de me comprendre.

Couplet 4.

Oui, de nuit, moi, je l'ai vu prendre:
Je ne ſaurois douter du fait.
L'huiſſier reſtoit tout ſtupéfait:
Mais mon voleur venoit d'entendre.
Il court m'embraſſer ſans façon,
Et me dit: vous avez raiſon;
J'étois alors un grand frippon.

Et ſi vous me voyez dans un poſte honorable,
C'eſt à votre ſermon que j'en ſuis redevable.

Madame, je vous le diſois;
Ce que je fis alors eſt un trait de ſageſſe:
Voilà comme on ne doit jamais
Déſeſpérer de la jeuneſſe.

30.

MÉLANGES DE PHYSIQUE ET D'HISTOIRE NATURELLE.

Des odeurs. Les odeurs varient à l'infini. Rien n'eſt plus difficile que de les diſtribuer en claſſes. On

les distingue communément par les épithètes de bonnes ou mauvaises. Nous ne savons pas trop comment agissent les bonnes odeurs; tout ce que nous savons à ce sujet, c'est qu'elles sont amies des nerfs & même de la vie. Les mauvaises ont des qualités contraires. Il y a certaines especes mitoyennes qui plaisent aux uns & déplaisent aux autres. On peut ranger les odeurs dans les sept classes suivantes: 1. Les aromatiques, 2. les odeurs fortes, 3. les ambrées, 4. les alliacées, 5. les hircines, 6. les infectes, 7. les nauséabondes. Parmi les odeurs ambrées on comprend l'ambre, le musc, la civette, le bec de grue musqué, la mauve musquée, l'ail musqué, les fleurs du violier &c. Les odeurs fortes sont les fleurs de tilleul, de lys, de jasmin, de mille-fleurs, œillets, du safran &c. Les aromatiques renferment les fleurs de toutes les especes de lauriers, les graines du cumin &c. Les alliacées, toutes les especes d'auly, le scordium, le thlaspi alliacé, la périvère, & l'assa fœtida. Les hircines, l'orchis, la vulvaire, le bec-de-grue dit le robert, & le millepertuis hircin. Les infectes, la sauge de montagne, la cotule, l'opium, le chanvre, l'hièble, le solanum, la mélianthe, l'anet, la jusquiame, la casse & la coriandre. Les nauséabondes, l'ellébore, la serpentine, le cabaret, le tabac, la coloquinte & les fleurs de la staphisaigre. Les effets que toutes ces substances produisent sur le corps humain, varient autant que les sensations qu'elles excitent sur l'organe de l'odorat. Les odeurs fortes apiment & irritent les nerfs. Les aromatiques tendent tous les vaisseaux, par le secours des nerfs, & augmentent la circulation. Les

odeurs infectes assoupissent pour ainsi dire le genre nerveux. Les nauséabondes les bouleversent, comme si la nature s'efforçoit de se débarrasser d'eux. Les hircines excitent les mouvemens de la concupiscence. Les ambrées ne paroissent agir que sur le cœur; c'est pourquoi, les Turcs qui font un grand usage de ces odeurs vivent très-longtemps: mais comme cette force augmente, & trouve pourtant quelquefois d'autres obstacles qu'elle ne peut vaincre, comme dans les femmes hystériques & les hypocondriaques, ces odeurs deviennent alors étouffantes. Les alliacées son très-utiles à la transpiration, elles sont très-salutaires aux personnes dont la transpiration est très-abondante; mais elle nuisent à celles qui ont une composition opposée. Sanctorius dit avoir éprouvé, que rien n'est plus propre à augmenter la transpiration, que le suc cyrénaïque, dont l'usage est tellement aboli, qu'on ne s'en sert absolument plus dans nos cuisines; on lui a substitué d'autres especes d'aulx: mais les Indiens font encore un très-grand usage de ce suc, & ils ne mangeroient pas un morceau de viande, s'ils n'avoient frotté leur assiette avec l'assa-fœtida. Les odeurs infectes assoupissent; c'est pourquoi on a coutime d'appliquer de l'anet sur les tempes des febricitans, tourmentés sur l'insomnie. Si quelqu'un se couche à l'ombre d'un noyer on d'un sureau, il est bientôt plongé dans un doux sommeil. Quelques substances ambrées paroissent participer aux qualités des odeurs fortes & des infectes; tel est le safran &c. & elles endorment également. Le musc & la civette, dont l'odeur s'est évaporée, la recouvrent si on les su-

ſpend dans un cloaque. Les odeurs nauſéabondes ſont déſagréables & ennemies de la nature; nous faiſons nos efforts pour nous en garantir. Si on avale quelques particules d'un œuf corrompu, l'eſtomac entre en convulſion; cet état ne ceſſe que lorſque ce poiſon eſt expulſé. Si on approche de quelque corps qui ait une pareille odeur, comme la racine d'ellébore, les nerfs de la membrane pituitaire ſont auſſi-tôt irrités; les éternuemens en ſont la preuve. La plûpart des purgatifs, tels que la rhubarbe, le ſéné, la coloquinte, l'extrait de concombre ſauvage, la racine de cabaret, l'hièle &c. ſont du même caractère; c'eſt pourquoi la nature s'efforce de s'en débarraſſer. Si on les prend en décoction ou en infuſion, de manière qu'ils puiſſent s'inſinuer dans les voies de la circulation, ils deviennent ſudorifiques, diurétiques, ou emménagogues; parceque la nature tâche de les expulſer, par quelque voie que ce ſoit.

Mœurs des animaux. Un vaiſſeau de la compagnie des Indes rapporta pluſieurs animaux étrangers, & entr'autres deux tigres deſtinés pour le duc de Cumberland. Ce prince voulant connoître la manière dont ces animaux chaſſent leur proie, fit lâcher un des tigres dans une partie de la forêt de Windſor, où l'on avoit formé une enceinte avec des toiles. On y fit entrer un cerf. Le tigre courut auſſi-tôt ſur lui, & voulut le ſaiſir par le flanc; mais le cerf ſe défendit ſi bien de ſes bois qu'il l'obligea de reculer. Le tigre revint, & eſſaya de prendre le cerf au col; il fut repouſſé avec la même vigueur. Enfin, à la troiſième

attaque, le cerf le jetta fort loin d'un coup de son bois, & se mit à le poursuivre. Le tigre alors abandonna la partie, & se sauva dans la forêt. Il se réfugia sous les toiles parmi un troupeau de daims, & en attrapa un qu'il tua sur le champ. Pendant qu'il en suçoit le sang, deux Indiens, chargés de le garder, lui jettèrent sur la tête une espece de coiffe, & s'en étant ainsi rendus maîtres, ils l'enchaînèrent; & après lui avoir fait manger le reste du daim, l'emmuselèrent & le reconduisirent dans sa loge. Le duc de Cumberland donna la liberté au cerf qui s'étoit si vaillamment défendu, après lui avoir fait mettre au col un très-large collier d'argent, sur lequel on grava l'aventure du combat.

Le perroquet est un oiseau fort commun en Afrique & en Amérique. L'Aras, comme on sait, est de la première espece & le plus gros de tous les perroquets, il parle très-bien quand il est instruit, étant jeune, & a la voix forte & distincte. Il est familier & aime fort à être caressé. "Un de nos religieux, dit le père Labat, avoit un de ces perroquets qui s'étoit rendu familier avec son maître, & qui l'aimoit tellement qu'il en étoit devenu jaloux. Personne ne pouvoit approcher de ce religieux sans s'exposer à être mordu. On étoit contraint de l'enfermer lorsqu'il alloit dire la messe; & quand on oublioit de le faire ou que l'Aras se pouvoit échapper, il le suivoit, se mettoit sur le marche-pied de l'autel, & ne souffroit pas que le clerc approchât de lui. Cet oiseau nous donna un jour une scene des plus plaisantes. Il s'échappa pendant qu'on faisoit la barbe à quelques uns de nous, & ayant trou-

vé ſon maître dans le même lieu, il ſe plaça ſuivant ſa coutume auprès de lui, & demeura en repos juſqu'à ce que ſon maître s'aſſît, pour ſe faire raſer. Il commença auſſi-tôt à dreſſer ſes plumes: on le careſſa, on lui donna à manger, & l'on fit ſi bien qu'il ſouffrit que le barbier ſe diſpoſât à raſer ſon maître. Mais quand il vît qu'il prenoit le raſoir & qu'il s'approchoit, il ſe mit à crier de toutes ſes forces, & ſe jetta à une des ſes jambes, où il le mordit ſi furieuſement que le ſang en couloit en abondance. Quoique nous fuſſions fâchés de la diſgrace du barbier, nous ne pouvions nous empêcher d'admirer l'empreſſement que l'Aras témoignoit pour défendre ſon maître. Il ſauta d'abord ſur ſes genoux & de-là ſur ſon épaule, d'où il ſembloit menacer tout le monde, en criant, ouvrant le bec & tenant toutes ſes plumes hériſſées. Il fallut du temps à ſon maître pour l'appaiſer. Il le porta enfin dans une chambre, & l'enferma pour donner le temps au barbier, de panſer ſa jambe, & de lui faire la barbe. C'étoit quelque choſe d'étonnant, d'entendre les cris de l'oiſeau, & les efforts qu'il faiſoit en rongeant la porte pour ſortir. J'avois un gros dogue qui careſſoit ſouvent le maître de l'Aras. Il en devint jaloux au point, que, dès qu'il le voyoit, il couroit ou voloit à lui, ſe jettoit ſur ſon dos, & le mordoit. „

---

31. *FIN*

31.

FIN DE LA DESCRIPTION DES MOEURS DE MANILLE.

Il y a des Indiens peintres; mais quels peintres? toutes leurs figures ont les mêmes traits & se ressemblent parfaitement, sans aucune invention ni correction dans le dessin; & surchargées d'un gros vilain coloris: ces tableaux, qui seroient tout au plus propres à former des enseignes de boutiques, ornent cependant les églises à Manille.

Les Tagalos ont encore beaucoup de goût pour la musique, & ils ont presque tous un violon sur lequel ils s'exercent continuellement à jouer; ils vont pieds nus pour la plus grande partie; ils n'en sont pas moins les maîtres de musique des églises.

La musique qu'ils donnent est si singulière, qu'on ne peut rien se figurer de plus sauvage; on n'entend guère que des cheors, les parties vont comme elles peuvent, ensemble ou non, la chose est égale; c'est une espece de charivari qui ressemble assez bien à celui que fait une troupe d'ivrognes qui sortent de la taverne.

Les Anglois ont laissé a Manille beaucoup de contre-danses fort bizarres, mais qui plaisent si fort que les musiciens les font servir à l'église; après la collecte, on est sûr de voir finir l'office, dans toutes les églises, par une contre-danse Angloise, avec laquelle ils régalent & congédient les spectateurs.

Je fus singuliérement frappé d'étonnement la premiere fois que j'entendis ces musiciens; ce fut le jour

de l'assomption, trois à quatre jours après notre arrivée aux Philippines; nous étions encore à bord, mais M. de Caseins descendit à terre ce jour-là vers les neuf heures avec tout son monde, pour s'acquitter d'un vœu qu'il avoit fait, étant au vent de l'isle de Louban, pour arriver à la baie dans une position assez critique, ayant depuis sept à huit jours des vents d'aval qui ressembloient fort à une tempête, M. de Caseins qui connoissoit le danger de cette côte & l'opiniâtreté de ces vents, qui durent quelquefois cinq à six semaines de suite, n'ayant d'ailleurs presque plus de vivres, se recommanda à notre-dame de Portenenve à Cavité, où l'on conserve une image miraculeuse de la Sainte-Vierge, à laquelle les marins à Manille ont beaucoup de dévotion. Le vœu de M. de Caseins consistoit à aller, à son arrivée, avec tout son monde à l'église où l'on conserve cette image miraculeuse, y recevoir la communion & y entendre la messe.

Le desservant ou curé de la paroisse nous attendoit à la porte de l'église; là, il présenta l'eau bénite à M. de Caseins, & s'étant contenté d'en répandre sur nous autres, nous entrames au bruit d'une symphonie la plus sauvage que l'on puisse se figurer, exécutée par des Indiens, & composée de quelques mauvais violons & d'une harpe.

Un moment après notre arrivée, nous reçumes la communion des mains du desservant, après quoi on célébra la grand-messe; elle fut chantée en musique, mais ce fut quelque chose de si sauvage & de si barbare qu'il m'est impossible de le rendre, non plus que

de peindre ma surprise. On ne peut se faire une idée du lieu où je me crus pour lors transporté; j'entendis des cris confus sans accord & sans mesure, que la symphonie qui les accompagnoit avoit l'art de rendre encore plus horribles: tel est l'état de la musique à Manille, & telle est à peu-près celle qu'on entend dans toutes les églises les jours de grandes fêtes.

Je ne doute pas au reste que ces Indiens n'exécutassent très-bien de bonne musique s'ils étoient menés & conduits par des Européens habiles; mais les Espagnols à Manille n'ayant de goût pour aucun art, laissent faire les Indiens, qui leur donnent moyennant cela de la musique dans le goût de leurs tableaux, & dont on se contente à Manille.

Les Indiens aiment passionnément les coqs & les combats de ces animaux les uns contre les autres; il n'y a point d'Indien qui n'ait son coq formé & instruit au combat; & lorsqu'il voyage, il porte toujours son coq avec lui. Les combats de coqs sont donc très-fort en usage à Manille; les jours de fêtes, les Indiens sont assemblés dans les villages, formant un grand rond qui offre une large arene pour les combattans, chaque Indien qui compose l'assemblée a son coq, qui ne demande qu'un rival à combattre; alors les paris s'ouvrent; puis on lâche les deux coqs qui doivent décider du sort du pari; avant que de les lâcher on les présente l'un devant l'autre, & on remarque leur impatience à en venir aux prises ensemble: alors on attache au pied droit de chacun d'eux un petit poignard, fait en forme de lancette bien affilée, long de deux

pouces & demi plus ou moins, après quoi on lâche les deux rivaux qui s'assassinent quelquefois réciproquement, mais le plus souvent il n'y en a qu'un qui tombe, on entend alors de grands cris de joie, & le coq est plumé dans le moment.

Il y a des hommes à Manille dont la profession est d'aiguiser ces poignards, & qui sont fort occupés.

Presque tous les plaisirs tiennent de la barbarie dans ce pays. Les Espagnols aiment les combats de taureaux & voudroient y assister tous les jours; les Indiens plus lâches & plus poltrons, ne les aiment point; à la place ils ont des combats de coqs, mais il leur faut du sang, quoique poltrons, & c'est ce qui leur fait imaginer les poignards qu'ils attachent aux pieds des coqs lorsqu'ils combattent.

Quoique ces Indiens soient poltrons, ils ont cependant la force de mépriser la mort, & ils n'en font point effrayés lorsqu'on la leur présente; & il est à remarquer que le même génie, à cet égard, regne chez toutes les nations orientales que j'ai vues, c'est-à-dire à Madagascar, à la côte de Coromandel, à nos isles de France & de Bourbon, parmi les Negres.

J'assistai à Manille à l'exécution de deux Indiens, dont l'un étoit en prison depuis deux à trois ans, & avoit été le chef des rebelles pendant la dernière guere; ils allèrent à la mort avec une constance & une fermeté singulière: le premier ne voulut jamais se confesser. J'ai déjà dit que l'usage à Manille est de garder deux jours les gens condamnés à mort, pendant lesquels on les prêche, on les confesse & on les com-

munie; le troisième jour, vers les onze heures, on les mene au supplice; ils sont à cheval ou sur un âne revêtus d'une soutanelle ou d'une espece de robe blanche, avec un grand bonnet, d'où pend une large bavette qui leur couvre tout le visage.

Le misérable dont je parle attira, par son obstination, grand nombre de religieux de tous les ordres qui employèrent toute sorte de persuasion pour le faire revenir de son erreur, mais inutilement; il demeura ferme & inébranlable, & mourut de même: comme on lui représentoit l'enfer ouvert sous ses pieds, il répondit, qu'il y avoit encore loin là, que n'ayant point offensé les hommes, il ne vouloit pas se confesser à un homme; qu'il n'avoit offensé que Dieu, & qu'il ne se confesseroit qu'à Dieu de l'avoir offensé.

Les religieux, déconcertés & forcés d'abandonner cette créature infortunée à son malheureux sort, lui arrachèrent de dessus le corps sa robe blanche, comme ne méritant pas de mourir avec; alors on dit au bourreau de se contenter de l'attacher à la potence, & de le jetter hors l'échelle, ce qui fut exécuté de cette façon; ce misérable fut donc étranglé par le seul poids de son corps, & il fut long-temps à expirer: pendant tout ce temps, les Espagnols présens ne cessèrent de l'invectiver sur son aveuglement.

A l'égard du second, comme il s'étoit confessé & qu'il avoit communié, il fut pendu avec la robe nuptiale, & étranglé dans les formes.

Les Indiens ont encore une affection particulière pour les chiens, & en général les Manillois les aiment passionnément, ils en ont tous; de-là vient l'enorme

quantité que l'on en trouve à Manille & dans les environs, & c'eſt un très-grand bonheur, comme je l'ai dit dans mon premier volume, que le climat des Philippines ſoit exempt de la rage, & qu'on ne l'y ait jamais vue.

Ces peuples aiment auſſi ſinguliérement l'amuſement du cerf-volant, ils ſont fort attachés à cette eſpece d'exercice; ils ont une adreſſe ſingulière à manœuvrer: j'emploie le mot manœuvrer, parce qu'en effet ils ſe livrent réciproquement des combats, dans leſquels les plus forts ont toujours l'avantage; en ſorte qu'il eſt queſtion d'éviter les abordages & d'empêcher qu'on ne ſoit pris: ces eſpeces de combats ſont fort ſinguliers & amuſans. Pour cela, les cerfs-volans des Philippines n'ont point de queue, comme ont tous les nôtres; ils ſont avec cela un peu plus ramaſſés; c'eſt-à-dire, beaucoup plus larges, à égale longueur: ont ſent bien que de cette façon ils doivent être très-ardens, qu'ils doivent s'élancer, ſe précipiter & parcourir dans l'air des eſpaces plus ou moins grands, le tout à la volonté de celui qui les conduit au moyen de la ficelle, & c'eſt en cela que conſiſte l'adreſſe. Lorſqu'un cerf-volant veut en attaquer un autre qu'il juge moins fort que lui, il s'élance & ſe précipite deſſus, à la façon des oiſeaux de proie, & il fait en ſorte de s'entortiller autour de la ficelle de ſon adverſaire, l'autre tâche d'éviter ſon ennemi autant que ſon ſavoir le lui permet, & c'eſt en cela que l'Indien fait conſiſter l'amuſement. J'en ai vu qui s'en retournoient le ſoir avec trois à quatre autres qu'ils avoient enlevés à cette guere, & qui tous

étoient entortillés autour de leur ficelle vers le haut.

Les petits n'osent se montrer en présence des grands, ils ont soin de s'en tenir, le plus qu'ils peuvent, à une distance raisonnable. On voit quelquefois dans les campagnes, aux environs de Manille, pendant la belle saison, une ou deux douzaines de cerfs-volans dont les uns s'exercent, & d'autres ne cherchent qu'à pirater.

A l'isle de Luçon, à Manille sa capitale, les femmes sont de la plus grande fécondité; l'on ne voit autre chose, dans les villages, en se promenant, & sur les bords des rivières, que petits enfans, femmes enceintes & enfans au teton; souvent la même femme en a un au teton, pendant qu'elle en mene un plus petit par la main, & qu'elle est enceinte ou prête d'accoucher d'un troisième; on rencontre en même temps des fourmillières d'autres enfans, d'un âge un peu plus avancé, qui jouent ensemble. Tous ces enfans, surtout ceux des Métis, vont tout nus dans ce climat; ils ont pour tout vêtement une chemisette, qui ne leur descend qu'au nombril: on ne peut par conséquent se méprendre sur le sexe. Les bords de la mer sur-tout, & des rivières, sont très-peuplés dans ces isles, sans doute à cause de la quantité de poisson dont la mer & les rivières abondent; en sorte que l'on pense à Manille qu'il y a aujourd'hui plus de monde dans la partie habitée par les Espagnols, qu'il n'y en avoit lorsqu'ils sont venus.

C'est tout le contraire aux isles Mariannes. Ces fi isles, autrefois peuplées, ne le sont plus tant au-

jourd'hui; la race d'homme va peu-à-peu en s'éteignant: les Indiens, à ce que je sais de très-bonne part, ne voulant point reproduire leur espece. La raison que je crois pouvoir donner de cette différence, vient du despotisme affreux que les religieux & le gouvernemet y exercent; comme il n'y a point de tribunal de justice, les loix du royaume n'y ont aucune vigueur: le gouvernement y est purement arbitraire: ce seroit à peu-près de même à Manille, s'il n'y avoit pas d'audience royale; on la supprima dans les commencemens & on fut obligé de la rétablir.

Voici un tableau abrégé de l'état des malheureux qui sont à l'isle de Guam:

Cette isle, la principale des isles Mariannes, n'a de commerce ni aucune relation avec qui que ce soit, que lorsque les vents permettent au galion d'y passer en relâche deux à trois jours pour y laisser quelques effets. Le roi d'Espagne entretient, dans cet endroit, environ cent cinquante hommes de troupes; & le galion y laisse tous les ans dix-sept à dix-huit mille piastres pour l'entretien de ces troupes, le maintien des religieux & les appointemens du gouverneur. Or, ces dix-sept à-huit mille piastres, l'entretien des religieux prélevé, passent toutes dans la bourse du gouverneur. Dans cet infortuné pays, on ne trouve rien pour se vêtir; le gouverneur est le seul qui ait une boutique garnie de toutes les choses nécessaires à faire des vêtemens de toute espece; il a souliers, bas, chapeaux, &c. c'est-là où tous ces misérables exilés sont obligés d'aller pour se pourvoir; le gouverneur leur vend de sa boutique ce qu'il leur faut, & aux prix

que sa conscience lui dicte; & on m'a assuré qu'elle ne l'empêche pas de prendre quatre, cinq & même six cents pour de bénéfice. De cette façon, les pauvres soldats ne touchent jamais d'argent de leur paie tant qu'ils sont dans cet infortuné pays, & ils y meurent ordinairement.

Les religieux, de leur côté, ont leur boutique, où les naturels, qui sont tous chrétiens, vont se pourvoir, & où ils laissent le peu d'argent qu'ils peuvent gagner, si tant est qu'ils en gagnent dans un pays perdu.

Les femmes, comme je l'ai déjà dit, sont sujettes, à Manille à la folie; ce qui provient en grande partie de l'indisposition à laquelle la nature les a soumises chaque mois. En général, les femmes, dans ce climat, sont exposées à mille infirmités; elles sont pour la plupart, d'un tempérament très-foible & il en périt beaucoup dans les couches ou de leurs suites; la vie qu'elles menent ne contribue pas peu à les entretenir dans cet état de langueur; elles ne mangent jamais à des heures réglées; mais quand la fantaisie le leur dit, elles ne vivent que de choses contraires à la santé, dont elles se rempliſſent l'estomac, souvent outre-mesure; se baignant indifféremment à toutes les heures du jour sans observer si elles ont l'estomac plein ou vide; aussi les races Européennes s'éteignent assez vîte à Manille, comme je l'ai déjà remarqué.

Lorsqu'il meurt un enfant à Manille, sur-tout parmi les Indiens Métices, on fait de très-grandes réjouissances; ils le parent le mieux qu'il leur est possible, l'étendent sur un lit de parade, la face découver-

te, lui mettent une couronne de fleurs sur la tête, l'entourent de ceintures, également de fleurs en forme de guirlandes, & il y a bal dans l'appartement, tant que le cadavre y reste; ils dansent des menuets, des contre-danses & des fandangos, & quoique la fatigue les oblige d'y prendre du repos, parce qu'on ne peut pas toujours danser, la musique ne cesse pas pour cela: on porte le corps à l'église au son des violons qui environnent la bière.

J'eus, pendant toute une nuit, vis-à-vis la fenêtre à coucher, dans une maison voisine, une musique & un tintamarre de cette espece dont je me serois bien passé.

Il y a une différence singulière & remarquable entre les femmes du pays & celles des Espagnols; c'est que celles-ci sont presque toutes très-bien faites & fort jolies: il est vrai que l'enfance, à Manille, est belle. J'y fréquentois une maison où il y avoit de jeunes demoiselles ayant 16 à 17 ans, qui promettoient de faire les plus belles femmes du monde; mais cet âge étant passé, il se fait une espece de métamorphose dans la majeure partie de ce sexe, le ventre leur devient ordinairement très-gros, comme des barriques, le sein leur tombe pour ainsi dire sur les genoux, les traits du visage s'agrandissent, de sorte que l'on peut dire que les femmes sont en quelque sorte difformes à Manille; cette espece de difformité vient, dit-on dans le pays, du peu de soin que l'on prend d'élever la jeunesse & de ce qu'on la tient sans corps: mais je demanderai pourquoi la même difformité ne se rencontre pas dans nos isles parmi nos Créoles, tant blan-

ches que noires, qu'on éleve ſans corps? Pourquoi encore elle ne ſe rencontre pas parmi les Indiennes des Philippines, parmi les Métices? Pourquoi ces femmes, qui n'uſent jamais de corps, ont-elles la taille ſi bien faite, ſans aucune difformité? Il ſe pourroit que le genre de vie dont j'ai parlé un peu plus haut contribuat à cette différence.

Il eſt à remarquer que l'eſpece humaine qui eſt naturelle à ces climats, ne connoît point les yeux bleus; je fus tout-à-fait étonné, dans mon premier voyage à Foulpointe en traverſant un village, de voir tous les habitans qui regardoient, rioient & me montroient les uns aux autres; l'interprête me dit que ces gens ſe moquoient de moi parce que j'avois les yeux bleus.

Les hommes ſont tous ſans barbe au viſage, mais ils ont paſſablement du poil ſur le reſte du corps: les hommes & les femmes avoient autrefois les oreilles percées de grands trous, pour y mettre des pendans d'or, & plus ils avoient les oreilles fendues, plus ils étoient magnifiques; on en voit encore beaucoup qui ſuivent cet uſage, & des femmes qui ont deux trous à chaque oreille; mais beaucoup ſe ſont mis à l'uſage des Eſpagnols: autrefois ils entouroient leur tête avec un morceau de toile, aujourd'hui le chapeau eſt en uſage; ils le portent blanc, & ils l'ornent de différentes choſes ou fleurs que leur fournit la campagne.

Dans les villages des environs de Manille, l'habillement des hommes eſt une chemiſe de toile de coton, de ſoie ou de fil de baliſier; cette chemiſe, qui paſſe à peine le nombril, flotte au gré du vent, les manches en ſont larges & ſans poignets dans les pro-

vinces: à Manille & aux environs, les manches de leur chemise ont des poignets de deux à trois doigts de large, qui leur serrent extrêmement le bras, & au moins deux boutons d'or à chaque poignet; les personnes riches en ont jusqu'à trois; ils mettent ordinairement une veste noire par-dessus cette chemise.

Leurs caleçons sont larges & flottans, & ils paroissent être dedans fort à l'aise; ces caleçons ne sont point fendus par-devant, mais seulement par un côté, par où est l'aiguillette; ils n'ont ni bas ni souliers. Ceux qui servent à l'église, mettent par-dessus cet habillement, une grande robe qui descend aux talons, & les manches vont jusqu'aux poignets.

C'est à quoi se réduit tout le vêtement des Indiens des Philippines, avec très-peu de différence; ils mettent un mouchoir à fond rouge autour de leur cou: ce mouchoir est un très-grand luxe à Manille, ils les tirent de la côte de Coromandel; il y en a de superbes. Ce qui en relève le prix est la broderie dont ils sont surchargés & enrichis; cette broderie est en effet d'un très-grand travail, & se fait aux Philippines; j'ai vu de ces mouchoirs qui coûtoient plus de trente piastres (cent cinquante-sept livres) de broderie, les femmes riches en ont un autour de leurs cheveux, un au cou, & portent l'autre à la main: ces mouchoirs sont souvent le sujet des sermons des prédicateurs. La chemise des hommes est faite comme les nôtres, avec cette différence qu'elle a le collet beaucoup plus large avec des œillets des deux côtés, & ils attachent ce collet avec deux à trois boutons d'or.

La chemise des femmes ne descend pas si bas que celle des hommes, elle est également flottante; avec cela elle est ouverte par en haut & très-décolletée, à peine cache-t-elle la moitié du sein; elles ont des poignets comme les hommes, qu'elles attachent aussi avec les boutons.

Pour le reste du corps, les femmes usent d'une espece de couverture d'égale largeur, dans laquelle elles s'enveloppent, & elles l'assujettissent, en faisant passer un des bouts dans la ceinture; cette couverture se nomme tapis. Le tapis est de rigueur chez les Indiennes de cet archipel; il est ordinairement de soie, il ne descend qu'à mi-jambe, ou au dessous du gras de jambe ou mollet.

J'ai dit que le tapis est de rigueur; en effet, on voit de ces femmes qui ont des jupes de toile de l'Inde, plissées à peu-près comme celles de nos femmes, mais elles ne sortent jamais sans mettre le tapis par-dessus: le fond de la couleur du tapis est un brun-marron, quelquefois traversé dans sa largeur par de larges bandes rouges & même brodées.

Elles portent, avec tout cet ajusté, une espece de manteau fait en forme de ceux d'Espagne, avec lequel elles se couvrent tout le corps depuis la tête jusqu'aux pieds; outre cela, elles ont le cou, la poitrine, les poignets & les doigts garnis de bijoux d'or; & il faut qu'il regne bien de la pauvreté chez elles pour ne pas en avoir; quand elles sortent, elles prennent des pantoufles très-propres, brodées en or ou en argent: je ne sais comment elles peuvent s'en servir, car elles sont on ne peut pas plus étroites & plus courtes; el-

les sont en effet faites de façon qu'il ne puisse entrer dedans que les quatre principaux doigts du pied, le petit doigt est toujours dehors; & elles sont si courtes que ces femmes ont la moitié & plus du talon dehors, ou qui ne porte point; elles ont un très-grand clou, ou plutôt une très-grande & grosse épingle d'or ou d'argent fort proprement travaillée, dont elles ornent le nœud qu'elles font de leurs cheveux. Il est certain (dit ici l'auteur de l'histoire des Franciscains) que les Indiennes ont fort bonne grâce avec un tel ajusté, & il n'est pas possible, continue-t-il, d'imaginer pour des femmes un habillement plus honnête. Pour moi, j'oserai n'être pas tout-à-fait de son avis; cet habillement est peut-être un des plus déshonnêtes que l'on puisse imaginer, & plus fait pour inspirer la volupté dans un climat, qui y porte déjà assez par la chaleur dont il est; & en cela, cet habillement m'a paru l'emporter de beaucoup sur celui des Bayadères de l'Inde; il est vrai que dans l'église il est on ne peut pas plus modeste; parce que les femmes y sont toujours ou à genoux ou assises par terre, les jambes pliées sous elles, & qu'elles se couvrent tout-à-fait avec leur manteau, & c'est sans doute en cela que le P. Franciscain, dont je parle, le trouve honnête & décent; mais hors l'église, elles n'ont point de manteau, car en sortant de ce lieu elles l'ôtent, le plient & le portent sous le bras, pour se faire donc une idée de cet habillement hors de l'église, il faut se figurer une Métice très-jolie & très-bien faite, puisqu'elles le sont presque toutes, dont les beaux cheveux noirs sont ramassés & noués par derrière, & le nœud attaché avec

une épingle d'or, un superbe mouchoir, brodé & arrangé en forme de barbes, regne autour de la tête de façon qu'il laisse voir presque tous les cheveux; leur chemise, par-dessus laquelle elles ne mettent rien; est flottante, & d'une toile si fine qu'elle ne cache rien, en outre, cette chemise est si décolletée, c'est-à-dire, si ouverte par en haut qu'elle laisse à découvert le haut des épaules & la moitié du sein: il est vrai qu'elles mettent presque toutes un mouchoir brodé, mais ce mouchoir m'a paru être un rafinement de coquetterie; en effet, il n'est point attaché par-devant comme est celui de nos femmes; les deux côtés & les deux bouts pendent négligeamment des deux côtés sous les bras.

La jupe prend au défaut de la chemise & ne l'empêche point de flotter; un tapis fort propre recouvre la jupe, & comme il ne descend qu'à mi-jambe, il laisse voir tout le bas de cette jupe, mais ce tapis les serre si exactement que l'on voit par-derrière la forme du corps; que l'on joigne à cela les pantoufles & la démarche singulière qu'elles paroissent affecter, mais que le tapis qui les serre & les petites pantoufles qu'elles ont peuvent bien les forcer de prendre, on aura une idée de l'habillement honnête des Indiennes des Philippines. Les femmes des Espagnols portent un corset assez mal fait & des jupes, un mouchoir blanc sur le cou, & un brodé autour de la tête à peu-près comme les Indiennes: c'est-là toute leur parure; elles mettent encore une espece de large & épaisse ceinture; d'une très-belle étoffe, avec laquelle elles s'en-

veloppent une partie de la poitrine; elles nomment cette ceinture, reboso. Le reboso est d'ajusté, & par conséquent de rigueur quand on sort dans les rues, comme le tapis l'est chez les Indiennes.

Les jours de gala, elles mettent quelquefois un tablier, elles le nomment, delantar. J'ai vu, dans une maison où j'étois une veille de Saint-André, une grande dissertation parmi plusieurs femmes & leurs maris, dont la fin étoit de décider, si elles paroîtroient au bal en delantar.

On m'a assuré que les Anglois, pendant leur séjour à Manille, y avoient réformé quelques usages, & sur-tout la manière de s'habiller: les hommes n'y portoient point de vestes blanches, ils se seroient fait regarder & peut-être montrer au doigt. Aujourd'hui les hommes de la première distinction portent des vestes blanches & des habits d'Indienne; usage que j'ai trouvé à la côte de Coromandel: ainsi, il est très-vraisemblable que de cette côte il est passé à Manille. On m'a également assuré qu'avant la prise de cette ville, on ne voyoit point les femmes, & qu'on n'osoit pas leur présenter la main en public.

De mon temps on rendoit visite aux femmes, quand même le mari eût été absent; je n'assurerai pas que les Anglois soient les réformateurs de l'ancienne coutume; ce que je puis assurer est que j'ai vécu à Manille avec la liberté Françoise, que je n'y ai pas vu les femmes plus dans la contrainte qu'elles ne sont en France, & que les Espagnols ne m'y ont paru jaloux en aucune façon.

J'ai

J'ai déjà dit que je fréquentois beaucoup la maison de don Andrès-Roxo, qui avoit épousé la fille du marquis de Villa-Mediana; je m'étois fait une douce habitude d'aller dans cette maison, où l'on m'a toujours fait l'accueil le plus gracieux que puisse souhaiter un étranger; je pouvois aller dans cette maison à quelqu'heure que ce fût de la journée, sans la moindre inquiétude, j'y mangeois même très-souvent.

J'ajouterai ici, qu'ayant appris un matin, que madame Roxo étoit accouchée pendant la nuit, j'y allai le même jour à onze heures du matin, dans la seule intention d'apprendre par moi-même de ses nouvelles: la marquise de Villa-Mediana sa mère, arriva comme je m'en retournois; elle me demanda si je désirois voir sa fille; sur la réponse que je lui fis, elle me prit par la main, me fit passer par plusieurs appartemens où je ne voyois point, & nous parvinmes enfin dans celui de madame Roxo, qui avoit deux bougies pour l'éclairer; je crus la trouver dans son lit, je ne fus pas peu surpris de la voir sur une nate étendue sur le plancher, & son enfant à côté d'elle sans aucune espece de maillot.

32.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

L'ANCIENNE Rome décernoit aux femmes des hommages publics. C'étoit les venger de notre orgueil, qui étouffe leur génie; les rappeller aux grands ob-

jets, en les associant à nos triomphes, & fortifier un sexe que nos loix rendent foible, bien plus que sa nature. Il est juste de ressusciter un usage qui ne peut qu'encourager des êtres intéressans, que nous ne voulons qu'aimer & asservir. Les faire participer aux honneurs des hommes illustres, c'est leur rendre un droit dont nous les avons dépouillés, c'est donner l'essor à des talens que notre injustice enchaîne, c'est honorer également les deux sexes, puisqu'en augmentant la douce puissance de l'un, on affoiblit le despotisme de l'autre. Rien ne peut mieux remplir ces vues que l'éloge de madame de Sévigné. Heureux si je puis la représenter avec des couleurs aussi durables que ses écrits, & si le tableau que j'entreprends, conserve quelques-uns de ces traits précieux, qui font à jamais le charme & la gloire du modele!

La naissance de madame de Sévigné ne doit point entrer dans son éloge. Les talens sont les seuls ayeux dont se pare un vrai mérite. Se créer un nom, c'est naître de soi-même. Si je parle du sang où elle puisa la vie, ce ne sera que pour faire sentir qu'elle en eut plus d'obstacles à vaincre pour parvenir à la gloire littéraire. Les personnes d'une naissance obscure, souvent ne percent pas la nuit qui les couvre, quoique douées de talens, parce qu'elles n'ont pas les moyens de les développer. Ceux dont l'origine est brillante, laissent languir leur génie dans les ténebres de l'ignorance, parce qu'on les accoutume à regarder la science comme un appanage de la roture. Ce préjugé barbare, qui avoit mis à la tête des privileges de la noblesse celui qui la dispense de s'instruire, exerce enco-

re parmi les femmes un reste de tyrannie. Combien cependant ne seroient-t-elles pas plus heureuses en cultivant leur raison? leur loisir est un tourment, leur travail, une oisiveté. De quoi les entretient-on dans leur première jeunesse, de tout ce qui peut attirer ces mêmes hommes, qu'on leur conseille de craindre & de fuir? s'il en est quelques-unes qui veuillent étendre leur esprit par des études solides, il faut souvent qu'elles s'en cachent, comme de ces sentimens dont nous leur faisons un crime, & que nous cherchons à leur inspirer. Presque toujours gouvernées par la politique, c'est rarement à l'attrait qu'elles obéissent.

Madame de Sévigné renversa toutes les idées qui éternisent l'enfance des personnes de son sexe. Celles qui sortent du cercle où l'usage les renferme, ont le mérite de leur éducation. Se former soi-même, c'est une gloire pour un homme; pour une femme, c'est le comble de l'héroïsme. Au-dessus des préjugés qui ne tiennent point aux mœurs, elle s'attacha aux Muses qui s'enorgueillirent de ses hommages. Les écrits des auteurs illustres d'Athenes & de Rome furent les amusemens de ses premières années. Son enfance joua, pour ainsi dire, avec la raison. Au lieu de s'occuper du dictionnaire des toilettes, si important pour la plupart des femmes, elle s'appliqua à l'étude des langues, & des connoissances utiles.

Si elle fut guidée par ce désir de plaire, inséparable des graces, elle eut du moins la vanité estimable de vouloir prolonger, par les charmes de l'esprit, la trop courte existence de la beauté. Ses occupations le fortifioient, sans le rendre austère. Sa gaieté, qui

ne s'éteignit point, même dans le silence de la retraite, brille dans tous ses ouvrages, & elle y entremêle si bien l'enjouement avec la gravité, qu'on se la représente, en la lisant, sous les traits de Minerve, parée de la ceinture de Vénus.

Née avec un génie brillant & un cœur sensible, il n'étoit point de palme qu'elle ne pût ambitionner & cueillir. Mais la nature l'appelloit à un genre qui, inventé par l'amour, ou par l'amitié, trompe le temps, rapproche les distances, console la douleur, adoucit les regrets, charme les ennuis, rend présentes les personnes absentes, & compatriotes celles de différens pays; qui paroît facile, parce qu'il est sans prétention; qui doit avoir de la familiarité sans bassesse, de l'élégance sans affectation, la brièveté sans la sécheresse, la justesse sans la froideur, la noblesse sans l'enflure; genre le plus cultivé, & le moins fertile en bons modeles, parce que peut-être est-il plus difficile de ne pas sortir du simple que du sublime.

Que fera, avant que d'entrer dans la carrière, cette femme dont tous les pas doivent être marqués par la gloire? elle jette les yeux sur ceux qui l'ont précédée. Elle voit Balzac qui travaille ses lettres comme des pieces d'éloquence, enfle son style des hiperboles les plus outrées, met de l'emphase à des minuties, semblable à ces riches qui prodiguent l'or pour des bagatelles. Elle jette les yeux sur Voiture, qui gâte son enjouement naturel par le rafinement, ses pensées délicates par des pointes, ses galanteries par des fadeurs, & qui devient insipide à force de vouloir être plaisant; Rabutin qui, trop plein de lui-même,

sourit à ses idées comme à ses actions, affiche l'esprit comme la bravoure, compose ses lettres en écrivain qui veut avoir de lecteurs, se tourmente pour étaler des sentimens qu'il n'a pas, se livre sans haine à la satyre, sans amitié, à la louange, trompe son cœur, ou en est trompé.

Loin de ces écrivains maniérés madame de Sévigné n'aura de modele qu'elle-même. L'honneur de créer le genre épistolaire lui est réservé. Unique, elle réunira la gloire de l'invention, & celle de la perfection. Elle réforme le goût de sa nation, & lui donne le sien. Tout est si facile dans ses ouvrages, qu'on diroit que la gloire ait voulu la dispenser des peines qu'elle coûte. Comment eût-elle désiré ses faveurs? elle n'écrivoit que pour soulager son ame. Si le génie guide sa plume, elle ne sait pas à qui elle en doit le mouvement. C'est Psiché qui vit avec l'Amour, sans le connoître. Cette ignorance de son mérite, elle la portoit dans la société où les plus beaux esprits cessent souvent d'être eux-mêmes, pour vouloir trop répondre à l'idée que leurs écrits en donnent; où ils paroissent plus attachés à leurs titres, que les grands à leurs préséances. Elle savoit briller dans les cercles, sans éblouir; y plaire, sans dominer. Elle s'y montroit avec le talent rare de parler à propos, & le talent encore plus rare d'écouter avec intérêt.

Hâtons-nous d'arriver à cette époque, qui lui fit écrire ces lettres qui charmeront à jamais les esprits délicats & les ames sensibles. Veuve dans un âge où sa jeunesse & sa beauté faisoient désirer sa main par

ce qu'il y avoit de plus grand à la cour, son amour pour ses enfans fut le seul lien qui lui parut digne de son cœur. Mais, dans cet état même, où l'on trouve le pouvoir sans la contradiction, les plaisirs sans le blâme, où l'amour ne paroît pas si coupable, parce qu'il ne se présente point entouré de remords, madame de Sévigné vécut, comme si elle eût dû répondre de sa conduite à un époux vigilant & rigide. L'estime de soi-même, source de l'estime publique, & la plus sûre gardienne de la vertu, étoit le premier principe de sa morale. Placée entre ses études & ses devoirs, elle leur jura une fidélité, dont on ne la vit pas s'écarter un seul instant. Aussi la jalousie même admira ses talens, & respecta ses mœurs. Déjà sa fille est unie à François Adhémar de Monteil, comte de Grignan. Cette mère tendre ne vit d'abord, dans ce mariage brillant, que le plaisir de fixer sa fille sous ses yeux, en l'attachant à la cour. Mais la fortune, qui vouloit montrer en elle un exemple mémorable de l'amour maternel, la priva de l'objet qui lui en faisoit le mieux sentir les douceurs & les tendres inquiétudes.

Ce héros, qui fut affable avec le peuple, & fier avec les grands, qui, devenu maître de Barcelone signala sa course par des exploits, se couvrit de lauriers à Luzzarata & à Calcinato; &, vainqueur d'Eugene à Cassano, finit par remporter à Villaviciosa une victoire qui établit Philippe sur le trône d'Espagne, ce héros, le vengeur des François, & le père de ses soldats, n'étoit point alors dans son gouvernement de Provence. Le comte de Grignan est nommé pour

commander en son absence. Il emmene avec lui son épouse; &, dans cette province, où l'esprit paroît être dans son empire, celui de madame de Grignan trouva des admirateurs.

Mais cette mère, dont j'ébauche le portrait, ne voit dans la faveur qui va environner sa fille des honneurs les plus éclatans, qu'un arrêt de mort, qui lui enleve ce qu'elle aime le plus au monde. Hélas! ce cruel départ qui l'anéantit, ne lui laissera reprendre un peu de ses forces, que pour lui faire souffrir des tourmens plus affreux. *Cette séparation*, dit-elle énergiquement dans une de ses lettres, *me fait une douleur au cœur & à l'ame, que je sens comme un mal du corps.*

Voyez-la suivre de l'œil le funeste char qui emporte sa vie. Il est loin, & il est toujours présent à sa vue. Ses craintes l'accompagnent, ses allarmes l'entourent. Dévorée par les soucis les plus cruels, le temps l'inquiete, les chemins la font trembler, les hôtelleries l'épouvantent; elle envisage des périls sans cesse multipliés; les torrens avec leurs inondations, les forets avec leurs brigands; elle ne voit que des éclairs, n'apperçoit que des précipices, n'entend que des orages. Qu'elle avoit bien raison d'écrire à sa fille: *Il me semble qu'on m'a dépouillée de tout ce qui me rendoit aimable. . . . Je serois honteuse, si depuis huit jours j'avois fait autre chose que pleurer.* Comme elle aime ses ennuis & ses peines! *Je n'ai point sur mon cœur*, lui écrit-elle, *de m'être divertie, ni même de m'être distraite pendant votre voyage. J'ai transi de vous voir passer de*

*nuit cette montagne *) que l'on ne paſſe jamais qu'entre deux ſoleils, & en litière.*

Les ames ſuperficielles ſe conſolent avec le temps. Il ne fait qu'ajouter aux regrets de madame de Sévigné. Comme ſes lettres ſe ſuccédent rapidement! elle voudroit, par leur nombre, remplacer les regards qu'elle attacheroit ſur ſa fille, ſi elle étoit préſente. *Ha! mon cher enfant,* lui dit-elle, *que je voudrois bien vous voir un peu, vous entendre, vous embraſſer, vous voir paſſer, ſi c'eſt trop que le reſte.* Ne pouvant vivre avec cet objet chéri, elle lui envoie ſon ame dans ſes écrits, interprètes de ſes ſentimens. Avec quelle impatience elle attend les réponſes! ſi elles tardent, avec quelle délicateſſe elle exprime ſes inquiétudes! *J'étois ſi fort en peine de votre ſanté, que j'étois réduite à ſouhaiter que vous euſſiez écrit à tout le monde, hormis à moi.* Ici elle voudroit éterniſer le plaiſir de lire ſes lettres: *je n'oſe les lire, de peur de les avoir lues.* Là elle lui dit: *je n'ai encore vu aucun de ceux qui veulent me diſtraire par des paroles; c'eſt qu'ils veulent m'empêcher de penſer à vous.* Avec quel tranſport voyoit-elle les perſonnes qui confondoient leurs penſées avec les ſiennes. *Je vois madame de Villars; je me plais avec elle, parce qu'elle entre dans mes ſentimens.* Une impulſion encore plus forte l'entraînoit vers cette femme illuſtre, **) qui, louée par tous les écrivains de ſon temps, s'en fit des amis par ſes bienfaits, & des rivaux par ſes ouvrages; qui anéantit les inſipides romans à la mode par ces écrits immortels & charmans,

*) La montagne de Tarare.
**) Madame de la Fayette.

où l'on voit la peinture des mœurs à la place des aventures merveilleuses, des sentimens vrais, au lieu de ces conversations où l'esprit se perd, & où le cœur se glace. La sympathie, qui a la force du destin, parce qu'on ne lui résiste pas; la sympathie, qui rapprochoit ces deux femmes, venoit de l'ame. Les esprits qui se ressemblent, se repoussent quelquefois. Les cœurs qui sont de la même trempe, s'attirent & se mêlent. Celui de Madame de Sévigné étoit fait pour peindre la sensibilité dans toutes ses nuances. Tantôt c'est un feu qui pénetre d'une chaleur douce, tantôt c'est un trait qui brille & se renouvelle. Son ame s'épanche, sans s'épuiser, répand ses forces, sans s'affoiblir; semblable à la lumière qui communique son éclat, sans en perdre. Quelle harmonie! quelle variété dans ses tableaux! quelle énergie dans ses pensées! quelle force dans ses expressions! *Je ne sais où me sauver de vous*, écrit-elle à cette fille idolâtrée. Si elle lui connoît quelque chagrin, elle en sera tellement possédée, qu'elle produira ou ennoblira des termes pour lui marquer son désir de l'en délivrer: *je voudrois écumer votre cœur.* Ainsi Montagne, trouvant notre langue trop foible pour ses idées, inventoit des expressions, ou appliquoit d'une manière neuve celles qui étoient déjà en crédit. Le génie crée comme le besoin. Eh! qui devoit mieux jouir de ce droit, que celle qui croyoit faire tort à ses sentimens, que de les expliquer avec des *paroles?*

Toujours pleine de son sujet, le feu qui l'anime répand un souffle de vie sur les anecdotes que ses lettres ont consacrées; & d'où part la chaleur de ces

narrations, qui ſont toutes autant de tableaux, ſinon d'une ame vivement émue? l'eſprit raconte, l'imagination décrit, le cœur peint. Le ſtyle de madame de Sévigné offre-t il quelques fleurs; elle ne les répand pas; elles lui échappent des mains. Si on lui trouve de l'art, ce ſera celui des femmes du Pérou, qui laiſſent tomber les perles qui les parent, ſans avoir l'air d'y prendre garde, & d'y attacher le moindre prix. Enfin elle a des traits de candeur & de beauté naïve, qui rendent ſes ouvrages ſupérieurs à ceux de toutes les femmes de ſon temps.

Voyons celles qui pourroient lui diſputer la palme. Séroit-ce la champêtre Deshoulières, la tendre la Suſe, l'ingénieuſe & fertile Scuderi? la première a, ſans doute, excellé dans l'idylle; mais, épuiſée dans deux ou trois petites pieces de ce genre, elle ſe traîne dans les autres; ſon eſprit facile, ſans fécondité, préſentant toujours les mêmes objets, ramene ſans ceſſe les mêmes idées. La ſeconde a brillé dans l'élégie; mais elle peint plutôt les langueurs de l'amour, que ſes tranſports. Ses vers foibles, durs, ſans exactitude & ſans images, n'offrent que les ſurfaces de la paſſion: elle eſt comme ces acteurs qui expriment le ſentiment par le ſon de la voix, & non par l'éloquence des entrailles, & les accens de l'ame. La troiſième envahit une réputation, dont la moitié diſparut avec elle. Ses ouvrages durent leur faveur à la mode, aux circonſtances, à des alluſions, aux mœurs du temps. A force de recherche dans ſes penſées & dans ſon langage, elle ſe préſente ſous les traits d'une précieuſe qui rafine l'eſprit & le ſentiment. Ma-

dame de Sévigné prend tous les tons, sans les confondre.

Par quels moyens des lettres, qui ne contiennent que de petits faits, & les nouvelles du jour, se font-elles lire avec un plaisir soutenu, tandis que les histoires des vastes empires, les tableaux de leurs révolutions, souvent lassent & fatiguent? comment des lettres, en si grand nombre, qui expriment toujours le même sentiment, n'inspirent-t-elles pas quelquefois l'ennui, enfant de l'uniformité, tandis que des romans qui nous retracent sous tant de formes la plus vive des passions, quelquefois nous assoupissent.

Ah! si les moindres détails ont du piquant dans madame de Sévigné: si sa tendresse pour sa fille, quoique répétée à l'excès offre toujours les charmes de la nouveauté; n'en cherchons point d'autre cause que la vivacité de son imagination, & la sensibilité de son ame. Qui a jamais possédé ces deux avantages dans un degré aussi éminent? Si elle apprécie quelquefois mal les écrivains de son temps, c'est un trait de ressemblance qu'elle aura avec nos plus grands auteurs, dont les jugemens ont été souvent dictés par la prévention. Mais son ame, imprimée dans ses écrits, les distingue non-seulement de ceux des hommes; mais de ceux de toutes les femmes qui ont le mieux réussi à faire parler le sentiment. Ce n'est encore là cependant que la moitié trop imparfaite de son éloge. Si madame de Sévigné à illustré son sexe par ses talens, elle a illustré ses talens par l'amour & l'accomplissement de ses devoirs.

Les occupations déplacées sont aussi coupables que l'oisiveté. Vouer aux lettres un temps que des objets essentiels reclament, c'est ressembler à ce roi insensé, qui abandonnoit les rênes de son empire, pour composer des dissertations théologiques. *) Madame de Sévigné ne sacrifia pas ses obligations pour l'étude. Que certaines femmes, enyvrées de leur médiocre savoir, bravent la décence, qui, sans être la vertu, est souvent prise pour elle; qu'elles affectent une hardiesse de penser qui est l'audace de la foiblesse; madame de Sévigné n'en sera pas moins ferme dans les principes qui honorent son sexe, Bien différentes de celles qui abandonnent leurs affaires domestiques pour se jetter dans le bel esprit, dont elles veulent se parer au défaut d'autre charmes; bien différente encore de celles qui, lasses de pleurer sur les débris de leur beauté, cherchent dans le culte des Muses, non une consolation à leurs appas éteints, mais un titre pour rappeller des adorateurs, dont la fuite leur est insupportable; elle ne voit, dans le plus noble des goûts, qu'un moyen d'épurer sa raison, & de la soutenir dans la lutte des devoirs & des passions. Quel fardeau n'imposent-ils pas à ce sexe dont nous sommes à la fois les esclaves & les tyrans.

Être adorées pour des charmes fragiles; n'être comptées pour rien dès qu'ils échappent; n'exister que par l'envie & le pouvoir de plaire; sentir la nécessité de conserver la vertu, en s'exposant sans cesse à la perdre; rester dans une opposition perpétuelle en-

*) Jacques I, roi d'Angleterre.

tre leurs penſées & leurs diſcours, leurs principes & leurs déſirs; poſſéder tous les avantages de la nature, & les aſſujettir à l'art; tâcher de reſaiſir, par la douceur & la ſoupleſſe, un pouvoir dont la tyrannie les a privées; recevoir une éducation qui les condamne à la frivolité, & ſubir le blâme de n'avoir point d'énergie; combattre ſans force, commander ſans empire, ou regner comme ces ſouverains dont les loix ont beſoin d'être confirmées par leurs ſujets; quelles étonnantes contrariétés! La raiſon doit raſſembler toutes ſes forces, pour marcher d'un pas ferme entre ces contraſtes d'autorité & de ſervitude, de mépris & d'adoration.

Ce fut dans le ſein de l'étude que madame de Sévigné trouva le ſoutien néceſſaire, pour porter le joug ſans murmure, & pour l'alléger ſans crime. Elle ſut très-bien diſtinguer ce qu'il y a de vrai & de factice dans la puiſſance & la foibleſſe dont nous environnons les femmes. Faite pour s'élever au-deſſus des préjugés, elle ne ſecoua point ceux qui lui parurent appartenir au reſpect qu'elle devoit avoir pour elle-même. Les devoirs qui lient réciproquement, ſi difficiles à remplir, quand l'une des parties s'en dégage, auroient ſignalé ſa vertu, s'ils avoient coûté des efforts à ſa tendreſſe. Jeune, belle, &, avec ces avantages, douée de tous ceux de l'eſprit, elle éprouva de la part de ſon époux des infidélités, qui ne firent que l'affermir dans ſon amour. Ce point d'honneur, toujours condamné, toujours impérieux, & qui a fait couler tant de ſang, lui enleva un époux *) ſi peu

*) Il fut tué en duel par le chevalier d'Albret.

digne de son cœur. Elle le pleura, & son deuil ne fut point une représentation pour le public. Ses enfans furent seuls capables d'essuyer ses larmes. Les vertus d'une épouse sont celles d'une mère. Tous les devoirs se tiennent par une chaîne qui les lie. Mais ceux qu'on loue le moins, sont ceux qui méritent le plus notre estime. Mère, elle en remplit sans faste les obligations, dans les choses qui paroissent le moins importantes. Cependant elle n'eut jamais pour ses enfans ces soins efféminés, cet amour aveugle qui détruit en voulant conserver, qui étouffe en embrassant. Sa tendresse pour eux, qui la condamna au veuvage, l'immola à leur éducation. Elle se dit à elle-même, en les serrant entre ses bras: voilà deux êtres que j'ai portés dans mon sein; je dois les rendre dignes du ciel qui me les a donnés, & de la patrie à qui j'en suis comptable. Travaillons, pour que mon fils se distingue un jour par ses services, & par sa probité. Que ma fille ne se contente pas d'étaler aux yeux des hommes le charme d'une beauté frivole. Que ce présent ne soit pas pour elle une source d'erreurs & de larmes. Qu'elle soit élevée auprès de moi, & non dans ces asyles, où elle ne seroit pas instruite des devoirs qui l'attendent, & des dangers qui la menacent. Mères, qui exilez vos enfans comme des ennemis de vos plaisirs, de vos prétentions, & comme des accusateurs de votre âge; les miens que j'aurai sous mes yeux, feront durer ma joie & ma jeunesse. Montrons le but, fournissons les moyens, indiquons les écueils, tendons une main qui les guide l'un & l'autre. Si leur éducation répond à mes soins, je bénirai tous

les jours les tourmens qui ont précédé l'instant de la maternité. S'ils étouffent l'amour des vertus que je vais leur inspirer, je regretterai que le moment de leur naissance n'ait pas été celui de ma mort.

Une femme capable d'agir d'après ces principes, ne tenoit plus au monde, que par les bienséances que son rang la forçoit à remplir. Aussi se montroit-elle rarement dans ces cercles, d'où l'on a banni les conversations qui instruisent, pour mettre à leur place ces jeux qui sont l'*esprit de sots*. Elle savoit qu'elle devoit à ses enfans une naissance plus précieuse que celle qui les faisoit jouir de la lumière. Elle savoit que cette seconde naissance est la seule qui soit proprement l'ouvrage des hommes. Cette morale sublime, qui fait remonter nos devoirs jusqu'à l'être suprême, pour les faire descendre jusqu'à nos semblables, & les ramener ensuite vers nous-mêmes, fut le fondement sur lequel posoit l'édifice qu'élevoit sa tendresse. Les sciences venoient l'embellir & le fortifier; mais non ces sciences, qui, au lieu de nous apprendre à penser, ne nous enseignent que les opinions des autres. Les livres seuls ne font pas les savans. *Ils sont toujours, dit Charron, à me remplir la mémoire du bien d'autrui, & ne se soucient de me réveiller, & de m'aiguiser l'entendement, pour me faire valoir mon* PROPRE BIEN. Madame de Sévigné chercha d'abord à connoître le caractère des deux êtres chéris qu'elle vouloit former, &, en le développant, elle consulta plus leurs facultés que les siennes. Agir autrement, c'est risquer de jetter des semences dans un

sol où elles ne doivent pas germer. Elle voulut rendre utiles les défauts mêmes.

Le grand art de la législation, ainsi que de l'éducation, est de mettre à profit les passions & les foiblesses, en les dirigeant avec intelligence. L'homme, roi de la nature, lui donne la forme qu'il veut, fait éclore des fruits où l'on voyoit des ronces, dessèche les marais, creuse des canaux, applanit les rochers; pourquoi ne produiroit-il pas les mêmes miracles sur les caractères? On détourne le cours d'un torrent, & l'on ne donneroit pas une pente régulière à des affections désordonnées! & il seroit impossible de changer les défauts en perfections! on plie les métaux, on les purge de toute espèce de poison qui s'incorpore avec eux; & l'homme, plus dur que le fer & l'acier, ne perdroit point l'alliage impur qui le dégrade! Heureusement madame de Sévigné n'avoit besoin, dans l'instruction de ses enfans, que d'entretenir en eux l'amour de l'honnêteté.

Après les principes importans, elle leur inspiroit le désir de plaire, capable de faire naître les vertus à la place des vices. Dans la société, l'homme, poussé par ce mobile, quitte ses goûts & ses penchans, pour prendre ceux des autres. Ce désir de plaire, bien dirigé, peut produire de grands avantages.

Si madame de Sévigné eût trouvé de puissans obstacles dans l'éducation qui l'occupoit, sa tendresse, plus active encore que son génie, les eût transformés en moyens. L'éloquence qui persuade, n'est autre chose que le sentiment. Mais elle jouit du bonheur

heur de travailler, sur des sujets dociles & de présenter en elle-même le modele des vertus qu'elle enseigne.

Déjà le bruit de la beauté de sa fille est parvenu à la cour. On la désire; elle l'y amene, en lui donnant des avis, que sa vertu rendoit inutiles. Elle paroît. Aussi-t-tôt les regards se tournent vers cet astre qui éclipse tous les autres. Les poëtes la chantent, les femmes l'approuvent, les courtisans la respectent, & le maître n'ose que l'admirer. Elle étonna bientôt dans ces fêtes que Louis XIV. donnoit, & qui empruntoient leur éclat de sa magnificence. Elle joua le rôle d'un Amour, & celui d'Omphale, dans ces spectacles qui n'offrent rien de grand, sans le secours des divinités fabuleuses, & qui, au lieu d'amollir nos sens par la réunion des arts, deviendroient utiles, s'ils présentoient les efforts & les triomphes des vertus patriotiques. Ses charmes ne brilloient point sans enflammer; mais ses yeux faisoient des conquêtes, dont ils ne s'appercevoient pas. Sa modestie relevoit ses appas, en les négligeant: & son esprit qui la trahissoit, ne tarda pas à tromper sa modestie.

La beauté, car elle n'est autre chose que la vertu embellie, ne doit inspirer que des sentimens honnêtes. La voir, l'aimer, ambitionner & demander sa main, fut le sort des hommes les plus aimables de la cour. Mais les avantages extérieurs ne pouvoient rien sur elle. Le mérite seul devoit la toucher. Adhémar l'emporta donc sur tous ses rivaux. Unis sous les auspices les plus heureux, la sagesse & l'amour formèrent leurs nœuds. Le bonheur de madame de Sévigné croissoit avec celui de sa fille. Cependant elle

ne se crut pas quitte encore de ses devoirs. Plan de conduite envers son époux, & le monde qu'elle alloit fréquenter; conseils pour régler ses affaires, ses lectures, ses démarches; tels furent les soins dont l'amour maternel l'avertissoit, mais dont la sagesse de sa fille auroit pu lui épargner l'embarras. O fille trop aimée mille fois pour le repos de ta mère! bientôt elle tiendra sur ses genoux ta propre fille: elle croira t'embrasser en caressant cette chère Pauline, qui, depuis, adorée en Provence, y fit revivre tes vertus & tes graces. Avec quel transport madame de Sévigné n'auroit-elle pas vu son sang se mêler avec celui des illustres maisons de Simiane & de Vence? Pourquoi donc une longue vie n'est-elle pas la récompense du génie, orné des plus belles qualités du cœur!

Son fils, jouet de cette passion tyrannique, que les gens d'esprit sentent avec plus de vivacité que les autres, la plonge dans les inquiétudes les plus affreuses. Elle gémit de le voir aux pieds d'une de ces femmes, *) qui, pour jouer les rôles d'impératrices s'en croyent la dignité, tiennent leurs charmes du théatre, & les font servir à la ruine de leurs amans. Elle ne lui oppose pas ces contrariétés qui changent les goûts en passions. Elle ne prend point ce ton d'autorité, qui, voulant nous délivrer de nos erreurs, nous y attache d'avantage. Se plaçant entre son fils & la volupté qui veut le corrompre, elle l'emporte enfin. . . . mais hélas! il ne sort d'un abime que pour se précipiter dans un autre. Quand la vanité se mêle à l'amour il n'est peut-être pas plus violent, mais il devient plus

*) La Chammêlé.

opiniâtre. Alors tenoit école de politeſſe & de galanterie, cette fameuſe Ninon, l'idole des beaux eſprits & des grands ſeigneurs de ſon temps. Senſible, elle ne voulut avoir que des goûts. Née pour les plaiſirs, elle vécut pour eux, & leur donna des loix. Digne de cultiver les lettres, elle ne s'en ſervit que pour ſe rendre plus aimable & plus indépendante. Souveraine de la mode qui la faiſoit aimer, elle ne la ſuivit jamais dans ſes penchans. Maîtreſſe des déſirs de l'orgueil, eſclave de ceux de l'amour, reine, elle eût pris la houlette; bergère, elle eût dédaigné le ſceptre. Volage par ſyſtême, elle ne fut fidele à ſes amans, que lorſqu'ils devinrent ſes amis. Amoureuſe ſans tendreſſe, coquette ſans vanité, elle allumoit des paſſions, & ne vouloit que des fantaiſies. Décente dans ſon maintien, libre dans ſes idées, elle poliſſoit l'eſprit, & corrompoit l'ame de ſes adorateurs. Au-deſſus de la contrainte des bienſéances, & des outrages du temps, elle fut reſpectée malgré ſa licence, & adorée malgré ſa vieilleſſe; enfin, aſſociant les vertus morales à tous les agrémens, elle ne manqua de probité qu'en amour. C'eſt dans les piéges de cette Léontium moderne, que madame de Sévigné voit ſon fils arrêté. Son état lui parut d'autant plus déplorable, qu'il tenoit plutôt de la ſéduction que de la tendreſſe. Les erreurs de l'eſprit ſont plus durables que celles du cœur. Alors on s'attache par les choſes qui devroient détacher.

Que ne fit point cette mère prudente, pour déchirer le bandeau épaiſſi ſur les yeux de ſon fils! avis

ſages, remontrances douces, tout fut employé. *Je ſuis*, diſoit-elle, *ſa confidente, pour être en droit de lui dire mes ſentimens*

Un eſprit auſſi ſage ne devoit pas, je le répete, rechercher ces amuſemens qu'on varie parce qu'ils laſſent, qui ont les dehors du plaiſir & le caractère de l'ennui. Elle ne tenoit donc plus à la ſociété que par l'envie d'y être utile. La haute naiſſance n'étoit à ſes yeux que l'image de ſes obligations, & un appui pour les malheureux. Les ſecours qu'ils attendent, lui paroiſſoient la dette des riches. Eloignée de cet extérieur ſévère, qui maſque plutôt la corruption des mœurs, qu'il n'annonce leur pureté, ſa ſageſſe attiroit comme ſes appas. Ennemie ſur-tout de l'étiquette qui met des grimaces à la place des actions, elle ne regardoit point les devoirs de l'amitié comme des cérémonies, ceux de la parenté comme des uſages; elle aimoit ſes amis comme elle-même, & ſes parens, comme ſes amis. Une femme auſſi tendre, devoit périr victime du ſentiment qui la conſumoit.

Je touche au moment qui vient y mettre le comble par ce ſacrifice héroïque qui fit couler tant de larmes, & qui mérite encore un égal tribut de regrets & d'admiration.

Sa fille, retirée au château de Grignan, y eſt atteinte d'une maladie, qui fait trembler pour ſes jours. Le bruit en parvient à cette mère, déjà trop malheureuſe par ſa tendreſſe. A cette nouvelle horrible, elle eût expiré de douleur, ſi l'eſpoir de ſou-

lager ce qu'elle a de plus cher, n'eût ranimé son courage. Elle part, vole, arrive. Tout lui présente l'image de la désolation. En proie aux idées les plus sombres, elle croit déja voir sa fille dans un cercueil. On la rassure, elle monte, se précipite sur le lit funèbre où respire à peine l'objet de ses craintes & de son amour. Elle la serre contre son sein, l'inonde de ses larmes. Elle veut lui parler, ses paroles sont étouffées par des soupirs. Elle pose sa main sur son cœur déja glacé par le trépas, tente de le ranimer par des baisers, colle ses levres sur les siennes, voudroit respirer la maladie, & arracher son souffle mortel de ce sein qu'elle adore. Ses vœux sont exaucés, le mal abandonne sa fille, & c'est elle qui va en être la victime. Ses yeux s'obscurcissent, son visage pâlit, ses mains tremblent, son corps frissonne, sa voix s'éteint. Bientôt il n'est plus d'espérance de la sauver. Les douleurs de ce qu'elle aime ont cessé, elle ne murmure point des siennes. Elle voit sans trouble, approcher le terme de ses jours; heureuse encore de sentir que sa fille lui survit, que la tombe n'ensévelit point tout avec elle, & qu'au moins son dernier soupir ne sera point perdu!

33.

SPECTACLES DE PARIS.

Académie royale de musique.

LA Dlle *Baccelli*, première danseuse de l'opéra de Londres, a dansé ici, le 15 novembre, pour la première fois, dans le ballet du second acte d'*Electre*. Elle est Italienne de naissance, & sœur de la charmante actrice qui a fait pendant si longtemps les délices du théâtre de la comédie Italienne à Paris, sous le nom & dans les rôles d'*Argentine*. Son début a eu du succès; elle réunit à beaucoup de légéreté une grande sensibilité d'oreille, & la plus exacte précision. Les applaudissemens d'un public accoutumé depuis longtemps à voir journellemens l'exécution la plus parfaite dans les différens genres de danse, prouvent assez en faveur des talens de cette jeune débutante; elle a même occasionné des momens de surprise par la manière dont elle se tient sur le seul pouce du pied, sans perdre rien de la grace & de la noblesse qui convient au genre qu'elle exécute.

Si cette jeune danseuse doit beaucoup à la nature qui lui a donné une taille très-élégante & beaucoup de légéreté, elle a les plus grandes obligations à M. *Gardel* le jeune qui, depuis un an, s'est fait un plaisir de l'aider de ses conseils & de son expérience.

La comédie *des amans Eſpagnols*, piece en cinq actes & en proſe, dont on a donné le 23 d'octobre la 1re repréſentation, n'a pas été favorablement accueillie. *Léonore* aime un jeune homme avec lequel ſon père ne veut pas l'unir; d'un autre côté ſa ſœur croit que ſon amant a ſuccombé dans une affaire malheureuſe. Il n'a cependant point perdu la vie, &, comme il eſt de retour, il apprend qu'un jeune homme eſt ſur le point d'enlever la fille du maître de la maiſon. Il penſe auſſi-tôt que ſa maîtreſſe le trahit. Voilà le fond de cette comédie. L'auteur y a mêlé beaucoup d'incidens: l'intrigue eſt pleine de quiproquos & le dialogue de quolibets, qui ont joyeuſement mené les ſpectateurs de ſurpriſe en ſurpriſe. L'auteur ſemble avoir beaucoup viſé à l'imbroglio: mais il étoit un peu difficile à débrouiller, & le tumulte n'a guères diſcontinué. Quelques détails de la piece ont fourni contre elle des alluſions qui ont été vivement ſaiſies.

La *reine* a honoré ce ſpectacle de ſa préſence.

On a donné le 13 novembre à ce ſpectacle la 1re repréſentation des *rivaux amis*, comédie en un acte & en vers. Ces amis aiment tous deux une jeune comteſſe, & ne lui en ont pas encore fait l'aveu. L'un eſt un élégant, qui ne manque ni de hardieſſe, ni d'amour-propre; l'autre eſt un amant timide. Ils conviennent que chacun apprendra à la comteſſe que l'autre eſt épris d'elle. De cette idée ſingulière, naiſſent quelques ſituations très agréables. La comteſſe s'amuſe, à ſon tour, en leur écrivant à chacun une let-

tre qui leur accorde un entretien particulier à la même heure. Ils se trouvent ensemble; ils se jettent tous deux à ses pieds, & elle se déclare à la fin pour l'amant timide, c'est-à-dire pour celui dont la tendresse est la plus vraie. L'autre se releve en disant:

Je puis me dispenser de rester à genoux.

Cette petie piece a été très bien jouée & très applaudie. L'espece de comique qui y regne a une teinte délicate & gracieuse. Les scenes en sont adroitement filées, & ce que l'on regarde sur-tout aujourd'hui comme un grand mérite, les détails ont généralement paru d'un excellent ton. L'auteur est M. *Forgeot*, qui a déja donné au théatre Italien la comédie des *deux oncles*.

Théatre Italien.

Il nous est absolument impossible de faire connoître les détails de la piece que l'on a donnée le 22 d'octobre à ce théatre, sous le titre de *Tom-Jones à Londres*, comédie nouvelle en cinq actes & en vers. 1°. Il faudroit avoir la mémoire la plus prodigieuse pour les retenir tous; 2°. notre journal ne seroit pas assez étendu pour les contenir. Nous sommes donc obligés de renvoyer le lecteur au roman d'où l'auteur les a tirés. Il n'est pas ici question des règles du théatre; c'est une accumulation d'événemens; ce sont des allées & des sorties si fort multipliées, que le spectateur s'y perd à chaque instant. Au milieu de tout ce fracas romanesque, il y a de temps en temps du senti-

ment & des traits heureux; le quatrième acte a de l'intérêt. Le caractère d'un lord, qui est un des principaux personnages, est plein de noblesse & de sensibilité. Quelques autres caractères ont une sorte de comique; mais un comique qui n'est point dans nos mœurs, & qui choque souvent par des teintes assez fortes de trivialité. Ils sont dans la nature, mais dans une nature peu choisie. Enfin ils paroissent plus faits pour les théatres de Druri-Lane & de Cowent-Garden, que pour les théatres de Paris.

Cette piece a eu un succès équivoque dans le commencement. Les spectateurs donnoient des signes tantôt de mécontentement, tantôt de satisfaction, suivant les diverses impressions qu'ils éprouvoient. On a fini par demander l'auteur à grands cris. Un des acteurs est venu déclarer qu'incertain de son sort pendant les premiers actes, il avoit pris le parti de s'absenter.

On a donné le 3 novembre à ce théatre deux pieces de Mrs *de Piis & Barré*. La première est une comédie en un acte & en vers, ayant pour titre: *le mariage in extremis*. Le chevalier *de Valcourt* forme le projet d'épouser la baronne *de Forlise*, & *Frontin* la suivante *Marton*. Leur conduite, jusqu'à présent, n'a pas donné d'eux trop bonne opinion. Afin d'attendrir leurs prétendues, & se marier dès le soir même, ils veulent passer pour ne prendre aucune nourriture, & ils s'obstinent à rester dans l'appartement. A la fin on les y laisse. Mais le chevalier a gagné des domestiques, & fait remplir un secrétaire d'un bon pâté & de plusieurs bouteilles de vin. Ils contentent leur

faim à leur aise. Cependant la baronne a pitié d'eux, & revient avec sa suivante qui envoie chercher un notaire. Comme celui-ci donne le contrat à signer, le secrétaire s'ouvre & sur lui s'écroulent tous les débris du repas de ces deux messieurs. On ne les en épouse pas moins.

On a reconnu les deux associés dans l'opéra-comique intitulé *l'oiseau perdu & retrouvé*, ou *la coupe des foins*. Nous n'en donnerons pas ici l'analyse, parce qu'il y a apparence qu'il reparoîtra souvent sur la scene, quand les auteurs y auront fait les changemens que le mécontentement du public leur a de temps en temps indiqués. Mais en général, cette petite piece nous a semblé mériter les applaudissemens qu'elle a obtenus. Elle est du même genre que les autres bagatelles en vaudevilles, que nous ont déja donné Mrs *de Piis & Barré*. Ce sont des tableaux charmans, quelques détails spirituels & souvent de jolis couplets. On en a fait répéter quelques-uns aux acteurs, entre autres celui-ci qu'*Hélene*, très bien représentée par Mme *du Gazon*, adresse au public.

Il faut savoir que le refrain dn vaudeville est, *du foin dans ses sabots*.

AIR: *M. de Marlboroug est mort.*

Par le soleil brunie,
C'est ainsi que dans la prairie,
La petite Thalie
Vous cherche des tableaux.
Oubliez ses défauts,
Accueillez ses pinceaux:
Messieurs, votre présence,

Quand vous y joignez l'indulgence,
Lui met en abondance
Du foin dans ses sabots.

A M. Michu & à Mme Trial, après les avoir vu jouer dans la piece du baiser.

Jeune Alamir, adorable Zélie,
Votre ingénuité, vos graces, vos talens
Nous ont fait croire à la féerie:
Vous rendez vrais les vieux romans.
Un seul baiser vous perd, mais on vous le pardonne;
Du même feu que vous l'on se sent embrâser.
Et de vos spectateurs jaloux de ce baiser,
La moitié le reçoit, l'autre moitié le donne.

34.

TRAITS DÉTACHÉS. ANECDOTES.

M. de Bl. passant sur le pont de Quevilly avec un de ses amis, dit: pourquoi n'a-t-on point mis ici de gardefous? Son ami lui dit en riant; c'est, qu'on ne savoit pas que vous y dussiez passer.

Certain empirique jouoit un rôle très-brillant à Paris, lorsqu'un particulier vint lui présenter une lettre-de-change de 3000 livres, afin d'en recevoir le montant. Mais Mr. le docteur, au lieu de satisfaire son homme, froissa la lettre de change, & l'avala comme il auroit pu faire d'une de ses pilules. Le por-

teur jeta les hauts cris en se voyant traité de fripon & régalé d'une volée de coups de canne. Le guet arrive au bruit. Un commissaire est appellé & l'on verbalise. Cette scene amusa les passans pendant près de trois heures, & l'on assure que la garde eut bien de la peine à contenir le peuple, qui vouloit monter à toute force, pour donner de l'émétique au docteur.

Voici un trait bien marqué de la générosité de Voiture. Balzac lui envoya demander quatre cens écus à emprunter: Voiture prêta galamment la somme, & prenant la promesse de Balzac que lui remit le valet qui faisoit la commission, il mit au bas de l'acte: je soussigné confesse devoir à M. Balzac la somme de huit cens écus, pour le plaisir qu'il m'a fait de m'en emprunter quatre cens. Il donna ensuite cette promesse au valet, afin qu'il la portât à son maître. Voilà un billet qui fait plus d'honneur à Voiture que ses plus belles lettres.

Charles, duc d'Orléans, second fils de François I, sur les témoignages qu'on lui rendit de la bravoure & de l'intelligence du jeune Tavannes, (mort maréchal de France, en 1573.) le déclara son lieutenant. Cet emploi lui donnant des relations particulières & continues avec le duc d'Orléans, la ressemblance de leurs caractères les attacha intimement l'un à l'autre; la vivacité, la hardiesse, la franchise, le goût pour le plaisir, &, pour tout dire, l'étourderie du lieutenant,

plurent infiniment au capitaine : il en fit son favori & le compagnon de tous ses divertissemens. Ces amusemens étoient fort étranges ; c'étoient des polissonneries que l'on pourroit, sans s'écarter beaucoup de la vérité, traiter d'extravagances. Ils cherchoient les aventures de toute espece, & formoient des entreprises aussi périlleuses qu'inutiles dans leur objet. Ils faisoient des paris de traverser des rivières à la nage, de se jeter dans des puits, de passer à travers des flammes, & se tiroient de toutes ces épreuves avec plus de bonheur que de sagesse. Brantome nous apprend qu'ils avoient imaginé une nouvelle manière de se promener dans une ville ; c'étoit de courir de toit en toit, & quelque fois sauter d'un côté de la rue à l'autre. Souvent ils parioient gros à qui feroit les plus beaux sauts. Tavannes gagna une somme considérable, en sautant à cheval, en présence de toute la cour, alors à Fontainebleau, d'un rocher sur un autre éloigné de vingt-huit pieds. Ils résolurent une fois de faire soixante lieues en un jour. Le prince fit préparer des relais de dix lieues en dix lieues ; ils partirent de grand matin de Paris, & arrivèrent effectivement le soir dans une petite ville à soixante lieues de la capitale, où l'on ne les connoissoit pas, & où l'on étoit bien éloigné de les attendre. Ils descendirent dans une auberge, & demandèrent à souper d'un ton fort décidé, qui déplut à des gentilshommes, au nombre de dix, qui consentirent cependant à partager avec eux le repas qu'on leur avoit préparé. On juge bien qu'ils y mangèrent en courriers très-échauffés & très-affamés ; mais à la fin du repas, comme on voulut leur

faire quelques représentations, ils prirent fort mal la chose, se battirent contre les dix convives, en blessèrent plusieurs, mirent les autres en fuite, & revinrent toute la nuit presque avec la même rapidité qu'ils étoient allés. Tavannes n'étoit pas le seul qui partageât ces singuliers amusemens du duc d'Orléans. Jarnac, qui, environ dix ans après, eut ce fameux duel avec la Châteigneraie, étoit de cette même compagnie, connue dans Paris sous le nom de *la bande enragée suivant les enfans de France*, car le dauphin s'y mêloit quelquefois. Coligni en étoit aussi; mais il ne poussa pas si loin que les autres ce goût effréné pour les exercices violens & les aventures périlleuses.

35.

VAUCLUSE.

Nous ne pouvons nous dispenser de rappeller à nos lecteurs le souvenir de *Vaucluse*. L'amour est si souvent assis auprès de cette belle source où Pétrarque épura ses feux, sans les éteindre!

Dans les champs de Provence, il vole vers Vaucluse,
Asyle encor plus doux, lieux où dans ses beaux jours
Pétrarque soupira ses vers & ses amours.

Demande-t-on une peinture plus fidelle de cette fontaine? nous emprunterons les couleurs d'un poëte moins brillant que Voltaire, mais non moins fidèle.

Là, parmi des rocs entassés,
Couverts d'une mousse verdâtre,

S'élancent des flots courroucés
D'une écume blanche & bleuâtre,
La chûte & le mugissement
De ces ondes précipitées,
Des mers par l'orage irritées
Imitent le frémissement.
Mais bientôt, moins tumultueuse,
Et s'adoucissant à nos yeux,
Cette fontaine merveilleuse
N'est plus un torrent furieux ;
Le long des campagnes fleuries,
Sur le sable & sur les cailloux,
Elle caresse les prairies
Avec un murmure plus doux.
Alors elle souffre sans peine
Que mille différens canaux
Divisent au loin dans la plaine
Le trésor fécond de ses eaux ;
Son onde, toujours épurée,
Arrosant la terre altérée,
Va fertiliser les sillons
De la plus riante contrée.

Rapprochons, pour ceux qui aiment les détails, la prose d'un voyageur instruit, le père Papon, historien de Provence. Pour moi, si j'étois voyageur, j'admirerois les descriptions poétiques ; mais je préférerois la prose du géomètre & du géographe & celle de l'antiquaire. "Ce voyage, dit le père Papon, si „on le fait dans la belle saison, sera d'autant plus „agréable, que pour y aller, on traverse la plus bel„le partie du terroir d'Avignon & celui de Lille, qui „est dans une plaine charmante. On passe ensuite dans „un vallon, le long duquel s'éleve, en fer-à-cheval,

„une montagne de pierre vive, & l'on arrive par un „chemin étroit & pierreux, au pied d'un rocher fort „haut & taillé à pic, où l'on trouve un antre assez „vaste, dont l'obscurité a quelque chose d'effrayant. „On peut y entrer, si l'eau est basse. On y voit deux „grandes cavernes, dont la première a plus de soixan„te pieds de haut sur l'arc qui en forme l'entrée; l'au„tre paroît avoir cent pieds de large & presqu'autant „de profondeur, & n'a qu'environ vingt pieds d'éle„vation. C'est vers le milieu de cet antre que s'éleve, „sans jet & sans bouillon, dans un bassin ovale d'envi„ron dix-huit toises dans son plus grand diametre, la „source abondante qui forme la Sorgue, & porte ba„teau presqu'en sortant du rocher.

„Quand elle est dans son état ordinaire, l'eau s'é„chappe par des conduits souterrains jusqu'à son lit; „mais après de grandes pluies, elle s'éleve au-dessus „d'une espece de môle qui est devant l'antre, & y forme „un bassin dont la surface est unie comme la glace; en„suite elle se précipite avec un bruit affreux à travers „les débris des rochers, les blanchit de son écume, & „semble faire des efforts pour fuir vers l'endroit où, „ne trouvant plus d'obstacle, elle prend un cours pai„sible & tranquille. Je l'ai vue dans cet état; & il „faut avouer que le bruit de l'eau répété par l'écho, „l'écume bondissante, la solitude du lieu, l'aridité & „la hauteur du rocher, les blocs énormes, qui, étant „déjà séparés de la masse par de larges crevasses, sont „suspendus sur votre tête, & semblent vous menacer; „ceux qui sont près de s'arracher par leur pesanteur & „par leur situation inclinée du terrain rapide dans le„quel

„quel ils se sont enfoncés de quelques pieds en tom-
„bant de la montagne; tous ces objets font sur l'ame
„une impression qu'il faut avoir éprouvée.

„L'eau de cette fontaine est claire & pure comme
„le cristal, & ne forme ni mousse ni dépôt; cepen-
„dant elle ne vaut rien pour boire, tant elle est crue,
„pesante, indigeste; mais elle est excellente pour la
„tannerie & la teinture, & fait croître une herbe qui
„a la vertu d'engraisser les bœufs & d'échauffer les
„poules; propriété dont il est parlé dans Pline & dans
„Strabon.„

"Les habitans de Vaucluse ne manqueront pas de
„vous dire, que le vieux château que vous voyez per-
„ché sur la montagne inaccessible, au pied de laquelle
„la Sorgue serpente, est le château de Pétrarque. Ils
„se trompent; il a de tout temps appartenu à l'évê-
„que de Cavaillon, seigneur de cet endroit; & le fa-
„meux Philippe de Cabassole, lorsqu'il occupoit le
„siége de cette église, venoit souvent dans ce château
„pour voir Pétrarque, son ami. Celui-ci étoit logé
„près du village, dans une petite maison de paysan,
„dont il ne reste plus aucuns vestiges; il la compa-
„roit à la maison de Fabrice ou de Caton.„

On nous pardonnera cette digression; elle est lon-
gue: mais elle fait enfin connoître un lieu si souvent
chanté, devenu la chimère des amans-poëtes, & im-
mortalisé. Nous sommes certains du pardon. On
dira maintenant: c'est donc là cette fontaine si renom-
mée? l'imagination n'aura rien perdu, & la réalité se-
ra plus connue. Nous ne finirons point sans transcri-
re ce que Pétrarque disoit de sa maison; on a si sou-

vent lu ce qu'Horace disoit de la sienne! Les poëtes ont le droit de parler d'eux-mêmes. "Ici, dit Pétrar-„que, je fais la guerre à mes sens; je ne vois que le „ciel, l'eau & les rochers; ni or, ni pierreries, ni „ivoire, ni pourpre. La seule femme qui s'offre à mes „yeux, est une servante noire, séche, brûlée comme „les déserts de la Lybie. Je n'entends que des bœufs „qui mugissent, des moutons qui bêlent, des oiseaux „qui gazouillent, & des eaux qui murmurent. Je garde „le silence depuis le matin jusqu'au soir n'ayant person-„ne à qui parler; le peuple, uniquement occupé à culti-„ver sa vigne & ses vergers, ou à tendre des filets, ne „connoît ni la conversation ni la société. Je me con-„tente souvent du pain noir de mon valet, & je le man-„ge même avec une sorte de plaisir. Les figues, les „raisins, les noix, les amandes sont mes délices. J'ai-„me les poissons dont ce fleuve abonde; c'est un plai-„sir pour moi de les voir prendre au filet, & de „les prendre quelquefois moi-même. Je ne parle „pas de mes habits; tout est changé: je ne porte plus „ceux dont j'aimois tant à me parer; vous me pren-„driez pour un laboureur ou pour un berger.„

36.

LOGOGRYPHE.

Grace aux travaux de la nature,
Je suis fort, je suis bien campé;
Autour de moi plus d'un brave occupé
Veut me donner la tablature.

Pour me connoître mieux, lecteur, exerce-toi;
Défunis mes neuf pieds: tu vas trouver dans moi
Ce qui de Lise embellit la parure;
Ce que tu cherches quand soudain
L'orage te surprend au milieu du chemin;
A quoi l'on reconnoît un âne;
A quoi l'on connoit un abbé;
Où repose à midi la paresseuse Hébé;
Un prophète impie & profane;
Où l'indigent meurt & ferme les yeux:
Ce que l'on respire en tous lieux.
Avec un meuble domestique,
En moi tu peux trouver encor
Une note claire en musique;
Un rare talent du castor.
Je m'arrête: lecteur... tu ne peux donc me prendre?
Eh bien, j'attendrai pour me rendre.

(Le mot se trouve à la table des matières de ce volume.)

37.

*COPIE D'UNE LETTRE ECRITE DE MADRID, A MADAME LA MARQUISE DE***.*

Je ferois très-embarrassé de vous donner une idée bien précise des femmes du pays que j'habite. On les connoît aussi peu en France, que tous les autres objets qui concernent l'Espagne. Si l'on me demandoit donc la définition d'une beauté Espagnole, je ne répondrois qu'en établissant une regle qui souffriroit

beaucoup d'exceptions. Je vous formerois un être reſſemblant à la Vénus d'Apelle, puiſqu'il me faudroit raſſembler, pour le peindre, des traits épars dans pluſieurs individus. Je vous dirois, madame, par exemple, qu'avec des yeux comme les vôtres, on pourroit fournir un de ces traits à mon modele. Je pourrois bien encore vous prendre votre taille; mais j'en laiſſerois ce qu'elle a peut-être de plus agréable. Mon Eſpagnole auroit donc une taille d'autant plus ſvelte, qu'elle manqueroit de ce charmant embonpoint, qui ajoute aux graces, quand il eſt à ce degré, & dans cette proportion juſte, qu'il eſt ſi rare de rencontrer. Elle auroit une démarche & des attitudes plus abandonnées, peut-être, que ne le comporte l'extrême décence. Une bouche un peu grande, mais bien ornée, un teint d'une blancheur fade, un nez allongé, ſortiroient de deſſous ces mantilles de mouſſeline, dont ſont affublées toutes les têtes Eſpagnoles. Rien ne ſert mieux, à la fois, la pudeur feinte, & la coquetterie, que ce petit meuble, dont l'adroit maniment eſt une partie de l'éducation. Sous cette eſpece de voile, des appas fanés paroiſſent encore dans leur fraîcheur. On a ſoin de s'en ſervir, pour faire reſſortir le côté favorable, pour laiſſer échapper des regards furtifs & intelligens, ſans être apperçue que par l'intéreſſé, pour dérober aux curieux ſon embarras ou ſon dépit, pour lorgner une rivale, ou pour déſeſpérer des ſoupirans. bref, le jeu de la mantille eſt auſſi varié ici, que celui de l'éventail en France. C'eſt la parure de toutes les bourgeoiſes qui ne ſont pas habillées à la Françoiſe: mais toutes les dames, ſans exception, en font uſage

dès qu'elles sortent à pied. Le sexe n'est pas aussi facile ici, que le débitent & les romans & les voyageurs. Je n'ai pourtant encore ni à m'en louer, ni à m'en plaindre. Il paroit, au reste, que le climat rend ici la vertu des femmes plus méritoire qu'ailleurs. On y trouve encore des amans, des guitarres & des balcons: mais ces amoureux transis qui chantent leur martyre à la belle étoile, ne se trouvent plus que dans les anciens romans, & dans nos imaginations modernes. Celle des femmes Espagnoles est assez vive, pour se prêter à la complication d'une intrigue; mais d'autres causes, apparemment plus fortes, leur font, dit-on, précipiter le dénouement. Au reste, madame, je ne vous parle de tout cela que sur des ouï-dire. Je n'ai point encore acquis le droit de faire les honneurs de la vertu Castillane. Mes occupations, & les regrets de ce que j'ai perdu; voilà de quoi garantir la mienne. Les femmes se réunissent ici fort rarement, mais ne s'en aiment pas davantage. Il est des pays où elles se détestent, parce qu'elles se voient plus fréquemment: c'est que souvent des causes très-opposées, produisent le même effet. Chaque femme tâche de réunir le plus d'hommes qu'elle peut-dans sa *tertouilla* ou coterie: elle y regne exclusivement. Quand vous voyez ici plusieurs dames ensemble, vous pouvez parier, à-coup-sûr, qu'elles sont proches parentes. Elles ont toutes cela de commun, qu'elles ne mettent point de rouge: j'ai été pendant six semaines à m'y faire. Il me sembloit toujours les voir avant leur toilette. La princesse des Asturies, elle-même, qui met dans sa parure la même recherche qu'une Fran-

çoise élégante, se soumet à cette privation. L'usage paroit à cet égard contrarier la nature dans les deux royaumes. Les minois François, ordinairement vifs, parlans & colorés, pourroient se passer de rouge, tandis qu'il iroit à merveille sous de grands yeux-noirs, & sur un teint d'une blancheur presqu'insipide. Mais on feroit une longue liste des bisarreries de l'usage. L'absence du rouge, qui est en France l'enseigne d'une ame dévote, ne prouve donc rien ici. Il faut reconnoître la dévotion à d'autres marques. La privation du spectacle ne prouve pas davantage: car on s'y trouve ici à côté du curé qui se pique le plus de régularité; & cependant, les petites pieces Espagnoles sont peut-être plus propres qu'aucune des nôtres à scandaliser les ames timorées. On y est quelquefois d'une *crudité* dans les expressions, d'une liberté dans les mouvemens, qui n'annoncent pas un théatre épuré, ni des spectateurs délicats. L'Espagne a pourtant gagné de ce côté-là depuis quelques années. Les pieces, à la vérité, sont toujours, comme du temps de Boileau, un tissu d'extravagances, un amas d'expressions boursouflées, d'images gigantesques, à travers lesquelles percent quelques étincelles de génie. Ici, vous voyez S. Jacques monté sur un cheval blanc, & planant dans l'athmosphère, tandis que les Chrétiens se battent avec les Maures. Là, c'est le diable déguisé en moine, qui s'introduit dans un couvent, qui *bouspille* les religieux, & qui fait des contorsions horribles, quand on lui parle de la sainte Vierge. Dans une autre piece, c'est une mère qui, au second acte, voit dans un plat la tête encore saignante de son en-

fant, se trouve mal, jette les hauts cris, & puis reparoit avec la plus grande sérénité dans les trois autres actes. Mais, du moins, des décorations assez éblouissantes & fort multipliées occupent les sens, sans laisser à l'esprit le temps de se révolter. Le costume des acteurs n'a rien de ridicule. Je n'en dirai pas autant de leur déclamation. Les écoliers que formoient les Jésuites en ce genre, étoient des petits Lekain, en comparaison des héros du théatre Espagnol. La gaucherie, la monotonie, les contre-sens, tout est choquant chez eux. Voyez mon inconséquence, madame; je sens tous ces défauts, & je me plais beaucoup au spectacle. Il est vrai qu'on n'a guère le temps de s'y ennuyer. Au bout de chaque acte d'une grande piece, on en joue une petite fort bouffonne, qui est elle-même suivie d'une *tonadille*, c'est-à-dire, d'une ariette Espagnole. Après cette diversion un peu longue, il faut reprendre le fil égaré du grand drame. Le héros, qui, sous son manteau Espagnol, venoit de laisser appercevoir ses bottines de guerrier, reprend le reste de son armure, & se remet au courant de ses exploits, pour les interrompre de nouveau une demi-heure après. Vous voyez d'après cela, madame, comme l'intérêt est bien soutenu! Un usage assez singulier des comédiens Espagnols, c'est qu'à la fin de chaque piece ils prennent tour à tour la parole, pour demander pardon au public des fautes qu'ils peuvent avoir faites. Il y a même des ariettes qui sont terminées par ces excuses en musique. On ne peut pas avoir grande idée de talens qui se dégradent ainsi, & descendent à de pareils actes de dépendance. Ici, nos acteurs

s'y soumettent, quoiqu'encore revêtus des augustes marques de leur souveraineté. On diroit qu'ils abdiquent entre les mains du public. Il y a dans cette ville deux spectacles, qui se piquent de se surpasser. Ce motif d'émulation seroit, je crois, plus puissant à Paris. Les François devroient dire aux Espagnols: prenez notre rouge, & donnez-nous votre double théatre. C'est par de pareils échanges peut-être que bien des peuples approcheroient de la perfection dont la nature leur avoit donné le désir, trop souvent contrarié par l'usage ou l'habitude. Bonne ou mauvaise, cette réflexion est digne de finir l'épître d'un *demi politique*. N'allez pas dire, madame: que ne venoit-elle plutôt, si c'étoit là sa destination! je ne demandois pas mieux que de vous distraire quelques momens. Si j'ai manqué mon but, ce n'est pas faute de bonne volonté; &, auprès d'une ame comme la vôtre l'intention n'est pas un foible motif pour trouver grace. Mais je finis presque comme ces comédiens dont je viens de vous parler. Je devrois plutôt emprunter quelques-unes des expressions exagérées qu'ils prodiguent, sans raison, dans leurs rôles; elles ne seroient pas outrées, si je les employois à peindre le respect & l'attachement avec lesquels je suis, &c.

38.

SUR LA NOUVELLE ANNÉE.

Non, mes contemporains, non, lorſque l'an s'achève,
Je n'en murmure point; il s'eſt évanoui:
Mais je vois que j'en ai joui;
Je ne vois point ce qu'il m'enlève.
C'eſt aſſez que le temps qui va tout moiſſonnant
Du bout de ſes ailes rapides,
Sillonne nos fronts en paſſant,
Sans creuſer nous-mêmes nos rides,
En nous livrant en proye au ſouci dévorant.
Des humains que la foule vaine
Se conſidère à tous momens
Comme une victime du temps:
Dès qu'il m'épargne, il eſt la mienne;
Et d'un eſprit qui ſe réſout
A la commune deſtinée,
Je dis: "voilà donc une année
„Dont nous ſommes venus à bout!„
Hé, quoi! plus que le vol de ce temps qui nous frappe,
Aimerions-nous le fardeau de l'ennui?
On ſe plaint que le temps ait fui:
Il faut qu'il peſe ou qu'il échappe.
Remonte à ton enfance, & revois ces pédans,
Qui, la férule en main, guidoient tes premiers ans:
Devant ton livre, ſur ton ſiege,
Tu diſois en frappant du pié,
"Mon dieu! que je ſuis ennuyé
„De mon âge & de mon college!„
Le temps traînoit alors ſes pas appeſantis,
Et maintenant il prend la fuite:
Il ne va pas! il va trop vîte!
Mais accorde-toi donc. Maintenant & jadis,
Croi-moi, rien n'a changé; ton cœur inſatiable,

Tes vœux, tes désirs inconstans,
Pauvre insensé, voilà le sable
Où ton œil mesure le temps!
Pourquoi ces révoltes si vaines,
Tous ces regrets, tous ces soupirs?
— Mais il emporte mes plaisirs!
— Mais il emporte aussi tes peines.
Ne pouvant fixer ton destin,
Saisis bien le présent qui glisse sous ta main;
Si tu sais en user, il laissera des traces
Qui charmeront ton souvenir;
L'emploi de chaque instant est un fond que tu places
Au profit de ton avenir.
Ceux qui perdent leur vie inquiète ou frivole
Sur l'édredon des voluptés,
Auprès d'un coffre-fort, autour d'un cavagnole,
Ou sur les bords du puits où sont les vérités,
Qu'ils gémissent entre eux de la fuite des ans:
Mais veux-tu sans regrets voir s'envoler le temps?
Rentre au fond de ton cœur, & tâche de te rendre
Un meilleur compte des momens:
Si la vie est un point, fais le bien pour l'étendre.

Par M. LE MIERRE.

AVIS.

MM. les souscripteurs du *journal de lecture*, sont priés d'annoncer, s'ils veulent continuer leur souscription pour l'année prochaine.

Af 914 b

Titelkupfer fehlt.
Mit 3 Votivbeispielen.

[1782,4]

ULB Sachsen-Anhalt
Ausgeschieden
Datum:

ULB Halle
004 958 136
3

Neuerwerbung

I.

LES MOIS.

POÊME, PAR MR. ROUCHER.

Octobre.

BATTEZ, bruyans tambours, battez de rive en rive.
il paroît, c'eſt lui-même; il avance, il arrive:
Oui, c'eſt lui; je le vois ſur les monts d'alentour:
Battez, & de Bacchus annoncez le retour.

Eveillez-vous, buveurs, hâtez-vous; le temps preſſe.
Hâtez-vous; du ſommeil ſecouez la pareſſe.
Aux ſcenes de plaiſir qui renaiſſent pour vous,
Moi, prêtre de Bacchus, je vous invite tous.
Marchons: mais écartez de nos fêtes myſtiques
Les Lycurgues nouveaux, ces Thraces fanatiques,
D'une ſainte liqueur profanes ennemis;
Chaſſons-les. Vous ſeuls, ô mes rians amis!
Vous, dignes d'aſſiſter à nos ſacrés myſtères,
Portez à flots nombreux de vos toits ſolitaires:
Courons, & de l'Iſter au Tâge répandus,
Aſſiégeons les raiſins au côteau ſuſpendus.
Redoublons du François la brillante allégreſſe;
Faiſons pour un moment oublier à la Grece
Le poids honteux des fers dont gémit ſa beauté;
Que le grave Eſpagnol déride ſa fierté;
Par longue pareſſe arrachons l'Auſonie;
Chauffons, égayons la froide Pannonie;
Que de flots de vin tous les Suiſſes trempés
Oſent ſur le ſommet de leurs rocs eſcarpés.

ULB Sachsen-Anhalt
Ausgeschieden
Datum
Halle
L 2